LA

SCIENCE DES RELIGIONS

SA MÉTHODE ET SES LIMITES.

I.

CONDITIONS ET PRINCIPES DE LA SCIENCE.

Le siècle présent ne s'achèvera pas sans avoir vu s'établir dans son unité une science dont les élémens sont encore dispersés, science que les siècles précédens n'ont pas connue, qui n'est pas même définie, et que, pour la première fois peut-être, nous nommons la science des religions. Les travaux qui la préparent se multiplient depuis un quart de siècle dans une proportion croissante : l'Allemagne n'est pas le seul pays qui les produise; l'Angleterre et la France apportent aussi chaque année quelque pierre à l'édifice, et si les savans de ces deux grands pays produisent sur ces matières des œuvres moins nombreuses que ceux de l'Allemagne, ils ont en général sur ces derniers l'avantage de la prudence dans les interprétations, de la rigueur dans les méthodes et de la clarté dans les déductions. Comme la science des religions, sans faire partie de l'histoire, s'appuie souvent sur des faits historiques, une de ses premières conditions est de n'admettre les faits que s'ils ont été discutés et soumis à toutes les exigences de la critique. D'un autre côté, comme elle dépasse de beaucoup les limites de l'histoire, elle touche à des sciences nouvelles qui en sont encore à leurs commencemens, et dont elle ne peut accepter les données sans contrôle et sur la foi de

savans. Parmi celles-ci, la philologie comparée occupe la première place : par elle, on remonte dans le passé fort au-delà des plus anciens monumens écrits, on peut reconnaître les notions religieuses qui dans ces temps reculés furent le bien commun de toute une race d'hommes, et ce que les peuples issus de cette race y ont ajouté plus tard; mais la philologie comparée existe à peine comme science, il n'y a pas un livre où elle soit exposée selon sa méthode et dans ses développemens essentiels. Quand on la transporte dans des sujets religieux, par exemple dans la mythologie, on est exposé au double péril d'y apporter de faux principes et de les mal appliquer. La philosophie, qui n'est pas une science particulière, mais qui domine toute recherche théorique, intervient aussi pour sa part dans la science des religions. Les systèmes métaphysiques ne changent rien sans doute aux faits et modifient à peine les inductions qu'on en tire; mais la science des religions n'est pas simplement une réunion de faits : comme la philosophie de l'histoire, elle est une théorie, et, suivant les systèmes philosophiques que vous aurez adoptés, vous construirez de façons différentes la partie interprétative de la science. Un homme appartenant à une école sensualiste ne verra dans le dieu des modernes qu'une illusion, dans les dieux d'autrefois que des jeux d'esprit, des figures poétiques, ou des mots personnifiés; un philosophe spiritualiste y verra tout autre chose.

Enfin on n'abordera pas l'étude dont il s'agit avec des dispositions semblables, si l'on y apporte les idées d'un homme de science désireux de connaître la vérité en général, ou si l'habitude de vivre dans un certain ordre de croyances nous fait désirer d'en trouver dans la science la confirmation. Un chrétien fervent se scandalisera, si l'on vient lui dire au nom de la science que les dieux du paganisme n'étaient pas des conceptions fausses, lui qui les a toujours appelés des faux dieux. Tel philosophe aussi ne comprendra pas que l'on admette la divinité du Christ. Et cependant il est certain que les dieux ont été adorés par des peuples qui à bien des égards nous égalaient en civilisation; d'une autre part, il y a, même pour le philosophe incrédule, une manière très simple de comprendre et d'admettre la divinité de Jésus. Toute science, celle des religions plus que les autres, veut un esprit libre et dégagé d'idées préconçues : comme elle s'adresse aussi bien au brahmane dans l'Inde et au bouddhiste à Siam ou en Chine qu'au chrétien en Europe, il est de toute nécessité que chacun garde sa foi dans son cœur, et permette à son intelligence de suivre les voies que la raison lui ouvre, et qui ne sont ni moins sûres, ni moins obligatoires que celles de la foi. La science des religions n'a rien de commun

avec la polémique : les hommes qui depuis plus d'un demi-siècle en élaborent les élémens ne sont les ennemis d'aucune religion particulière et n'attaquent aucun culte; ils ont droit à la même tolérance. Notre siècle d'ailleurs doit trop aux sciences pour souffrir à l'égard de l'une d'elles les anathèmes dont la géologie fut l'objet il y a quelques années : cette science, comme les autres, s'enseigne aujourd'hui dans les écoles ecclésiastiques, elle s'enseigne dans les écoles brahmaniques de l'Inde. Un jour viendra où celle des religions y aura sa place à son tour et n'y paraîtra pas moins utile, ni moins belle que la science des révolutions du globe. Les guerres stériles ne sont plus de mise : une attaque dirigée contre les forces irrésistibles de la vérité tourne toujours à la confusion de celui qui la tente.

Je voudrais essayer de déterminer la nature et les conditions générales de la science des religions, d'en fixer les limites, d'en tracer le plan et d'en exposer les principaux résultats obtenus jusqu'à ce jour. C'est sur la méthode, sur les principes de cette science, que l'attention doit se porter d'abord.

I.

On peut déterminer *à priori* les élémens essentiels de toute religion : cette méthode fut suivie presque seule par l'éclectisme moderne, quand il avait encore la hardiesse d'une école naissante qui se croit maîtresse de l'avenir. On fut conduit à une doctrine que l'on nomma la *religion naturelle;* cette doctrine fut admise par presque tous les disciples de l'école, et dans un temps de lutte opposée par eux à ce qu'on appelait alors les *religions positives.* Nous n'avons pas à examiner en ce moment la valeur de cette théorie; mais les faits ont prouvé qu'elle n'a jamais pu descendre jusqu'à la pratique ni devenir une réalité : la religion naturelle n'est pas sortie des livres et de l'enseignement, et, comme on admet en principe qu'elle est essentiellement individuelle et que chacun se la fait à soi-même selon sa propre philosophie, il est impossible de dire si elle a exercé sur la conduite des personnes une influence quelconque. Les clergés européens, qui ont combattu cette doctrine comme insuffisante et hors d'état de remplacer l'institution sacrée, étaient, selon nous, plus que les philosophes dans la réalité de la vie; nous voyons aujourd'hui par les résultats atteints que la religion naturelle n'a presque plus de défenseurs. Le temps où nous vivons jouit, au fond, d'une liberté d'agir moins inquiétée qu'autrefois et d'une indépendance scientifique fort étendue : comme on ne se croit pas obligé d'attaquer la religion et le culte, et que les prêtres et les pasteurs, dégagés de la lutte, laissent généralement en

repos la conscience et la conduite de chacun, les philosophes n'ont plus à élever en regard des autels ce fantôme de la religion naturelle.

A la faveur du calme qui a suivi la guerre de la philosophie et de l'église, on a pu s'apercevoir que, si la lutte contre un clergé trop puissant est un devoir dans une société qui veut maintenir son équilibre, le dogme et le culte sont hors de cause : on a vu des contrées où la religion est florissante et où le clergé n'est rien, et d'autres où le clergé domine la société et le prince, sans que la foi y ait plus d'empire sur les âmes. Une fois faite la distinction du sacerdoce et de la religion, on n'était pas loin de la science, car on a pu, depuis cette époque, laisser à l'état, intéressé tout le premier à garder son indépendance, le soin de la défendre. Ainsi, retirés d'un combat qui n'est plus le leur, les philosophes et les historiens se trouvent naturellement ramenés vers la théorie. Or l'esprit scientifique est aujourd'hui la grande force à laquelle obéit la société : il y règne partout; les mathématiques étaient venues les premières; les phénomènes du monde physique ont été étudiés à leur tour; le monde moral est enfin devenu un objet de science. On entrevoit le lien qui unit toutes ces études et l'on commence à comprendre que la philosophie ne peut plus prétendre à l'isolement, que ni la métaphysique, ni la science de Dieu, ni la psychologie, où l'éclectisme se retirait naguère comme dans un fort, ne se suffisent à elles-mêmes, qu'il n'y a plus aujourd'hui des sciences séparées, mais diverses parties d'une même chose que l'on peut appeler la science.

J'ai dû présenter en raccourci ce tableau du mouvement de l'esprit dans ces dernières années, pour faire comprendre comment la science des religions arrive à son tour, la place qu'elle occupe parmi les autre sciences et la méthode qu'elle doit suivre. Parmi les faits dont l'ensemble constitue le monde moral, ceux qui sont du domaine de la religion ne sont ni les moins nombreux, ni les moins considérables. Il y a des peuples chez qui la religion n'est presque rien : ce ne sont pas, à vrai dire, les plus intelligens; mais il en est d'autres chez qui l'institution religieuse n'a pas moins d'importance que l'institution civile ou politique. Chez quelques-uns, la philosophie ne s'est jamais entièrement séparée de la religion et n'en a pas moins jeté le plus vif éclat; chez certains peuples, les faits religieux dominent tous les autres et semblent les absorber entièrement. La lecture des livres indiens et l'histoire, qui commence à s'éclaircir, de la propagation des idées indiennes prouvent que ni la philosophie antique, ni les lettres grecques, ni les croyances anciennes ou modernes ne peuvent être suffisamment comprises, si l'on ne remonte vers l'ancien Orient. Or l'Inde est la contrée religieuse par excellence : on n'y peut pas séparer la litté-

rature des rites sacrés, ni la philosophie des dogmes religieux. On est donc forcé d'en venir à l'étude des cultes et des dogmes indiens, et quand on remonte à leur origine, on s'aperçoit que là est la source la plus reculée de ce qui depuis lors a été cru, enseigné ou seulement conçu dans le monde occidental. Ce sont les études indiennes qui ont engendré dans ces dernières années la science des religions, et c'est sur elles que longtemps encore elle continuera d'être fondée.

La science nouvelle qui nous occupe n'a rien de commun avec la doctrine éclectique de la religion naturelle; elle n'est pas une doctrine, elle domine toutes les doctrines. Les procédés *à priori* n'entrent pour rien dans sa méthode; elle est une science de faits. Les lois qu'elle expose, c'est sur l'observation et l'analyse qu'elle les fonde; c'est par une interprétation des faits, quelquefois hardie, mais toujours prudente, qu'elle les découvre. Ces faits sont de nature diverse. Si l'on envisage les religions modernes, qui procèdent de conceptions métaphysiques souvent très élevées, c'est au plus profond de l'intelligence humaine que plusieurs de ces faits se sont accomplis et s'accomplissent encore : jamais par exemple un homme qui n'est pas métaphysicien ne pourra faire la science des dogmes chrétiens. S'il s'agit au contraire des anciennes religions de notre race, comme elles ont réellement le caractère *naturaliste* qu'on a depuis longtemps reconnu en elles, les faits du monde physique occuperont dans la science une place considérable. De plus les faits appartiennent souvent à l'histoire religieuse : alors ils ne sont pas permanens; ils varient comme les croyances, comme les connaissances et comme les institutions humaines, et cela dans des proportions diverses. Il y a par exemple des rites fondamentaux, tels que la prière, qui changent à peine à travers les siècles. Il en est d'autres qui, nés d'un besoin local ou d'une tendance particulière, disparaissent à un moment donné de l'histoire, ou se retrouvent plus tard, modifiés et transformés. D'autres rites, après avoir fait partie essentielle d'un culte, s'en sont peu à peu séparés, et ont continué de vivre isolément dans les traditions et les usages populaires : on sait quel parti les frères Grimm ont su tirer des traditions recueillies par eux dans une partie de l'Allemagne et la lumière que la connaissance de l'Inde a déjà répandue sur elles. De tels faits, très nombreux dans toutes les contrées de la terre, sont, pour la science des religions, pareils à ces blocs de pierre que les géologues nomment erratiques, et qui, par leur situation au milieu de terrains d'une autre nature, attestent un ancien état de choses dont ils sont quelquefois les uniques témoins. Aucun des faits qui se rattachent à l'idée religieuse n'est négligé par la science; elle les apprécie, mais elle les constate et elle en tient compte; ceux

dont le souvenir nous vient d'un passé lointain peuvent avoir plus de valeur réelle que des faits contemporains qui tiennent le monde en suspens. « Les pages les plus anciennes et les plus altérées de la tradition, dit avec raison M. Max Müller, nous sont quelquefois plus chères que les documens les plus explicites de l'histoire moderne. » Tel est le fond solide sur lequel repose la science des religions. Comme on le voit, elle ne le cède point en valeur aux autres sciences d'observation; elle occupe, par sa méthode, une place marquée près de l'histoire et de la philologie comparée, touchant d'un autre côté à la philosophie.

Le nombre des religions qui ont existé ou qui existent encore parmi les hommes est plus grand qu'on ne l'imagine. L'habitude de vivre dans une société où il ne s'en rencontre que deux ou trois fait qu'on ne se préoccupe point des autres. Cependant, quelque peu de valeur qu'aient les religions des peuplades barbares de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie, elles doivent entrer comme termes de comparaison dans la science, et servir au moins à la définition générale. Ces religions locales sont nombreuses. Si dans les pays civilisés où se sont développés de grands systèmes religieux on comptait les hérésies, les schismes et les sectes qui les divisent, le nombre total serait fortement accru. Il augmenterait encore si l'on remontait dans le passé, et que l'on constatât toutes les formes qu'ont successivement reçues ces dogmes et ces cultes. Et ce ne serait pas tout encore, puisque, arrivés au terme de l'histoire, nous verrions s'étendre devant nous ce long passé de l'humanité primitive, dont on ne peut fixer la durée, et pendant lequel un grand nombre d'ébauches religieuses ont été nécessairement tentées.

L'énumération des faits religieux ne peut donc pas être complète, et, selon toute vraisemblance, elle ne le sera jamais. La science ne s'en fait pas moins : n'est-ce pas là en effet la condition nécessaire de toutes les sciences d'observation? La physique, la chimie et l'histoire naturelle, l'astronomie, qui dépasse toutes les autres en rigueur et en certitude, ont-elles moins de valeur parce qu'elles n'ont pas épuisé tous les phénomènes qui les concernent? Leurs classifications s'opèrent cependant; les lois générales qu'elles découvrent s'affirment, se formulent, et les faits nouveaux ne font qu'en rectifier, en étendre ou en confirmer l'expression. Dans la nature, il y a des corps dont la quantité est très petite et le rôle très borné; il y a de même dans l'humanité des religions locales dont l'influence est bornée. Ces corps n'obéissent pas moins aux lois générales dont la physique et la chimie constatent la réalité; ces religions aussi rentrent dans les définitions générales et dans les formules de la science. En effet, les classifications des phénomènes, les groupes où on les réu-

nit, ne sont que des cadres logiques où viennent se ranger tour à tour les objets à mesure qu'on les étudie. Comme la nature ne procède point au hasard et ne connaît pas les lois d'exception, il faut tout un ordre nouveau de phénomènes pour augmenter d'un seul le nombre des cadres. C'est ainsi que la végétation de l'Australie, malgré l'étendue de son territoire, n'a introduit dans la botanique qu'un petit nombre de genres nouveaux, et n'a rien changé aux degrés supérieurs de la classification ni aux lois auparavant établies.

Il est donc possible (et ce travail est aujourd'hui fort avancé) de diviser en groupes les religions anciennes ou modernes et de présumer que le nombre de ces groupes ne s'augmentera plus. On peut ensuite réunir ces groupes en catégories plus étendues et moins nombreuses, en appliquant à cet ordre de faits les méthodes ordinaires de l'histoire naturelle et des autres sciences d'observation. Ce travail préliminaire étant terminé, on procède à l'étude pour ainsi dire physiologique des religions, et l'on remarque alors, comme dans la botanique, que les religions réunies dans un même groupe se ressemblent entre elles par leur organisation, par leurs principes constitutifs, par leurs effets généraux, et le plus souvent par le milieu où elles se sont développées. Ces simples observations répandent à elles seules déjà une vive lumière sur l'histoire. Enfin la comparaison, s'étendant, finit par embrasser toutes les religions connues; dès lors il devient possible de déterminer leurs élémens essentiels, de suivre leurs développemens dans le passé, de les ramener à des formes de plus en plus anciennes et d'approcher par degrés de leur origine.

Nous sommes loin, comme on le voit, des théories religieuses *à priori* de nos dernières écoles philosophiques. Ces systèmes paraissent bien chancelans, lorsqu'on considère la base immense sur laquelle la science des religions se fonde aujourd'hui. En effet, la première loi générale que cette science reconnaît renverse d'un seul coup la doctrine de la religion naturelle, ainsi que les essais tentés de nos jours, et même dans l'antiquité, pour créer une religion philosophique. Cette loi, qui est confirmée par toutes les observations et qui les résume, s'énonce ainsi : toute religion renferme deux élémens, le *dieu* et le *rite*; toute école qui ne reconnaît pas formellement la réalité d'un dieu est hors d'état de fonder une religion; toute tentative de fonder une religion sans rite, c'est-à-dire sans culte, est illusoire et impossible. Il existe aujourd'hui une grande religion, qui n'a guère moins d'adhérens que le christianisme et qui semble être sans dieu : c'est le bouddhisme; mais ceux qui prennent le bouddhisme pour une école athée ou pour une philosophie matérialiste oublient que le panthéisme est le fond de cette religion comme de celle des brahmanes; ni dans l'une ni dans l'autre

Dieu ne peut être représenté par une formule, ni adoré dans son unité absolue; c'est dans ses formes secondaires qu'il est accessible à l'homme, c'est par elles qu'il intervient dans le culte. Le bouddhisme reconnaît les mêmes formes suprêmes de la Divinité que le brahmanisme, et il honore dans Çâkyamuni, son fondateur, celui de tous les hommes qui s'est le plus rapproché de la Divinité par sa science et par sa vertu.

Il est à remarquer que plus on descend vers les religions grossières et infimes, plus le dieu est facile à concevoir, et que plus on monte vers les religions idéales, moins il est saisissable à la pensée. Le bouddhisme est aussi élevé parmi les religions orientales que le christianisme parmi celles de l'Occident; si le dieu des bouddhistes semble nous échapper, celui des chrétiens, quand on vient à analyser sa nature, est aussi presque insaisissable. Les docteurs chrétiens sont unanimes à déclarer que leur Dieu est caché et incompréhensible, qu'il est plein de mystères, qu'il est l'objet de la foi et non pas de la raison. Les dieux grecs et latins parlaient à l'imagination; ils avaient un corps comme le nôtre, quoique plus grand et plus beau; ils avaient nos passions, ils raisonnaient comme nous, et, comme nous aussi, se trompaient dans leurs raisonnemens; enfin ils avaient pris naissance et quelquefois même ils mouraient. Pour les bien concevoir, il suffisait d'avoir observé les hommes et d'être artiste. Descendez plus bas et jusqu'au dernier degré : une poupée, un morceau de bois, un caillou, voilà le dieu de plus d'une peuplade barbare aujourd'hui même; cet objet dont un chimiste peut me dire les élémens, qui n'a pas même la vie matérielle, c'est pourtant bien un dieu, c'est lui qui fait que ces hommes de race infime ont réellement une religion; il en forme à lui seul la moitié, c'est à lui que se rapportent les dogmes tels quels qui la constituent.

Ainsi la science constate que, si la croyance en un dieu est un des deux élémens trouvés par elle dans toute religion, il n'importe pas, pour qu'une religion se forme et dure, que l'on ait de ce dieu une idée très haute. On voit même que dans les religions les plus belles, chez les brahmanes, les bouddhistes et les chrétiens, un grand nombre d'hommes se font de Dieu une idée assez basse, sans que pour cela on croie devoir les exclure de l'assemblée des fidèles. Au contraire une idée de Dieu plus haute que celle des fidèles peut retrancher un homme de leur assemblée et le mettre à leur égard dans une sorte d'hostilité. Il est donc bien certain que la conception du dieu est essentiellement et primitivement individuelle; elle est en proportion de l'intelligence naturelle de chacun et de l'instruction qu'il a acquise. Il n'est pas probable qu'elle puisse s'élever au même niveau chez tous les hommes, et cependant la psychologie affirme que la raison, c'est-à-dire au fond l'idée de Dieu, est le ca-

ractère distinctif de l'homme, et qu'elle est identique en nous tous. Seulement la science des religions, qui ne procède pas comme la psychologie, constate des différences dans l'usage que les hommes font de leur raison et dans le degré de clarté auquel la notion de Dieu parvient en chacun d'eux. L'un conçoit l'être absolu et métaphysique, sans couleur, sans forme, sans attributs définis; un autre ne peut concevoir Dieu que revêtu d'une figure saisissable à l'imagination; un troisième ne concevra rien au-delà de la réalité tangible et présente.

La notion individuelle de Dieu serait le principe de la religion naturelle, si celle-ci était possible; mais, comme les hommes vivent en société et n'ont jamais pu ni voulu vivre isolés, l'idée de Dieu, telle qu'elle est dans l'esprit de chaque homme, ne tarde pas à être mise au jour sous la forme qu'il croit la mieux adaptée à sa pensée et la plus propre à être comprise. Ni l'histoire ni l'observation des faits actuels ne signalent une société d'hommes où les choses se soient passées autrement. La philologie comparée, qui remonte beaucoup plus haut que l'histoire dans le passé de l'humanité, prouve que la notion de Dieu se trouve représentée dans le langage le plus ancien par des termes communs et compris de tout le monde, longtemps même avant d'être exprimée par des noms propres. Si je prononce les noms de Neptune, de Jupiter, de Junon, un homme de nos jours n'ayant point reçu une éducation classique entendra des sons qui n'apporteront à son esprit aucune idée. Les Romains étaient certainement aussi ignorans que lui du sens de ces mots; mais c'étaient des noms réveillant dans leur mémoire le souvenir de certaines figures divines représentées dans les temples, et auxquelles ils rattachaient certaines pensées religieuses; en un mot, c'étaient pour eux des personnes divines, et ces mots étaient des noms propres. Quand on remonte plus haut dans le passé et jusqu'aux hymnes du Vêda, les noms des dieux deviennent des termes communs et souvent même des adjectifs exprimant une idée que tout le monde pouvait avoir. Il est donc certain qu'à cette époque reculée les notions individuelles de Dieu avaient été mises en commun ou qu'elles l'étaient encore. Dans des temps plus modernes et même de nos jours, ne voyons-nous pas la notion de Dieu s'éclairer et s'épurer dans les esprits par la transmission, c'est-à-dire par la discussion et par l'enseignement? J'ajoute que c'est aussi par ce moyen qu'elle se fixe en quelque sorte et revêt une forme et une expression déterminée dans une société d'hommes : la première question et la première réponse du catéchisme catholique en sont la preuve, puisque la formule qu'on y trouve est destinée à donner à tous les fidèles une notion commune et immuable de Dieu.

Adopter en commun une notion de Dieu et en posséder une for-

mule durable, c'est poser les premières assises d'un édifice religieux; mais, de ce moment même, cette notion a cessé d'être individuelle, cette formule fait partie de la langue: l'une et l'autre sont le bien de tous, et personne n'en peut revendiquer la création ni la propriété. Selon M. Max Müller, les religions ont appartenu d'abord à des familles et à des sociétés d'hommes extrêmement restreintes. Il faut ajouter pourtant qu'une notion nouvelle ou perfectionnée de Dieu se répand vite dans une société tout entière, et devient aussitôt l'objet des réflexions des hommes faits appartenant à une même génération. Il est certain que les hymnes du Véda sont attribués à des familles où la transmission de la doctrine sacrée s'opérait du père aux fils sans l'intermédiaire d'aucun corps sacerdotal; mais on rencontre aussi dans beaucoup de ces hymnes des formules identiques, bien qu'ils soient attribués à des familles différentes contemporaines les unes des autres, et habitant des points très éloignés dans l'Heptapotamie indienne. Selon toute vraisemblance, ces formules, qui ont presque toujours trait à quelque vertu divine, faisaient déjà partie de la religion commune, ainsi que le dieu auquel on les adressait; il y avait donc eu un accord formel ou tacite entre ces prêtres-poètes ou entre leurs ancêtres, accord à la suite duquel ces formules avaient été généralement adoptées.

Quoi qu'il en soit, l'expression mise en commun est évidemment la première forme du dogme, et celui-ci commence à se fixer lorsque les hommes qui l'ont admise reconnaissent qu'elle répond à toute l'idée qu'ils se font de la Divinité. Il n'y a dans les Évangiles et dans les autres livres canoniques qu'un très petit nombre d'expressions métaphysiques relatives à la nature divine; au contraire les livres des pères de l'église en contiennent un grand nombre. Parmi elles, plusieurs sont restées dans leurs écrits, comme énonçant des opinions individuelles; d'autres sont entrées dans le domaine commun et pour ainsi dire dans le corps de la métaphysique chrétienne. Si l'on rapproche les deux époques extrêmes du christianisme, celle des Évangiles et la nôtre, la brièveté du dogme dans le premier cas et son grand développement dans le second frappent l'esprit le moins prévenu. Par conséquent on est conduit à chercher dans l'histoire les anneaux intermédiaires qui forment cette longue chaîne de dix-huit cents ans, c'est-à-dire les époques successives où l'idée chrétienne a reçu quelque éclaircissement nouveau. On reconnaît alors que c'est dans les prédications, dans les livres, dans les correspondances privées, dans les réunions des conciles, que ces progrès se sont accomplis. Dans les deux premiers cas, l'idée personnelle de l'orateur ou de l'écrivain a passé dans le dogme quand elle s'est trouvée conforme aux principes déjà reçus, ou bien elle a donné lieu à une hérésie quand cet accord n'a pu s'établir. Dans les con-

ciles, la discussion, formée d'opinions individuelles se combattant et se contrôlant les unes les autres, a fait naître des formules qui pouvaient en apparence n'être l'œuvre d'aucun des docteurs, mais qui en réalité s'élaboraient par le travail personnel de chacun d'eux.

Comme on peut suivre pas à pas le développement de la métaphysique chrétienne au moyen de documens authentiques formant une série continue, j'ai choisi cet exemple pour montrer quels élémens entrent dans la formation d'un dogme. Je n'ai pas à examiner si dans telle religion, à l'exclusion de toutes les autres, les opinions individuelles des docteurs leur étaient inspirées par un esprit divin : la science ne peut aborder ces questions, qui appartiennent uniquement à la théologie, et que chaque religion peut résoudre à sa manière et dans la mesure où elles la concernent. On voit aussi plusieurs religions dont l'origine première est rapportée à un certain fondateur : tels sont, en remontant les siècles, l'islamisme fondé par Mahomet, le christianisme fondé par Jésus, le bouddhisme fondé par Çâkyamuni. Il n'y a pas de raison de contester que l'idée première de ces religions ait été apportée par eux : ce sont là des faits que la science admet et qu'elle étudie; mais l'humanité pure et simple du Bouddha, le caractère inspiré de Mahomet, la divinité de Jésus, sont des choses absolument étrangères à la science et des questions qu'aucun principe rationnel ne peut résoudre. C'est se faire de la science la plus fausse idée que de la croire hostile à la divinité de Jésus-Christ; elle n'a point d'armes qu'elle puisse opposer à cette doctrine; c'est là un article de foi, et non un fait scientifiquement discutable. Pour ma part, je n'approuve pas les prédicateurs ni les écrivains qui s'efforcent de démontrer par des argumens humains la divinité du Christ : si leurs raisonnemens sont bons, la foi perd tout son mérite, car on ne peut être loué d'admettre un théorème démontré; s'ils sont mauvais, ils compromettent la religion en ébranlant la foi dans les esprits. Ajoutez que toutes ces prétendues démonstrations de la divinité du Christ pourraient s'appliquer à d'autres personnages, par exemple au bouddha Çâkyamuni, qui cependant n'a jamais été considéré comme un dieu et n'a jamais reçu un sacrifice d'adoration (*yajna*), mais seulement un honneur commémoratif (*pûja*). Si la science était obligée de discuter avec les croyans la divinité de Jésus, il faudrait bien qu'elle discutât aussi celle de tout autre personnage divin, sous peine de n'être qu'une théologie particulière. Elle n'examine donc pas si l'un d'entre eux est appelé dieu à plus juste titre que tous les autres; son rôle se borne à constater que chaque religion a son dieu, à exposer, selon les faits, l'idée que s'en font les fidèles de chaque croyance, et à suivre la marche de cette idée dans l'histoire.

La conception du dieu, par cela seule qu'elle est personnelle et

intime, ne constitue pas une religion. Si elle ne sort pas de la pensée, elle y demeure confondue avec la foule des faits intellectuels. Si elle n'en sort que par la parole, le plus grand effet qu'elle puisse produire est d'engendrer la théodicée, qui est une portion de la philosophie, c'est-à-dire une science. Au contraire, quelque grossière que soit l'idée qu'un homme se fait de son dieu, chaque fois que sa pensée s'y arrête, il sent naître en son âme un mouvement de la sensibilité qui ne se confond avec aucun autre. Ce sentiment, analysé avec tant de justesse par Spinoza, est double et se rapporte tout ensemble à l'idée qu'on a d'une puissance étrangère et surnaturelle et à celle de notre propre infériorité. Selon qu'on attribue à cette puissance la vertu de faire du bien ou celle de faire du mal, le sentiment qu'on éprouve à son égard est l'adoration ou la crainte. Et comme les hommes attribuent toujours à leur dieu l'intelligence, leur adoration et leur crainte se transforment aussitôt en prière. La science n'a pas rencontré jusqu'ici une seule religion où la prière ne soit présentée comme un acte religieux essentiel.

Cependant la prière est un acte intérieur de la pensée qui peut se passer des formules du langage : les saints et les personnes les plus ferventes pensent même que nul langage humain ne répond au sentiment qu'elles éprouvent. Si toute la religion se bornait à ces ardeurs secrètes de l'âme, le culte serait inutile et n'eût jamais pu s'établir parmi les hommes; mais le même besoin naturel et irrésistible qui pousse un homme à communiquer aux autres l'idée qu'il a de Dieu et à établir avec eux un échange de notions religieuses, le pousse aussi à leur exprimer les sentimens qu'il éprouve, et par conséquent à énoncer tout haut sa prière. L'homme isolé prierait seul et pourrait se faire à lui-même une religion solitaire qui ressemblerait à la religion naturelle des philosophes. Or on ne voit pas qu'il en soit ainsi, car les ermites, qui se rencontrent dans presque toutes les religions et qui ont abondé dans certains lieux et à certaines époques, ne sont que des membres détachés d'une société religieuse dont ils apportent les formules et les rites dans leur solitude. Il y a donc ici deux séries de faits naturels, deux lois, que la science retrouve dans toutes les religions : d'une part, la notion divine est individuelle, puis elle est mise en commun et engendre les formules du dogme; de l'autre, l'idée suscite un sentiment religieux individuel d'où naît la prière, puis la prière est mise en commun et engendre le rite.

Si le sentiment était assez fort pour faire exécuter à un homme des actes extérieurs d'une signification religieuse, il est clair que ces actes constitueraient un culte. Nous voyons en effet dans l'histoire certains fondateurs de religion créer en quelque sorte des rites nouveaux dans des instans où leur pensée s'exalte et veut une ex-

pression puissante. La plupart de ceux qui ont fondé, non des religions, mais des ordres pieux, ne faisaient pas autrement, et, le sentiment qui les animait persistant toujours, leur intelligence s'appliquait à combiner un ensemble de rites embrassant tous les actes de la vie. Il est aisé de voir que c'est par la communication d'un sentiment religieux exalté que ces ordres se fondent et durent, et qu'ainsi les rites qui en constituent les règles ont été personnels et propres aux fondateurs avant d'être suivis par les disciples. Ce qui se dit des règles monastiques peut se dire avec la même raison des rites généraux d'un culte, car les nécessités de la vie matérielle, politique, civile, et la force irrésistible qui pousse les hommes à se reproduire et par conséquent à se créer des familles et à les faire durer, sont cause que les rites sacrés ne peuvent occuper qu'une petite portion de leur temps, et qu'ainsi les ascètes et les saints formeront toujours la minorité parmi les hommes. Ceux qui créent un rite capable d'être adopté par toute une société et de passer dans le culte public sont donc moins des hommes d'un sentiment exalté que des personnages d'une intelligence supérieure en qui vient se concentrer un besoin religieux universellement éprouvé. Quand les disciples développent la pensée du maître et les rites dont il est le premier initiateur, s'ils leur font dans la vie une trop large part, les hommes la diminuent chacun selon ses besoins; on est forcé dès lors de distinguer les cérémonies obligatoires de celles qui ne le sont pas. Quand la vie des hommes se complique et ne leur laisse plus pour vaquer au culte que le peu d'instans qu'ils ont pour se livrer au repos, on voit les rites obligatoires eux-mêmes peu à peu abandonnés par les hommes. Les femmes ont plus de loisir; elles ont aussi plus de dévotion, quoique l'idée qu'elles se font de Dieu soit généralement inférieure à celle que s'en font les hommes; mais quand les nécessités de la vie courante les ont atteintes à leur tour, on les voit, elles aussi, se retirer du culte public, et les rites, qui avaient paru d'abord la partie principale de la vie, semblent n'avoir plus de raison d'être. La pratique des rites redevient individuelle, comme elle l'était à son origine, mais dans des conditions nouvelles : quand le nombre de ceux qui les suivaient s'est réduit à rien, la religion a péri, tant il est vrai que le rite en était un élément essentiel!

La question de l'origine et de la nature des rites partage aujourd'hui les savans. Le dissentiment provient de la diversité des doctrines philosophiques. Ceux qui penchent vers les systèmes matérialistes renouvellent, sous des formes plus spécieuses, les doctrines épicuriennes de Lucrèce : ils rapportent à des illusions de l'esprit et à une sorte de sentiment poétique la création des rites, comme celle des dogmes. La philologie comparée apporte à cette

interprétation des armes nouvelles, et semble lui rendre l'autorité que la réfutation des systèmes épicuriens lui avait ôtée. Il est certain que, quand la notion de Dieu donne naissance à un culte, elle subit une sorte de transformation poétique sans laquelle les rites ne se produiraient point. L'Être absolu, invariable, immuable, sans figure, impalpable, insaisissable à l'imagination, peut difficilement être adoré ou prié : on ne voit pas trop en quoi un rite, c'est-à-dire, après tout, une action humaine, peut intéresser un être de cette nature; mais aussitôt qu'il est conçu comme providence, c'est-à-dire comme exerçant dans le monde sa propre activité, un rapprochement a lieu entre lui et les hommes : il devient en quelque sorte accessible, la prière et les actes pieux peuvent cesser de lui être indifférens. Je suppose qu'une société d'hommes n'ait pas de son dieu une notion métaphysique très élevée, et que l'idée de providence ne se présente pas à l'esprit comme celle d'une puissance agissant par des lois générales et inflexibles : pour ces hommes, la prière ne peut pas être autre chose qu'une rogation, et le rite est un hommage qui paie le prix d'une faveur et en prépare de nouvelles. Telle est la religion du Vêda. Dans une religion conçue de la sorte, le dieu, sa loi, son action, le sentiment religieux, la prière et le culte, tout revêt des couleurs humaines que le langage est parfaitement apte à reproduire. Le philologue, qui ne remonte pas à l'origine de l'idée et qui n'en considère que l'expression, peut aisément se faire illusion à lui-même et croire que le dieu n'est qu'un terme poétique pris à la lettre et une métaphore réalisée. *Vishnu* est un mot qui signifie *pénétrant*, et qui peut s'appliquer au soleil, dont les rayons pénètrent toutes choses; dès lors on est conduit à penser qu'avant d'être conçu comme un dieu, Vishnu a été simplement le soleil. Jupiter devient l'époux de Léda, et a d'elle Hélène : or Jupiter n'est autre que le ciel visible (Ζεῦς, en sanscrit *dyaus*); Léda, c'est la Nuit, qui cache toutes choses; la fille brillante du Ciel et de la Nuit, que peut-elle être, sinon la Lune, que l'on nomme en grec Sélénè? Hélène, fille de Jupiter et de Léda, a donc été simplement la lune, avant de passer pour la plus belle femme de son temps et pour la cause de la grande guerre de Troie.

Telle est la méthode d'interprétation qu'on applique aujourd'hui aux rites et aux dogmes, et dont il faut dire à ce point de vue quelques mots. Le point est plus délicat qu'il ne le semble au premier aspect. Si les disciples de l'école philologique veulent dire que l'identité du nom propre d'un dieu avec un nom commun ou avec un adjectif suffit à expliquer l'origine de ce dieu et son introduction dans le dogme, je n'hésite pas à déclarer que c'est là une doctrine fausse et funeste, car elle réduit la science des religions à une simple application de la philosophie matérialiste. Si

Vishnu n'est rien que le soleil radieux, si Jupiter n'est rien que le ciel, je ne vois dans ces êtres divins que des faits matériels revêtus d'expressions poétiques, et dans leurs légendes que le développement naturel de ces faits. Une fois engagé dans cette voie des interprétations philologiques, on admet nécessairement que toute conception d'un personnage divin peut se réduire à des élémens linguistiques, c'est-à-dire à des métaphores. On en vient à dire, avec M. Max Müller, que « les dieux sont des noms sans êtres, » ce qui est l'expression la plus nette des doctrines nihilistes appliquées à l'étude des religions.

On devrait cependant réfléchir que le véritable problème ne consiste pas à retrouver dans une langue plus ou moins ancienne la signification radicale du nom d'un dieu. S'en tenir là, c'est ne voir que la superficie des choses, car il restera encore à savoir comment les hommes ont pu opérer cette transformation d'un mot en un dieu, quelle est la force mystérieuse qui, dans des temps reculés, les a poussés à franchir ce passage. Vous dites que d'un mot ils ont fait un dieu : suffit-il d'affirmer le fait pour que le fait soit expliqué? En vertu de quoi ont-ils pu faire ce changement? Il n'est pas aujourd'hui un philosophe connaissant la psychologie, ayant analysé et classé ses idées, qui ne puisse résoudre ce second problème. Tous répondront que pour changer en dieu une notion sensible il faut avoir d'abord l'idée de Dieu, qu'il est impossible de concevoir comme une puissance un phénomène naturel, si grand qu'il soit, quand on n'a pas l'idée de force, et qu'ainsi les hommes ont dû concevoir les dieux avant de leur donner des noms. Une fois le dieu conçu, le prêtre ou le poète pouvait-il faire autrement que d'emprunter à la langue usuelle les termes communs qu'elle leur offrait, et qui s'adaptaient le mieux à leur pensée? Et de plus, quand la notion qu'ils s'étaient faite les premiers de cet être divin venait à être comprise par les hommes de leur langue, n'était-il pas naturel que le terme adopté par eux perdît peu à peu sa signification commune et finît par devenir le nom propre du dieu?

Les philologues doivent observer que le faux principe qui tend à prévaloir parmi eux n'attaque pas seulement les anciennes religions, d'où il fait disparaître totalement la Divinité, mais qu'il est aussi bien applicable aux religions modernes, au Père, au Fils, au Saint-Esprit, aux noms mêmes de Christ et de Jésus, qu'il transforme en des métaphores, avec cette seule différence que l'objet métamorphosé est moins matériel, et fait le plus souvent partie des choses de l'âme. Enfin le principe des interprétations philologiques peut s'appliquer à un grand nombre de catégories de termes, à ceux qui expriment des notions philosophiques comme à d'autres. Le nom de *Dieu* tire son origine du latin *deus*, qui est le sanscrit *dêva*. Ce der-

nier vient de la racine *div*, qui veut dire *briller*, et qui s'applique soit à l'éclat des objets éclairés, soit à celui de la lumière et du ciel resplendissant, de telle sorte que les hommes pourraient n'avoir en réalité que l'idée de lumière pendant qu'ils croient posséder la notion de Dieu. Ces conséquences, qui conviennent au matérialisme, sont en contradiction formelle avec toute la métaphysique et avec la psychologie la plus simple. Les philologues ne doivent pas oublier que, si un principe faux engendre parfois des conséquences vraies, jamais d'un principe vrai on ne peut tirer des conséquences fausses. Il ne faut donc pas donner aux interprétations philologiques une aussi grande portée, ni leur demander l'origine des dogmes ou des rites : elles sont hors d'état de la faire connaître. En y réfléchissant, on se convainc que l'idée de Dieu naît avant qu'on ne l'exprime, et que si elle n'existait pas dans l'esprit, jamais d'un nom commun ou d'un adjectif on n'aurait pu faire le nom propre d'une divinité. Aussi bien Vishnu n'est ni le soleil ni ses rayons; Agni n'est pas le feu matériel qui brûle malgré l'identité de leurs noms; Neptune n'est ni la mer ni l'eau douce. Il n'y a pas, à ma connaissance, un seul texte, ni dans Homère, ni dans le Vêda, qui impose à ces noms la signification étroite qu'on leur suppose. Vishnu est une force vivante qui se manifeste dans le soleil aux rayons pénétrans; Agni est une puissance universelle, intelligente et libre, dont les feux de toute nature ne sont que des signes visibles, qui réside aussi dans les corps organisés qu'elle échauffe, et jusque dans la pensée qu'elle vivifie. Il n'est pas un lecteur attentif du Vêda qui ne le sache, et qui, s'il est sincère, ne reconnaisse la spiritualité de cette doctrine. Quant à Neptune, bien loin d'être l'eau, personnifiée par un abus du langage, il est, comme son nom grec de Poseidôn (Ποσειδάων) l'indique, la puissance qui donne les eaux, par conséquent un être supérieur à la nature, une conception métaphysique, un dieu.

Si telle est la vraie nature d'un dieu dans une religion, il est évident que les expressions qui le désignent ne sont plus seulement métaphoriques, et que les rites institués en son honneur ont une valeur significative et symbolique. Un être surnaturel est atteint par l'esprit avant de l'être par la voix de la prière et par l'acte matériel et extérieur du culte. Plus l'acte religieux diffère par sa nature de l'union spirituelle du dieu et de son adorateur, plus cet acte est symbolique : ainsi la flamme du cierge sur l'autel chrétien est plus symbolique que l'hymne chantée dans l'église, l'hymne est plus symbolique que la prière mentale résidant au cœur de chaque adorateur. C'est ce que les Indiens avaient parfaitement compris et ce dont doit toujours tenir compte celui qui fait l'histoire d'une religion. Nous ne devons pas, sous prétexte de philosophie, transfor-

mer les faits au gré de nos systèmes; mais nos systèmes doivent être la conclusion de l'étude sincère et de l'intelligence des faits. Si l'on y apporte une doctrine philosophique qui ne puisse expliquer les faits sans les dénaturer, on doit renoncer à cette doctrine et en adopter une autre qui les interprète sans y rien changer. Or il est aisé de voir qu'une doctrine spiritualiste peut seule rendre compte de la nature des dieux et des rites sacrés.

Quand on fait l'histoire d'une religion, on doit suivre dans leur développement la notion du dieu et le rite, les deux élémens qui la constituent. Le tableau des rapports de cette religion avec la société où elle est née, de la multiplication de ses sectateurs, des persécutions qu'ils ont endurées, de celles qu'ils ont fait subir à d'autres, de ses défaites et de ses triomphes, ne forme que la partie la plus extérieure de cette histoire. La véritable histoire d'une religion est celle de ses rites et de ses dogmes. Or voici la loi très simple à laquelle ils obéissent: leur marche est parallèle; mais le dogme précède toujours le rite, comme l'idée précède le sentiment et comme le sentiment précède l'acte extérieur. Les hymnes du Rig-Vêda sont unanimes à désigner par leur nom certains personnages des temps anciens comme fondateurs ou comme réformateurs des rites sacrés. Quant à la conception des dieux, c'est-à-dire à la métaphysique religieuse, les poètes védiques s'en déclarent eux-mêmes et individuellement les auteurs, et ils font des efforts personnels pour y apporter quelque nouvelle lumière. L'histoire du développement des rites indiens et de la métaphysique des brahmanes sera, quand on pourra la suivre, une des parties les plus intéressantes de l'histoire universelle : celle du judaïsme ne l'est pas moins, surtout quand on arrive aux grandes révolutions qu'il a subies, suscitées ou engendrées, pour donner naissance au christianisme et plus tard à l'islamisme; mais l'histoire des dogmes et des cultes chrétiens l'emporte sur toutes les autres, parce qu'elle abonde en documens pour toutes les époques et qu'elle présente des péripéties sans nombre. Comme d'ailleurs le christianisme est la religion dominante de l'Occident, nous ne devons pas être surpris que son histoire séduise tant d'esprits distingués de nos jours.

Le parallélisme des dogmes et des rites est la loi fondamentale de toute histoire religieuse. Par conséquent l'inégal développement des dogmes entraîne la séparation des rites. Si une race d'hommes se divise en deux branches, et que celles-ci, soit par l'éloignement des contrées où elles se fixent, soit par toute autre cause, se civilisent indépendamment l'une de l'autre, l'idée de Dieu, qui leur était commune avant la séparation, peut s'épurer ou s'étendre de façons fort différentes lorsqu'elles vivent isolées. Ce qui arrive alors

est facile à prévoir et se trouve confirmé par toute l'histoire. Le fond commun et primitif des croyances persiste, ainsi que les rites fondamentaux qui en étaient la manifestation; mais les développemens nouveaux du dogme introduisent chez un peuple des rites qui ne se trouvent pas chez l'autre, et il arrive, au bout d'un certain temps, que deux religions distinctes se trouvent constituées. C'est ainsi que dans l'Inde et la Perse des dogmes et des rites nationaux, entés sur un même tronc primitif, ont donné naissance à deux religions différentes, celle des brahmanes et celle des mages. Par une scission analogue, mais avec des caractères particuliers, l'idée chrétienne, se séparant du judaïsme, a produit un culte différent de celui des Hébreux, et qui néanmoins reconnaît la Bible pour un de ses fondemens.

La séparation des systèmes religieux ne brise pas seulement la communauté humaine; elle peut mettre ses parties en état d'hostilité réciproque: ainsi la religion, qui procède à son origine d'un besoin d'unité dans les croyances et dans les actes pieux, se tourne en une cause de haine, de violences et de guerres. La Perse ancienne ne s'est pas seulement séparée du tronc commun de la race âryenne, comme l'ont fait de leur côté les peuples indiens; mais, quand elle s'est plus tard rencontrée avec ces derniers, elle ne les a plus reconnus pour ses frères : elle n'a vu en eux que les adorateurs des *dêvas*, c'est-à-dire de dieux qu'elle ne connaissait plus et qui étaient devenus pour elle les ennemis d'Ormuzd, son dieu suprême. De leur côté, par un travail propre à la race indienne, les brahmanes avaient dépassé de bonne heure l'antique théorie des *asuras* ou principes de vie, et, tandis que les hommes supérieurs de la caste sacerdotale approfondissaient la notion panthéistique de Dieu, les idées et les rites populaires tournaient de plus en plus au polythéisme. Il en résulta qu'après un certain temps les deux religions parurent être le contre-pied l'une de l'autre, et les peuples qui les professaient furent ennemis. Dans des temps plus modernes, un seul point de doctrine, entendu en Orient d'une certaine manière et d'une autre en Occident, a dans le christianisme séparé les Grecs des Latins et suscité entre eux une hostilité qui n'est pas près de finir. Telle est aussi l'histoire des hérésies dans toutes les religions ayant un dogme établi. On ne peut pas se dissimuler que la religion a toujours produit ces deux effets, d'unir les hommes, puis de les diviser. Et nous voyons aujourd'hui que les efforts de la civilisation occidentale, qui a pour mobile le besoin d'union entre les peuples, sont surtout empêchés par l'antagonisme des religions, soit en Orient, soit en Occident. Est-ce à dire que la civilisation moderne soit elle-même ennemie des religions? Non; mais elle a besoin d'a-

paiser les luttes, et elle n'y peut réussir que par l'unification des dogmes et des cultes.

La science trouve les religions dans l'état de séparation; elle se propose d'en reconstituer théoriquement l'unité primitive. Plusieurs d'entre elles ont totalement disparu et n'ont laissé de traces que dans les livres et les monumens du culte ou de l'art, ou dans ces traditions populaires dont nous avons parlé. D'autres subsistent encore, après avoir subi des transformations plus ou moins profondes et reçu des développemens locaux et successifs. La science a nécessairement pour point de départ l'état présent des croyances et des cultes chez les différens peuples. Lorsque, les ayant classés, elle commence à en faire l'histoire, il est aisé de voir qu'elle ne peut avancer qu'en remontant et en restituant à chaque époque ce qui lui appartient, soit dans le développement des dogmes, soit dans la transformation des cultes. Les récits de l'histoire prennent les peuples le plus près possible de leur origine et affirment souvent dans les premières pages des faits qui ne sont nullement établis : presque toutes les histoires commencent par un roman. Ce serait une faute insigne de commencer de la sorte l'histoire d'une religion. En remontant de l'état actuel à ceux qui l'ont précédé, on procède en quelque sorte par voie de réduction, comme font les chimistes et les physiciens. Les parties les plus récentes du culte et les dernières formules du dogme disparaissent les premières; plus on avance, plus l'un et l'autre se simplifient; la légende du dieu, s'il en a une, se réduit peu à peu à ses élémens les plus anciens; on se trouve à la fin en présence d'une notion de Dieu rudimentaire et d'un rite à peine ébauché. Chemin faisant, on a trouvé dans les faits eux-mêmes l'explication des développemens locaux d'une religion et des ruptures qui ont pu se produire dans son sein; on a constaté les influences venues du dehors qui l'ont successivement modifiée, soit par un mélange direct, soit par une sorte de réaction et de lutte contre des idées et des usages qui ne pouvaient être acceptés. Ainsi marche la science des religions, elle ne fait un pas en avant qu'après avoir assuré celui qu'elle vient de faire; mais, si l'on descendait le cours des temps, il faudrait ou établir d'abord une théorie spéculative et présenter l'esprit humain comme une table rase sur laquelle on ferait apparaître tour à tour les diverses religions, ou commencer par un acte de foi en une révélation primitive et connue. Dans le second cas, il est vrai, on se place en dehors des conditions de la science; dans le premier cas, on construit l'histoire *à priori*, ce qui est contraire à la science.

Je sais bien qu'aujourd'hui les recherches des savans portent sur toutes les parties de l'histoire des religions; mais la science n'en est pas à ses débuts : les cadres généraux sont tracés, les faits prin-

cipaux y ont déjà pris leur place, et les études spéciales ont pour but de combler les vides qu'ils laissent encore entre eux. Toutefois il faut bien reconnaître que les affirmations des savans sont souvent hasardées, soit parce que l'horizon restreint où ils s'enferment les empêche de voir l'ensemble des faits, soit parce que l'esprit est plus prompt à affirmer quand il découvre que quand il apprend. Après tout, les sciences d'observation n'avancent qu'à ce prix : des erreurs entachent presque toutes les découvertes; c'est par la discussion et par des recherches nouvelles qu'elles atteignent la clarté scientifique. Le grand travail qui en ce moment se fait en France et en Allemagne sur les Évangiles a déjà donné lieu à des controverses et à des rectifications mutuelles entre les savans; mais peu à peu les faits s'établissent, et la suite s'en recompose selon l'ordre où ils se sont accomplis.

Depuis trente ans, nous voyons se reconstituer l'histoire d'une grande civilisation qui semblait n'avoir pas eu d'histoire. L'Inde paraissait échapper pour toujours à toute chronologie; mais les indianistes ont suivi la méthode des géologues : ne pouvant fixer des dates, ils se sont contentés de reconnaître d'abord les grandes périodes de la littérature et de la civilisation indienne. Les cadres étant formés, nous voyons les livres, les faits, les idées, venir s'y ranger tour à tour, et, par des synchronismes prudemment établis, les grands faits de l'histoire de l'Inde commencent à prendre place dans l'histoire générale de l'humanité. Si l'on avait tenté cette restitution en commençant par le Vêda, vraisemblablement la science eût longtemps encore marché au hasard; mais le bouddhisme, qui est la dernière forme des religions indiennes, a été le premier étudié scientifiquement. Les grandes dates en ont été reconnues avec une approximation suffisante, et elles ont servi de point de départ pour remonter le courant brahmanique; enfin le Vêda a été découvert, et c'est sur lui que les études portent en ce moment. Or le Vêda est la forme la plus antique des religions indiennes et celle qui nous les montre le plus près de leur berceau. Une suite de hasards heureux a fait connaître aux savans européens les livres sacrés de l'Orient dans l'ordre le plus favorable à l'étude. Les livres brahmaniques, où la religion indienne apparaît dans toute sa plénitude, ont été connus les premiers; ceux du bouddhisme l'ont été plus tard et ont donné les premières dates historiques; enfin les hymnes du Vêda avec leurs commentaires sont venus dévoiler la source de ce grand fleuve, dont on connaissait le cours principal et les dérivations. L'apparition du Vêda en Europe a produit dans les études indiennes le même effet que produirait la découverte du Pentateuque, si l'on ne connaissait encore que les autres livres de la Bible et ceux des chrétiens.

II.

Ces exemples suffisent pour montrer la marche que suit dans sa partie historique la science des religions; mais les savans doivent renoncer à l'espoir d'atteindre historiquement à l'origine des dogmes et des cultes. Laissons de côté, si l'on veut, les pratiques grossières de beaucoup de peuplades barbares; admettons que ces pratiques n'ont pas d'histoire et qu'elles sont telles aujourd'hui qu'elles étaient à leur origine. Le classement des grandes civilisations met au premier plan, parmi les anciens peuples, les Chinois, les Égyptiens, les Sémites et les races âryennes d'Europe et d'Asie. Eh bien! il n'en est pas un seul dont la science puisse dire qu'elle est en état de découvrir historiquement ses origines religieuses, excepté peut-être les Chinois; mais il conviendrait de mettre à part cette nation, qui, appartenant à la race jaune, est selon toute vraisemblance antérieure aux peuples blancs, et qui n'avait sans doute aucune religion avant que des hommes de race âryenne lui eussent communiqué la leur. On sait en effet que l'existence des Chinois remonte à une antiquité supérieure à celle des nations âryennes ou sémites, et l'on sait aussi que la première religion pratiquée chez eux a été celle du Bouddha. L'histoire religieuse de la Chine se trouve ainsi réduite à n'être qu'une des branches de celle du bouddhisme, religion essentiellement âryenne. Les mêmes réflexions peuvent s'appliquer aux autres religions qui ont fait quelque progrès en Chine : elles appartiennent à différentes branches du christianisme, elles ne sont que des importations européennes et n'ont aucune racine dans la race chinoise. De plus, quoique le bouddhisme ait été la première religion introduite chez les peuples jaunes, et bien que cette introduction soit déjà ancienne, l'étude des livres chinois a fait connaître les dates précises des missions qui l'y ont prêché et celles de ses premiers établissemens; depuis lors, les chroniques chinoises du bouddhisme ont tenu compte de ses progrès, et l'histoire pourra les suivre jusqu'à nos jours. La question des origines religieuses peut donc à peine être posée à l'égard de la Chine et des autres populations jaunes de l'extrême Orient; mais il n'en est pas de même des Égyptiens, des Sémites et des Aryens.

Quant à l'Égypte, malgré l'abondance pour ainsi dire croissante des textes hiéroglyphiques, il n'est pas probable que la science parvienne jamais à résoudre le problème de ses origines religieuses. Ceux de ces textes qui ont été traduits jusqu'à ce jour, et dont un certain nombre remontent à une haute antiquité, ne laissent à cet égard que peu d'espérance. Il est possible d'y reconnaître l'existence d'un symbolisme très antique, revêtu de formes polythéistes;

mais rien de plus obscur encore et de moins pénétrable que la métaphysique sur laquelle il était fondé. Le naturalisme paraît en faire la base, ce qui le rapproche des doctrines grecques, latines et indiennes; mais à quelle hauteur ce naturalisme s'était-il élevé? à quelle théologie avait-il donné lieu? C'est ce que le laconisme d'inscriptions presque toujours officielles ne permettra peut-être jamais de savoir. Ajoutez que l'écriture hiéroglyphique, assez claire quand elle énonce des faits matériels, l'est beaucoup moins quand elle veut exprimer des idées abstraites. Si elle a paru suffire à des hommes qui en faisaient une étude continuelle et un usage journalier, elle n'est plus aussi intelligible pour nous, qui n'avons, pour en découvrir le sens, que les monumens mêmes où elle est employée. Enfin, quand les hiéroglyphes nous éclaireraient assez sur les dogmes et les cultes de l'ancienne Égypte, on ne pourrait croire, même alors, que l'on en possédât les commencemens, car l'usage d'une écriture sacrée ne remonte pas aux premiers temps de la race qui a peuplé l'Égypte et qui a dû y apporter avec elle ses idées et ses institutions antérieures; or cet état primitif et totalement inconnu a duré peut-être pendant des siècles nombreux.

Les Sémites n'ont rien d'antérieur à la Bible. Les livres les plus anciens de la Bible sont ceux qui portent le nom de Moïse. Selon les chronologies, Moïse vivait au XVII[e] siècle avant Jésus-Christ. Les faits qui ont suivi ce législateur et qui sont racontés dans les autres livres hébreux sont simples et ont généralement un caractère de réalité qui permet de les classer parmi les faits historiques. La foi des chrétiens, celle des Juifs et des mahométans attribuent la même valeur aux récits des livres mosaïques; mais comme la foi diffère essentiellement de la science, ne repose pas sur les mêmes principes et ne suit pas la même méthode, les personnes qui font aujourd'hui la science des religions ne peuvent pas envisager les anciens récits du point de vue de la foi. Leur horizon embrasse toutes les religions ensemble. Le sol où elles se placent est nécessairement un terrain neutre, où non-seulement elles ne veulent pas attirer la lutte, mais où elles n'auraient pas même le droit de l'accepter. Il est donc hors de doute que les récits mosaïques ne peuvent pas à leurs yeux entrer dans le domaine de la science sous la forme où ils se présentent, et qu'ils ont besoin d'interprétation. Les hymnes du Rig-Vêda, dont l'antiquité peut bien égaler celle de la Genèse, ouvrent à la science des horizons tout différens. La cosmogonie de l'Avesta n'est pas non plus la même, et celle d'Hésiode diffère totalement des autres. Il peut y avoir des motifs tirés de la foi, mais il n'y a pas de raisons scientifiques d'adopter l'une plutôt que l'autre, et la science est disposée à les accueillir toutes également, à la condition qu'elles seront scientifiquement interprétées. Or

on ne doit pas se dissimuler qu'à travers des luttes stériles contre des hommes dont la foi n'est pourtant pas en cause, la science marche toujours, et que les vieux récits mosaïques sont soumis à ses méthodes aussi bien que ceux des Grecs, des Germains, des Perses et des Indiens. Si, au lieu d'agir par passion et de défendre la foi par la violence, les chrétiens fervens envisageaient le travail de la science avec ce calme d'esprit qui ne convient pas moins à la foi qu'à la raison, ils se convaincraient certainement que la répugnance de beaucoup de personnes à prendre au pied de la lettre les récits mosaïques n'a rien de commun avec ce qu'on appelait autrefois le libertinage et les débauches de l'esprit, et qu'elle provient uniquement de la nécessité où est notre siècle d'accorder sa foi avec sa raison. Notre siècle ne recule pas devant l'extraordinaire, moins encore devant le divin; mais il recule devant l'impossible. La science est donc forcée par sa nature de ranger beaucoup de récits mosaïques, notamment ceux que contiennent les premiers chapitres de la Genèse, dans cette grande classe de récits qui portent les noms de mythes ou de légendes, dont on ne nie pas la vérité, mais dont la forme a besoin d'être ramenée à des expressions plus simples. Or, à ce point de vue, tous les savans sont d'accord pour limiter la partie historique de la Bible à l'époque de Moïse ou à un temps très peu antérieur. Au-delà, il n'y a plus aucun fait qui puisse être scientifiquement accepté et entrer dans l'histoire avec la forme que les récits hébraïques ont adoptée.

Ainsi donc on ne peut espérer trouver dans la Bible l'origine première des religions. Au moment où Moïse prend en main le gouvernement spirituel de son peuple et fonde cette puissante institution religieuse qui dure encore, ce peuple n'était ni sans Dieu, ni sans culte. Or ni la légende d'Abraham, ni celle de Noé, ni, à plus forte raison, le mythe d'Abel et Caïn, ou celui du serpent tentateur, ne peuvent rendre compte de la naissance de l'idée de Dieu et du rite primordial chez les Sémites. Les récits genésiaques font évidemment allusion à des temps fort antérieurs à Moïse et même à Abraham; mais il n'y a rien de précis ni de scientifique dans ce qu'ils en rapportent. On peut penser que quand ces antiques souvenirs furent recueillis et vinrent former la Genèse, ils n'étaient plus qu'un écho très affaibli de faits et peut-être de doctrines d'une antiquité beaucoup plus haute. Je sais qu'aujourd'hui certains disciples de l'école philologique voient dans les premiers récits de la Genèse une reproduction incomplète des mythes âryens, si amplement développés dans le Rig-Vêda, et identifient par exemple le serpent tentateur avec le serpent (*Ahi*) ennemi d'Indra, lequel n'est autre que le Nuage; mais il n'est pas dit que tous les serpens mythiques de l'antiquité procèdent d'Ahi : les Sémites ont pu, comme

les Aryas, constituer des mythes et des légendes où cet animal ait pris sa place. De plus, rien n'indique que ces deux races d'hommes aient eu des relations positives avant l'époque des rois d'Israël et se soient emprunté l'une à l'autre des conceptions aussi fondamentales. Le récit du serpent tentateur est lié à la légende de l'Éden, et celle-ci à la doctrine sémitique du Dieu créateur. Dire le contraire, c'est soulever contre soi les Juifs, les chrétiens et même les mahométans, dont les croyances religieuses procèdent de ces récits. Avant d'établir de telles assimilations, il faut que la science ait résolu séparément les problèmes que font naître les temps primitifs des Sémites et ceux des Aryas : elle est encore loin de ce terme; mais, supposé même que cette partie de la science fût terminée, il est évident que le rôle de l'histoire s'arrête au point où les faits cessent d'avoir un caractère naturel, et qu'au-delà on est forcé d'avoir recours à d'autres moyens d'investigation.

Le Rig-Vêda est le livre sacré des peuples de l'Inde et le fondement de leurs religions. Ce recueil d'hymnes composés dans la vieille langue sanscrite est peut-être le plus authentique des textes sacrés, quoique les auteurs de ces chants soient le plus souvent fictifs ou inconnus. Toutes les données scientifiques prouvent que l'époque où ils remontent n'est pas de beaucoup postérieure à Moïse, et que plusieurs d'entre eux sont peut-être même plus anciens. Ce point, du reste, n'a pas une importance majeure, puisque l'histoire de l'Inde procède par périodes et non par années, au moins pour les temps antérieurs au bouddhisme. Quand on compare l'âge des hymnes vêdiques à celui des chants homériques les plus anciens, c'est-à-dire de certaines portions de l'Iliade et de quelques fragmens épiques publiés sous le nom d'Homère, on voit que les peuples de race âryenne n'ont aucun monument qui égale en antiquité le Vêda, car il n'est pas possible de citer celle du livre de Zoroastre, dont l'époque semble répondre tout au plus aux premiers temps du brâhmanisme indien. Or le Rig-Vêda est tout entier un livre religieux; la notion qu'on se faisait de Dieu et les rites qui en découlaient y sont entourés de toute la lumière qui manque à la plupart des autres textes sacrés. Toutefois non-seulement le Rig-Vêda ne nous fait pas assister à la naissance de cette notion et de ces rites, mais il suppose lui-même des périodes religieuses antérieures dont il est impossible de fixer la durée. L'état des esprits auquel répondent les hymnes n'est pas un état primordial : le polythéisme, quoiqu'il soit la forme la plus antique de l'idée de Dieu chez les Aryens, y a des développemens si considérables que, pour arriver à ce symbolisme, il a fallu des siècles nombreux à une race occupée surtout de guerre et de conquêtes. Cette conséquence se trouve confirmée par la comparaison des divinités vêdiques avec celles des autres

peuples âryens, chez lesquels en effet on les retrouve conçues de la même manière et portant quelquefois les mêmes noms. La présence de ces élémens communs prouve qu'un certain fond de dogmes existait dans la race âryenne avant que ses branches se fussent séparées du tronc primitif, et lorsqu'elle ne formait encore qu'une société d'hommes habitant les vallées de l'Oxus. Les anciens rites sacrés, l'autel, le feu, la victime, l'invocation aux dieux, se trouvaient également chez les divers peuples âryens avant qu'ils eussent subi l'influence sémitique du christianisme : ces faits prouvent moins l'antiquité du Vêda que l'existence d'un culte antérieur à la dispersion des Aryens.

Quoi qu'il en soit, on est forcé d'arrêter au Vêda l'histoire positive des religions âryennes. Si la science veut remonter plus haut, il lui faut d'autres moyens d'investigation que ceux dont les historiens disposent. Mais comme il n'est rien sur terre, au moins jusqu'à ce jour, comme il n'est aucun monument sacré plus ancien que la Bible et que le Vêda, là sont les limites où s'arrête l'histoire appliquée à la science des religions. Au-delà de ces deux termes s'étend un horizon dont les bornes échappent à la science et que l'imagination elle-même ne peut embrasser. On voit bien que les périodes signalées par la Genèse et par le Vêda sous des formes mythiques ou symboliques occupent un passé déjà lointain pour les auteurs de ces livres, et cependant, quand on pourrait déterminer par une voie scientifique quelconque les principaux faits religieux qui s'y sont accomplis, on ne devrait pas, même alors, se croire parvenu aux origines des religions et des cultes, car, ou bien la première ébauche d'une religion remonte à l'apparition de l'homme sur la terre, ou bien elle a été le résultat d'un travail intellectuel prolongé durant des siècles nombreux. Dans l'un comme dans l'autre cas, les commencemens nous échappent. « Le commencement des êtres est insaisissable, dit un célèbre poème indien; la fin l'est aussi; nous ne saisissons que le milieu. » Cette loi, si simplement exprimée, est applicable à tout ce qui se produit dans le sein de l'humanité, aux religions comme à tout le reste. Si la première idée d'un dieu et le premier essai d'un rite remontent aux origines de l'homme, la science demande où sont ces origines. Le système de M. Darwin est combattu sur tous les points, il n'est pas réfuté. Si l'anthropologie ne reconnaît pas plusieurs espèces humaines, elle distingue des races, et elle s'accorde avec l'histoire et avec la philologie comparée pour les classer chronologiquement suivant leur perfection physique ou morale. Dans l'ancien continent, les blancs, qui comprennent, entre autres peuples, les Sémites et les Aryens, ont apparu les derniers, et forment les nations religieuses par excellence. Les jaunes étaient venus auparavant : ils avaient déjà

conquis les noirs, quand les Aryens du sud-est sont descendus de la Bactriane vers l'Indus par les vallées du Cachemire. Les noirs avaient précédé les jaunes, dont les annales se perdent dans le passé. Faudra-t-il croire, ce qui est peu vraisemblable, pour ne rien dire de plus, que les blancs reçurent des peuples jaunes les premières notions religieuses et les élémens du culte, lorsque nous voyons les Chinois à peu près dépourvus de religion avant l'arrivée du bouddhisme indien, et lorsque les poètes du Véda nous disent des populations qu'ils heurtaient de front sur l'Indus qu'elles étaient « sans dieu? » Si l'on admettait cette hypothèse, que tout contredit et que rien ne confirme, faudrait-il aussi faire des jaunes les successeurs des noirs en religion? Ce sont là des suppositions gratuites, où la science perd ses droits. Il se peut que les vieilles populations humaines aient eu chez elles quelque chose qui ressemblât à des religions; mais si les philosophes, quittant pour un moment la méthode cartésienne, trop exclusive, faisaient *à posteriori* la psychologie des races noires, on verrait jusqu'où va chez elles la notion de Dieu. On saurait peut-être alors si, dans la suite des religions, les races blanches ne marquent qu'une période précédée par celles des jaunes et des noirs, ou bien si réellement nos races sont les seules qui soient naturellement religieuses et si les religions ont pris naissance dans leur sein.

Tous les faits scientifiquement recueillis jusqu'à ce jour tendent vers cette dernière conclusion. Il est aujourd'hui très vraisemblable que les races humaines autres que la blanche seront reconnues pour incapables de fonder un système religieux de quelque valeur, et que chez les plus infimes d'entre elles on ne trouvera qu'une notion de Dieu à peine ébauchée et des cultes sans théorie. Si ces propositions viennent à être solidement établies, on en tirera cette conséquence, que les religions ont pris naissance chez les peuples blancs, et que d'eux seuls procède un symbolisme éclairé, une métaphysique sérieuse. Or il restera toujours à savoir comment sont nées chez elles ces théories et les cultes qui en dérivent. Nous voyons déjà que ni l'histoire, ni nos grands monumens sacrés ne résolvent ce problème. La grande loi de la nature, qui veut que toutes choses commencent par rien, s'applique ici dans toute sa rigueur. Et par là il ne faut pas entendre que, rien n'étant, la chose est apparue tout à coup, comme par un miracle, dans sa plénitude. Ce rien qui précède la naissance d'une chose est suivi sans intervalle d'un commencement qui n'est presque rien; c'est par un développement continu et en vertu d'une énergie interne qu'elle grandit peu à peu et devient perceptible aux sens ou à la pensée. Il n'est pas un être, pas un phénomène qui échappe à cette loi : tout ce qui s'accomplit dans l'ordre physique et dans l'ordre moral, la

production de la vie et de ses phénomènes, celle de la pensée et de ses actes, lui est également soumis. C'est une erreur de croire qu'entre rien et quelque chose il y ait un abîme infranchissable : il n'est pas un mathématicien qui ne sache le contraire et qui ne rencontre continuellement cette loi de l'infini dans l'étude des phénomènes physiques. La nature franchit sans relâche cet abîme, et ses actions lentes parviennent à produire des effets qui nous étonnent, en vertu de la loi de l'infini à laquelle elles obéissent. J'ai vu, dans les remparts de Messène construits par Épaminondas, des pierres énormes soulevées par une racine de figuier. Ces pierres n'ont pas moins de six pieds de longueur, sur une largeur et sur une épaisseur de plus de deux pieds, et chacune d'elles pèse au moins trois mille livres. Trois assises superposées avaient été soulevées par cet arbre à plus de dix centimètres de hauteur. Voilà certes une chose qui a droit de nous étonner, puisque cette faible racine peut être brisée en quelques instans, et qu'il faudrait les forces réunies de bien des hommes pour remuer ces grands blocs de pierre. Pourtant, si l'on veut y réfléchir, tout le merveilleux disparaît. Une graine portée par le vent s'est arrêtée dans un étroit interstice; là, elle a germé; la petite racine a rempli l'espace qu'elle a trouvé vide. Ce fait se passait, je le suppose, il y a cent ans. Je suppose encore que la racine a grossi pendant six mois chaque année et qu'elle s'est reposée le reste du temps; elle a donc employé à croître environ dix-huit mille jours. On sait que les physiciens estiment la valeur d'une force en la rapportant à la seconde, au kilogramme et au mètre pris pour unité. Que l'on veuille achever le calcul, on verra que la force déployée par la racine du figuier est d'une extrême petitesse, et qu'elle n'égale pas la millionième partie de celle qui est nécessaire pour élever un kilogramme à un mètre de hauteur en une seconde de temps. Seulement, comme elle est continue, et qu'elle ajoute sans interruption ses effets les uns aux autres, il arrive qu'après cent ans elle a produit un résultat dont nous sommes d'abord étonnés. La force du figuier est une force vivante : la vie physiologique agit donc de cette manière. La vie spirituelle suit la même loi. Je demande qu'on m'explique d'où vient cette forme parfaite du temple de Minerve à Athènes. Est-elle née un jour subitement de l'esprit d'Ictinus ou de Phidias? Non, puisque ces artistes avaient sous les yeux des modèles qui égalaient presque en beauté ce qu'ils firent à leur tour, et ces modèles, dont plusieurs se voient encore, avaient été précédés par d'autres, de sorte qu'en remontant les siècles on voit les formes architecturales se rapprocher de plus en plus de leurs ébauches primitives, sans qu'il soit possible de dire à quel jour ces premières formes sont nées. On peut même affirmer qu'elles ne sont pas nées un certain jour, mais qu'elles

ont été le produit d'une élaboration dont la marche et la durée sont inappréciables.

Si des formes de l'art on passe aux conceptions abstraites de l'esprit, la même loi se retrouve encore. La masse des connaissances humaines va grossissant; il est impossible de dire le jour où telle science est née, car ou bien elle a été tirée de sciences antérieures par le développement progressif de l'intelligence d'un homme, ou bien elle est l'œuvre lente et continue d'un peuple ou d'une des races humaines. Parmi les conceptions de l'esprit, il n'en est pas qui soit plus élevée ni plus métaphysique que l'idée de Dieu; il n'en est donc pas dont le dégagement exige un plus long effort et un travail plus persévérant de l'humanité. Certes j'admets avec les psychologues que l'idée de Dieu est la base et le fond de notre raison, et je suis persuadé que la science des religions, aussi bien que la métaphysique, est lettre close pour les sensualistes, mais il faut bien reconnaître que cette idée réside en nous à l'état d'enveloppement. Un psychologue ne doit jamais oublier que le jour où il a été conçu dans le sein maternel, son corps n'était qu'une particule de matière imperceptible, et que sa pensée, qu'il analyse aujourd'hui dans sa plénitude, a tenu dans ce corpuscule, qu'au jour de sa naissance et pendant plusieurs années il n'a guère songé à Dieu ni à rien de métaphysique, et qu'enfin c'est par une évolution continue et insensible de tout son être qu'il est devenu un analyste et un philosophe. Alors il a communiqué ses découvertes à des hommes dont l'esprit, comme le sien, s'était éclairé par degrés, et leurs forces, mises en commun, ont pu se multiplier l'une par l'autre. Enfin, au bout de leur vie, ils se sont trouvés plus savans que les hommes des générations antérieures.

Je suppose maintenant qu'au lieu d'être parvenus comme nous à cet âge de l'humanité qu'on peut appeler l'âge de la science, des hommes réfléchis, mais encore tout pleins du sentiment de la nature et du besoin de s'expliquer les choses, aient cru découvrir au milieu d'elles, et par-delà les apparences, un être caché, une puissance invisible, une intelligence mystérieuse : n'est-ce pas là l'origine d'une religion? n'est-ce pas l'un de ses élémens? L'autre, qui est le rite, vient après. Il ne serait pas scientifique de se demander si cette religion primordiale est vraie ou fausse. La question n'est pas là. J'ajoute même qu'au simple point de vue des fidèles, elle ne doit pas être posée en ces termes, car telle religion crue vraie se fonde sur une autre que l'on repousse. Les chrétiens regardent comme fausse la religion d'Israël, et n'ont pas de plus grands ennemis que les Juifs, qui ont crucifié leur dieu. S'ils la croyaient vraie, ils seraient Juifs et non pas chrétiens. Les bouddhistes rejettent la religion des brâhmanes, sans quoi ils cesseraient de recon-

naître le Bouddha comme leur maître et leur sauveur. Cependant le livre sacré des Juifs est aussi l'un de ceux des chrétiens, et nous savons que le panthéon des brâhmanes a passé tout entier chez les sectateurs du Bouddha. Ce n'est pas non plus à la science qu'il convient d'examiner la valeur absolue des religions, et c'est pour cela qu'elle n'a rien d'agressif; mais quand elle remonte vers le passé, et qu'elle est arrivée à un point où l'histoire et les autres moyens d'investigation lui manquent, elle ne peut plus qu'interroger les grandes lois de la nature qui président au développement de toutes choses, et auxquelles l'humanité et ses religions sont assujetties.

Tels sont les principes et les notions générales sur lesquels repose aujourd'hui la science des religions. En les exposant, nous n'avons fait que résumer ce qui se rencontre dans un grand nombre d'écrits sur cette matière. En fixant la place de cette science nouvelle et en traçant la marche qu'elle suit, on touche nécessairement aux religions en vigueur comme à celles qui ne sont plus. Les hommes qui se livrent à cette étude s'en sont partagé le domaine, qui ne saurait être aisément exploité par un seul. Plusieurs d'entre eux, surtout en Allemagne, quelques-uns en France, paraissent, aux yeux de personnes pieuses, user d'une hardiesse intolérable à l'égard de choses qu'elles considèrent comme sacrées. La justice veut que les hommes de labeur consacrés à la science, et qui en réalité portent le fardeau du jour, soient plus favorablement jugés. J'ai lu beaucoup de leurs écrits, et je n'y ai vu aucune attaque contre la religion. On se trompe en les croyant animés de l'esprit du XVIII[e] siècle : le temps a marché, il a fait taire les attaques frivoles, les injures et les haines. L'esprit sarcastique et railleur du siècle passé n'a rien de commun avec la science. Les vrais savans n'ont aucune raison de s'attaquer ni aux fondateurs des religions, ni à leurs dogmes, ni à leurs cultes, ni même à leurs ministres. Les dogmes nouveaux représentent le plus souvent quelque progrès dans la connaissance de Dieu; ceux qui les ont successivement proclamés ont été nos grands initiateurs; les docteurs qui les ont développés n'ont pas peu contribué à notre civilisation. Et ceux qui font aujourd'hui la science des religions, et qui cherchent à se reconnaître au milieu de tant d'essais successifs, que font-ils qui soit hostile aux hommes, ou plutôt qui ne mérite leur approbation? Ils ne cherchent pas leur avantage personnel, ils cherchent la vérité.

ÉMILE BURNOUF.

SANDRA BELLONI

SECONDE PARTIE.

V.

Un conteur qui se pique de véracité n'est pas toujours fort à l'aise. Comment expliquer la fuite étrange de Wilfrid Pole après cette soirée où miss Belloni avait livré au jeune lieutenant tous les secrets de son cœur (1)? comment excuser ses inqualifiables procédés? comment donner le mot d'une aussi obscure énigme? Oserai-je avouer qu'il aurait à peine pu dire lui-même pourquoi il s'éclipsait impunément de la scène sans tenir compte de la bizarre situation où il plaçait la trop confiante Emilia? Le fait est que, se levant au point du jour, afin de ne pas manquer au rendez-vous qu'ils s'étaient donné, Wilfrid eut la malheureuse idée de consulter son miroir. Il y vit un autre lui-même, qu'il eut toutes les peines du monde à reconnaître avec sa lèvre fendue et une tumeur bleuâtre au coin de la joue. Ceci lui rappela certains détails vulgaires dont l'impression, un moment effacée par l'entraînement du plus joli *duettino d'amore* que jamais il eût chanté, reparaissait maintenant tout entière. Il se rappelait entre autres choses, — à nos risques et périls nous dirons tout, — que les cheveux de la jeune musicienne, alors que penché sur elle il en lissait les bandeaux soyeux, exhalaient une vague senteur de tabac à fumer, et que ce tabac lui-même n'était pas celui dont se font les cigares à l'usage de la bonne compagnie. C'est assez indiquer à quelles tristes réalités son imagination, subitement

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre.

désenchantée, allait accrocher et déchirer ses ailes. La vision céleste s'évanouissait dans un épais nuage : plus de prestige, et par conséquent une réaction violente, une méfiance de lui-même et de sa faiblesse qui, secondée par la répugnance qu'il éprouvait à se montrer défiguré, l'emporta sur toute considération d'un ordre supérieur. Ce fut alors qu'il se glissa hors de la maison paternelle, dérobant ainsi son cœur à de nouvelles séductions et son visage meurtri aux railleries dont ses sœurs n'allaient pas manquer de le cribler. Aux regrets, aux remords de la pauvre enfant abandonnée si vite, il accordait une pitié sincère, mais il se serait bien autrement apitoyé sur lui-même, s'il se fût regardé comme entré définitivement dans la voie où un moment d'ivresse lui avait fait mettre le pied.

Tout ceci n'est pas précisément très désintéressé ni très noble. Beaucoup de bonnes âmes vont s'indigner et prendre Wilfrid en grand mépris. A tort ou à raison, je ne saurais, quant à moi, partager ce sentiment. Il s'agit d'un très jeune homme, pur de tout mauvais desseins, de toute lâche pensée, mais peu sûr de lui-même et des autres, d'un enfant gâté qui n'a point l'habitude des décisions viriles, d'un garçon timide que le ridicule épouvante. A défaut de tout autre mérite, il a celui d'être vrai, d'obéir naïvement à ses instincts, d'être une créature de chair et d'os, non pas une poupée de convention.

Sa « victime » du reste, s'il eût pu la suivre de l'œil, l'aurait étonné par la tranquillité sereine qui ne parut point l'abandonner après une catastrophe dont lui seul pouvait apprécier la portée. Elle ne dépérissait pas à vue d'œil, comme il semblait que ce fût pour elle un impérieux devoir; elle ne levait point vers le ciel, à toute minute, des yeux noyés de larmes; ses amies ne la trouvaient ni boudeuse ni mélancolique. Elle prenait intérêt, comme devant, aux choses de la vie, passait des heures au piano, chantait sans se faire prier dès qu'elle en était requise, et par cette conduite si simple, si unie, si naturelle, écartait petit à petit toute espèce de soupçon sur ce qui avait pu se passer entre elle et le fils de la maison pendant la soirée mémorable où il l'avait ramenée au bercail. Le départ imprévu de celui-ci étonnait quelque peu ses sœurs, mais cette surprise ne dura guère. Au bout d'une quinzaine, elles reçurent de lui une lettre datée de Stornley, où l'avait emmené, disait-il, le frère de lady Charlotte, et celle-ci lui faisait, avec une grâce parfaite, les honneurs de la résidence paternelle. Bref, il risquait fort, dans cet Éden, d'oublier Brookfield et ses habitans, n'eût été la nécessité de recourir à la bienveillance du chef de la famille pour certain envoi de fonds, d'une nécessité chaque jour plus urgente. M. Pole lut à plusieurs reprises la lettre de son fils; il scruta tout particulièrement les passages où il était question de lady Charlotte et de son

cordial accueil, puis, se frottant les mains, mais non sans quelques murmures inarticulés, il expédia la traite demandée.

Cependant les relations étaient devenues de plus en plus fréquentes entre Brookfield et Richford, la résidence seigneuriale de lady Gosstree. Les trois sœurs ne manquaient guère une occasion d'aller y prendre des leçons de *high life*, sans faire semblant d'en avoir besoin. Elles y menaient invariablement miss Emilia, qui, non moins invariablement, y rencontrait M. Merthyr Powys, entraîné vers elle comme par un attrait spécial. La grande question de Besworth revenait souvent sur le tapis. Obtiendrait-on, n'obtiendrait-on pas de M. Pole, de ce millionnaire têtu, qu'il échangeât sa villa de Brookfield contre un véritable château, où les plus hautes notabilités de l'aristocratie pussent venir, sans dérogeance, coudoyer l'élite du monde intellectuel, mêlée à celle du monde des affaires? Les trois sœurs travaillaient assidûment à inculquer dans la tête de leur père une si noble et généreuse ambition. Son silence même les y encourageait. Il n'avait jamais repoussé cette idée par une fin de non-valoir absolue. Ses objections étaient timides, embarrassées. — Ne songez-vous pas à vous établir? disait-il à ses filles, et si vous y songez, à quoi me servira, lorsque vous serez parties, ce manoir seigneurial? Vous me direz que je puis en faire une espèce de majorat, passant après moi sur la tête de Wilfrid, et substitué à l'aîné de ses héritiers mâles. Nul doute que cela ne soit possible en toute rigueur. Est-ce juste cependant?... Songez-y, vous plaidez contre vos propres intérêts.

Mais elles restaient sourdes à cette logique, fondée sur des considérations pécuniaires dans lesquelles jamais de leur vie elles n'avaient voulu entrer. Leur mère, mieux née que son mari, leur avait de bonne heure appris qu'il est vulgaire au premier chef de compter l'argent parmi les mobiles avouables des actions humaines. Un article essentiel de leur *credo* était qu'il fallait user largement de la richesse sans jamais en parler ni s'en occuper. Quel que dût être le sort ultérieur de Besworth, elles ne demandaient qu'à y trôner trois ou quatre ans de suite, et à s'envoler de là dans les hautes sphères où l'hymen ne pouvait manquer de les appeler en fin de compte. Tel était au moins le programme sur lequel brodait volontiers le « conseil des trois » quand il tenait séance. Que ce programme fût sujet, le hasard aidant, à quelques variantes individuelles, il ne faudrait pas s'en étonner outre mesure. Cornelia par exemple semblait s'en départir quelque peu par l'intimité croissante qu'elle laissait s'établir, sans y prendre garde apparemment, entre elle et M. Purcell Barrett, le pauvre organiste, si modeste, si instruit, et qui semblait porter un si vif intérêt au développement de son intelligence. Par ce mélange adroit de soumission et d'autorité, de déférence

courtoise et d'inflexibilité logique dont il savait user tour à tour avec un tact que rien ne mettait en défaut, il avait fait de rapides progrès dans le cœur de l'altière jeune fille avant qu'elle eût aucunement pressenti ce résultat. Jamais il ne lui laissait entendre un mot qui, de près ou de loin, la mît sur ses gardes; mais insensiblement elle s'était habituée à le consulter sur tout ce qu'elle trouvait de problématique ou dans les rapports sociaux ou dans les arcanes de la pensée, à lui faire part de ses observations les plus intimes, à débattre avec lui les cas de conscience les plus épineux, et comme après tout, sans être toujours d'accord avec lui, elle avait fini par reconnaître l'incontestable supériorité qu'il possédait sur elle à bien des égards, — supériorité dont il ne revendiquait jamais les priviléges, — il se trouvait maintenant le confident respectueux de toutes ses idées, le juge le plus clairvoyant de toutes ses actions, — un confesseur, si vous voulez, mais un confesseur laïque, jeune encore malgré quelques cheveux blancs, attrayant, quoique austère et souvent mélancolique, et d'autant plus dangereux, s'il venait à se faire aimer, qu'il n'aurait jamais perdu ses droits au respect.

Nous en avons assez dit pour rendre intelligibles certains passages d'une lettre qu'Adela écrivait à son frère, et qu'il reçut à Stornley après six semaines d'absence. « Méchant Wilfrid, lui disait-elle dans un style à dessein voilé, semé d'allusions et de réticences, vous vous oubliez dans les jardins d'Armide, et pourtant votre place est ici plus impérieusement marquée que jamais. Le « gouverneur (1) » nous inquiète par ses distractions et par l'inconstance de ses vues. Nous avions résolu, découragées et craignant d'être indiscrètes, nous avions résolu, dis-je, de ne plus lui parler de Besworth. Depuis quelques jours, il a remis de lui-même cette grande question à l'ordre du jour. Vous saurez peut-être mieux que moi si ceci ne se rattacherait pas à une combinaison nouvelle dont je dois vous entretenir. Pas plus tard qu'hier, nous le vîmes revenir avec une physionomie rayonnante que nous ne lui connaissions plus depuis longtemps. Il nous fit servir au dessert les meilleurs vins de sa cave, et prit ensuite à part, dans une embrasure de croisée, celle de vos sœurs dont vous êtes le plus fier (ni moi ni Arabella par conséquent). C'était pour lui faire part d'une offre brillante, et dont elle n'est point assez éblouie. Notre membre du parlement, ce grand statisticien que vous savez, calculant le nombre des pulsations de son cœur, s'est assuré que pas une femme sur cent ne le ferait battre aussi vite que miss Cornelia Pole. Cornelia sera donc, si elle le

(1) Équivalent familier du mot père, à l'usage exclusif des enfans; mauvaise locution admise dans la bonne compagnie.

veut, la femme de ce futur chancelier de l'échiquier. Que dites-vous de tant d'honneur? — Elle n'en dit rien, elle, et ceci m'inquiète. Votre brevet de lieutenant vient de nous être adressé. N'êtes-vous pas curieux d'en prendre lecture? Tout vous rappelle ici, comme vous voyez, et nous serions charmées de vous y voir plus sédentaire. L'aînée et la cadette de vos sœurs vous réclament à grands cris, et ne voient pas sans quelque dépit votre place occupée par un beau parleur très assidu, dont la présence pourrait d'un moment à l'autre devenir gênante, surtout s'il était donné suite à certains projets que vous connaissez maintenant. » Suivait un *post-scriptum* dont la gentille correspondante ne pouvait elle-même deviner la portée : « Lady Gosstree nous a demandé de lui céder Emilia pour une huitaine de jours. M. Merthyr Powys est venu la chercher de sa part. »

Certain de ne pas se rencontrer avec la jeune Italienne, Wilfrid voulut vérifier par lui-même ce qui se passait à Brookfield. Il avait parfaitement deviné le nom du « beau parleur » dont les assiduités effrayaient Adela; mais il ne pouvait croire qu'un pauvre musicien sans consistance, comme Purcell Barrett, pût devenir un obstacle au brillant mariage dont il était question pour l'ambitieuse Cornelia. A peine arrivé, il se ménagea l'occasion de parler à celle-ci seul à seul, et débuta par de chaleureuses félicitations, qu'elle reçut en silence, sans lui accorder le moindre encouragement. — Vous acceptez, cela va sans le dire, ajouta-t-il négligemment, et comme assuré d'avance qu'il ne pouvait pas exister sur ce point la moindre incertitude.

— Rien n'est plus douteux au contraire, lui répondit-elle d'une voix mal assurée.

Wilfrid fit semblant de ne pas avoir entendu. Tout au moins se taisait-il, ce qui troublait singulièrement Cornelia.

— A votre tour, reprit-il, félicitez-moi. Naturellement on n'a pas demandé ma main : ces bonnes aubaines ne nous arrivent guère; mais enfin, si je me présentais, j'ai lieu de croire que ma noble hôtesse... Elle a Besworth en passion, comme vous savez, et quand elle a su que mon père y songeait tout de bon... Bref, nous pourrions, je crois, nous entendre. Je n'ai pas besoin de vous faire toucher au doigt les avantages d'une pareille alliance. Son père, il est vrai, n'est qu'un marquis ruiné; mais son rang lui assure encore une certaine influence. Un pair, chez nous, est encore quelque chose. Il pourra donc me donner un coup d'épaule. Quant à la dot, elle serait purement nominale. Lady Charlotte n'a rien au monde. Vous n'en penserez pas moins, comme moi, qu'elle me ferait honneur en acceptant ma main.

— Mais son âge, Wilfrid! Vous êtes plus jeune qu'elle.

— Ceci veut-il dire que vous lui attribuez des motifs purement mercenaires?

— En vérité, je n'y songeais pas;... néanmoins cette insinuation sur vos lèvres m'affecte péniblement.

— Trouveriez-vous déraisonnable que je désire entrer dans une famille noble?

— Je n'ai rien voulu dire de pareil.

— Résumons... Vous êtes, en général, pour qu'on supprime, des arrangemens relatifs au mariage, les considérations de fortune.

— Pas le moins du monde, Wilfrid.

— Pourquoi donc repoussez-vous la proposition qui vous est faite?

Cornelia, qui ne s'attendait pas à ce retour offensif, se mit à rougir et à trembler. — Voudriez-vous donc, reprit-elle d'une voix vacillante, me voir épouser quelqu'un que je n'aime pas?

— Fort bien. Je conclus de tout ceci que vous allez faire votre possible pour empêcher l'acquisition de Besworth... nonobstant tout l'intérêt que j'y puis mettre.

— Pouvez-vous concevoir une pareille défiance? Ne comprenez-vous pas que mon unique désir est de vous voir bien apprécier toute l'horreur d'un mariage sans amour, si brillant qu'il soit d'ailleurs? Portez vos vœux aussi haut que vous voudrez, mais ne renoncez pas à être aimé de votre femme.

Wilfrid, dont elle avait saisi la main, la regardait avec plus de tendresse. — Je ne vous ai jamais vue aussi belle, lui dit-il; mais d'où vient que vous recommencez à rougir?... Pourquoi ce tremblement nerveux, cette agitation? Depuis quand cette grande préoccupation des choses du cœur?... Allons, chère enfant, un peu plus de franchise, et ne prenez pas ces faux airs d'étonnement!... Voulez-vous que je m'exprime en termes plus clairs?

C'était là justement ce dont Cornelia se souciait le moins; aussi se garda-t-elle d'acquiescer à cette proposition.

— Parlons, reprit-il, de l'affaire qui vous occupe, sans préciser autrement... Depuis quand en est-il question?

— Wilfrid!

L'accent suppliant de cette adjuration embarrassée toucha le cœur du jeune homme, et au lieu de poursuivre son cruel interrogatoire : — Dans ces derniers temps, lui demanda-t-il à brûle-pourpoint, votre petite Emilia semblait-elle contente?

Dieu sait avec quelle joie Cornelia se jeta dans cette voie nouvelle. — Emilia?... Je le crois bien, jamais je ne l'ai entendue chanter avec plus de feu, jamais ses yeux n'ont jeté plus d'éclat.

— Vraiment? demandait Wilfrid, insistant sur ses questions, tandis que sa sœur, enchantée d'avoir à y répondre, oubliait de leur

chercher un motif. Elle lui parla longuement des assiduités de M. Powys, que leur petite amie avait fasciné. Il passait des heures entières auprès d'elle, s'appliquant à lui faire connaître, comme il les connaissait lui-même, les grands patriotes de l'Italie contemporaine. Peu à peu, en écoutant ces détails, Wilfrid reprenait la sévérité d'un juge. — Çà, lui dit-il, l'interrompant tout à coup, j'espère bien qu'il n'existe aucun engagement,... vous n'avez fait aucune promesse?

Cornelia cherchait, pour répondre, un détour qu'elle ne put trouver. — Je ne suis engagée vis-à-vis de personne, dit-elle enfin.

— A la bonne heure. Ces engagemens-là d'ailleurs peuvent se rompre... Un sentiment romanesque, à lui tout seul, est parfois de pire défaite... Au surplus, je ne veux pas être franc à demi. L'état de mon père m'inquiète; ses facultés ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois. Qui sait, avec le temps, où pourrait nous conduire une défaillance plus prononcée? Songez sérieusement, très sérieusement, à l'offre qui vous est faite.

— Wilfrid, lui répondit sa sœur avec une superbe ironie, je ne vous reconnais vraiment plus. Vous avez passé ces derniers temps à une mauvaise école.

Le jeune homme, embarrassé, ne répliqua rien. Il sentait qu'elle avait dit vrai, mais il n'en fit pas semblant. Même à distance, il ne pouvait déjà plus se soustraire à l'influence dominatrice de lady Charlotte, et cela sans être véritablement amoureux d'elle. Comment l'eût-il été? Jamais elle n'avait essayé de le fasciner ou de lui plaire, et d'ailleurs elle répondait moins que personne au type idéal de la femme telle qu'il l'avait toujours rêvée. En revanche, elle avait ce dont il se sentait absolument dépourvu : des inspirations sûres, un vouloir décisif, un aplomb victorieux qu'il imitait assez bien partout ailleurs qu'en face de son modèle, et par lesquels il s'imposait au respect de ses sœurs, en admiration devant ce nouveau Wilfrid si différent de lui-même. Subjugué, non séduit, il n'en était pas moins entraîné aux sacrifices dont l'amour le plus sincère semble seul capable, et lady Charlotte, malgré sa clairvoyance en toute autre matière, avait pu s'y tromper complétement. Elle croyait enfin, pour la première fois de sa vie, à une passion vraie; elle y croyait, touchant presque à ses trente ans, nonobstant une série d'*essais* qui n'avaient pas laissé de jeter sur elle un reflet équivoque, et la désignaient maintenant à la pitié de certaines charitables douairières après l'avoir exposée à leurs censures. Elle y croyait avec toute l'ardeur d'une âme altérée de bonheur, et qui a désespéré de jamais rencontrer les sources vives où il se cache.

Wilfrid se hâta de retourner auprès d'elle, sans attendre qu'Emilia fût revenue de Richford, ce qui ne laissa pas d'étonner cette en-

fant, mais sans ébranler sa confiance. Elle n'avait encore à se défendre d'aucun doute, à repousser aucun soupçon. Son jeune héros participait de l'infaillibilité monarchique ou papale. Elle regrettait sans doute de le voir prolonger son séjour loin d'elle, mais cette absence avait certainement des motifs sérieux qu'elle ne se permettait pas de scruter.

Rentrée à Brookfield, où Merthyr Powys l'avait ramenée, elle était assise un matin dans le bois, sur ce tertre où nous l'avons rencontrée tout d'abord. — Pourquoi, se demandait-elle, pourquoi donc, une fois ici, n'a-t-il pas imaginé de venir me trouver à Richford?... Puis tout à coup, écartant cette question insoluble : — N'importe, ajoutait-elle, où il est, je sais qu'il pense à moi. Partout je le retrouve, il ne me quitte jamais. Aucun danger à craindre pour lui; mes prières le protégent, mes bras l'entourent. Il viendra, pourquoi s'inquiéter?... Un grand calme lui fut alors rendu, le calme du lac immobile qui attend, sous les pâles lueurs du crépuscule, que l'étoile du soir se lève. Puis elle se reprit à étudier sur la mousse chatoyante les vibrations de la lumière mobile que l'épaisseur des feuillages laissait pénétrer çà et là; les duos du pinson et de la linotte ne la trouvaient pas indifférente; elle écoutait aussi le bourdonnement ailé de l'abeille, qui de temps en temps semblait venir interroger le silence des bois, et s'éloigner ensuite avec un murmure de désappointement. Bref, elle ne put s'empêcher de sourire en découvrant, au fond de sa rêverie, une moitié de menuet qu'elle venait d'improviser à son insu, et qu'elle adaptait à la danse des brillans atomes tourbillonnant à ses pieds dans un rayon de soleil.

Un léger bruit attira tout à coup son attention vers un arbre mort qui dressait, à gauche d'elle, son vieux tronc évidé par les blattes. Elle vit alors Cornelia, parvenue auprès de cet arbre, extraire du corsage de sa robe un volume de très petit format qu'elle baisa précieusement avant de le laisser tomber dans la cachette mystérieuse que lui offrait l'écorce vermoulue. Ceci fait, la discrète demoiselle se déroba d'un pas agile dans l'épaisseur du bois de sapins. Cédant à un instinct de curiosité d'autant plus impérieux que l'agitation peinte sur le visage de Cornelia répondait aux émotions passagères dont les premières atteintes venaient de l'effleurer elle-même, la jeune Italienne courut à l'instant vers le vieil arbre, et, se dressant sur la pointe des pieds, examina le volume qu'il recélait. Au milieu d'une page blanche, ces mots étaient crayonnés : — *Il ne portera pas d'autres fruits; ne venez plus en chercher!* On eût dit de prime abord, qu'une phrase si ambiguë ne devait présenter aucun sens bien précis à l'esprit d'Emilia. Cependant la placidité de son âme

en fut aussitôt troublée. Une sorte de voile tomba sur l'idole toujours présente. Ce n'était plus sans effort qu'elle évoquait l'image de l'absent, et tout effrayée d'un tel phénomène : — Pense-t-il à moi? se demandait-elle. Que suis-je pour lui? Si je dois l'oublier, autant vaut mourir.

Comme elle s'en revenait, s'interrogeant elle-même, tourmentée de scrupules inconnus jusqu'alors, elle rencontra Edward Buxley et Freshfield Sumner, qui arrivaient ensemble à Brookfield. Leur visite n'était pas absolument spontanée, au moins celle du premier, qui, après avoir soupiré sans trop de succès pour l'aînée des *misses* Pole, s'était insensiblement laissé aller aux coquetteries de la cadette. Adela, rappelée à ses devoirs par une semonce fraternelle et aussi quelque peu par ses propres remords, avait la veille même dicté à miss Arabella une épître dont les termes, habilement combinés, ouvraient la voie à une réconciliation que Wilfrid déclarait « éminemment désirable. » Freshfield Sumner, de son côté, ne désespérait pas encore de fléchir à son profit l'indomptable Cornelia, dont il ignorait complétement les perplexités nouvelles. Nos deux jeunes gens d'ailleurs étaient convenus de se prêter un secours mutuel, et ne furent pas médiocrement contrariés de rencontrer d'abord Emilia, puis M. Barrett, qui venait lui aussi se joindre à la promenade quotidienne des dames de Brookfield. — De bonne foi, pensaient-ils, ces deux musiciens errans devraient s'accrocher l'un à l'autre et nous débarrasser de leurs personnes. — Mais il n'en fut point ainsi, et tandis que M. Barrett, selon sa coutume, revendiquait pour son entraînante faconde toute l'attention de miss Cornelia, miss Adela s'était saisie du bras de « leur petite amie, » qu'elle opposait comme un bouclier aux muettes supplications d'Edward Buxley. Quant à miss Arabella, dont la lettre inspirée par sa sœur avait provoqué la visite d'Edward Buxley, une affaire imprévue la retenait à la villa.

Au moment où les promeneurs arrivèrent à proximité de ce vieil arbre que deux d'entre eux avaient choisi pour complice, M. Barrett cessa son éloquent discours, et Freshfield Sumner eut place libre auprès de Cornelia. Une minute plus tard, Emilia, se retournant tout à coup, vit à ses côtés le jeune organiste et distingua fort bien, entre ses doigts crispés, le petit volume aux oracles ambigus; elle constatait en même temps sur son visage les indices d'une vive souffrance. — Vous êtes malade? lui demanda-t-elle à voix très basse. — Miss Adela, bien que Buxley lui parlât d'assez près en ce moment-là même, saisit au vol le dernier mot prononcé par sa compagne. — Malade? qui est malade? reprit-elle aussitôt. — M. Barrett, — toujours le livre en main, — dut protester que mal-

gré ses joues blêmes, malgré le frissonnement de sa voix, il se portait à merveille. Cornelia lui jeta un regard, un seul, et il ferma les yeux sous ce regard.

Le reste de la promenade fut beaucoup moins animé. A la limite du bois, en revenant vers Brookfield, nos promeneurs virent accourir miss Arabella. — Je vous guettais, dit-elle à ses sœurs. Le père vient d'arriver; il ramène sir Twickenham Pryme, qui reste à dîner.

Adela, de son côté, crut le moment arrivé de trancher dans le vif. — Place à lady Pryme! s'écria-t-elle en s'effaçant pour laisser passer Cornelia, que cette apostrophe inattendue sembla clouer au sol, et dont les yeux se fermèrent à leur tour. Emilia lui serra discrètement la main, et sentit que cette main répondait à son amicale étreinte.

Adela, qui en voulait secrètement à M. Barrett de ne pas faire meilleure contenance, finit aussi par s'en prendre au silence qu'Emilia gardait, malgré de fréquentes interpellations. — Cette petite fille n'ouvre plus la bouche! s'écria-t-elle enfin dans un accès d'impatience. — Peut-être serait-elle mieux disposée, reprit Arabella, si elle savait ce que M. Périclès écrit de Milan à notre bon père. Ses conditions sont faites pour qu'elle entre au conservatoire. Il viendra la chercher dans quelques jours.

— Croit-il m'emmener d'ici? s'écria tout à coup la jeune Italienne, se dressant de toute sa hauteur, et dans une attitude tragique. La douleur de Niobé, la colère de Médée, ne se fussent pas traduites avec plus d'énergie.

— Elle est évidemment née pour le théâtre! s'écria charitablement Adela. Voyez comme les poses antiques lui sont naturelles! — Et, après avoir ainsi atténué l'effet d'une impétuosité désastreuse, elle entraîna les promeneurs au-devant de M. Pole, qu'on apercevait de loin, montrant les pelouses de son parc à sir Twickenham Pryme. Cet aimable convive, déplorant le mauvais emploi de tant de terrains fertiles, lui conseillait d'y planter... des rutabagas.

VI.

M. Wilfrid Pole, au retour d'une chasse matinale suivie avec ardeur dans les vastes bruyères de Stornley, reçut deux lettres timbrées du bureau de Hillford. L'une était de son père, en réponse à une demande qu'il lui avait adressée peu de jours auparavant. L'enveloppe brisée donna passage à deux papiers oblongs, détachés évidemment de ce qu'on appelle en style commercial un *cheque-book*, un registre à billets. C'étaient en effet deux traites de quatre

cents livres (1) chacune. Sur une petite feuille à part, M. Pole avait simplement écrit ceci : « La somme est forte, mais le motif est bon. Pressez-vous, mon enfant, et pressez vos sœurs. Il est temps que leurs tergiversations finissent. Ces billets sont à vue; arrangez-vous cependant pour qu'ils ne soient pas présentés avant huit jours... » L'aspect des chèques avait fait sourire Wilfrid; la lecture de ces quelques lignes ramena sur son front un léger nuage. — Bah! reprit-il tout à coup ranimé, si les forces manquaient au malade, il n'aurait pas consenti à une saignée pareille... — Puis, avec son insouciance habituelle, il ouvrit la seconde lettre, dont l'écriture lui était inconnue. « Cher monsieur Wilfrid, disait celle-ci, je pense qu'il est temps de nous revoir. Venez dès que vous aurez lu ceci. Vous dire où j'en suis m'est impossible. Figurez-vous mon cœur dans la poitrine d'un autre. Venez, venez tout de suite. Prenez un cheval rapide : l'idée de vous savoir galopant vers moi fait passer dans mes veines une espèce de flamme qui chante. Vous viendrez, j'en suis sûre. Il est temps, il est temps. Je vous écris peut-être des choses qui n'ont pas le sens commun. Pardonnez-les-moi. Je crois pourtant avoir bien mis l'orthographe; mais ce n'est pas la plume à la main que je me tiens pour assurée de vous plaire. » Suivait, en toutes lettres et décorée d'un paraphe solennel, la signature d'Emilia-Alessandra Belloni.

Wilfrid fut d'abord étonné, puis flatté dans son amour-propre, et demeura finalement assez peu satisfait de cette épître inattendue. — Oui-da, ma belle, murmurait-il entre ses dents, assurée de me plaire? Où puisez-vous cette assurance? Vous mettez l'orthographe, ceci est certain. Est-ce une raison pour qu'on vous adore? — Tout à travers ces ironies et ce dédain se dégagea comme perspective d'avenir une image distincte. Il était marié, il était à l'Opéra derrière sa femme. Emilia, devenue célèbre, chantait sur la scène, souveraine maîtresse des oreilles et des cœurs. Il soupirait alors tendrement au souvenir du temps où il s'était vu adoré d'elle, et se prenait à détester la femme impérieuse et jalouse à laquelle le destin l'avait uni. Soyons juste, sa pensée n'allait pas plus loin que ce retour lamentable vers une si belle occasion perdue. Aucun espoir illégitime ne germait au fond de ces regrets rétrospectifs. Il faut attribuer ceci à une éducation saine, à un naturel foncièrement bon, puis à la passion même dont il se sentait l'objet. L'innocence excite parfois les mauvais désirs. La passion, toujours un peu redoutable, leur fait peur et les paralyse. Wilfrid comprenait d'instinct qu'il ne fallait pas se jouer d'un attachement comme celui d'Emi-

(1) Environ 10,000 francs.

lia. Aussi mit-il simplement la lettre à l'abri des regards. — Allons, allons, disait-il, l'orthographe est irréprochable, — remarque futile en apparence, mais qui, son caractère étant donné, ne manquait pas d'une certaine portée.

Deux jours après, au billard, on lui remit la carte du capitaine Gambier. Sur cette carte, la mention suivante : « Miss Belloni attend, à cheval, que vous veniez lui parler. » Wilfrid, stupéfait, comprit tout de suite à quel point le tenait encore captif ce passé dont il avait cru s'affranchir. — Comment souffrez-vous que les choses prennent ce train-là? lui demanda tout à coup lady Charlotte, qui avait jeté les yeux, par-dessus son épaule, sur la carte apportée par le valet de pied.

— Pensez-vous donc qu'il y ait rien à craindre?

— Un homme est toujours dangereux qui consacre sa vie à ce métier, répliqua philosophiquement lady Charlotte sans s'apercevoir qu'elle manifestait peut-être là-dessus des notions trop précises.

Wilfrid ne put s'empêcher de sourire. L'idée d'avoir pour rival le capitaine Gambier, un séducteur en titre, rehaussait à ses yeux la préférence dont l'honorait Emilia. — Que de faiblesse chez ce jeune homme! va s'écrier maint lecteur. C'est celle de l'être inachevé, de l'arbuste qui croît encore, et que le souffle rude des vents ennemis n'a pas fortifié. Le fait est qu'il se félicitait de n'avoir aucun engagement positif avec lady Charlotte (elle avait eu bien soin de ne pas lui en laisser prendre), et courut, avec un battement de cœur qui l'étonnait lui-même, au-devant de la jeune fille qui venait ainsi le relancer.

Elle l'attendait en selle, dans une attitude gracieuse et ferme. Aucune *lady* n'aurait eu meilleure tournure à cheval. — A qui cette élève fait-elle honneur? A moi ou à Gambier? se demandait notre jeune homme. Emilia lui souriait et lui tendait les deux mains. Il n'en prit qu'une avec un mouvement de tête affectueux. Lady Charlotte, descendue en même temps que lui, et qui venait de rendre à Gambier un salut officiel, offrait à Emilia de l'aider à mettre pied à terre. — Non, répondit celle-ci, c'est pour le voir, lui, que je suis venue.

— Descendez toujours, vous me verrez par-dessus le marché, répliqua lady Charlotte.

— Peut-être lui a-t-on fait promettre de ne point s'attarder, objecta Wilfrid pour tirer d'embarras sa petite amie.

— En ce cas, nous la reconduirons, reprit lady Charlotte. Accordez-moi cinq minutes. Je vais faire seller deux chevaux... Peut-être le capitaine Gambier voudra-t-il se charger de ce soin? continua-t-elle comme par réflexion.

Il ne manqua pas de courir aux écuries. Les deux jeunes gens restèrent seuls.

— Ils changeraient bien avec nous, remarqua Emilia, mêlant un peu de malice au tendre regard dont elle enveloppait Wilfrid.

— Allons donc! Quelle singulière idée! Vous vous trompez bien certainement.

— Je ne crois pas. Je tiens ceci de bonne source.

— Qui vous l'a dit?

— M. Powys... Entendons-nous; il parlait du *passé*, non du *présent*... Le présent, il n'est qu'à nous, mon bien-aimé!

Puis, ces mots prononcés avec une langueur attendrie, elle se laissa glisser de sa selle, et Wilfrid ouvrit ses bras pour l'y recevoir. Un curieux amalgame de colère et d'amour palpitait dans le cœur du jeune homme. Il répétait, les dents serrées : N'est-ce pas, n'est-ce pas, vous m'aimez, vous?...

Sa pensée était à peu près celle-ci : personne que moi n'a rien à revendiquer sur cette âme jeune et pure. Elle a germé par moi et pour moi. De la racine à la fleur, elle m'appartient. La primeur de ses sensations, l'aube des lueurs qui la pénètrent, tout est à moi, à moi seul.

Lady Charlotte se garda bien de les faire attendre, et la rapide cavalcade s'élança bientôt dans l'espace que les landes lui ouvraient. En débouchant sur un vaste communal, semé çà et là de broussailles et de bouquets de chênes, l'amazone hardie prit les devans. Emilia, qui la suivait de l'œil, ne remarqua point un mince ruisseau dont le flot pourpre courait entre deux rives d'argile cuite au soleil. Ce ruisseau fut franchi par elle, mais au prix d'une vive secousse qui força l'écuyère novice à peser sur le mors de manière à exaspérer un cheval déjà devancé. Wilfrid, après s'être assuré que l'obstacle avait été traversé, ne s'inquiétait plus de rien. Gambier pressait son *hack* pour conserver le second rang. Ce fut donc lady Charlotte qui, tout à coup regardant par-dessus son épaule, vit la monture d'Emilia suivre seule la cavalcade, tandis qu'Emilia elle-même était étendue sur un lit de broussailles. Un temps de galop l'eut bientôt ramenée sur le théâtre de l'accident. — Vous n'êtes pas blessée, mon enfant? demanda-t-elle après avoir enjoint aux deux cavaliers de rattraper la jument échappée.

— Pas le moins du monde, répondit la jeune fille, à peine remise.

— Effrayée?

— Pas davantage.

— A la bonne heure, nous sommes brave, reprit Charlotte... Sur vos jambes à présent, et dites-moi,... mais là, franchement, sans réticence,... pourquoi vous êtes venue nous voir ce matin.

— Parce que, répondit Emilia sans hésiter une seconde, je voulais ramener M. Pole auprès de sa sœur Cornelia.

Au même moment, Wilfrid accourait. Emilia, qui lui tendait les deux mains et s'avançait vers lui pour le rassurer mieux, trébucha dans les plis de sa longue jupe, et tomba par terre, — décontenancée pour la première fois de sa vie. — Debout, petite fille! lui dit lady Charlotte, qui, lui passant la main sous le coude, l'aidait à se relever. Et maintenant, *sir* Wilfrid, continua-t-elle, n'allons pas lui ôter son courage par des soins, des attentions que la circonstance ne réclame pas... Elle a saigné, c'est tout ce qu'il faut... Quant à moi, je rebrousse chemin, et je permets au capitaine Gambier de m'offrir son escorte.

Pris à court, le galant officier se confondait en actions de grâce. Wilfrid, en revanche, n'avait pas l'air très à l'aise. — Comment, disait-il bégayant un peu, vous en retourner... ainsi?

— C'est chose arrêtée... Vous nous reviendrez, j'imagine, d'ici à peu de jours... Et le capitaine Gambier saura bien me préserver des admirations indiscrètes auxquelles je ne saurais manquer d'être en butte parmi les sauvages de cette contrée.

On avait remis Emilia sur sa selle. Lady Charlotte ne réclama aucune aide pour remonter à cheval. Un léger signal parti de ses lèvres sépara les deux couples, qui s'éloignèrent à l'opposé l'un de l'autre, celui-là dans la direction des landes vertes, celui-ci du côté des collines bleuâtres qui bornaient l'horizon.

Le mariage de Cornelia, — c'est-à-dire la demande faite par sir Twickenham Pryme, — occupait à cette heure toutes les langues du pays. On s'étonnait (et principalement les Tinley) d'une détermination si soudaine prise par un homme si sérieux. On s'étonnait bien davantage que miss Pole hésitât à saisir une occasion si favorable et fît attendre sa réponse définitive; mais, toujours pénétrée du sentiment de sa dignité, maintenant avec rigueur les droits de son sexe, elle déclarait avoir besoin de réfléchir avant d'accorder à l'amoureux baronet la haute faveur qu'il avait sollicitée. Le pauvre M. Pole restait ébahi devant cette obstination, cette hauteur implacable. Il ne se doutait guère qu'après lui avoir tenu tête avec une froide majesté, sa fille passait des nuits entières à pleurer sur ce qui la rendait l'objet de tant de jalousies. S'il l'ignorait, Emilia le savait, elle, grâce à quelques épanchemens surpris au milieu des larmes. Wilfrid dès lors ne pouvait l'ignorer. Chargé par son père de sermonner l'altière Cornelia, il lui laissa deviner qu'il avait son secret, et Cornelia, éclairée par l'espèce de trahison dont Emilia seule avait pu se rendre coupable, en soupçonna immédiatement la cause. Une pareille découverte ne pouvait manquer de l'effrayer

pour les deux jeunes gens dont l'intimité secrète lui était ainsi révélée. Il s'agissait avant tout de mettre Emilia sur ses gardes. Elle le fit indirectement, à mots couverts, en lui parlant de l'inconstance des volontés viriles, des piéges tendus à la bonne foi inexpérimentée du sexe faible. — Quand on est pauvre, lui disait-elle, on possède une infaillible pierre de touche. Si l'homme qui vous tient un certain langage ne recule pas à l'idée de vous épouser,... eh bien! tout est dit, ou à peu près; on peut, jusqu'à un certain point, se croire l'objet d'un amour loyal... Emilia prêtait à ces discours une oreille attentive et recueillait précieusement les indications qu'elle pensait devoir simplement aux hasards d'un amical entretien. — Me tromper? se disait-elle ensuite; Wilfrid me tromper?... Mon héros se dégrader à ce point? — Et cependant une angoisse passagère lui coupait par momens la respiration, lorsqu'elle s'était arrêtée quelque temps à méditer cette monstrueuse hypothèse. Enfin, se croyant sérieusement malade, elle n'y tint plus. — J'ai besoin de vous parler, de vous parler seule, et ailleurs qu'ici, dit-elle à Wilfrid, qu'elle rencontra dans la maison.

— Quand vous voudrez, où vous voudrez, répondit-il avec un empressement qui n'avait rien de joué. Le rendez-vous fut pris pour le soir même, à neuf heures, près d'une cascade appelée *Wilming-Weir*. Un sentiment poétique semblait avoir dicté ce choix. Là des cèdres centenaires se miraient dans une nappe d'eau paisible qui l'instant d'après se brisait en écume avec un bruit sourd et plaintif. La hauteur des rives boisées entre lesquelles s'enfuyait le torrent, l'obscurité qui régnait sous les grands arbres, les rais de lune épandus sur le velours vert des prés, tous ces détails saisirent vivement l'imagination d'Emilia pendant les dix minutes, ou à peu près, que Wilfrid mit à venir la rejoindre. En se plaçant auprès d'elle, il lui prit la main. Elle ne résista point, mais ne retourna pas la tête. — Quelle rêverie! dit-il avec l'accent du reproche.

— Je voudrais n'être pas venue... Et pourquoi me faire attendre? Enfin vous voilà, continua-t-elle, tandis que, montre en main, il essayait de se justifier. Laissez votre main dans la mienne, et taisons-nous. J'ai besoin de réfléchir.

— Vous réfléchirez tout à votre aise et je me tairai, dit Wilfrid; mais votre maître exige un baiser.

— Mon maître l'aura, répondit-elle; mais le maître la trouva bientôt rebelle. — Non, c'est assez! Et ne vous en prenez qu'à vous... Il ne fallait pas me laisser à *sa* merci.

Ces derniers mots étaient une énigme dont Wilfrid demanda le mot avec un sourire caressant, mais en même temps avec une sorte de stupéfaction intérieure.

— Vous savez bien,... répondit-elle, ce grand Allemand dont je

vous parlais naguère, ce mauvais ange dont la musique est si belle, et qui me force, tout Allemand qu'il est, à m'incliner devant lui :... il s'impose à moi, il dompte ma haine... J'étais venue ici ne songeant qu'à vous... Le bruit de cette eau s'est transformé en une symphonie. J'ai rêvé musique bien malgré moi... C'est alors qu'il me domine, c'est alors que je me sens à sa merci. Pour m'affranchir de sa tyrannie, il faudrait que la musique n'existât plus ou que j'en fusse venue à détester la musique, dont il est le dieu.

Wilfrid se rappelait maintenant cette espèce d'obsession dont elle l'avait jadis entretenu. — Son nom? demanda-t-il avec un vrai mouvement de jalousie.

Emilia venait déjà d'articuler la seconde lettre de l'alphabet, quand elle s'arrêta brusquement. — A quoi bon? dit-elle. Je sens le charme qui se dissipe... Je redeviens libre, et grâce à vous, mon bien-aimé... Vous avez le don de chasser les fantômes.

Aussi flatté que surpris, Wilfrid voulut répondre par une nouvelle caresse à des paroles si douces; mais, avec un soupir et un irrésistible accent de prière : — Non, *carissimo,* non, plus de baisers, lui dit-elle. Regardez-moi, prenez la main que je vous abandonne, mais plus de baisers!... Voyez-vous, ils me troublent, ils m'entourent comme d'un nuage, et votre image alors s'efface de ma pensée.

Wilfrid se demandait, inquiet, frémissant, s'il ne fallait pas en finir avec toutes ces rivalités imaginaires, s'assurer la domination de ce jeune cœur, en chasser à jamais le grand maître allemand. Tout cela se pouvait, mais à quel prix? Suivant, malgré lui, le train de ses secrètes pensées : — Il faudra bien, disait-il, vous résigner à ces hommages, à ces baisers qui vous importunent.

Questionné par un regard, il ajouta naïvement : — Lorsque vous serez mariée, cela se comprend...

— Eh bien! quand m'épouserez-vous? lui demanda Emilia.

L'héritier des Pole, en ce moment, n'était ni plus ni moins embarrassé que ne l'eussent été à sa place la grande majorité de ses semblables. Refrénant sa surprise et avec un sourire tant soit peu contraint : — Comment! s'écria-t-il, vous avez déjà des idées pareilles? A votre âge, à la veille de commencer votre éducation musicale. Comptez-vous donc emmener votre mari au conservatoire? Et qu'y fera-t-il, le pauvre garçon?

— Au conservatoire, non; en Italie, pourquoi pas? Vous y auriez tant d'amis! Ils sont si bons, ces Italiens!... Pour valoir quelque chose, pour être digne de vous, il faut bien que j'étudie : sans cela que mettrais-je à vos pieds?... Venez, oh! venez, mon bien-aimé!

— Impossible, répondit Wilfrid, se cramponnant à ce mot décisif dont il attendait évidemment son salut.

Emilia le regarda un moment comme effrayée. S'il avait pu dou-

ter qu'il s'agissait entre elle et lui de choses sérieuses, il en eût été parfaitement convaincu par l'altération de ce beau visage, l'intensité des sentimens contraires qu'il exprimait tour à tour. Dans l'attitude d'Emilia comme dans sa physionomie, on ne pouvait méconnaître les indices d'une lutte intérieure.

— Soit, dit-elle enfin... Soit, répéta-t-elle avec un plus grand effort sur elle-même. En ce cas, je... je renonce à l'Italie.

Jusque-là Wilfrid s'était préservé de toute hypocrisie; mais lorsqu'il se vit en face d'une abnégation pareille, d'un sacrifice dont il ne pouvait méconnaître l'héroïsme, il lui devint très difficile de garder une sincérité complète.

— Vous vous feriez donc Anglaise, reprit-il, vous seriez tout entière à moi?

— De ce moment, dit-elle, je vous appartiens.

Les lèvres qui venaient de prononcer ces mots décisifs étaient littéralement glacées, et, quand celles de Wilfrid s'y posèrent, leur froid mortel lui fit craindre vaguement quelque catastrophe. — Qu'avez- vous? lui dit-il, et pourquoi ce long soupir?

— J'ai honte, répondit-elle, de venir à vous si pauvre.

— Pauvre?... lorsque je vous aime?

— Je ne me sens riche que quand je donne.

— Ne me donnez-vous pas votre amour?

— Sans réserve, ainsi que ma vie!... Mais il me semble que je vous l'offre en haillons... A propos, recommença-t-elle, pourquoi n'êtes-vous pas à mes genoux? N'est-ce pas ainsi que les hommes promettent aux femmes de les aimer à jamais?

— Je suis prêt, répliqua Wilfrid avec un sourire.

Mais elle l'arrêta du geste.

— Non, disait-elle, pas à présent. C'est dans mon rêve que j'eusse voulu vous voir ainsi, lorsque je m'élevais, brillante étoile, au-dessus des sombres rangs d'une foule enthousiaste. Tous les cœurs volaient à moi, et je disais, debout, vous désignant du doigt : C'est à *lui* que je me suis donnée.

— Je vous préfère telle que vous êtes, dit Wilfrid, qui, trompé par son émotion, mentait à dire d'experts.

— Vraiment, vraiment?... Eh bien! c'est singulier, je ne me sens plus pauvre du tout.

— Pauvre ou riche, peu importe, vous êtes mienne.

Ces mots prononcés, il fut amené, par leur vertu propre, à se pénétrer de l'idée qu'ils exprimaient. Ce ne fut pas sans quelque difficulté. Le sacrifice qu'elle lui avait fait, — en somme, sans qu'il l'eût demandé, — tout au plus en comprenait-il l'étendue; mais l'idée d'une dette contractée ne lui plaisait guère. Dans les rêves où Emilia lui était fugitivement apparue comme une maîtresse char-

mante, la perspective des triomphes auxquels elle semblait promise ajoutait encore à son prestige; mais, une fois son époux, il devait lui interdire cette gloire périlleuse, et d'un autre côté, abstraction faite de ce talent qui la tirait de la foule, où chercher les titres qui la rendaient digne de devenir sa femme? Des yeux comme on n'en voit guère, une bouche adorable, bien que dépourvue de cette courbe aristocratique dont l'expression dédaigneuse est un mérite de plus, des joues aux reflets dorés qui éveillaient l'idée d'un jardin de roses éclairé par les dernières lueurs du soleil couchant, tout cela lui serait-il compté dans les appréciations jalouses auxquelles leur mariage donnerait lieu? Grave anxiété pour un jeune homme qui ne se sentait pas encore la force de braver les préjugés, de mépriser le mépris.

Dans cette situation d'esprit toute particulière, il en vint à maudire *in petto* les difficultés qu'il avait créées lui-même, ce qui, soit dit en passant, est le fait d'un esprit médiocre. Fort résigné, pour son propre compte, à ne pas épouser lady Charlotte, il ne prévoyait pas sans une certaine satisfaction très intime les obstacles que son père, entiché de ce mariage, apporterait à toute autre combinaison. Avec toute sorte de ménagemens et de rassurans préliminaires, il fit pressentir à Emilia cette résistance paternelle, que la santé chancelante de M. Pole ne permettrait pas de braver ouvertement. Elle l'écoutait, l'interrogeant du regard et ne répondant pas autrement aux serremens de mains dont il accompagnait ses périodes parfois hésitantes. — Vous êtes bien celui que j'aime? lui demanda-t-elle enfin, sans le quitter des yeux. — Et quand, pour toute réponse, il l'eut serrée contre sa poitrine, elle se prit à sourire, délivrée, semblait-il, de toute inquiétude, — sans qu'il pût deviner le secret de cette sécurité inattendue.

M. Périclès reparut le lendemain à la villa. Il revenait de Paris, Turin, Milan, Venise, et même de Vienne, où il s'était rendu par Trieste et le Sœmmering, toujours à la recherche d'une voix; mais le purgatoire, disait-il, ne pouvait lui réserver de supplices pareils à ceux qu'il avait endurés. « J'y renonce, ajoutait-il; je n'échappe aux grenouilles que pour tomber dans les oies. L'opéra est mort... jusqu'à nouvel ordre, entendons-nous... Où est la petite? »

Emilia, mandée par-devant son protecteur, comparut plus rouge qu'une cerise bien mûre. Wilfrid la suivait de près, et M. Périclès avait cru voir, au moment où Adela ouvrait la porte assez brusquement, nos deux jeunes gens quelque peu penchés l'un vers l'autre. — Hé! s'écria-t-il, contenant à grand'peine une apostrophe irritée, vous allez bien, mon enfant! On ne vous accusera pas d'être pâle... Serait-il indiscret de vous demander ce que vous faisiez?

Wilfrid intervint par un profond salut que le Grec fut obligé de

lui rendre; mais il se dédommagea de cette courtoisie à contre-cœur en interpellant de nouveau la pauvre Emilia. — Mettez-vous là et chantez! lui dit-il impérieusement.

— Au piano? lui demanda-t-elle en toute soumission.

— Piano, harpe, ce que vous voudrez... C'est votre voix seule dont j'ai affaire.

Wilfrid, exaspéré, détournait la tête. Emilia se mit à chanter. M. Périclès l'écoutait avec une application menaçante.

— Entendez bien ceci, dit-il quand le chant eut cessé,... entendez bien, signora Belloni... Si vous ne conduisez pas mieux votre voix à Milan, vous aurez le fouet, c'est moi qui vous le promets.

Et comme il accompagnait ces mots d'une pantomime expressive, frappant du plat de sa main droite le dos de sa main gauche, les trois sœurs, qui tout à l'heure encore admiraient ses prouesses de *dilettante*, le trouvèrent d'une inconvenance achevée. Wilfrid le souffletait du regard; mais notre Grec n'eût voulu pour rien au monde s'apercevoir de ce muet défi.

— Attendez! reprit Emilia, beaucoup moins intimidée,... je vais, avec votre permission, essayer un autre air.

Cette fois en effet elle se surpassa. M. Périclès, accoudé sur son genou, le menton dans sa main, soupirait d'aise. Les trois sœurs regrettaient l'absence d'un auditoire nombreux et choisi. Wilfrid, qui se sentait pour quelque chose dans cette explosion de talent, posait en Apollon, source d'harmonie, et goûtait de très bonne foi les jouissances d'un auteur qui entend applaudir son œuvre. Même alors cependant il resta fidèle à ses habitudes diplomatiques. — Le Grec aura beau faire, dit-il tout bas à sa sœur Adela, jamais il ne la décidera au voyage d'Italie.

— Pourquoi? lui répondit-elle de même.

— Nous l'avons un peu gâtée,... moi comme les autres,... voire le capitaine Gambier, tout infaillible que vous le croyez sans doute...

Habile diversion que cette pierre incidemment jetée dans le jardin de miss Pole la cadette, trop habile vraiment pour un jeune cœur bien épris! Au même instant l'entretien de Périclès et d'Emilia prenait, à l'autre bout du salon, la tournure la plus inquiétante. — Croyez-vous donc, s'écriait notre Hellène, croyez-vous que je ne devine pas le motif de vos incroyables refus? Eh! ma chère, pour qui me prenez-vous? Je sais fort bien de quoi il retourne. (Le malheureux! parler ainsi de l'aube amoureuse dans une âme à peine épanouie!) Mais c'est trop tôt, trop tôt, petite évaporée. Attendez que votre éducation soit faite! Que voulez-vous apprendre si vous avez la cervelle occupée par quelque beau fils? Une voix n'est pas un orgue dont on tourne à volonté la manivelle, et qui jamais ne fait faute. C'est un instrument capricieux dont rien ne maîtrise les

inégalités. Ça vient, ça s'en va, on ne sait ni pourquoi ni comment. Attendez, que diable, attendez! on ne vous demande pas autre chose. Une fois célèbre, une fois montée sur le trône de l'Opéra, vous aurez qui vous voudrez! un mari, un amant, à votre fantaisie, les deux à la fois, si bon vous semble. Et si votre cœur se met de la partie, tant mieux alors, mille fois tant mieux! Vos angoisses, vos jalousies, vos chagrins les plus poignans se traduiront sur la scène en magnifiques effets. Plus vous souffrirez, plus votre voix sera touchante. Le soir où vous aurez envie de vous poignarder, vous verrez que la salle croulera sous les bravos; mais à présent, mon Dieu, à présent!... Aussi pourquoi l'ai-je quittée?... J'aurais dû me rappeler que j'avais affaire à une femme, autant dire à quelque girouette... De sorte donc, ma petite, que vous voilà dans la nasse!...

— Je n'ai rien dit de pareil, repartit miss Belloni avec une froideur exaspérante. Ce qui est certain, c'est que je ne veux plus partir.

— Résignez-vous donc à n'être jamais qu'une chanteuse... de gouttière, lui cria-t-il en s'éloignant d'elle, tout honteux de voir son éloquence avorter. Plus adroit, moins entraîné par son emportement de connaisseur émérite, il eût cherché à faire vibrer d'autres cordes. Il eût mis en avant les droits de l'Italie, les devoirs d'Emilia envers sa race : il eût évoqué l'ombre d'Andronizetti et l'espoir de chanter un jour quelque *Marseillaise* aux cohortes armées pour expulser l'Autrichien; mais quand on a une passion dominante et des millions au service de cette passion, il est rare qu'on prenne, pour convaincre, ces bons petits chemins détournés, tout autrement sûrs que la grande route.

Les dames de Brookfield, après cette scène quelque peu alarmante pour leurs chastes oreilles, ne savaient à qui donner raison. Tout calculé néanmoins, elles inclinaient à croire que leur jeune amie ferait bien de partir pour l'Italie sous la protection de M. Périclès.

— Oui-da! répliquait Wilfrid... Lui donneriez-vous ce conseil, si elle était tant seulement votre cousine au cinquième degré?... Puis, moyennant quelques subtilités, il leur démontra que l'autorisation des parens d'Emilia était absolument requise en pareille circonstance.

VII.

Entre tous les animaux qui peuplent la création, l'homme a le monopole du rire, et après bien des recherches poursuivies dans une foule de directions, le philosophe s'en tient au rire comme à

l'élément de notre nature le plus exclusivement humain, le plus consolant et le plus salutaire. Il ne s'étonne donc ni ne s'indigne quand il voit tourner en plaisanterie les susceptibilités sentimentales de ces êtres à part, produits maladifs d'une civilisation trop avancée, qu'on voit à chaque instant s'infliger d'inutiles tortures, se créer des souffrances chimériques; chimériques, ai-je dit? erreur grossière. Ces pauvres martyrs souffrent réellement des supplices atroces, les jeunes surtout, et le rire qu'ils excitent n'est pas toujours exempt de quelque cruauté. Je les défendrais volontiers, car je les aime; mais cette affection ne tiendrait-elle pas précisément à ce que je les trouve comiques?

Laura Tinley, après une longue visite aux dames de Brookfield, venait de jeter sa mantille sur ses épaules et s'acheminait vers le perron. — A propos, dit-elle, votre ami M. Barrett se trouve dans une position singulière... En avez-vous ouï parler?

Elle regardait Cornelia, qui ne changea pas de visage et n'articula pas un mot.

— M. Chips, le marchand chez lequel il loge, voyant qu'il s'était démis de son orgue et qu'il s'apprêtait à quitter Hillford, lui a fait porter une assignation. Peut-être ignorez-vous qu'une assignation chez nous équivaut à un mandat d'arrêt?... Voilà ce brave jeune homme prisonnier sur parole. Le plus bizarre de l'affaire, c'est qu'il ne s'agit ni de loyers ni de denrées fournies par M. Chips, mais de livres que M. Chips faisait venir à crédit pour le compte de M. Barrett, et que celui-ci ne payait pas. Encore n'était-ce pas des livres anglais, mais des produits littéraires exotiques, des romans français, des traités de philosophie allemande... Et il y en avait pour une vingtaine de guinées... Comprend-on pareille folie chez un pauvre diable d'organiste?... Qu'en pensez-vous, Cornelia?

Cornelia pensait à une cinquantaine de volumes qui s'étaient entassés tout récemment dans la bibliothèque de son père, et dont les couvertures bariolées trahissaient l'origine continentale.

Arabella se chargea de répondre.

— Si les livres sont étrangers, la circonstance est grave, dit-elle avec une ironie marquée... Il est bien reconnu, n'est-ce pas, que tout ce qui ne sort pas d'une plume anglaise porte plus ou moins atteinte à l'innocence de nos compatriotes?

Laura n'était pas de force à jouter contre l'aînée des *misses* Pole, et battit prudemment en retraite, bien certaine, après tout, de laisser derrière elle une bonne petite blessure cuisante et saignante. Elle ne se trompait pas. Cornelia, restée seule, déposa son masque impassible, et se mit à invectiver la richesse. — Il est pauvre, donc il est méprisable, s'écriait-elle les poings serrés; mais les saints, étaient-ils riches?

Là-dessus elle sortit, prenant au passage le bras d'Emilia, et toutes deux, diversement préoccupées, suivaient les longues allées du parc, les pieds sur cette espèce de feutre rouge que forme sous les sapins la chute de leurs feuillages lancéolés. La jeune Italienne, tout à coup pressant le bras de sa compagne, lui montra M. Barrett au pied d'un vieux liége à peu près mort. Sous peine de trahir quelque faiblesse, il fallait ne pas l'éviter. C'est ce que fit Cornelia, réprimant de son mieux les battemens d'un cœur rebelle.

— Venez-vous, comme moi, faire vos adieux à ces arbres centenaires? lui dit M. Barrett avec une admirable sérénité.

— Votre départ doit-il être si prompt? lui demanda-t-elle à son tour, cherchant à imiter ce beau sang-froid et maudissant l'altération de sa voix mal posée.

— Il aura lieu d'ici à deux jours... Je le crois du moins,... je l'espère.

— Pourquoi l'*espérer?* se demanda Cornelia; puis, songeant aux procédés brutaux de M. Chips, elle fut prise d'un grand remords et d'une pitié profonde.

Emilia les regardait tous deux avec surprise.

— Cette enfant s'en va, elle aussi, reprit Cornelia, se tournant vers sa compagne.

— Moi? dit Emilia.

— Sans doute. L'Italie vous réclame.

— L'Italie ne m'est plus rien... Ne vous l'ai-je pas dit? Je suis Anglaise.

— Espérons, répliqua son amie, que votre cœur est assez vaste pour aimer à la fois l'Italie et l'Angleterre.

— Vous pensez donc, remarqua M. Barrett avec le langage insinuant dont il avait l'habitude, qu'une affection forte agrandit le cœur où elle a place, et qu'au lieu de l'envahir tout entier, elle lui rend plus facile d'en abriter une autre?

— Ne doit-il pas en être ainsi? répondit Cornelia, qui s'émerveillait de plus en plus, le trouvant si maître de lui-même, lorsqu'elle ne pouvait, elle, dominer le tremblement de sa voix.

Emilia, les regardant tour à tour, ne comprenait rien à cet échange de froides paroles. — Quel amoureux est-ce là? pensait-elle. Le hasard le rapproche d'elle; il sait qu'elle va épouser son rival, un rival à qui elle le préfère, et ils se parlent comme si un fleuve infranchissable coulait entre eux? Il ne songe pas à la saisir par le bras et à l'emmener tout simplement?

Quand elle sortit de cette rêverie, Cornelia lui récitait je ne sais quel passage tiré d'un article que M. Barrett avait écrit sur la mission de l'artiste en ce bas monde. — Tenez, dit Emilia, je ne saurais que vous répondre. Je ne suis pas en train de bavarder.

Après quoi elle s'éloigna d'eux, sans adresser à l'un ou à l'autre le moindre mot ni le moindre sourire d'intelligence.

Cornelia supposa sans doute qu'elle allait revenir sur ses pas. Du moins ne songea-t-elle à l'inconvenance d'un tête-à-tête avec M. Barrett que lorsque sa jeune compagne était déjà hors de vue. Quelques mots s'échangèrent encore, puis un long silence s'établit. Cornelia pressentait ce qui allait suivre. En effet, avec des périodes arrondies, et comme s'il remplissait un simple devoir de société, M. Barrett, dans une attitude vraiment élégante et sans que ses traits révélassent la moindre émotion, M. Barrett, disons-nous, félicita miss Pole sur le mariage projeté dont il était généralement question dans le pays. Le sang-froid dont il faisait preuve troublait Cornelia, mieux cuirassée contre les plaintifs accens d'une voix émue.

— Allons, dit-elle, vous me connaissez trop bien, monsieur Barrett, pour que vos félicitations soient sincères.

Elle avait gardé son grand air romain afin de cacher la confusion qui la dévorait. Sans trop savoir pourquoi elle le conviait à plus de franchise, son interlocuteur la suivit sur ce nouveau terrain. — Je ne crois pas manquer de sincérité, répondit-il, quand je forme des vœux pour votre bonheur... Je ne vois rien sur la terre qui m'intéresse davantage.

Cornelia évita de commenter cette phrase. — Vous savez, dit-elle, combien j'aime ce pays.

— Et moi donc! reprit M. Barrett avec un soupir.

Ils quittèrent à ces mots le sentier, et se mirent à marcher sur les mousses vertes qui tigraient de plaques d'émeraude une couche épaisse de lichens grisâtres.

— Vous ne renoncerez pas à vos études? reprit le jeune érudit.

— Oui, répondit-elle d'abord; puis elle rectifia son erreur, mais sans trop d'empressement. Un *oui*, un *non*, que lui importait? Et l'étude elle-même, à quoi pouvait-elle servir?

— Promettez-le-moi, reprit-il. Je ne voudrais pas avoir à craindre que votre belle intelligence, entravée par le mariage, s'arrête dans le développement qu'elle peut prendre.

— Vous me faites beaucoup trop d'honneur, murmura Cornelia, qui essayait de sourire; mais je garde, moi, l'espérance de vous voir un jour à votre rang.

Au moment où elle faisait ainsi allusion à certains travaux dont M. Barrett lui avait livré le secret et dont il pouvait attendre quelque célébrité, ils arrivaient au bord de l'étang et avaient précisément devant eux ce vieil arbre, autrefois confident de leur innocente intimité.

— L'ambition ne m'est plus permise, dit-il. Ce tronc desséché promet-il des fruits?

— Un instant, monsieur... Vous êtes jeune.

— Eh bien! mademoiselle, sur un jeune front on a parfois lu ces mots : *Ne venez plus y rien cueillir!*

— Retirez cette allusion cruelle...

— A des mots inexorables.

— Il faut savoir, pour ne pas me juger trop sévèrement, dans quelle circonstance je les traçai... Au reste, il ne s'agit pas d'excuses... Je ne demande qu'un peu de pitié.

— De la pitié!... vous?... Vous n'êtes donc pas heureuse? Le rang que vous allez occuper est pourtant fait pour vous, et vous êtes faite pour y briller. Il faut suivre votre destinée. Ne m'ôtez pas le seul appui d'un courage près de faillir, la pensée du bonheur qui vous attend. Vous me rendrez cette justice, que dans ces longs entretiens dont je ne voulais pas rompre le charme, je vous ai rarement occupée de moi. Si je parlais maintenant, seriez-vous capable de mal interpréter ce que j'ai à vous dire?

— Je ne crois pas que vous ayez jamais à redouter de *moi* rien de semblable.

— Cornelia!

Cette familiarité soudaine fit tressaillir la jeune *lady* sans lui rien révéler qu'elle ne sût déjà, et bien en prit à son interlocuteur de ne pas faiblir, une fois cette borne franchie; mais il maintint froidement sa revendication audacieuse, et l'altière demoiselle dut se résigner à s'entendre appeler Cornelia, sans plus, par le pauvre musicien gagé : de ce moment, ils marchaient de pair, ils étaient égaux. Et il lui raconta mille détails étranges qu'elle écoutait de son mieux, cherchant à bien comprendre, à tout retenir, n'y parvenant pas facilement. Au moins était-il le fils d'un baronet; mais que parlait-il de « domaines non substitués? » et comment le sort s'était-il avisé de mettre ce noble jeune homme à la merci d'un père à moitié fou, qui tantôt lui prodiguait les avances les plus flatteuses, tantôt le traitait en véritable proscrit? Comme fortune à lui propre, il ne possédait qu'un misérable revenu d'une centaine de livres sterling, l'unique héritage de la mère qu'il avait perdue. Cent livres de rente! Vit-on jamais destinée plus tragique? Néanmoins, cherchant toujours à démêler la vérité dans ce qu'elle avait de plus positif, Cornelia crut comprendre que si M. Barrett voulait se soumettre formellement et par écrit à un des mystérieux caprices de son tyran, il obtiendrait son pardon et rentrerait en faveur. — Jusqu'à présent, ajouta le narrateur par manière de conclusion, j'ai préféré la misère. Vous m'avez appris ce qu'il devait m'en coûter... Est-il donc trop tard pour revenir sur mes pas?

Cette question et son nom prononcé avec une émotion vibrante arrachèrent à sa torpeur rêveuse celle qu'il interpellait ainsi. —

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, pourquoi n'ai-je pas su tout cela plus tôt?

— Est-ce un reproche que vous m'adressez? demanda-t-il à son tour.

Cornelia n'eut pas à répondre directement. Sa main, engagée doucement dans celle du jeune homme, ne chercha point à se dérober. — Mon *ami!* lui dit-elle, incapable de se défendre autrement que par ce mot ambigu. Et sous prétexte d'amitié ils échangèrent le baiser qu'ils s'étaient interdit au nom de l'amour.

VIII.

M. Pole et M. Périclès, assis devant le même bureau, dans le cabinet où se traitaient les affaires de leur maison, compulsaient leur correspondance étrangère. Le premier n'était pas, bien évidemment, dans de bonnes conditions de travail. Ses joues plaquées de rouge, ses cheveux gris tombant pêle-mêle sur son front, le frémissement nerveux de ses mains, trahissaient malgré lui les efforts qu'il faisait pour paraître calme. M. Périclès le contemplait avec une sorte de surprise sardonique. — Mon cher associé, lui dit-il continuant un entretien commencé, je ne partage pas votre indignation pour une chose si simple. Vous attendiez des traites de Riga, vous recevez des excuses. L'homme de là-bas vous demande du temps. Sa manufacture a brûlé, les affaires vont mal...

— Mais, interrompit M. Pole, tout cela est faux... Et voyez la plaisanterie que se permet ce drôle, comme pour narguer notre désappointement!

— La plaisanterie en elle-même n'est pas mauvaise. Prenez-la comme une leçon de sang-froid. Calculez d'ailleurs les suites d'un éclat, calculez au contraire ce que vous pouvez gagner à feindre d'avoir confiance. Ce n'est pas avec des rancunes qu'on fait ses affaires. Vous serez bien avancé vraiment lorsqu'au lieu des trois ou quatre mille livres aujourd'hui compromises, vous en aurez perdu, positivement perdu, trois ou quatre fois autant! Je ne prétends pas qu'il soit agréable d'avoir une aussi forte somme prise dans les glaces du golfe de Livonie; mais en pareil cas savez-vous comment on procède? On va chercher l'équivalent en Australie ou dans les Échelles du Levant.

— Permettez, je ne prétends pas remuer les millions à la pelle. Et nous n'avons pas moins de trois gros risques sur les bras!

— Ayez en dix, et l'un compensera l'autre. Savez-vous bien que vous me feriez croire à la décadence de l'Angleterre? Où est donc cette qualité si précieuse à laquelle vous donnez le nom de *pluck?* Mais en fait de *pluck,* c'est-à-dire de fermeté inébranlable, d'au-

dace égale à tous les périls, les Grecs, les Russes, les *Yankees* eux-mêmes vous feraient la leçon.

— La loyauté, le bon sens, restent l'apanage du commerce anglais.

— Ceci, je vous l'accorde; mais avec du bon sens et de la loyauté j'ai vu bien des gens se ruiner, ce qu'un vrai spéculateur n'a jamais fait depuis le commencement du monde... Au surplus, mon cher associé, vous possédez toute ma confiance, et je ne prétends pas vous imposer mes idées... La vie est trop courte pour se donner exclusivement aux affaires; le plaisir doit en avoir sa part. Je partirai dans la semaine pour l'Italie, n'en déplaise à ce monsieur de Riga. Je compte bien emmener avec moi la petite Belloni... Réfléchissez et tranchez vous-même la question; mais je ne suis ni pour un procès ni même pour un scandale... A quoi bon laisser voir qu'on est dupe? On nous prendrait en pitié, autant vaut dire en mépris. Convenir qu'on est mystifié, c'est mériter de l'être.

Quand M. Périclès, après ces mémorables paroles, eut abandonné M. Pole à ses méditations, celui-ci demeura un instant à contempler la désastreuse lettre timbrée de Riga; puis, avec un mouvement de colère, il la mit en menus morceaux, et, trouvant sous sa main un mémorandum en tête duquel était le mot *pressé*, il l'étala devant lui pour en prendre connaissance; mais, dès la seconde phrase, son attention distraite lui suggéra une idée nouvelle. Il posa la main sur un timbre dont le bruit éclatant fit comparaître un commis. — Apportez-moi le grand-livre, lui dit-il sans le regarder. — Le gros volume rouge une fois ouvert sur le bureau, il tourna rapidement les feuillets jusqu'à la page en tête de laquelle était ce nom : Pole (Samuel-Bolton); puis il se mit à sourire d'un sourire étrange, qui n'exprimait en somme ni gaîté ni mélancolie : on eût dit qu'il le jetait de haut à quelque pauvre diable dans le malheur. Au bout de quelques instans, une autre fantaisie lui passa par la tête, et il allait sonner de nouveau quand le commis, toujours debout derrière son fauteuil, lui fit respectueusement remarquer qu'il était là.

— Et pourquoi êtes-vous resté, je vous prie? lui demanda son patron, tout à coup irrité. Que signifie une pareille perte de temps? Croyez-vous que la besogne se fasse pendant que vous bayez ainsi aux corneilles?

Abasourdi de cette brusque sortie, le commis crut d'abord que son chef voulait plaisanter. — Je suis là depuis deux minutes au plus, fit-il modestement observer, et j'attendais.

— Vous attendez depuis au moins une demi-heure, interrompit M. Pole, cherchant machinalement sa montre dans son gousset.

Cependant, réflexion faite, il se ravisa. — Peut-être avez-vous raison, reprit-il sur un ton beaucoup moins sévère; je ne me sens pas tout à fait bien... L'estomac vide, vous savez... Procurez-moi un biscuit et un verre de vin. Veuillez aller chercher tout cela vous-même, et apportez-le sans retard... Votre nom, s'il vous plaît?

— Braintop, répondit l'autre avec un manque d'assurance qui tenait au souvenir de maint quolibet motivé par ce nom désastreux.

— Peut-on bien s'appeler Braintop? s'écria sérieusement M. Pole. Allez, mon brave, et revenez vite... Eh bien! vous êtes encore là?

— J'attendais, monsieur, pour vous annoncer qu'une dame est là, demandant à vous voir.

— Une dame!... une étrangère sans doute?... Je parierais que c'est la femme de ce misérable Russe... Faites entrer, faites entrer sans retard!

Le commis disparut un instant et ramena Emilia Belloni.

M. Pole, qui s'était posé de trois quarts et fronçait déjà son sourcil olympien, ne comprit rien à l'apparition de sa petite protégée, qui se tenait humblement sur le seuil du cabinet, et crut d'abord qu'il était arrivé quelque désastre à l'une ou l'autre de ses filles. Une fois rassuré, il ne trouvait plus d'explication à la visite inattendue de la jeune Italienne qu'il avait quittée le matin même.

— Je voulais, lui dit-elle, vous parler seule à seul... Ici, à Londres, vous êtes plus seul qu'à Brookfield... Dites-moi, poursuivit-elle avec une explosion de sanglots, si vous prétendez, vous aussi, me faire partir pour l'Italie?

— Pas le moins du monde. On parle de votre départ, mais je n'y suis pour rien... Vous ne voulez donc plus vous en aller?

— Non, je veux rester,... rester en Angleterre, rester près de vous.

M. Pole était émerveillé de ces accens pathétiques, de ce parti-pris véhément. Il ne retrouvait plus la petite « serinette » à laquelle il s'était habitué. Une vague inquiétude lui vint, mais ses instincts hospitaliers prirent le dessus. — Dieu me garde, reprit-il, de vous renvoyer! Vous êtes gaie, complaisante, j'aime à vous avoir près de moi. Maintenant, vous savez, une fois mes filles mariées... D'ailleurs vous vous marierez peut-être aussi... On rencontre parfois un brave garçon qui ne regarde pas à l'argent...

— L'argent?... Rien ne m'empêche d'en gagner... Je suis sûre de me faire, si je veux, une fortune et un nom.

— Périclès est de cet avis... Eh mais! j'y pense... Ce serait un vrai coup du sort... Il a mauvaise tête, je l'avoue, mais il est riche, énormément riche... Peut-être y songe-t-il, le mécréant!

— A quoi, s'il vous plaît?

— A vous épouser, j'imagine.

— Quelle torture! s'écria Emilia, pour qui chacune de ces paroles était comme une flèche empoisonnée reçue en plein cœur.

— Vous ne l'aimez donc pas? recommença M. Pole, toujours bienveillant. Tant pis, mon enfant, tant pis... Avant de refuser Périclès, regardez-y à deux fois... Savez-vous que bien des fillettes voudraient se trouver à votre place?

— Je sais... je sais que je vous aime bien, dit Emilia, levant les yeux sur le vieillard stupéfait, qui se mit de plus belle à chercher les causes probables de cette bizarre visite. Il lui vint alors à l'esprit qu'Emilia, dépêchée par ses filles, venait le décider à prendre chez certain docteur en renom une consultation dont elles lui parlaient depuis longtemps. — Vous vous figurez peut-être que je suis malade? lui demanda-t-il d'un air narquois.

— Vous avez l'air souffrant en effet.

— Je ne me suis pourtant jamais mieux porté, et le gaillard en question ne verra de longtemps la couleur de mes guinées. Asseyez-vous là, ma petite, on va nous apporter quelque chose... Pourquoi Braintop ne revient-il pas?...

Il avait tiré son mouchoir et cherchait à s'essuyer le front; mais ses mains se mouvaient au hasard, dans le vide plutôt qu'ailleurs. Emilia, les yeux abaissés vers un tapis poudreux, se demandait tout bas si c'était à Wilfrid que son père venait de faire allusion, si c'était lui qu'il menaçait de sa rancune. — Pourquoi, lui dit-elle, vous emporter ainsi contre lui! Réservez-moi tout votre ressentiment, que je mérite seule... Il est si bon... Il craint tant de vous offenser...

— Que dit-elle, mon Dieu! que dit-elle? se répétait intérieurement M. Pole, dont les idées s'embrouillaient de plus en plus. Est-ce qu'elle est éprise du médecin? mais cette hypothèse monstrueuse l'épouvantait lui-même. Il y pressentait un commencement de folie.

— Avancez! reprit-il. Regardez-moi bien en face. Qui de nous deux a perdu la tête? Je ne comprends plus rien. J'ai du brouillard là, continua-t-il en portant la main à son front... Si c'était ce que je crains depuis quatre mois... Avancez, enfant, venez plus près du jour... Non, vous n'avez pas l'air d'une folle... Cet homme de Riga... Les journaux jaseront... Où est Braintop?... Prenez mes mains; ne dirait-on pas des galettes mouillées?...

Le commis venait de gratter à la porte. Emilia remplit un verre d'eau-de-vie et le présenta au malade, qui, au contact du cristal, s'en saisit machinalement et l'approcha de ses lèvres : — A la bonne heure! disait-il, je me sens réchauffé au dedans; mais cette froide sueur continue... Et voyez blanchir le bout de mes doigts!...

Emilia prit les mains du vieillard et les réchauffa contre sa poitrine. Il la regardait avec tendresse et congédia Braintop, dont les services n'étaient plus requis. L'ombre se faisant, il voulut, malgré ses jambes qui tremblaient sous lui, sortir, prendre l'air; il voulut même, singulier caprice, dîner avec Emilia dans un hôtel où il couchait parfois lorsque ses affaires le retenaient à Londres. Ranimé par un bon repas, il voulut la conduire au spectacle. Elle se prêtait à toutes ces fantaisies. Rentrés dans l'hôtel, où deux chambres avaient été retenues, il la pria de lui chanter un de ses airs favoris, et il l'écoutait avec complaisance, tout en avalant je ne sais quelle mixture alcoolique. — Jolie chanson, disait-il, battant la mesure à faux...Mais je me conduis comme un jeune homme... Pour un grand-père en expectative, ce sont là de vraies folies... Que me faut-il à moi maintenant?... Tous mes enfans mariés, heureux, dans l'aisance...

Emilia s'était glissée près de lui, et tout à coup, agenouillée à ses pieds : — Et moi? lui dit-elle.

— Vous, je vous aime aussi... Notre amitié n'est pas bien vieille, mais je ferais volontiers mon possible pour vous être utile. Tenez, mon enfant, mariez-vous plus tôt que plus tard...

— Voudra-t-on de moi?

— Pourquoi donc pas, s'il vous plaît?... Vous êtes gentille, vous chantez à ravir, vous êtes aimable et bonne. Vous n'avez rien, c'est vrai, mais vous ne dépensez guère. Que faut-il de plus à ces messieurs?

— Une bagatelle, le consentement de leur père...

— Si les pères s'y opposent, c'est qu'ils n'ont pas le sens commun; mais ne parlons pas des pères. Vos airs futés me donnent à penser que vous avez quelqu'un en vue. Eh bien! faut-il que je m'en mêle?

— Oh! vous êtes bon. Vous ne voudrez pas me briser le cœur! s'écria Emilia, que l'approche du moment décisif jetait dans une indicible angoisse.

— Miséricorde! Vous n'avez rien à craindre de pareil.

— Ni à lui non plus, continua-t-elle tout d'un trait.

— A lui? à lui? que veut dire cela? s'écria M. Pole, vaguement averti par une voix intérieure qu'on le menait les yeux bandés vers quelque piége. Emilia, toujours agenouillée, le regardait avec une gravité singulière.

— Son cœur et le mien ne font qu'un, reprit-elle... Qui blesse l'un fait saigner l'autre.

— Voilà ce que j'appelle un homme sensible. Son nom, je vous prie?

— J'aime Wilfrid.

Le vieux négociant, la tête penchée, semblait l'écouter encore après un silence de quelques secondes. — Wilfrid? mon fils? s'écria-t-il tout à coup avec un soubresaut nerveux.

— Il m'aime...

— Le misérable! Abuser ainsi de l'hospitalité! Se jouer d'une enfant que rien ne protége! C'est une véritable infamie. Ma pauvre petite, il faut, à l'instant même, renoncer à ces folles visées. Quant à Wilfrid, il sera traité comme il le mérite. A mon fils moins qu'à tout autre je passerai des méfaits de ce genre.

— Vous lui en voulez de m'aimer? murmura Emilia, saisissant au passage la main de M. Pole, maintenant debout, et qui arpentait la chambre à grands pas.

— Je lui en veux de vous avoir trompée; j'aimerais cent fois mieux qu'il m'eût trompé moi-même.

— Il m'aime, vous dis-je, il mourrait pour moi.

— Je ne sais pas s'il mourrait pour vous, répliqua le vieillard, s'arrêtant devant elle; mais je sais qu'il est en passe d'épouser une jeune personne de haut rang, à telles enseignes qu'il m'a soutiré l'autre jour, sous ce prétexte, une somme... Peu m'importe encore l'argent; mais faudra-t-il que je le regarde comme un menteur et comme un drôle?

— Quand je vous dis qu'il m'aime, répétait Emilia sans que sa voix ni sa physionomie subissent le plus léger changement. Entourée de tenèbres, elle se cramponnait obstinément à son unique appui. S'il vous a trompé, c'est par respect, par déférence filiale; mais il m'aime, j'en suis certaine. Dès le premier jour, il m'a aimée. Une autre, dites-vous?... Pour l'arracher à n'importe quelle femme, je n'ai qu'un mot à dire, un vœu à former... Douter qu'il m'aime, ce serait insensé, entendez-vous.

M. Pole s'était remis à marcher; sa trépidation nerveuse l'avait repris. Il jetait de temps à autre un coup d'œil hagard sur Emilia, qui lui semblait incompréhensible. La confiance naïve de cette enfant n'était pour lui qu'une obstination absurde. Tantôt il demandait des détails qu'elle lui donnait sans hésiter, sans rougir, avec l'impudeur de l'innocence; tantôt il lui débitait pêle-mêle des conseils de prudence qui avaient le double tort d'être tardifs et de ne répondre à aucun des instincts d'Emilia. Elle l'écoutait patiemment, mais quand il lui parlait de la perfidie, de l'inconstance des jeunes gens en général, elle ne pouvait rien tirer de là qui s'appliquât à Wilfrid. M. Pole, en fin de compte, perdit patience : chercher des raisonnemens et des mots était pour lui en ce moment une tâche de plus en plus difficile. — Tenez, dit-il à Emilia, laissons tout ceci;

retirez-vous dans votre chambre et faites vos prières. Demandez à Dieu l'oubli de toute pensée malsaine... Avant de partir, versez-moi un peu d'eau-de-vie... Ma main tremble, tremble... J'ai vu des roseaux qui tremblaient ainsi, le long de la Tamise, sans qu'il fît du vent... Et là, au-dessus de ma tête, ce bâton qui tournoie... Voilà plus d'un mois que la même main le brandit... Ne dansez pas ainsi, ma petite, ne dansez pas!...

Un instant le pauvre homme s'était imaginé qu'il la voyait s'envoler de terre et bondir jusqu'au plafond. Cette hallucination pourtant s'effaça. — Non, non, reprit-il avec un long soupir et comme soulagé, ce n'est pas vous qui danseriez ainsi. Nos prières, et séparons-nous!... Mais je crois qu'un baiser me ferait du bien.

Emilia baisa aussitôt le front du vieillard. Les symptômes croissans du mal auquel il était en proie n'avaient pour elle aucun sens et passaient inaperçus, tant elle était absorbée par un autre souci. Le soleil de sa vie menaçait de s'éteindre et de la laisser seule sur une terre peuplée de tombeaux; mais elle se révoltait devant cette vision funèbre, succédant si vite à celle d'un Éden radieux. M. Pole avait beau, redoutant toute émotion, conjurer par ses caresses une nouvelle tentative : la voix dont il avait peur se fit entendre, plus suppliante, plus solennelle que jamais.

— Non, disait-elle, je le savais bien, vous n'êtes pas né cruel. Si vous vous étiez placé entre nous, je serais morte. Moi qui jamais n'ai laissé sortir de ma bouche une parole blessante, moi, condamnée à vous maudire, à maudire le père de mon Wilfrid, à vous maudire, vous que j'aimais tant!... Il l'eût bien fallu: comment vous pardonner?... Pensez à deux pauvres oiseaux tués par le froid. Que dit-on alors? « Hiver cruel, hiver assassin!... » Eh bien! à l'idée seule de ne plus aimer Wilfrid, une glace mortelle fige mon sang, paralyse mon cœur. Je le sens frissonner au dedans de moi... Un vivant qui se réveille au fond de sa tombe n'a pas à lutter contre de pires angoisses.

Toutes ces évocations funèbres, accompagnées d'un jeu de physionomie qui en doublait l'horreur, agissaient puissamment sur l'imagination surexcitée du malheureux négociant, qui, plus fréquemment que jamais essuyant son front trempé de sueur, portait alternativement la main à son cœur et à son pouls, où battait la fièvre. — Allumez les flambeaux; il faut dire ses prières, il faut se coucher, répétait-il dès qu'Emilia lui cédait la parole.

— Non, reprit-elle, vous vous expliquerez. Je ne puis rester dans ce doute affreux... Mon père... Voulez-vous que je vous nomme mon père?

— Eh bien! je... je suis vraiment peiné... Je voudrais;... mais

non, c'est impossible..., vous devez bien le comprendre... Puis, le cœur lui manquant sous le fixe regard d'Emilia, dont les yeux semblaient grandir : Croyez bien que je regrette, disait-il d'une voix brisée... Épouvantée à son tour, elle lui proposa de se retirer.

Tout à coup elle l'entendit avec horreur éclater de rire. — C'est cela, reprit-il, c'est cela; il est temps de dormir... Mais entendons-nous bien, continua-t-il en songeant à se préserver pour le lendemain d'une scène pareille, Wilfrid épousera l'autre...

Il prononça ces derniers mots au moment où, le dos tourné, il la croyait déjà hors la chambre; mais quand il regarda du côté où il croyait ne la plus voir, elle était là, le flambeau en main, plus pâle qu'une statue.

— Comment dormirez-vous, lui demanda-t-elle, si vous prononcez ainsi notre arrêt de mort?

Il étendit les bras comme pour repousser un fantôme. — Allez, allez, dit-il. Vous me faites peur, vous me faites mal.

— Parce que je suis pauvre, vous ne voulez pas que Wilfrid soit mon mari, reprit Emilia, que l'indignation rendait aveugle et sourde. Parce qu'il est riche, vous livrez votre seconde fille à un homme qu'elle ne saurait aimer. Et vous pouvez prier, vous pouvez dormir?... Allons donc!... Mon père vaut mieux que vous. Il voulait me vendre, et ma fuite seule lui a épargné ce crime; mais il était aux prises avec la misère, l'or avait pour lui ce prestige que de plus nobles tentations ont pour d'autres... Vous, monsieur Pole, vous? que dirait-on pour vous justifier?

Le malheureux vieillard ne voyait plus de salut que dans un sommeil tranquille, et ces adjurations, ces invectives terribles lui enlevaient tout espoir de repos. Autour de son lit voletaient et s'enroulaient tous les dragons, toutes les larves du plus affreux cauchemar. — On dira, bégaya-t-il pour toute réponse, on dira que j'étais perdu, ruiné sans ressource... On dira que ces pauvres enfans n'avaient plus d'autre chance et que la terre manquait sous leurs pieds. Si je dois finir à la *maison de travail*, qu'ils vivent, eux, dans leurs châteaux!... qu'ils y vivent heureux et, s'il se peut, reconnaissans envers leur vieux père!... Voyons maintenant, permettrez-vous que je dorme?

Quand il eut ainsi livré le secret de toute sa vie, le pauvre homme se laissa tomber dans un fauteuil. Pour le coup, Emilia l'avait entendu, l'avait compris. Ces dernières révélations avaient été pour elle comme autant d'éclairs lumineux. Elle prit son bras pour le soulever et le conduire au lit; mais cette masse inerte lui opposa une résistance invincible, et jusqu'au jour il lui fallut rester à côté du vieillard endormi, écoutant avec terreur le va-et-vient de sa pénible respiration.

IX.

Cependant Wilfrid, sur un yacht qu'il venait d'acheter, allait de port en port, recrutant un équipage d'élite pour une tournée de plaisir que lady Charlotte l'avait chargé d'organiser. A Brookfield, en revanche, étonnées de la disparition d'Emilia, — moins étonnées de celle de leur père, qui était sujet à s'éclipser ainsi de temps à autre, improvisant quelque tournée commerciale dont il fallait respecter le secret, — les trois châtelaines continuaient leur train de vie élégant, leurs manéges ambitieux, pratiquant tour à tour le bel esprit et la fine coquetterie. Sir Twickenham Pryme avait tout lieu de croire que Cornelia le voyait avec une certaine faveur, mais aucune parole définitive ne l'enchaînait à lui, et Cornelia se promenait souvent seule du côté d'Ipley, où Purcell Barrett résidait encore, nonobstant ses projets de départ. Adela semblait travailler de bon cœur à décourager Edward Buxley, qu'elle voulait ramener sous le joug de sa sœur Arabella, restitution méritoire, s'il en fut. Il est vrai qu'en même temps, — et par une sorte d'habitude invétérée chez elle, — sir Twickenham Pryme, dont elle flattait adroitement la vanité parlementaire, devenait par degrés son conseiller, son ami, et, si Cornelia le rebutait par ses rigueurs, pouvait d'un moment à l'autre se trouver investi d'un rôle encore plus enviable.

Ainsi marchaient les choses, suivant à petit bruit leur pente habituelle, quand arrivèrent à deux jours de distance M. Périclès et le capitaine Gambier. Le premier, fort irrité que les dames de Brookfield eussent laissé s'envoler ainsi « la plus belle voix de l'Europe, » formulait ses plaintes dans un langage à peine tolérable. Le capitaine de hussards fronça simplement le sourcil à la nouvelle du départ d'Emilia, et parut, surtout devant Adela, ne s'intéresser que médiocrement au sort de la fugitive. Au fond cependant il en était fort ému, l'ayant toujours regardée comme une de ses « victimes, » et certain qu'un jour ou l'autre un ascendant irrésistible la ramènerait à ses pieds. En se demandant où elle pouvait être, il en vint à soupçonner M. Merthyr Powys de l'avoir fascinée par quelque vision patriotique, et résolut de contrarier cette manœuvre en faisant appel à la jalousie de Georgiana Ford. Miss Georgiana, — que nos lecteurs ne connaissent point encore, — était la *demi-sœur* de Merthyr Powys : « une sainte! » disait Gambier, qui avait inutilement essayé contre elle toutes les ressources de sa stratégie amoureuse, et qui, bien que refusé comme époux, avait eu le bon sens de rester son ami; un très noble cœur, dirons-nous plus simplement, protégé contre toute pensée plus vulgaire par le dévouement absolu, l'espèce d'idolâtrie que la magnanimité chevaleresque de son frère lui

avait toujours inspirés. A cette tendresse tout à fait légitime, mais où se retrouvaient tous les caractères de l'amour le plus exclusif et le plus ardent, on l'avait vue sacrifier ses convictions les plus enracinées, ses intérêts les plus positifs, et, bien que la cause des peuples soulevés contre leurs oppresseurs n'éveillât en elle aucune sympathie très vive, elle avait fini par se mettre de moitié dans tous les efforts de Merthyr Powys en faveur de l'indépendance italienne. — Pourquoi, lui disait souvent cette pieuse personne, pourquoi l'Italie résiste-t-elle à l'ordre providentiel? Si Dieu la veut soumise, pourquoi revendique-t-elle son indépendance? — Sans trop s'arrêter à une réfutation que la logique spéciale de ces dames eût rendue assez difficile, Merthyr continuait son héroïque labeur, certain que le concours de Georgiana lui était acquis d'avance et ne lui manquerait jamais. Infatigable activité, zèle à toute épreuve, abnégation poussée à ses limites les plus extrêmes, elle avait tout cela au service de la cause que son frère avait embrassée, et uniquement parce qu'il en était le champion.

La lettre que lui écrivit Gambier au sujet de Merthyr et de la prétendue fugitive qu'on le soupçonnait d'avoir fait disparaître, — cette lettre la troubla singulièrement. Merthyr, dans leur correspondance presque quotidienne, lui avait parlé quelquefois, mais en passant, de miss Belloni, sans que Georgiana pût pressentir que la jeune Italienne à laquelle son frère portait un intérêt affectueux fût cette rivale depuis longtemps pressentie, redoutée en secret, et dont chaque jour elle se préoccupait davantage. Soudainement avertie, elle n'hésita pas un instant, et du fond du pays de Galles, sa résidence ordinaire, accourut à Londres, où elle tomba fort à l'improviste, chez le prétendu suborneur d'Emilia. — Quelle étrange faiblesse! Devais-je m'attendre à la trouver chez celui dont j'ai fait mon idole? se demandait-elle à chaque minute pendant son rapide voyage; mais moi-même, que signifie cette angoisse? Est-ce une affection vraiment chrétienne qui peut porter des fruits si amers?...

A peine devant Merthyr, elle lui prit la main. — Sommes-nous les mêmes? disait-elle.

— Sans doute, répondit-il étonné. Rien ne saurait nous changer.

— Rien ni *personne?* reprit Georgiana, insistant sur ce dernier mot.

Merthyr sourit aussitôt, car il venait de comprendre Georgiana, de par cette perspicacité subtile qui est le propre des natures galloises. — Excusez-moi, lui dit-il, de ne pas vous avoir tenue au courant de ce qui concerne miss Belloni... Elle a eu recours à moi dans des circonstances très délicates et très difficiles. Le hasard l'a

placée toute seule auprès d'un malheureux vieillard envers qui la reconnaissance lui impose des devoirs étroits, et qui depuis quelques jours se débat entre la vie et la mort. Il a des enfans qui auraient dû être appelés dès le début de la crise; mais outre que lui-même s'y oppose avec une obstination singulière, le médecin déclare qu'une émotion trop vive peut avoir les conséquences les plus graves pour son malade. Vous comprendrez qu'il ait fallu venir en aide à une pauvre enfant inexpérimentée aux prises avec de tels embarras. Je me suis donc mis à sa disposition...

— Pourquoi ne pas m'appeler? interrompit Georgiana.

— Simplement parce que j'avais une autre aide sous la main... Lady Charlotte Chillingworth, qui connaît miss Belloni et s'intéresse d'ailleurs à la famille Pole, a consenti à me seconder. Elle assiste, elle dirige notre petite protégée avec un zèle, un dévouement digne de vous.

— Flatteur! s'écria miss Ford, qui épiait avec soin la physionomie de son frère. Vous ne m'avez pas habituée aux complimens, et celui-ci a tout lieu de m'étonner. Peu importe au surplus. L'essentiel est que nous n'ayons plus un souci en dehors de la communauté. Courons maintenant chez votre petite protégée; au besoin j'y remplacerai lady Charlotte.

Il était temps, à vrai dire, que cette substitution s'opérât; une espèce de scène avait eu lieu, le matin même, qui la rendait presque indispensable. Lady Charlotte, dans le principe, touchée du courage que montrait Emilia, lui avait épargné les boutades parfois cruelles de ses dédains aristocratiques. Miss Belloni, de son côté, gardait par devers elle certains soupçons qui, venant à se confirmer, lui eussent rendu odieux les services, la protection de sa rivale. Toutefois, dans le cours d'un de ces longs entretiens qu'elles avaient forcément ensemble, le nom de Merthyr Powys, qui revenait à chaque instant sur les lèvres d'Emilia, provoqua de la part de lady Charlotte une série de questions passablement insidieuses. On eût dit qu'elle cherchait, par ces questions, moins à connaître exactement la nature de l'affection existant dès lors entre la jeune Italienne et son loyal protecteur qu'à faire naître chez eux la pensée et le désir d'un attachement beaucoup moins désintéressé de part et d'autre. Emilia lui répondait depuis quelques minutes avec une sorte de contrainte; puis, à un moment donné, lasse de combattre ainsi dans les ténèbres : — Il me semble, chère *lady*, lui dit-elle avec un sang-froid merveilleux, mais à voix très basse, il me semble que nous pourrions nous expliquer en moins de mots... Aimez-vous Wilfrid?

Rarement prise à court, lady Charlotte, si surprenante que la

question pût lui paraître, n'hésita pas une seconde. — Pourquoi, répliqua-t-elle, ne pas me demander mon âge?... L'indiscrétion ne serait guère plus grande, et vous arriveriez au même résultat... Vous saurez plus tard, mon enfant, que l'amour, quand il se joue à deux, est la plus périlleuse partie du monde. Le personnage en question prétend qu'il m'adore, et vraiment je ne lui en demande pas davantage.

— Pauvre *lady!...* — Cette exclamation d'Emilia, lancée avec un soupir de compassion très sincère, étonna quelque peu son altière antagoniste... — Tenez, continua la jeune Italienne, dites-moi que vous ne le croirez plus... Arrêtez-vous au bord de l'abîme. Wilfrid est à moi : je ne le céderai jamais à personne,... à personne, entendez bien ceci.

Cette déclaration à brûle-pourpoint avait produit plus d'effet que lady Charlotte n'eût voulu se l'avouer à elle-même. — Jetez un coup d'œil sur ce chiffon, dit-elle en tendant à sa jeune rivale une lettre qu'elle avait tirée de son sein,... pour me faire plaisir, ajouta-t-elle, insistant après un premier refus empreint d'une irritation dédaigneuse.

— Je veux bien, répondit Emilia soudainement radoucie, je veux bien lire ce qui vous a flattée... Pour ma part, je n'aime pas à mentir; mais les hommes, dit-on, c'est différent.

Emilia prit la lettre, l'ouvrit lentement, la lut d'un bout à l'autre, cherchant avant tout dans ces vaines phrases de galanterie un mot que ses yeux n'y découvrirent point. — Ceci est d'un ami, dit-elle, rendant le papier à lady Charlotte après avoir contemplé la signature tout à loisir.

— Vous admettez qu'il m'écrive ainsi?

— C'est ce qu'il pourrait écrire à n'importe quelle autre femme... C'est ce que pourrait m'écrire Merthyr Powys...

— Infortuné Merthyr! interrompit lady Charlotte avec un rire forcé.

— En supposant, reprit Emilia, que j'eusse quelques années de plus...

Lady Charlotte ici fronça légèrement le sourcil; mais un sourire effaça bien vite le pli menaçant. — J'ai joué avec vous cartes sur table, dit-elle ensuite en se levant, et fort peu de femmes, à ma place, eussent été de si bonne composition... Ne perdez pas de vue le vif attrait que vous avez pour Merthyr Powys... De lui ne vous viendrait aucune déception, aucune souffrance, alors même que vous ne réussiriez pas à le captiver tout à fait... C'est un appui solide, un chevalier d'autrefois, mais gardé, comme les trésors légendaires, par une fée vigilante. Il est sincèrement votre ami, et son amitié

vous a valu la mienne. C'est pour cela que je me suis franchement expliquée avec vous, et c'est pour cela que je compte, de votre part, sur une discrétion absolue... Vous savez seule au monde que M. Wilfrid Pole veut bien me considérer comme son guide et son Mentor ici-bas... Me promettez-vous de vous taire là-dessus?

— Je m'y engage, dit Emilia, prenant la main qui lui était tendue; mais votre secret n'est pas seulement à nous trois.

— Que voulez-vous dire? s'écria lady Charlotte, se rapprochant d'elle par un mouvement impétueux. Emilia dut lui expliquer que M. Pole était instruit des projets de son fils.

— Wilfrid m'avait assurée du contraire. Encore un mensonge, une espèce de trahison! A ma place, Emilia, que feriez-vous?

— Je lui pardonnerais infailliblement, répondit de très bonne foi la jeune Italienne.

— Et vous feriez bien. Le mensonge, s'il n'est pas une habitude invétérée chez Wilfrid, peut me mettre à même de lui rendre d'immenses services.

Inutile de dire qu'Emilia ne se plaçait pas à ce point de vue : — Je ne sais qu'une trahison irrémissible, s'écria-t-elle, pressant ses mains l'une contre l'autre dans cette espèce d'exaltation où les premières inquiétudes portent naturellement un cœur novice. Lady Charlotte, qui l'avait trouvée si étrangement calme jusque-là, se vit en face d'une force inconnue, qui était pour elle tout à la fois un irritant défi, une menace imposante. Elle se sentait dépourvue de cette puissance mystérieuse, et, magnanime d'instinct, — sans l'être toutefois au degré supérieur, — elle n'avait pas la ressource de mépriser, comme chimérique, la grandeur qu'elle ne pouvait atteindre : don fatal, qui chez la plupart des êtres humains arrête le developpement de l'âme et sa croissance normale.

X.

Une certaine émotion régnait au foyer de la danse, lorsque le lieutenant Wilfrid, — qui était venu dîner à l'*Army and Navy-Club*, et de là s'était laissé entraîner par un de ses camarades jusque dans les coulisses de *Queen's Theatre*, — fit son apparition au milieu du corps de ballet.

— Qu'y a-t-il donc, et que signifie ce remue-ménage? demandèrent les deux jeunes gens à l'une des plus jolies ballerines.

— C'est Marion, répondit-elle négligemment, qui fait une scène à son Grec. Je ne sais vraiment quelle idée lui prend à son âge, et avec deux petites filles, d'aller s'amouracher d'un millionnaire pareil au point d'en être jalouse.

Ceci était une flatterie indirecte à l'adresse des deux beaux jeunes

gens; mais elle fut perdue pour Wilfrid, qui venait d'apercevoir M. Périclès étalé sur un divan, les yeux à demi clos et faisant semblant de dormir. Une nymphe déjà un peu mûre, et d'un embonpoint inquiétant pour son avenir chorégraphique, l'accablait d'invectives passablement exorbitantes. Wilfrid, en les écoutant, ne put s'empêcher de songer à ce qu'il s'était quelquefois permis d'appeler la « vulgarité » d'Emilia. — Vous faites le sourd, criait la mégère en jupon de gaze. Vous attendez que la sonnette du régisseur vous débarrasse de moi... Contemplez donc, mesdames, contemplez l'innocence endormie!...

M. Périclès opposait avec succès à toutes ces interpellations furibondes un sommeil de commande, mais pris, comme on dit, sur nature. Pas un muscle ne bougeait sur son visage, et sa respiration, parfaitement régulière, ne trahissait pas le moindre trouble intérieur. Seulement, lorsque la sonnette eut annoncé l'entrée en scène, il se permit d'entr'ouvrir les yeux. La belle Marion, qui guettait ce moment, reparut aussitôt devant lui. — Je vous y prends, criait-elle en fausset. Vous ne direz plus que vous dormez. Sur un signe de Periclès, un des employés en sous-ordre lui notifia qu'il était temps de se rendre à son poste. — Qu'on attende! on attendra! criait la danseuse exaspérée; puis, forçant sa voix à mesure qu'on l'entraînait plus loin : — Nous verrons, ajouta-t-elle, nous verrons, abominable satrape, si vous oserez partir avec cette petite fille... Je connais son père, moi aussi... Je l'ai vu à l'orchestre, et je lui parlerai... je parlerai au vieux Belloni... La voix se perdit entre deux *portans*. Le Grec s'était levé à ces derniers mots, las de contenir sa colère. En courant à la porte, il y trouva Wilfrid, qui, la tête penchée, l'oreille au guet, cherchait à saisir encore quelques paroles. Le premier mouvement de Périclès fut de lui offrir une poignée de main, mais il se ravisa aussitôt, s'assurant d'un coup d'œil que cette politesse n'avait aucune chance d'être accueillie. — Comme il fait chaud! s'écria-t-il simplement.

— Vous trouvez? lui demanda Wilfrid. Voulez-vous que nous allions voir *ensemble* si on respire mieux là dehors?

— Non, mille grâces!... On est si vite enrhumé, répliqua le digne compatriote d'Ulysse, mis en garde par l'accent tout particulier de son jeune interlocuteur, dont la main se serait infailliblement levée sur lui sans l'officieuse intervention du jeune militaire en tiers avec eux.

— A propos, reprit-il aussitôt que les symptômes d'hostilité directe lui parurent définitivement évanouis, vous savez que votre père est malade. L'avez-vous vu ces jours-ci? Quant à moi, je n'ai pas encore réussi à le rencontrer. Ses nerfs étaient depuis quelques semaines dans un état déplorable. Peut-être cependant le verrons-

nous à Besworth, où je réunis quelques amis... Laissez-moi compter aussi sur votre présence.

Et, avec une révérence obséquieuse, il passa devant Wilfrid stupéfait. — Bravo! se disait-il. La colère du jeune homme est de bon augure. Un amant heureux ne se montrerait pas ainsi. Faisons en sorte maintenant, pour le bonheur de tous et pour la gloire de la Scala, que cette petite folle m'accompagne en Italie.

La fête donnée quelques jours après par M. Périclès sur les vastes pelouses de Besworth et présidée par les trois châtelaines de Brookfield fut pour elles un dernier triomphe, mêlé, il est vrai, de secrètes amertumes. Les ordres exprès de leur père, qui se rétablissait rapidement, et le leur mandait lui-même de Londres, purent seuls, avec l'inexorable consigne du médecin qui le soignait, les décider à figurer ainsi dans une réunion de plaisir quand elles le savaient souffrant et commençaient à deviner les anxiétés auxquelles il était en proie. Opposant aux désastres imminens un calme superbe, elles remplirent leur rôle de manière à conquérir de haute lutte les suffrages les plus rebelles, — ceux de lady Gosstree et de lady Charlotte comme ceux des *misses* Tinley elles-mêmes, qui séchaient de jalousie devant cet incontestable succès. Merthyr Powys et sa sœur étaient au nombre des hôtes, le premier tenant comme toujours, dans le groupe aristocratique, le haut bout de la causerie. Tracy Runningbrook et Freshfield Sumner rivalisaient de verve pour lui donner la réplique. Edward Buxley, posant en amoureux déconfit, harcelait Adela de ses assiduités malvenues, ce dont elle profita d'ailleurs pour lui signifier, au profit de sa sœur aînée, un congé définitif. Sir Twickenham Pryme ne savait comment s'expliquer la tristesse empreinte sur le beau front de Cornelia pendant qu'il gravitait autour d'elle, irréprochable satellite, en lui développant ses idées sur un problème d'économie politique. Qu'aurait-il dit, s'il eût appris qu'elle était uniquement préoccupée d'une catastrophe privée qui ruinait à jamais les espérances de M. Purcell Barrett? Elle avait appris en effet que le père de ce malheureux jeune homme, — après l'avoir rendu victime d'une excentricité qui touchait à la folie, — venait de le déshériter *in extremis*, pour le punir d'avoir imprimé une tache ineffaçable à leur écusson en gagnant sa vie comme organiste. Émue de pitié, réprimant à grand'-peine les élans de son cœur, l'altière jeune fille eût voulu courir auprès de son *ami*, et plus d'une fois, torturée par le remords de l'avoir sacrifié à de tristes calculs, il lui arriva de songer avec une joie secrète au naufrage dont la fortune de M. Pole semblait menacée. — Si je devenais pauvre, se disait-elle, je serais libre.

Arabella se multipliait. Ce fut elle qui retint Wilfrid, lorsqu'à

peine arrivé il voulait repartir pour Londres, où de récentes investigations lui avaient fait retrouver enfin l'adresse de leur père. — Restez, lui dit Arabella, j'ai tout lieu de penser que nous le verrons. M. Périclès me l'a presque promis.

Tandis que le jeune homme hésitait encore, on le vint mander de la part de lady Gosstree, auprès de qui trônait lady Charlotte. Il se trouva dès lors prisonnier de guerre.

Au centre de l'orchestre, recruté dans l'élite des deux opéras et peuplé de figures italiennes, parmi lesquelles, sous une perruque énorme, se remarquait celle du vieux Belloni, Périclès, l'amphitryon de la journée, se démenait en *impresario* toujours mécontent. De temps à autre pourtant il regardait sa montre, et chaque fois échangeait avec Arabella des signes mystérieux. Ils étaient évidemment de complicité pour quelque surprise. En effet, à l'heure où les hôtes de Besworth, avertis par le soleil couchant, croyaient venu le moment de se retirer, les salons de l'étage inférieur, jusque-là soigneusement clos, — comme devaient l'être naturellement ceux d'une résidence occupée seulement pour un jour, — ces salons se manifestèrent dans tout leur éclat. Lustres et girandoles, candélabres dorés, porcelaines fleuries ornaient d'immenses tables où un magnifique ambigu sollicitait l'appétit des invités, soigneusement tenus jusqu'alors au régime des rafraîchissemens les plus élémentaires.

Alors que ce spectacle inattendu venait de susciter partout un tumulte d'admiration, une calèche rapidement menée s'arrêta au bas du perron principal. On en vit descendre le prince des *tenori* et la reine des *prime donne*, — Lindor et Norma, — couple brillant, uni, comme on sait, par d'autres nœuds que ceux d'une simple camaraderie. Quelques artistes d'élite habitués à les seconder arrivaient en même temps qu'eux. On se mit donc à table avec la perspective d'un concert de premier ordre. Le souper fini, comme les chants allaient commencer, M. Pole, à qui l'honnête commis Braintop donnait le bras, traversa les allées obscures du parc. Emilia marchait derrière eux, enveloppée d'un manteau de voyage, et ne songeant pas, cela était clair, à se présenter dans le salon. M. Pole au contraire avait conformé sa toilette aux règles de la plus scrupuleuse étiquette. Arrêtant à une centaine de pas du château ses deux compagnons : — Vous allez escorter miss Belloni jusqu'à Brookfield, dit-il au jeune commis; puis vous reviendrez me trouver ici. Une heure, une heure et demie tout au plus vous suffira. — Ceci dit, il pénétra dans le salon, où ses jambes vacillantes le portèrent tant bien que mal, mais où sa présence fit une certaine sensation, car elle démentait plus d'une rumeur sinistre. Wilfrid lui tendit la main avec une aisance familière que lady Charlotte ap-

précia très haut, elle qui connaissait le véritable état des choses. Les trois dames de Brookfield, se réglant sur leur frère, accueillirent le pauvre vieillard avec une majestueuse sérénité, tempérée de quelque tendresse involontaire.

Emilia cependant n'était point partie. Le regard tendu vers les croisées étincelantes, elle croyait parfois y deviner, parmi toutes ces silhouettes mobiles, la taille fine et le port élégant de son bien-aimé. Tout à coup le silence se fit; une voix s'éleva qui la tint littéralement clouée au sol : c'était celle de la *diva,* que d'importuns applaudissemens couvraient trop souvent au gré de l'enfant émerveillée. — Pourquoi, s'écria-t-elle imprudemment, pourquoi ne se contentent-ils pas de l'écouter au lieu de faire tout ce tapage? Peu à peu envahie par un double délire, Emilia se sentait pénétrée d'admiration, dévorée de jalousie. La *diva* chantait mieux qu'elle, et Wilfrid écoutait cette femme! Une pensée lui vint aussitôt : — Comme il serait heureux de m'entendre! — Et, profitant d'une pause, elle lança aux échos le début de cet air composé par elle, qui devait inévitablement avertir Wilfrid de sa présence :

Prima d'Italia amica!...

Même elle eut soin d'insister tout exprès sur la dernière note pour s'assurer qu'il ne pût s'y méprendre.

Une voix bien connue s'éleva au même instant derrière elle, parodiant outrageusement la note ainsi prolongée. — Vous voilà donc retrouvée, petite peste! répétait le vieux Belloni, chez qui une certaine susceptibilité d'artiste exaspérait encore l'irritation paternelle.

Braintop voulut intervenir, mais devant une revendication positive des droits paternels il ne trouva plus un mot à dire.

— Wilfrid! Wilfrid! cria par deux fois la pauvre Emilia, tandis que son père l'entraînait avec lui.

Wilfrid avait bien entendu le premier appel, si indirect qu'il pût être, mais sans oser bouger, maintenu à sa place par une sorte d'embarras que ne diminuait point le regard impérieux, interrogateur de lady Charlotte Chillingworth. Quand il entendit son nom par deux fois répété avec l'accent d'une invocation désespérée, il se leva pourtant, et fit quelques pas vers la porte du salon. — Restez! lui cria son père d'une voix altérée par l'impatience. Je vous ordonne, je vous prie de rester, ajouta-t-il en atténuant l'expression de sa volonté, plus certain dès lors de ne pas la voir méconnue. Sa pâleur du reste, l'ébranlement de ses nerfs donnaient à redouter une nouvelle crise du mal à peine conjuré.

Wilfrid hésitait pourtant, et paraissait même disposé à désobéir; mais il ne s'éloignait qu'à regret et avec remords. Lady Charlotte

s'était glissée près de lui. — Prenez garde, lui dit-elle, votre père se meurt... Allez à lui, je me charge d'Emilia.

XI.

Au risque d'une redite, plaignons-nous encore de rencontrer en face de nous certaines vérités presque inacceptables, ou du moins très difficiles à faire admettre. Lady Charlotte, en courant à la rescousse d'Emilia, — que du reste elle ne put rejoindre, — obéissait à un sentiment de pitié sincère, et cependant elle ne songeait pas le moins du monde à se désister de ses « droits » sur Wilfrid. Épris d'une autre qu'elle, il aurait dû lui sembler méprisable et haïssable; mais elle l'avait trouvé réellement beau dans ce moment critique où il balançait entre son père mourant et sa maîtresse qu'on enlevait. — Voilà, se disait-elle, comme il est bon d'être aimée! — Et, saisie d'une ardente soif, — soif excusable quand on approche de trente ans et qu'on joue pour ainsi dire son dernier va-tout, — elle se sentait disposée à soulever des montagnes pour conquérir un cœur dont peut-être elle s'exagérait le prix. Parfois, il est vrai, quelque scrupule importun venait l'assaillir au milieu de ses rêves d'avenir et d'ambition. Elle hésitait, malgré son audacieux mépris des idées reçues, devant l'étrange rôle dont elle allait affronter de gaîté de cœur les hasards de toute espèce, le ridicule presque inévitable; mais l'expérience qu'elle avait du caractère de Wilfrid l'encourageait à tout braver. Aujourd'hui, sans nul doute, il lui préférait sa rivale, et, libre de tout engagement, il sacrifierait à ce juvénile, à ce passager enthousiasme, l'attrait plus sérieux qui peu à peu l'avait mis sous le joug de la fière lady, les chances d'avenir qu'il la devinait capable de lui procurer; mais fallait-il s'arrêter à un pareil obstacle, issu d'un caprice des sens, et qu'un nouveau caprice détruirait peut-être en quelques jours? — Qu'il fasse l'insigne folie de l'épouser, se disait lady Charlotte, et je ne lui donne pas six mois pour regretter amèrement son erreur. Qu'il devienne mon mari, à telles conditions que ce soit, je lui ferai alors une destinée si brillante et si active, je déploierai pour le mettre en valeur tant de zèle et de dévouement, il trouvera si bien dans sa compagne un autre lui-même, je lui rendai tellement intelligible cet « égoïsme à deux, » fondement assuré des passions durables, qu'un jour, et bientôt sans doute, il m'aimera... mieux encore qu'il ne l'aime. — Espérance flatteuse aux rayons de laquelle se dilatait voluptueusement cette âme énergique, et la dernière qui pût luire sur l'horizon de sa vie maintes fois désenchantée!

Les pensées secrètes de Wilfrid contrastaient étrangement avec celles de lady Charlotte. Pour les bien définir en peu de mots, une

comparaison nous sera sans doute permise. Qu'on se figure donc un homme libre encore, mais à qui sa conscience reproche un crime, introduit par hasard dans un cachot. La porte est ouverte, il peut sortir; mais son imagination, exaltée par le remords, lui fait craindre d'attirer sur lui l'attention du geôlier. « S'il m'aperçoit, pense-t-il, la terrible porte se fermera sur moi, les verrous seront poussés, et me voilà prisonnier pour le reste de mes jours. » On devine, sans qu'il soit besoin de les expliquer, le malaise, l'embarras, les anxiétés morales d'une situation pareille. Le seul moyen d'en sortir, — et celui-là presque impraticable pour un homme de l'âge de Wilfrid, non encore bronzé, endurci, corrompu par la pratique des intrigues mondaines, — c'était de revenir sur cent aveux discrets, cent déclarations en sourdine, qui, pour n'être pas officielles, n'en avaient pas moins reçu un favorable accueil, et dont on ne se pouvait dédire sans une sorte de déloyauté. On n'encourt pas volontiers le mépris de ceux qu'on respecte, et lady Charlotte n'avait jamais laissé à Wilfrid le droit de la mésestimer. Néanmoins, sans se compromettre un instant, cette personne, plus habile et plus expérimentée que lui, l'avait amené au point de ne pouvoir plus, sans trahison, disposer de lui-même. Il était dans un réseau formé de soies imperceptibles, mais solides, et dont il eût fallu déchirer le tissu à grands coups d'éperon, comme Charles XII à Bender déchira la robe du grand-vizir; mais tout le monde n'est pas Charles XII, et Wilfrid, nous le savons, était un peu comme tout le monde.

Son père, dont la santé n'avait heureusement pas empiré, mais chez lequel la moindre contrariété pouvait déterminer une crise funeste, lui prescrivait de donner suite à la promenade maritime dont l'achat récent du yacht fournissait le prétexte. Lady Gosstree y servirait de chaperon à lady Charlotte, qui, par surcroît de précaution, avait amené à bord un frère plus jeune qu'elle et fort lié avec Wilfrid Pole. Des trois dames de Brookfield, Adela seule était embarquée, Cornelia n'ayant pas voulu quitter leur père, bien que les soins d'Arabella, la ménagère par excellence, dussent amplement suffire au pauvre vieillard valétudinaire. Le plus surprenant de ces arrangemens ne fut pas après tout le parti pris de Cornelia, bien qu'il donnât lieu à quelques interprétations plus ou moins désobligeantes, mais la conduite de son quasi-fiancé sir Pryme Twickenham, qui, au lieu de rester à Brookfield adorateur assidu, imagina de se rendre au bord de la mer sous prétexte de santé, puis de monter à bord du yacht, où se trouvait la cadette des *misses* Pole. Il y trouva Georgiana Ford et Merthyr Powys, ces derniers fort attentifs aux moindres démarches de Wilfrid. Sans avoir échangé aucunes confidences positives, le frère et la sœur comme à l'ordinaire s'étaient compris; Georgiana savait maintenant à quoi s'en tenir sur

le vif intérêt que Merthyr manifestait en toute occasion pour la mystérieuse destinée d'Emilia, et tâchait d'accoutumer sa pensée à la situation nouvelle que lui faisait un entraînement dont elle l'avait cru pour jamais affranchi. Le vieux Belloni appartenant à une organisation secrète formée par l'exilé Marini, et dont Georgiana elle-même faisait partie, elle avait pu s'assurer qu'on y avait fait entrer Emilia, et qu'habitué à mettre en œuvre les élémens les plus divers, Marini la destinait à une mission sur le continent. Merthyr, informé par elle de ce détail important, n'en avait point paru autrement satisfait. — Les femmes, disait-il, devraient rester étrangères à de pareilles combinaisons, — sur quoi sa sœur lui fit remarquer qu'il n'avait pas manifesté le même scrupule quand, pour lui complaire, elle s'était fait initier. Du reste, à partir de ce moment, une correspondance active s'établit entre Marini et Georgiana; on devine quel pouvait en être le sujet.

On débattait un jour, à bord du yacht, après plusieurs relâches, sur la route à tenir désormais. Lady Charlotte et par conséquent Wilfrid votaient pour les côtes du Devon. Georgiana, sur ces entrefaites, reçut une dépêche télégraphique. — Nous irons à Douvres, — dit-elle tranquillement. Lady Charlotte protesta contre cette décision, mais Wilfrid s'abstint cette fois de lui prêter secours, et lady Gosstree, qui avait un certain faible pour ce beau cavalier en même temps qu'une grande déférence pour la sœur de Merthyr, trancha la question en faveur de Douvres. Là s'était accompli, peu de jours avant leur arrivée, une espèce d'*imbroglio* passablement bizarre. Belloni et sa fille, arrivés par le *South-Eastern railway*, étaient allés sur la jetée de l'amirauté, où se rencontra, — par hasard croyaient-ils, mais en réalité par les soins de miss Ford, — un de leurs compatriotes embusqué sur leur passage, et qui les invita poliment à dîner avec lui à l'hôtel du *lord Warden*. Le vieux musicien, à qui on avait prodigué rasades sur rasades, fut facilement entraîné à manquer le départ du paquebot qui devait le porter sur la côte de France. Pendant qu'il s'oubliait ainsi, le télégraphe jouait, miss Ford était prévenue, et le tout-puissant Marini, cédant à ses pressantes instances, se hâtait d'accourir en personne pour contremander le voyage de ses deux émissaires, qu'on avait tout à coup perdus de vue, soit qu'il les eût ramenés à Londres, soit qu'il les eût momentanément abrités dans quelqu'un de ces *dessous* à l'usage de sa mystérieuse politique.

Les choses en étaient là quand le yacht parut en vue du fameux *rocher de Shakspeare*. Wilfrid mit un empressement marqué à sauter dans la première des deux embarcations qui vinrent chercher les passagers pour les conduire à quai. Lady Charlotte ne contraria aucunement cette manœuvre suspecte; mais tout en repoussant

d'une main tremblante le canot où il lui offrait de prendre place, elle le suivait d'un regard assez peu cordial, et qui n'exprimait pas la confiance la plus absolue. Venue à terre une heure ou deux après lui, elle se sépara hardiment de lady Gosstree, et, s'autorisant de ce qu'elle avait son frère pour cavalier, alla s'installer dans un autre hôtel que celui où le reste des passagers du yacht avaient élu domicile, — moins Wilfrid cependant, dont on n'avait plus de nouvelles depuis le débarquement. Merthyr Powys l'avait seulement aperçu échangeant sur la jetée une poignée de main avec M. Périclès, lequel montait sur le *packet* à destination de Calais. — Jamais je ne les avais vus de si bon accord, disait-il à sa sœur avec un accent où perçait quelque ironie, et le dernier mot de Périclès, accompagné d'un grand éclat de rire, a été celui-ci : « Bien des gens émigrent avec les hirondelles; quant à moi, tout frileux que vous me connaissez, je ne poursuis que les rossignols. » Là-dessus, Wilfrid s'est égayé lui aussi, et du meilleur de son cœur. Ne vous semble-t-il pas, Georgiana, qu'il en avait le droit?

Le lendemain au soir, après une journée sans doute bien employée de part et d'autre, Wilfrid et lady Charlotte rentraient, entre sept et huit heures, dans leurs résidences respectives; mais le premier revenait seul et le front chargé de soucis, la seconde était radieuse et en compagnie d'une autre femme qui semblait la suivre à regret. Deux heures plus tard, Wilfrid lisait avec un étonnement, une émotion indicibles, le premier billet que lady Charlotte lui eût jamais écrit. — « Il faut, lui disaient ces deux lignes tracées à la hâte et presque indéchiffrables, il faut que je vous parle sans retard. Venez au *Clarence*, et sur-le-champ. Vous m'y trouverez absolument seule. »

Que se passe-t-il d'inoui? pensa Wilfrid, pour qui cette audacieuse démarche de la part d'une pareille femme était comme une énigme insoluble; mais il n'y avait pas à réfléchir. L'obéissance était de devoir strict, et d'ailleurs, dans les explications que cette entrevue à une heure aussi tardive pouvait amener, pourquoi l'occasion ne s'offrirait-elle pas de recouvrer sa liberté?... Cette pensée donnait quelque chose de joyeux à sa physionomie et à ses allures, tandis qu'il courait au singulier rendez-vous donné par l'impérieuse Charlotte. Une lettre d'Arabella, reçue le matin même, ne laissant plus aucun doute sur la situation critique de la maison Pole et compagnie, l'honneur lui prescrivait de ne point dissimuler à lady Chillingworth le bouleversement probable, la catastrophe imminente dont elle aurait à subir les chances. Était-il probable qu'elle s'y résignât? — Non, non, se répondait-il, répétant à son insu les paroles de sa sœur Cornelia. Je suis pauvre, donc je suis libre. Maintenant, ajoutait-il, épouserai-je Emilia? — Ici ses idées

perdaient quelque peu de leur netteté, troublées par un conflit de sentimens affectueux et de vues mondaines. — Quel singulier couple nous ferions, s'écriait-il intérieurement. Pour rien au monde, je ne la laisserais monter sur le théâtre, et dans un pauvre cottage, ou bien sous ma tente de lieutenant, sans même un pauvre piano dont elle pût s'accompagner, que deviendrait ce gentil rossignol?

Introduit sur-le-champ près de lady Charlotte, il débuta, tout embarrassé, par une sotte question : — Vous êtes seule?

— Certainement, lui répondit-elle avec un petit rire strident... Vous le voyez de reste... Mais soyez tranquille, j'ai fait prévenir Georgiana Ford, qui viendra partager avec moi la chambre voisine. Toutes convenances ainsi seront scrupuleusement gardées.

Wilfrid laissait percer quelque trouble. Il se rapprocha de la fenêtre ouverte, donnant sur le port, où la vue de son yacht, immobile sous les clartés de la lune, l'attrista un moment — Affaire finie, se disait-il. Puis, machinalement, il se dirigeait du côté d'une porte entre-bâillée, comme pour la fermer aussi : — Ma chambre à coucher, lui dit tranquillement lady Charlotte, et cet avis sacramentel le fit reculer de trois pas.

— Vous avez l'air inquiet, reprit-elle... Avant d'aborder tout autre sujet, laissez-moi vous demander si vous auriez reçu quelque fâcheuse nouvelle.

— En effet, répondit-il avec une négligence un peu affectée, les nouvelles d'aujourd'hui ne sont pas bonnes. Un lieutenant au service de la reine doit-il, selon vous, se regarder comme ruiné lorsqu'il est strictement réduit à sa paie?

— Il lui est permis de le croire, répliqua lady Charlotte sans ajouter un mot de plus et sans manifester aucune espèce de curiosité sur ce qui pouvait donner lieu à une pareille question.

Wilfrid fut en quelque sorte humilié de ce beau sang-froid. — Je serais tenté de me le dissimuler, continua-t-il, pour n'avoir pas à me représenter les conséquences probables d'un pareil événement...

— Sinistre préambule! interrompit Charlotte, qui s'était enfin levée de son fauteuil... Voyons, votre famille est ruinée? positivement, absolument ruinée?

— J'ai tout lieu de le craindre.

— Et vous ne le savez que d'aujourd'hui?

— D'aujourd'hui seulement.

— Eh bien! moi, j'étais mieux informée... Vous ne m'apprenez rien de nouveau... Il y a un grand mois que je suis au courant de tout ceci.

— Douteriez-vous par hasard de ma bonne foi, de mon honneur?

— Rien au monde, — entendez-moi bien, — rien au monde ne m'en ferait douter.

— Vous le saviez? reprit-il après un silence.

— Je le savais... Comment? Peu vous importe; mais je n'ai pas cru qu'il me convînt d'aller au-devant de vos confidences à ce sujet. Du reste j'y comptais, ajouta-t-elle, adoucissant le timbre métallique de sa voix. Entre amis, on ne se cache rien.

— *Entre amis?* nous le sommes donc toujours?

— A cet égard, un malentendu me semble impossible.

Le malheureux, partagé entre la reconnaissance qu'il avait à exprimer et le souvenir des phrases dont il comptait se servir pour se ménager une « sortie » de bon goût, ne savait plus que dire, et balbutiait d'une façon désespérante. Sa terrible interlocutrice lui vint charitablement en aide : — Implorez-vous, lui dit-elle, la permission de tenir notre engagement pour nul et non avenu?

La porte de la prison s'ouvrait toute grande, et le geôlier disparaissait, au moins jusqu'à nouvel ordre; mais il fallait avoir le courage de franchir le seuil, et cela sans hésitation, sans phrase, sans madrigaux. Wilfrid se noya dans une période sentimentale, tout en contemplant lady Charlotte, dont il analysait les traits et la physionomie avec une amertume critique. Au surplus, même en ce moment, la franchise éclatante de son regard le fascinait encore.

— Le monde jugera peut-être mal ce que j'ai à vous dire, interrompit-elle, abaissant sur ces yeux si expressifs des paupières qui semblaient légèrement humides, mais rien de ce que vous auriez à m'apprendre ne me ferait changer à votre égard... Quant à vous, liberté complète. Vous n'avez qu'à vouloir, et tout est fini. Voilà, j'espère, de la franchise.

Wilfrid, nécessairement pénétré de reconnaissance, en était pourtant à cette réflexion qu'avant le mot « engagement » prononcé par lady Charlotte elle-même, il n'existait entre eux aucun lien dont on ne pût se débarrasser moyennant quelques précautions diplomatiques.

— Sachez d'abord, reprit-elle, que je n'ai pas de dot... ou, pour préciser un chiffre, ce qui vaut mieux, je possède, en tout et pour tout, un millier de livres sterling. Les avoir conservées dans une position comme la mienne peut passer pour une espèce de miracle, et donnerait une haute idée de ma prudence à bien des gens avisés. Je ne parle pas, cela va sans le dire, de quelques écrins assez bien garnis. En revanche, mes habitudes sont simples. Monter à cheval m'est agréable, mais je m'en passe aisément. Un château me plaît, je me contente d'une maisonnette. J'aurais volontiers un chef de cuisine venu de France, mais je dîne tout aussi volontiers avec un seul plat. La vie de salon ne m'est pas antipathique, mais je consentirais sans peine à ne sortir que si j'étais battue par mon mari.

Wilfrid, se penchant sur la main qu'elle lui avait laissé prendre,

et baisant cette main aristocratique, murmurait tout bas : — Un pauvre lieutenant!...

— Comptons pour rien votre grade, reprit lady Charlotte avec une assurance hautaine. Mon crédit suffira pour vous ouvrir l'accès de la carrière diplomatique. Que vous restiez ou non sur les cadres de l'armée, l'Orient offre mille occasions de se distinguer comme envoyé militaire. Nous prendrons d'ailleurs ce qu'on nous offrira, quittes à vivre simplement.

— Vous faire descendre si bas!... s'écria Wilfrid, que tant de sincérité, tant d'abnégation diminuaient à ses propres yeux.

— Si bas? répéta lady Charlotte en posant le bout de ses doigts effilés sur l'endroit où devait battre le cœur qu'elle voulait gagner de haute lutte; puis, comme étonnée de sa hardiesse, elle rougit.

— Il est donc bien vrai que vous m'aimez! murmura Wilfrid ébloui.

Ils étaient là, face à face : l'homme, indécis, irrésolu, pris à son piége, séduit par quelques brillantes perspectives, se demandant où il trouverait assistance plus certaine et plus utile, lumière plus invariable, guide plus expert; la femme, au contraire, courageuse et marchant au but sur des charbons ardens, sans hésiter, sans sourciller, décidée à tout, mais par-dessus toute chose décidée à vaincre, belle de ses anxiétés secrètes, de sa fierté un moment soumise, de cette ardeur troublée que pour la première fois elle ne songeait plus à réprimer, armée d'un sourire désespéré que trahissaient la moiteur de ses mains et l'éclat mouillé de ses grands yeux bleus... Pour qui parier? je vous le demande.

— L'amour dans le mariage vous semblait, je crois, du superflu? demanda Wilfrid d'une voix beaucoup plus caressante. Je vous préviens que je ne suis pas de cet avis.

— Peut-être ne me suis-je pas exprimée aussi nettement que vous le dites; mais enfin, voyons. Exigez-vous que l'amour soit égal des deux côtés? Et si un seul des contractans en apporte assez pour deux, cela ne suffit-il pas?... Cela étant, je me regarderai comme dispensé d'examiner votre quote-part.

Cette flatterie, d'une délicatesse un peu subtile, méritait un accusé de réception. Wilfrid serra vivement la main qu'il tenait encore. — Est-ce là répondre? reprit Charlotte.

— Doutez-vous de moi? répliqua Wilfrid.

— Franchement je le pourrais, si vous n'étiez jamais plus catégorique... Nous changeons de rôle, je vous en avertis.

Encore une fois ramené au pied du mur, Wilfrid termina une protestation équivoque par ces mots, prononcés cependant avec une certaine chaleur : — Ma présence ici ne répond-elle pas à votre question?

— Par l'affirmative, n'est-ce pas? lui demanda Charlotte, qui s'était rapprochée de lui comme pour lui glisser ces mots à l'oreille. Elle n'avait maintenant qu'à se pencher un peu plus, à le frôler de l'épaule, pour obtenir de lui un aveu beaucoup plus explicite, beaucoup plus tendre. Si elle hésitait encore, ce fut générosité pure. Voyant que Wilfrid cherchait en vain le mot de cette situation critique : — Vous craignez, n'est-ce pas, que je ne doute de vous? reprit-elle; mais vous-même, êtes-vous bien convaincu d'avoir en moi la compagne qu'il vous faut?

— Certes! dit-il. Courage, dévouement, rien ne vous manque. Vous êtes de l'acier le mieux trempé.

— Acier me plaît, et je vous remercie de cette comparaison guerrière... Vous verrez, mon féal chevalier, quelle bonne épée je serai dans vos mains.

— Je ne lui demanderais que d'être un peu plus souple, ajouta Wilfrid. Ce cou-là (et il le désignait du bout de son petit doigt) ne semble vraiment pas disposé à subir le joug.

— Il peut plier cependant, mais pour qui m'aime.

— Pour moi donc?

— Oui, si vous m'aimez... Si vous m'aimez, répéta-t-elle en s'éloignant de Wilfrid au moment où le mot décisif allait sortir de ses lèvres. Il n'en fut pas moins prononcé, mais sans un élan aussi vif, et sur le ton du reproche.

— Vous le savez bien, froide statue, que vous êtes adorée!

— Le suis-je seule? On m'a dit le contraire, je vous en préviens; mais je n'ai aucune foi dans ces commérages. Ce n'est pas vous qui auriez trahi à ce point les devoirs hospitaliers. Au surplus, si quelque caprice vous avait un moment détourné de moi, un simple désaveu me le ferait oublier. Tenez, voici mes deux mains; prenez-les, et rassurez-moi!... Miss Belloni...

— Je n'ai jamais aimé miss Belloni, dit Wilfrid, qui commençait à perdre son sang-froid, et j'appartiens tout entier à Charlotte Chillingworth. Désarmez donc, fière amazone! ajouta-t-il, essayant de l'attirer à lui; mais les bras seuls de l'altière *lady* cédèrent à ce léger effort : son cou demeura inflexible, sa tête plus que jamais resta rejetée en arrière. Tout à coup les mains qu'il tenait emprisonnées cherchèrent à fuir l'étreinte de ses doigts brûlans, et comme elles rencontraient une résistance invincible : — Pour l'amour de Dieu, s'écria Charlotte, épargnez, épargnez cette enfant!

Emilia était debout sur le seuil de la porte.

E.-D. FORGUES.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

THÉODORE II

ET

LE NOUVEL EMPIRE D'ABYSSINIE

II.

LA POLITIQUE DU NÉGUS DEPUIS 1861. — SES RAPPORTS AVEC L'EUROPE.

I.

Au printemps de 1861, le négus Théodore II, vainqueur d'un soulèvement qui ne tendait à rien moins qu'à démembrer son empire (1), était arrivé au faîte de sa puissance matérielle et morale. Les difficultés extérieures n'existaient pas encore; les résistances intérieures s'étaient effacées devant le prestige d'une victoire d'autant plus brillante qu'elle avait été plus disputée. Parmi les grands chefs indigènes, nul ne se sentait de force à relever le drapeau de Negousié; il ne restait plus que deux amis du malheureux prétendant, qui, aux extrémités de l'Abyssinie, tâchaient de se faire oublier : c'était Tedla-Gualu dans le Godjam, et dans le Hamazène *dedjaz* Mered, qui avait vaillamment défendu cette province contre les grands officiers impériaux de la frontière. Mered sut si bien se cacher qu'à partir du mois d'août 1861 on ne le voit mêlé à aucun des événemens politiques de l'empire, et que le négus finit par lui accorder généreusement son pardon. Quant à Tedla-Gualu, sa résistance devait être plus sérieuse, mais elle ne se manifestait pas encore au moment dont nous parlons.

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre.

Porté par un courant d'opinion irrésistible, salué comme le représentant de l'ordre et de l'unité de l'empire, Théodore II était dans une situation des plus favorables pour appliquer à son peuple des emprunts faits à l'Europe avec prudence et discernement. Le petit nombre d'hommes qui s'intéressaient chez nous aux affaires de l'Abyssinie s'attendaient en quelque sorte à voir surgir à Gondar un Pierre le Grand africain. Songea-t-il lui-même sérieusement à jouer ce rôle? Il est permis d'en douter quand on se rappelle ses commencemens. Le négus se persuadait à tort que l'Abyssinie était assez riche de son fonds historique pour puiser dans son passé les élémens de son progrès futur. Ce système, qui flattait vivement le patriotisme abyssin, ne pouvait être combattu que par l'influence d'un conseiller européen intelligent, dévoué, assez courageux pour dire en face au négus la vérité, assez aimé de lui pour la lui faire accepter. Radama Ier, à Madagascar, avait trouvé un pareil homme dans un simple matelot breton, Coroller, qu'il fit prince de Tamatave, et lui avait dû en partie sa grandeur. La mort de M. Bell avait malheureusement enlevé à Théodore le seul homme qui aurait pu lui rendre les mêmes services. La politique du négus, livré à lui-même, s'appuyait donc sur cette base, que la renaissance de l'empire abyssin exigeait la revendication des anciennes frontières, — utopie presque aussi irréalisable que le serait pour la Turquie la revendication de ses limites de la fin du XVIe siècle. Ce programme devait l'armer nécessairement contre un gouvernement bien organisé, l'Égypte, et contre un peuple mal organisé, mais tenace et belliqueux, les Gallas. Les dernières années du règne de Théodore, que je vais raconter d'après mes souvenirs, nous le montrent en effet tournant son activité inquiète tantôt contre l'Égypte, tantôt contre les Gallas, quand il ne guerroie pas contre les chefs des pays frontières de l'empire, tels que le Godjam, où s'était retiré Tedla-Gualu.

Les causes de rupture avec l'Égypte étaient nombreuses, et tenaient surtout à des circonstances géographiques. La nature avait nettement tracé la limite des deux états; mais au pied du dernier gradin qui mène au plateau abyssin, sous la latitude de Khartoum et de Massaoua, vivent cinq ou six tribus de pasteurs descendus de l'Abyssinie il y a deux ou trois siècles, probablement par suite d'un accroissement excessif de population, et qui reconnaissent nominalement la suzeraineté de l'empire éthiopique, *manghesta Aithiopiya*. Les Turcs, conquérans de la Nubie en 1820, ont profité de la position excentrique de ces tribus, bien plus voisines des garnisons égyptiennes que de Gondar, pour les assujettir à leur joug. Saïd-Pacha, en 1856, avait promulgué en leur faveur une série de règlemens sages et protecteurs que la rapacité des agens égyptiens fit

passer à l'état de lettre morte, et les populations, à qui l'administration éclairée et vraiment civilisatrice d'Arakel-Nubar (1) et de son successeur Hassan-Bey avait fait espérer des jours meilleurs, retombèrent entre les mains de satrapes vénaux, et virent les impôts et les réquisitions se grossir arbitrairement chaque année. De là une sympathie chaque jour croissante pour le gouvernement de Théodore II; mais les préfets abyssins de la frontière, au lieu d'entretenir ces bonnes dispositions en vue des éventualités à venir, protestent à leur façon assez stérilement contre la conquête musulmane en frappant ces malheureuses populations d'un pays aussi vaste que le Portugal de razzias fréquentes, rapides et meurtrières Pour comble d'embarras, il s'est établi au beau milieu de ces peuplades, à sept étapes de Gondar, un camp de réfugiés égyptiens commandés par un homme très connu dans l'Afrique orientale, Oued-Nimr, le fils de ce *roi-panthère* dont nous avons raconté, il y a trois ans (2), la dramatique existence. Héritier fidèle des haines paternelles, Oued-Nimr a réuni autour de lui, dans sa ville de Maï-Gowa, les nombreux Bédouins à qui le joug égyptien paraît trop dur à porter : il dirige d'incessantes razzias contre les tribus arabes soumises au vice-roi, et quand il se trouve serré de trop près, il monte sur le plateau abyssin, où le négus lui a donné le fief assez important de Kabhta (Cafta). En mai 1860, lors de mon arrivée en Afrique, Oued-Nimr, s'intitulant général au service du négus, avait fait un brillant coup de main contre la tribu des Choukrié, la plus puissante des tribus arabes du Nil, et avait réclamé, au nom de Théodore II, l'impôt de toute la Haute-Nubie. Le gouverneur de Khartoum avait répondu à cette bravade par une pointe hardie sur Maï-Gowa, qui avait été brûlé, et Oued-Nimr, battu dans un combat sans importance, avait remis sa vengeance à des temps plus favorables. En résumé, l'attitude des deux états, Égypte et Abyssinie, était en 1861 celle de deux voisins fort aigris l'un contre l'autre, mais qui hésitent à ouvrir des hostilités sérieuses, et ne se combattent guère que par des proclamations inoffensives.

Le grand souci du négus, c'était d'en finir avec les Gallas. J'ai parlé ailleurs (3) de ce peuple mystérieux, frère de l'Abyssin par les traits du visage et par le caractère moral, et que les derniers voyageurs ont trouvé établi jusque sous l'équateur, au bord des grands lacs nilotiques. Sortis depuis trois siècles des plaines où coule le Webi (un immense fleuve demi-fabuleux qui attend encore

(1) Frère de ce Nubar-Pacha que la question de l'isthme de Suez amenait récemment à Paris. Arakel-Nubar est mort préfet de Khartoum il y a six ans.

(2) Voyez la *Revue* du 15 février 1862.

(3) Voyez la *Revue* du 15 février 1862.

son *discoverer*), ils ont envahi comme une marée montante l'empire trop vaste des négus en décadence, et réduit à quatorze le chiffre des quarante-deux *royaumes* dont s'enorgueillissait la monarchie. Ils y ont fondé à leur tour de nombreux états, monarchiques comme le Gouderou, républicains comme le Djimma, mais faibles par leur isolement et l'absence de tout lien fédératif. Au milieu de cette invasion barbare ont surnagé cinq ou six royaumes abyssins, à qui une tradition confuse conserve le nom de chrétiens, mais que leur séparation du grand tronc abyssin a rejetés vers la barbarie : ce sont entre autres le Gindjero, le Gouragué, le Kaffa, qui a donné son nom à la fève précieuse que l'Europe continue à lui acheter sous le nom impropre de café moka (1). Le négus, qui n'a jamais accepté la prescription pour aucun des démembremens anciens de l'empire abyssin, avait hautement annoncé l'intention, quand les troubles civils seraient apaisés, de reconquérir tous ces royaumes à peine réels, le Gindjero, le Bahargamo et tant d'autres, dont les noms errent sur nos cartes au gré de mille hypothèses, et de rendre tributaires le Kaffa et l'Enarea. En attendant, il lui fallait se rabattre sur la fraction du peuple galla qui, entrée comme un coin dans les entrailles mêmes de l'Abyssinie, était un obstacle permanent à l'unité territoriale : c'étaient les Ouollos, déjà si rudement éprouvés six ans auparavant. Après la mort d'Adara Billé, ils s'étaient organisés sous la direction d'un ancien page du négus, le jeune prince Béchir, chez qui le patriotisme avait fait taire la reconnaissance. Béchir avait profité des troubles du Tigré pour ravager sans pitié les provinces chrétiennes. Théodore, débarrassé de Négousié, marcha rapidement, dès 1861, vers la rivière du Bachilo, remporta quelques succès, mais s'enferra dans une guerre de détails où l'ennemi, grâce à son excellente cavalerie et à un terrain défavorable à l'envahisseur, finit par avoir le dernier mot. Le négus dut reculer sur Debra-Tabor. Son énorme armée, mourant de faim et de fatigue, couvrit les routes de malades et de blessés. Les Ouollos déployèrent envers ces malheureux une générosité qui avait lieu de les étonner : ils recueillirent, soignèrent et nourrirent les implacables ennemis qui venaient de brûler leurs villages et d'enlever leurs filles. Le négus, peu reconnaissant de cette magnanimité des « barbares, » répara son armée à la hâte derrière le Bachilo, rentra en 1862 chez les

(1) On sait aujourd'hui que les cafés si vantés de l'Yémen proviennent de plants importés de Kaffa, d'où le turc *kavè* et l'arabe *kawa*. Ce que nous appelons *moka* est un produit apporté du pays galla (des états de Kaffa, d'Enarea, de Gouderou) par les grandes caravanes qui descendent en septembre vers les ports de la Mer-Rouge. Là le café est mélangé avec une minime partie d'*yémen*, et le tout, par une routine séculaire, est livré au commerce sous le nom de moka.

Ouollos, les usa par une guerre d'extermination, et se porta jusqu'au mont Kollo, traînant après lui 8,000 prisonniers auxquels il fit froidement couper la main et le pied : la plupart moururent des suites de cette affreuse mutilation. « Ce ne fut pas long, me disait un prêtre indigène : chaque soldat saisit son homme et le taillada comme un mouton. On n'avait jamais rien vu de pareil en Abyssinie. »

Quand Théodore II repassa le Bachilo, il ne laissait derrière lui qu'un désert sanglant, couvert de ruines, parcouru par quelques bandes farouches, débris d'un grand peuple qui eut aussi jadis un certain rôle historique. La vengeance était complète. Les femmes et les enfans avaient été distribués aux soldats, qui les vendirent aux musulmans : aussi cette année-là, en mai, le grand marché d'esclaves de Metamma, sur la frontière égyptienne, fut-il largement approvisionné. Les hommes furent internés dans le centre de l'empire et employés aux travaux des routes. Ces routes sont à peu près le seul bienfait matériel dont le négus ait jusqu'ici doté l'Abyssinie. Déjà précédemment il avait fait exécuter comme essai un tronçon de route près de Devra-Tabor, et y avait fait travailler les soldats, qui avaient murmuré; ce que voyant, Théodore était descendu de cheval, et, jetant la toge brodée qui lui sert de manteau, il avait bravement saisi une lourde pierre et l'avait portée sur le côté de la voie. « Maintenant, avait-il dit, que celui qui est trop noble pour faire comme moi veuille bien me le dire! » Je n'ai pas besoin d'ajouter si l'exemple fut suivi. Plus tard, quand le négus eut employé les Gallas à ces travaux, il obtint un réseau de routes stratégiques bien faites, surtout entre Devra-Tabor et le fleuve Abaï. J'ai pu constater à sa louange que ces Gallas, dont j'ai quelquefois visité les chantiers, étaient bien nourris, régulièrement payés, faisaient même des économies, et en somme paraissaient heureux.

Le reste de l'année 1862 fut consacré à des opérations sans résultats au Godjam, contre l'opiniâtre Tedla-Gualu, qui, fort des sympathies de la province, vivait sans inquiétude sur l'*amba* de Djibela, l'ancienne forteresse de Beurrou-Gocho, pain de sucre à peu près imprenable qu'il avait encore fortifié. Djibela, entouré d'abîmes, ne communiquait avec le plateau voisin que par un sentier très bas, où deux hommes ne pouvaient passer de front, et audessus duquel étaient suspendus trois ou quatre énormes rochers retenus par de fortes chaînes. Tedla leur avait facétieusement donné des noms de saints du calendrier. « Si jamais le *Kuaranya*, disait-il, engage ses troupes sur ce sentier, je ne lui tirerai pas un coup de fusil : il me suffira de lâcher *saint Michel* pour balayer tout ce monde-là à cinq cents pieds dans le précipice. » Cette campagne, peu brillante militairement, coïncida cependant pour le négus avec

des circonstances qui devaient avoir une grande influence sur son avenir.

J'entre ici dans une série d'événemens d'autant plus délicats à raconter, que j'ai été conduit à y jouer un rôle qui n'a pas toujours été volontaire. Le lecteur comprendra sans peine la répugnance que j'éprouve à m'arrêter sur ces souvenirs et les convenances qui m'obligent d'effleurer les faits plutôt que de les expliquer. Appelé en mai 1862 à représenter le gouvernement français à Gondar et à servir dans les affaires d'Abyssinie une politique toute de sympathie pour le négus, j'arrivai huit mois plus tard près de Théodore, qui me fit un brillant accueil et ne dissimula pas la joie qu'il ressentait de cette preuve officielle des bonnes dispositions de la France. Il venait justement de recevoir un témoignage non moins flatteur de celles de l'Angleterre. Le *foreign-office*, après beaucoup d'hésitation, avait résolu de donner un successeur à l'habile et infortuné Plowden. Il avait choisi, parmi force compétiteurs de mérite, un officier de l'armée des Indes, le capitaine Duncan Cameron, déjà familier avec l'Orient par un séjour au poste consulaire de Poti sur la Mer-Noire, et du reste plein de bienveillance pour le négus et le nouvel empire d'Abyssinie. Théodore l'avait bien reçu, l'avait assuré de son estime pour l'Angleterre, la France et leurs souverains; puis il avait parlé de l'empereur Napoléon III, prévenu, disait-il, à tort contre lui, et de son désir de nouer des relations avec le gouvernement français. Apprenant que M. Cameron avait pour secrétaire un voyageur français, il lui avait confié une lettre courtoise et fort convenable pour l'empereur, et l'avait fait partir au plus vite. On a accusé de légèreté Théodore II remettant un pareil message à un touriste inconnu; mais le négus, après les provocations et les insultes dont il avait harcelé l'Égypte, craignait qu'en entrant sur le territoire égyptien ses envoyés, s'ils étaient Abyssins, ne fussent maltraités par les *mains impures des infidèles*, et il savait qu'en revanche un Européen n'aurait rien à craindre. C'est vers cette époque que j'arrivai près du négus, qui me reçut, comme je l'ai dit, très amicalement, et me pria de l'accompagner dans une nouvelle campagne qu'il allait ouvrir contre Tedla-Gualu. Désireux de ne pas perdre une pareille occasion d'entretenir les bonnes dispositions du négus dans l'intérêt de la mission dont j'étais chargé, je n'hésitai pas un instant à le suivre. Je crois bon de citer ici quelques feuillets de mon journal de route, afin de n'omettre aucun des incidens caractéristiques du début de ce voyage.

« 11 février 1863. — L'ordre du départ a été donné ce matin vers les neuf heures. Une masse tumultueuse d'infanterie a pris les devans comme pour éclairer la route; vient ensuite, richement équipé, le petit groupe qu'on peut appeler l'état-major, dont je

fais partie avec les cinq ou six Européens invités, et en avant de nous le négus, accompagné seulement d'un jeune page qui porte son bouclier. Derrière nous est une longue colonne de cavalerie, parmi laquelle circulent non sans danger nos domestiques, tenant par la bride nos chevaux de rechange. Nous suivons pendant deux heures et demie une assez bonne route à travers un pays couvert, charmant, rempli de villages et de cultures, qui me rappelle un peu le Bocage normand, entre Vire et Domfront. Pour compléter la ressemblance, la terre, coupée de nombreuses haies et clôtures, annonce une propriété très divisée, ce qui est du reste la loi générale en Abyssinie. On nomme cette province Aferaoanet. Vers onze heures, nous descendons une rampe assez rapide, et à travers les grands arbres nous voyons se développer une plaine magnifique, couverte de riches prairies, sillonnée par un ravin où mugit un torrent furieux qu'on me dit être l'Abaï ou le Nil-Blanc. Ce torrent, qui de la hauteur où je suis placé ne paraît qu'un long filet d'écume, répond si peu à tout ce que j'ai lu sur le Nil abyssin, que je ne me laisse convaincre qu'en arrivant au pont portugais, où se fait la halte de midi.

« Cette construction hardie, due à des ingénieurs portugais au service des négus du XVIe siècle, ressemble par certains côtés aux beaux ponts romains, à celui par exemple d'El-Kantara, sur le Rummel, près de Constantine. On dirait que les Portugais ont retrouvé pour un temps le secret du ciment romain, vainement cherché aujourd'hui : des fragmens entiers du parapet sont tombés le long des piles sans que les eaux furieuses aient réussi à en disjoindre les pierres. Deux petits forts, gardés par des fusiliers d'élite, commandent ce passage important. Le négus s'est placé à une fenêtre du fort inférieur, et, groupés un peu au-dessous de lui, nous assistons au défilé. C'est vraiment une fort belle chose. Ce qui manque comme ordre et comme discipline est racheté par le pittoresque, et mieux encore par un entrain militaire qui plairait à un officier européen. Cavalerie, infanterie, bagages, serviteurs, tout cela descend ou plutôt roule dans un épais nuage de poussière où scintillent des milliers de lances. On défile sur le pont, quatre par quatre à peu près, toujours au pas de course. L'étiquette oblige tous les officiers à marcher à pied en passant devant la fenêtre où s'accoude l'empereur, de sorte que nous perdons le spectacle des officiers supérieurs, grands vassaux de l'empire, entourés eux-mêmes de leurs vassaux. On m'a montré *ras* Enghedda, prince détrôné du Godjam : il est resté quelques années aux fers, et, récemment élargi, il fait aujourd'hui du zèle, même contre ses anciens sujets. C'est un fort bel homme, imposant, avec quelque chose de morne et de fier, de *foudroyé*, qui le rend intéressant. Je dis-

tingue aisément dans la foule un groupe de vingt à trente fusiliers vêtus à l'arabe, parfaitement disciplinés, commandés par un grand beau jeune homme en caftan rouge et en turban de mousseline. Cette sorte de Malek-Adhel n'est rien moins que Naïb-Mohammed, prince d'Arkiko et souverain nominal de Massaoua : bien que musulman et vassal de la Porte, il tient en fief de l'Abyssinie seize villages du côté de Halaï. Le prince d'Arkiko est venu au camp, me dit-on, pour solliciter la confirmation de cette inféodation, qui est fort ancienne, comme on peut le voir dans Bruce.

« Le défilé dure quatre heures, quarante mille hommes au moins ont passé. J'éprouve un certain contentement à regarder cette masse qui, dans sa confusion apparente, obéit évidemment à une direction active et puissante. C'est vraiment l'armée de l'ordre, pressée d'en finir avec les dernières tentatives d'une féodalité égoïste et incorrigible. Telle est du moins l'impression générale.

« Vers les quatre heures, le négus donne le signal du départ en franchissant lui-même le pont : je le suis, à pied comme lui, et nous gravissons rapidement le coteau escarpé de la rive droite pour éviter la foule qui encombre la route dite impériale (*negus mangad*). C'est une des malices de cet infatigable marcheur de faire faire de ces courses violentes aux gens qu'il admet dans sa rude intimité. Nous campons à une lieue plus loin, dans une prairie ravissante, au bord d'une limpide rivière qu'on appelle, je ne sais pourquoi, *l'Eau Noire* (*T'okour Ohha*). Ma tente à peine dressée, j'aperçois une colonne de deux ou trois cents hommes qui se dirige vers le quartier du négus avec de grands cris de joie. Je m'approche, et je vois porter sur un brancard un énorme lion percé de deux coups de lance au flanc; le vainqueur arrive triomphalement sur les épaules de ses camarades, le côté droit saignant de quatre blessures produites par un coup de griffe du lion. C'est un petit soldat de peu de mine. Le négus lui fait compter trente talaris, une fortune pour un pauvre fantassin.

« 12 février. — On a commencé ce matin à sortir des basses terres (*kolla*) et à gravir le plateau d'Aghitta, sur lequel nous campons vers les dix heures. J'embrasse d'un coup d'œil un panorama saisissant. A mes pieds et à une profondeur imposante s'ouvre un réseau de vallées verdoyantes et boisées où serpente le filet argenté de la Tzul : un rideau de bois épineux me dérobe la faille noire où roule et rugit le Nil-Bleu, où bondit la cataracte d'Alata, si bien décrite par Bruce. Au sud-ouest se dresse un pic isolé, qui a un nom romantique et sinistre, Aouala-Négus (le roi des vampires). C'est là, disent les Abyssins, que se réunit le sabbat des *bouda*, demi-vampires, demi-loups-garous, héros de mille histoires terribles qui rappellent tout à fait les légendes de la Hongrie.

« 16 février. — Nous sommes campés au sommet de la sierra d'Amid-Amid par un froid violent. De cette hauteur, je puis voir à cinq heures de marche vers l'ouest, estompées par la brume, les collines tourmentées de Sakala, au milieu desquelles jaillit la triple source du fleuve sacré, cette source du Nil-Bleu découverte, il y a moins de trois siècles, par le P. Paëz et ses collaborateurs, revue par Bruce en 1772. Je voudrais bien ajouter mon nom à ces grands noms; mais le district de Sakala est au pouvoir des rebelles, et la riante vallée de la Gumara, où nous entrons quelques heures plus tard, ne me console pas de ce mécompte. »

J'arrête ici ces souvenirs personnels, notés jour par jour, et je reprends le récit des événemens militaires. Tout alla bien jusqu'aux monts Sagado, où l'on entra en pays ennemi. Les rebelles paraissaient terrifiés et hors d'état de livrer bataille; mais la contrée envahie résistait passivement, essayant de rester neutre dans le conflit et refusant le tribut et les subsides aux deux pouvoirs belligérans. Théodore, qui avait négligé la question des approvisionnemens, dut s'avouer son erreur le jour où le fourrage manqua à ses propres chevaux. Il entra dans une colère furieuse, ordonna de piller toute la contrée et de brûler les villages. Deux heures après, vingt-deux villages brûlaient dans les monts Sagado et Mizan. On amena au négus un paysan qui, posté à la porte d'une église où les gens de la paroisse avaient caché ce qu'ils avaient de plus précieux, avait défendu le lieu sacré les armes à la main et blessé un maraudeur. Il alléguait qu'il avait été chargé par le négus lui-même de la garde de l'église. Le fait fut trouvé faux. « Quel est ce misérable, dit Théodore, qui abuse de mon nom pour commettre un mensonge? » Et il lui fit couper la main. Ces rigueurs exaspéraient les populations et n'avançaient pas les affaires. Un corps nombreux, lancé au sac du riche pays d'Arafa, se débanda pour piller, fut surpris par la cavalerie insurgée, ramené avec vigueur et perdit plusieurs centaines d'hommes. Après six jours d'hésitation, le négus ordonna la retraite. L'irritation de l'armée se traduisant par de nombreuses désertions, Théodore fit battre le pays par des masses de cavalerie qui égorgaient sans pitié tous les soldats surpris en flagrant délit de fuite.

De cette situation tendue naquit un complot, le plus redoutable qui eût encore menacé le pouvoir et les jours de Théodore. Plusieurs nobles de marque résolurent de surprendre le négus durant une de ces expéditions hardies qu'il faisait quelquefois, surtout la nuit, et de le mettre à mort. Le plus important des conjurés était le préfet de la province d'Alafa, qui, malheureusement pour lui, en avait fait la confidence à sa femme. Au moment où il montait à cheval pour rejoindre le camp impérial, la matrone vint à lui et le pria de lui acheter une robe de prix dont elle avait envie. Le mari

refusa, la dame lui dit très froidement : « Vous me le paierez! » propos dont il ne crut pas devoir s'inquiéter. Elle tint pourtant parole, car quelques jours après elle se présentait au négus et lui dévoilait tous les détails de la conspiration. Théodore, plus surpris qu'alarmé, la regarda dans les yeux et lui dit : « On ne fait jamais rien sans avoir un intérêt. Quel est celui qui vous a poussée à une révélation qui mène au supplice votre mari et votre fils? — J'ai pensé, dit-elle, que quelqu'un des conjurés vous révélerait la conspiration et qu'alors les miens étaient irrévocablement perdus. En venant vous la dévoiler, j'acquiers le droit de vous demander la vie de l'un d'eux, de mon fils, le seul qui me soit cher. » Théodore la congédia sans lui rien promettre. Le 1er mars 1863, vers cinq heures du soir, au milieu d'un bataillon formé en carré, dix-huit conjurés furent amenés devant le négus et eurent la main et le pied coupés; puis défense fut faite de leur donner aucun soin, et ils moururent tous après une agonie plus ou moins longue : quelques-uns furent dévorés par les hyènes. Le fils du préfet de la province d'Alafa ne fut pas plus épargné que les autres.

Ce complot avorté assombrit l'âme de Théodore, et ne fut sans doute pas étranger aux incidens du lendemain 2 mars. Ce jour-là, sur d'absurdes soupçons que je n'ai jamais pu éclaircir, je fus arrêté par ordre du négus et mis aux fers, ainsi que le naïb d'Arkiko. Celui-ci resta enchaîné un mois et reçut comme compensation un riche fief sur la frontière. Je fus relâché au bout de quelques heures, à la condition de demeurer prisonnier sur parole. Devra-Tabor me fut assigné comme résidence, avec faculté d'aller où bon me semblerait, dans un rayon de trente à quarante lieues. Il ne me restait plus qu'à assister en spectateur forcément oisif aux graves événemens que semblait présager la nouvelle attitude de l'Égypte envers l'Abyssinie.

L'Égypte en effet, excitée par les provocations verbales ou écrites du négus et les attaques dirigées sur ses provinces par les préfets abyssins du Wolkaït et d'Addi-Abo, avait fini par rétablir l'organisation du Soudan sur les mêmes bases qu'avant 1856, et avait envoyé à Khartoum, avec des pouvoirs à peu près illimités, un gouverneur-général nommé Mouça-Pacha, soldat énergique, mais administrateur despotique et vénal. Cet ancien esclave circassien, qui se vantait lui-même d'avoir fait émasculer ou décapiter quatorze mille hommes du temps qu'il commandait l'armée d'occupation de Nubie, était, dans l'opinion du vice-roi Saïd-Pacha, le seul chef capable de lutter d'énergie avec Théodore. Arrivé à Khartoum dès l'été de 1862 avec 4,000 réguliers et des canons rayés, il avait passé l'hiver à exercer ses troupes, et en janvier 1863 s'était mis lentement en marche vers le Gallabat, où il arrivait le 19 février, traînant

après lui de 10 à 12,000 hommes; il avait fait mine de menacer l'Abyssinie, mais il s'était borné à pressurer la province, qu'épuisa complétement cette occupation de neuf jours. Théodore, campé à près de quatre-vingts lieues de là, près du lac Tána, n'en bougeait pas, sous prétexte de « manger du poisson frais, » vu qu'on était en carême. A vrai dire, les deux généraux, braves tous deux, n'osaient pourtant point se risquer l'un contre l'autre. Le négus avait gardé souvenir du canon de Saleh-Bey, et les soldats de Mouça, ignorant que l'usage obscène de la mutilation des prisonniers avait été aboli par Théodore, avaient une peur effroyable de tomber vivans aux mains des Abyssins. Le négus comprit sans peine que les Égyptiens ne l'attaqueraient pas, et, rassuré de ce côté, il tourna toute son attention vers les insurrections qui pullulaient à l'intérieur. Un certain Terso s'était déclaré en révolte dans les districts montueux que baigne la Zarima; un parent assez proche du négus occupait le Kouara, et avait mis aux fers le préfet nommé par l'empereur; dans une autre partie de la même province, un *neggadé* ou simple marchand, nommé Kassa, s'était laissé tourner la tête par des prêtres qui lui avaient raconté de prétendues révélations du ciel et l'avaient convaincu que le règne de l'usurpateur était fini, que le sien à lui était venu. Bien qu'il payât peu de mine et ne fût nullement soldat, il avait réuni, disait-on, 4,000 hommes. Dans le Choa, dans le Tigré, s'agitaient aussi deux ou trois rebelles plus obscurs. Cette anarchie matérielle était la conséquence de l'anarchie morale où l'Abyssinie avait si longtemps langui : le négus avait vaillamment lutté contre elle au début de son règne, mais il commençait à se lasser. Une pensée unique et sombre absorbait son esprit : « Dieu, se disait-il, qui m'a tiré de la poussière pour supplanter les princes légitimes, n'a pas fait ce miracle sans motif. J'ai une mission, mais quelle est-elle? J'ai d'abord cru qu'il fallait relever ce peuple par la prospérité et la paix, et malgré tout le bien que j'ai fait je vois se lever plus de rebelles qu'au temps de la pire tyrannie. Il est évident que je me suis trompé. Ce peuple a la tête dure et a besoin d'être châtié avant d'être appelé à jouir des bienfaits de la Providence. Je vois à présent mon vrai rôle, je serai le fléau, le jugement de Dieu sur l'Abyssinie. » Et comme nouveau programme de règne il fit graver sur les affûts de ses obusiers : « le fléau des pervers, Théodore. »

Cette idée étrange eut pour effet de détruire les derniers scrupules qui le retenaient sur une pente funeste. Depuis la retraite du Godjam, l'armée était en proie à une fermentation menaçante : les agens secrets de Gualu pénétraient dans ses rangs, parlaient à ces hommes accablés de privations de l'abondance qui régnait chez leur maître à Djibela, des riches cantonnemens du Godjam et du Damot : aussi les désertions se multipliaient malgré des supplices sans

nombre, et la discipline se relâchait de jour en jour. Pour les retenir autour de lui, le souverain imagina de livrer, sous des prétextes futiles, les plus belles provinces de l'empire à tous les excès que peut commettre une soldatesque sans frein. Parfois il ne s'agissait que d'une razzia sur les chevaux, les mules, l'argent monnayé; le plus souvent c'était un ordre général et laconique : « *mangez* tout. » Pendant trois mois, de mars à juin 1863, quatorze provinces, d'une superficie égale à celle de la Suisse, furent ainsi *mangées* l'une après l'autre. Le prétexte qui servit pour le Dembea, le fleuron de la couronne d'Abyssinie, c'est que les habitans avaient laissé échapper un chef musulman interné chez eux. On raconte que lorsque les pillards rentrèrent au camp, le roi, assis sur une éminence, reconnut dans le butin la mule favorite de l'*abouna* Salama, qui habitait alors ses terres du Dembea, et qu'il s'écria : « Ah! les brigands, ils ont pillé sans mon ordre ma belle province du Dembea! » Et il versa quelques larmes qui ne trompèrent personne.

Le Beghemder fut à son tour saccagé sous prétexte que des insurgés du Godjam, fugitifs et désarmés, avaient trouvé un refuge dans je ne sais quel village. C'était le temps des semailles, vers le 1er juin, et le pays courait le risque de se trouver six mois plus tard en face d'une épouvantable famine. Les souffrances de la population touchaient médiocrement Théodore II, et pourtant il tuait ainsi sa poule aux œufs d'or, le pays qui l'avait nourri, lui et ses bandes, au plus fort des insurrections antérieures. Le premier lundi de juin, jour du marché de Devra-Tabor, une proclamation fut lancée. « J'ai châtié, disait le négus aux paysans, des provinces qui avaient caché mes ennemis, et malheureusement mes ordres ont été dépassés; mais je veux le bien du peuple, et j'ai commandé que ces choses ne se renouvelassent point. J'invite en conséquence le paysan à retourner à sa charrue, le marchand à ses affaires, et tous à reprendre en paix leurs occupations. » Cette proclamation fut accueillie avec des transports de joie; mais on vit bientôt qu'elle n'était qu'un odieux mensonge. Deux jours après, la nouvelle se répandit que les bandes sauvages de *ras* Enghedda s'étaient précipitées comme un torrent sur le Fogara, le Oanzaghié, riantes contrées dont le nom ne rappelle au voyageur que de gracieuses impressions. Cette rumeur n'était que trop fondée. Le pillage s'étendit jusqu'à Ferka; le sanctuaire vénéré de Baatha ne fut pas respecté.

Le négus, de ses camps de Vofarghef et d'Isti, où la dyssenterie et les privations décimaient ses troupes, ne cessait de diriger des razzias rapides sur les provinces ennemies. Il partait habituellement le soir, avec cinq ou six cents cavaliers, après avoir publiquement annoncé une excursion qui n'était jamais celle qu'il faisait réellement; il marchait toute la nuit et tombait le matin sur les ennemis

surpris et non préparés à la résistance. C'est ainsi qu'il envahit vers la fin de juillet la province d'Agaumider, où il cerna quelques milliers de déserteurs de son armée mêlés à des gens de Tedla-Gualu. Il fut sans pitié, passa tout au fil de l'épée, battit un des meilleurs généraux ennemis, qui avait quitté son service pour celui du rebelle, et publia partout un bulletin officiel qui portait à quinze mille le nombre des hommes tués dans ces deux affaires. Je suis convaincu qu'il quadruplait au moins le chiffre, d'autant plus qu'il n'avait, en entrant dans l'Agaumider, que quatre cents hommes auxquels il joignit en route quelques contingens fidèles. Après avoir saccagé cette province et l'Alafa, il rentra à Djenda, où il rejoignit le consul anglais, M. Cameron, de retour en Abyssinie après quatre mois d'absence. L'agitateur religieux du Kouara, le neggadé Kassa, s'était réfugié, à l'approche du négus, dans les *kolla* ou basses terres de la province. Le pays, terrifié par les dévastations des provinces voisines, ne se montrait guère disposé à le soutenir, et quand Théodore II eut ordonné aux populations du Kouara d'en finir avec le rebelle sous peine d'être traitées comme celles de l'Alafa, les Kuaranya coururent aux armes, battirent aisément Kassa, le prirent et l'amenèrent à Djenda (19 août). Le négus avait été violemment irrité par cette révolte au sein de la seule province de l'empire en laquelle il mît un peu sa confiance. « Tu as prétendu que mon temps est passé, dit-il à Kassa; mais quand cela serait, n'ai-je pas un fils pour me succéder, et en quoi a-t-il démérité? » Pour qui connaissait le négus, il était évident qu'il serait implacable pour l'audacieux qui avait douté de la solidité de son édifice dynastique. Kassa, sommairement condamné, fut lié à un arbre. Théodore s'assit froidement en face de lui, se fit apporter son fusil, visa, et en prononçant les paroles sacramentelles : « Au nom de la très sainte Trinité! » il lui envoya deux balles dans la poitrine. Les soldats présens criblèrent le cadavre de coups de lance et en firent un triste et informe débris.

Un événement prévu fit une heureuse diversion à ces scènes sanglantes. L'envoyé du négus à Paris revenait à Gondar vers les premiers jours de septembre, porteur d'une réponse du gouvernement français à la lettre de Théodore II. Celui-ci, fier de ce succès diplomatique, convoqua à Gondar tous les Européens établis en Abyssinie pour assister à la lecture du message impérial; mais il avait préalablement ouvert la lettre pour la livrer aux traducteurs, de sorte que le contenu en fut vite connu, et que je pus sans indiscrétion me concerter d'avance avec mon collègue britannique et les membres les plus influens de la petite colonie en vue d'une action commune sur l'esprit du négus dans le sens des instructions que j'avais reçues. La lettre officielle demandait en termes courtois, mais fermes, la

tolérance religieuse pour les missions catholiques romaines, protégées de la France. Je dois rendre cette justice aux missionnaires bâlois, que, dirigés par le consul anglais et par M. Martin Flad, leur principal *leader*, ils mirent un grand empressement à m'offrir leur concours sur cette question religieuse dans la voie de la tolérance, conforme, disaient-ils avec raison, à l'esprit du protestantisme éclairé.

Toute cette diplomatie fut dépensée en pure perte. L'empereur avait été assez irrité du passage de la lettre relatif aux missions romaines. « Je connais, avait-il dit, la tactique des gouvernemens européens quand ils veulent prendre un état d'Orient. On lance des missionnaires d'abord, puis des consuls pour appuyer les missionnaires, puis des bataillons pour soutenir les consuls. Je ne suis pas un rajah de l'Indoustan pour être berné de la sorte : j'aime mieux avoir affaire aux bataillons tout de suite. » Après une série de scènes curieuses et caractéristiques, Théodore répondit à ce qu'il regardait comme une provocation de la France par un ordre d'expulsion de son agent (28 septembre 1863). Je m'empressai de regagner Massaoua avant que la nouvelle de ma disgrâce, semée sur la route, ne m'attirât des tracasseries de la part des autorités locales. J'étais désormais réduit au rôle de témoin désintéressé, mais non indifférent, des événemens qui allaient se passer dans ce pays, auquel un mécompte qui m'était personnel n'avait enlevé aucune de mes sympathies. Ne m'étant point créé d'illusion, je n'en avais point à perdre.

J'avais noué de cordiales relations avec mon collègue anglais, le capitaine Cameron. Comme nous déjeunions ensemble le jour même du décret d'expulsion, M. Cameron me dit en riant : « Eh bien! collègue, les fers du négus sont-ils lourds? — Auriez-vous l'idée d'en essayer? répondis-je sur le même ton. — Eh! qui sait?... » Hélas! le vaillant officier ne croyait pas si bien dire.

II.

Mon expulsion laissait le champ libre à l'action d'un nouveau favori de Théodore. C'était l'agent français du négus dont j'ai parlé plus haut, un homme jeune, actif, très intelligent et très dévoué, mais dépourvu de tact et de conduite. Son aplomb et une certaine familiarité respectueuse qui n'est pas la plus maladroite des adulations avaient séduit le négus, qui, en sa qualité de soldat, aimait fort ces natures hardies, — *soldier-like*, comme disent les Anglais. C'était du moins un fruit d'une saveur nouvelle pour Théodore; il était excédé de l'obséquiosité lourde et craintive des missionnaires bâlois, qui, après lui avoir fabriqué des canons, en étaient venus à

lui fabriquer de l'eau-de-vie, et, tout en les appelant officiellement *ses enfans*, il les nommait dans ses momens d'humeur des *ghevès* (des cafards).

Vers cette époque, Théodore vit arriver à son audience un missionnaire anglais dont le nom a une notoriété légitime dans un certain monde religieux. C'était le révérend Stern, connu par un voyage hardi dans l'Yémen et par un excellent livre sur l'Abyssinie, *A Mission amongst the Falashas*. Reçu froidement une première fois par l'empereur, qui lui avait dit : « Je suis excédé de vos bibles! » il avait obtenu un permis de retour à Massaoua, et avait eu l'imprudence de n'en pas profiter aussitôt, de sorte qu'en le voyant présenter une seconde demande en octobre 1863, le négus lui dit sévèrement : « Vous m'avez gravement offensé en n'usant pas de la permission que je vous ai donnée. Comme vous êtes étranger, je vous le pardonne; mais ceux de mes sujets qui pouvaient et devaient vous éclairer seront châtiés. » Et il fit bâtonner si cruellement les deux serviteurs de confiance de M. Stern que l'un d'eux mourut la nuit suivante, et l'autre quelques jours après. M. Stern, témoin forcément muet de cette scène sauvage, avait involontairement mordu l'index de sa main crispée. Ce geste a une signification dans la mimique des Abyssins : c'est la menace de la colère momentanément impuissante. Théodore le vit, et il s'en émut si peu que, quand M. Stern fut rentré chez lui, il lui fit envoyer comme de coutume son souper de la table impériale; mais les courtisans ne tenaient pas le missionnaire quitte à si bon marché : ils réclamèrent le châtiment de l'audacieux étranger qui avait menacé sa majesté, et le négus, après avoir d'abord résisté en alléguant que M. Stern n'avait attaché aucun sens à son geste, céda probablement à la fausse honte de paraître reculer devant l'inviolabilité d'un sujet anglais. M. Stern, rappelé, fut brutalement couché à plat ventre et bâtonné moins rudement que ses malheureux serviteurs, mais assez pour garder longtemps le lit.

Une visite domiciliaire, exécutée à la suite de ces faits chez tous les agens des sociétés bibliques anglaises, amena la découverte de beaucoup de lettres et de notes écrites en allemand et en anglais, et relatives à la biographie du négus et aux derniers événemens d'Abyssinie. Théodore se les fit traduire, et ces notes, écrites sans parti pris par des gens désireux de garder souvenir de ce qui s'était passé sous leurs yeux, le mirent dans une véritable fureur. Il ordonna d'arrêter trois des inculpés les plus notables : les soldats, qui ne les connaissaient pas, jugèrent préférable de mettre aux fers tout le personnel européen des missions de Djenda et de Darna, dont deux jeunes femmes, Mmes Flad et Rosenthal. Le négus interrogea

séparément la première, espérant obtenir d'elle quelques aveux en l'intimidant; elle lui répondit simplement que « c'était la coutume des *Francs* de prendre note pour eux-mêmes de tout ce qui les frappait dans leurs voyages. » N'en tirant rien de plus, Théodore fit relâcher les deux dames et M. Flad, et, pour se donner les apparences de l'impartialité, il réunit à Gondar, comme en une sorte de haute cour, tous les Européens d'Abyssinie. Il y cita MM. Stern et Rosenthal, chez qui l'on avait fait les découvertes les plus accablantes. On lut les pièces du procès, et le négus demanda aux jurés quelle peine les lois d'Europe infligeaient aux gens qui parlaient ainsi du souverain. « La mort, répondit sans hésiter le président de cette commission; mais nous invoquons la clémence de votre majesté en faveur d'étrangers coupables par malentendu plus que d'intention. » Cet abandon apparent des accusés était, pour qui connaissait le négus, bien plus adroit qu'un plaidoyer, qui n'eût servi qu'à l'irriter, et eût perdu à la fois accusés, avocats et juges. « Je serai clément, dit Théodore. Je commue la peine que vous avez prononcée en celle des fers pour MM. Stern et Rosenthal. » Et s'adressant à ce dernier : « Comment avez-vous été, lui dit-il, assez léger pour juger un prince que vous ne connaissez pas et des faits que vous n'avez appris que par oui-dire? » C'était assez logique; mais M. Rosenthal eût pu objecter qu'il n'y a délit que là où il y a publicité. « Vous ignorez peut-être, ajouta le négus, que la loi de l'empire vous offre un recours dont je serais ravi de vous voir profiter en homme de cœur. Vous avez le droit de dire impunément de moi tout le mal qu'il vous plaira, pourvu que vous soyez prêt à soutenir vos dires, à cheval et le sabre au poing, contre un de mes champions. Le voulez-vous? » On devine comment cette proposition fut reçue par M. Rosenthal, qui de sa vie n'avait manié que les armes spirituelles de la théologie.

Ce qui avait le plus violemment blessé Théodore II dans les papiers saisis, ce n'était pas le récit des barbaries inutiles accomplies depuis deux ans, c'était le fait, — public pourtant et connu de tous les Abyssins, — qu'il était fils d'une marchande de *kousso*. « Qui a pu le révéler à ces étrangers? demandait-il avec une naïveté feinte. Sans doute quelqu'un de Gondar : c'est une ville de prêtres qui ne m'aime pas. Sus à Gondar! » Et il frappa la malheureuse cité, déjà épuisée par trois mois de séjour de l'armée royale dans ses faubourgs, d'un impôt énorme qui fut immédiatement payé. Le lendemain, il exigea le double, et comme les habitans ne pouvaient s'exécuter assez vite, il lança ses bataillons sur la ville, avec autorisation de la *manger*, c'est-à-dire de piller à discrétion. Rien ne fut respecté, pas même les églises : la vieille capitale des négus

fut réduite à porter envie aux plus misérables villages. Le quartier musulman, l'Islambiet, centre du haut commerce abyssin, étranger à toutes les révolutions, fut saccagé et presque détruit.

Quelque temps après, un acte arbitraire, dont la cause n'a pas encore été bien éclaircie, vint encore attrister les Européens qui résidaient en Abyssinie. Le consul anglais, M. Cameron, fut mis aux fers. Cette violation du droit des gens a donné lieu à bien des versions plus ou moins romanesques qui ont couru tous les journaux d'Europe, et qui se ressentent un peu de l'esprit bavard et railleur d'Alexandrie, d'où elles sont parties. L'explication la plus raisonnable est celle-ci. M. Cameron, en quittant l'Abyssinie en novembre 1862, avait emmené avec lui un agent que lui avait imposé le négus, sans doute un espion, que le consul avait congédié dès sa sortie du territoire de l'empire, ce qui avait vivement blessé Théodore. De plus, il venait de faire une longue excursion dans les districts cotonniers du Sennâr et du Gallabat, pour les étudier au point de vue des intérêts politiques et commerciaux de l'Angleterre. Théodore II, qui ne comprenait pas qu'un agent diplomatique pût s'intéresser à des choses commerciales, supposa que M. Cameron était allé se concerter avec ses mortels ennemis, les Égyptiens, et l'avait accueilli en conséquence. En dernier lieu, il avait été offensé de recevoir du *foreign-office* une lettre signée de lord Russell et non de la reine elle-même. « J'ai écrit à Victoria, dit-il avec humeur, et non à ce *monsieur Russell* (*ato Russell*), que je ne connais pas du tout. » Ce n'était probablement qu'un prétexte, car en janvier il avait reçu avec joie une lettre du gouvernement français, signée de M. Thouvenel : il est vrai qu'en remettant cette lettre à Théodore II je m'étais empressé de déclarer que M. Thouvenel était l'*afa-négus* (1) de Napoléon III. Quoi qu'il en soit, M. Cameron, enchaîné, fut enfermé et gardé à vue nuit et jour dans une tente voisine du quartier-général, au bord de la rivière Kaha. Il ne paraît pas que depuis dix mois cette affreuse situation ait eu un terme. Ses serviteurs et ses employés européens partagèrent son sort. Parmi eux était un jeune Irlandais de dix-huit ans qui, après avoir mené pendant quelques mois la vie périlleuse de chasseur d'éléphans en Nubie, avait été pris d'un irrésistible désir de voir l'Abyssinie et son souverain. Sachant que le négus aimait les scènes de guerre et de chasse, il lui apportait en présent un assez beau tapis où était figurée la scène bien connue du spahi Jules Gérard chassant le lion : il me l'avait montrée à Adoua avec satisfaction et s'en promettait merveilles. Il arriva juste au moment où M. Cameron venait d'être

(1) Littéralement *bouche de l'empereur*, orateur de la couronne. C'était jadis le premier emploi de la cour. Théodore II l'a supprimé comme étant une sinécure.

arrêté, et n'en fut pas moins bien reçu. Le chasseur présenta son tapis. « Comme ces Anglais sont impertinens! dit Théodore à ses officiers. En voici un qui vient me prédire par une peinture que les Turcs me tueront! Ne voyez-vous pas cet homme à *tarbouch* (1), ce Turc, qui tire sur un lion? Qui est le lion d'Éthiopie, si ce n'est moi? En attendant que les Turcs me tuent, mettez cet Anglais aux fers! » Le pauvre garçon demandait avec surprise : « Qu'ai-je donc fait? — Tu n'as rien fait, dit le négus radouci; mais comme j'ai enchaîné ton consul, tu ne peux pas m'aimer, *et qui ne m'aime pas ne doit pas marcher libre.* » Deux mois après, M. Cameron reçut un nouveau compagnon de chaîne : c'était le favori. Celui-ci, absent lors de l'arrestation, avait cédé à un bon mouvement en se rendant le matin à l'audience du négus et en le priant, au nom de son honneur de souverain civilisé, de mettre en liberté M. Cameron et ses amis. Malheureusement il parlait très mal la langue amharique, et il paraît que dans son trouble il substitua un mot impératif à un terme de conseil ou de prière. « Entendez-vous cet *âne*, dit Théodore, qui prétend me dicter ses ordres? Puisqu'il porte tant d'intérêt au consul, enchaînez-le avec lui! »

Tandis que les relations du négus avec les Européens devenaient de plus en plus tendues, la situation de l'empire ne cessait de s'aggraver. Les sévérités sans motif et sans mesure de Théodore avaient eu pour conséquence logique l'anarchie et la révolte. Immobile à Gondar, l'empereur abyssin voyait grandir autour de lui des insurrections dont le cercle menaçait de l'étreindre. Dans le Tigré, c'était Kassa Goldja, fils de ce Goldja que les habitans d'Adoua avaient tué en 1860, comme nous l'avons raconté. Il n'avait pas de drapeau politique, mais une *vendetta* à poursuivre contre ceux d'Adoua pour venger la mort de son père, dette sacrée dans les idées de l'Orient : il tenait la campagne depuis le Takazzé jusqu'au Mareb, et avait tenté un coup de main contre Adoua. Il avait été battu, mais les habitans avaient perdu dans l'action deux de leurs guerriers de marque, un fils de l'Anglais Coffin, ancien prince d'Antitcho, et Kokeb, l'orfévre de la couronne, le plus riche bourgeois d'Adoua. Goldja restait assez fort pour inquiéter tout le Bas-Tigré jusqu'à la fin de 1863. Plus important était le chef des rebelles du Kolla-Voggara, Terso-Gobhesié, dont les bandes tenaient le pays jusqu'à deux étapes de Gondar. Terso n'acceptait pour soldats que les gens qui prouvaient, en lui montrant leurs mains toutes déchirées par les pierres et les épines, qu'ils étaient hommes à mener au besoin et jusqu'au bout la vie d'insurgés mis hors la loi et traqués au fond des ravins et des cavernes. Cependant les marchands

(1) Le chasseur Gérard était en uniforme de spahi et coiffé d'un tarbouch.

louaient hautement la générosité de Terso et ses ménagemens envers les caravanes, qui contrastaient avec les saisies arbitraires de l'empereur Théodore. « Le négus est bien fort, disait ce chef, et peut-être Dieu lui réserve la victoire : si cela arrive et qu'il nous faille périr, laissons au moins le souvenir de gens de bien, purs de toute volerie. » Aussi montait-il rapidement dans l'opinion pendant que la popularité du négus baissait d'heure en heure. Cette impopularité, qu'il sentait bien, le rendait encore plus dur et plus violent. Une femme était venue se plaindre à lui d'excès commis par des soldats; il lui dit avec une brusquerie ironique : « Ces bagatelles ne me regardent pas, tu ferais mieux de te plaindre à Dieu. — Il est trop loin pour m'entendre, répliqua la femme; il est au Godjam, » c'est-à-dire avec le rebelle Tedla-Gualu. Celui-ci avait secoué, depuis la campagne de février 1863, la terreur involontaire que lui avait jusque-là inspirée le négus, et lui envoyait des messages provocateurs et ironiques qui l'exaspéraient jusqu'à la frénésie.

De cette situation violente et tragique sortit une mesure depuis longtemps prévue, l'une des plus déplorables du règne. Par un décret d'avril 1864, Théodore II proscrivit l'islamisme dans toute l'étendue de l'empire, et déclara rebelles tous les musulmans qui n'apostasieraient pas en mangeant des viandes signalées comme impures par le Koran. Cette mesure était tellement dans l'esprit de la politique théodoriste, qu'il est surprenant qu'elle n'ait pas été prise plus tôt. Cependant cet acte, même en laissant de côté la question de tolérance, était souverainement impolitique et injuste. Les musulmans étaient en Abyssinie dans la position fort subalterne qu'occupent les chrétiens d'Orient dans les états musulmans. Restés depuis des siècles étrangers au métier des armes, ils n'avaient jamais pris part aux troubles de l'empire, et se contentaient de s'enrichir par le commerce, qu'ils avaient en partie monopolisé. Aussi presque toutes les villes d'Abyssinie étaient musulmanes, soit en totalité comme Derita, Emfras, Alitiou-Amba, Haoussa, soit partiellement comme Gondar ou Mahdera-Mariam. La moralité privée des musulmans était généralement supérieure à celle de la population chrétienne. On ne pouvait leur reprocher que le commerce des esclaves, qui est peut-être la base de l'islamisme; mais le négus avait le droit de frapper des coupables convaincus de traite, il n'avait pas celui de proscrire un culte tout entier. D'ailleurs, par sa funeste mesure du rappel des lois contre la traite, il s'était montré le premier fauteur de ce crime social. Quoi qu'il en soit, le décret ne rencontra nulle part de résistance armée : les musulmans ne songèrent pas un instant à la possibilité d'une lutte de ce genre. La plupart se soumirent, comme

à Gondar; d'autres (ceux de Derita par exemple) quittèrent leurs maisons et leurs petites fortunes péniblement acquises et se réfugièrent dans les bois. J'ai connu à Massaoua un brave musulman de Gondar, nommé Adem-Kourman, que je vis en juillet dernier en proie à une affliction qui me fut expliquée. Il avait laissé à Gondar une fortune assez ronde et une fort jolie femme qu'il aimait beaucoup. Théodore, voyant qu'il s'obstinait à ne pas rentrer en Abyssinie, avait trouvé amusant de punir cet émigré en confisquant sa fortune et sa femme. Ce qui semblait attrister le plus le pauvre Kourman, ce n'était pas d'avoir vu sa femme passer aux bras de l'empereur : c'était de savoir que celui-ci l'avait convertie et fait baptiser!

III.

Les événemens que je viens de raconter ont assez fait connaître Théodore II pour qu'arrivé au terme de ce récit je n'aie pas besoin de m'arrêter beaucoup sur son portrait physique et moral. L'homme sur la tête duquel repose aujourd'hui le sort de l'Abyssinie a quarante-six ans. Il est de stature moyenne, d'un port imposant, d'une physionomie ouverte et sympathique. Ses traits, moins réguliers que ceux de la plupart des Abyssins, sont expressifs et mobiles, et n'ont rien de cette dignité d'emprunt qui marque certaines physionomies orientales d'un cachet d'insignifiance solennelle. Le regard est vif et perçant; les lignes arrêtées du profil expriment bien la ferme volonté qui a plié au joug le peuple le plus libre et le moins docile de l'Orient. Rigoureux pour les autres en fait d'étiquette, le négus s'en affranchit lui-même en matière de costume, et affecte un négligé qui du reste ne va jamais jusqu'au mauvais goût. Une simple casaque de soldat, un pantalon et une ceinture où sont passés des pistolets et un sabre anglais, et sur le tout une *chama* ou toge brodée, voilà son costume habituel. Il est quelquefois arrivé à des Européens qui lui étaient présentés d'hésiter à le distinguer dans la foule des pourpoints de soie (*balakamis*) qui l'entourent, et de commettre des méprises qui le divertissaient fort. Ce dédain de toute recherche luxueuse préside à tous ses actes : l'ameublement de sa tente est des plus simples, tandis que ses résidences de Magdala et de Devra-Tabor s'encombrent des soieries et des étoffes de la France ou des Indes. En campagne, il porte le bouclier noir et grossier du fantassin, tandis qu'à ses côtés trotte le page chargé du bouclier de parade, recouvert de velours bleu semé des fleurs de lis impériales.

Ce qui frappe tout d'abord en Théodore, c'est une heureuse com-

binaison de souplesse et de force, de force surtout. Né orgueilleux, violent, porté au plaisir, il commande à ses passions en ce sens qu'elles ne lui font jamais dépasser les limites qu'il s'est tracées. On l'a injustement accusé d'ivrognerie, et moi-même j'ai accueilli sur ce point des informations que j'avais lieu de croire plus exactes. Il est sobre, mange peu, et ne boit jamais jusqu'à une surexcitation marquée, encore moins jusqu'à une ivresse brutale, plus digne d'un roi yolof ou mandingue que d'un souverain de la chrétienne Abyssinie. Quant aux femmes, elles n'ont jamais eu la moindre influence sur sa vie publique. J'en excepte toutefois sa première épouse, la bonne et regrettée Tzoobedje, pour laquelle il eut une sorte de culte. C'était d'ailleurs la compagne fidèle de ses jours d'épreuve, et quand il la perdit, il y a sept ou huit ans, il vit dans cette mort un châtiment que le ciel lui infligeait pour avoir fait brûler vive une femme au Godjam. Tzoobedje l'avait maintenu dans la vie simple et dans les pieuses pratiques d'un Abyssin du vieux temps, et quand elle fut morte, il vécut dix-huit mois dans la continence la plus austère.

Un mariage d'ambition a été la cause indirecte des désordres qu'il a depuis affichés. Pour en finir par une sorte de fusion avec les prétentions de la famille d'Oubié, il a épousé, il y a six ans environ, la fille de ce dernier, la jeune et belle Tóronèche, qui avait dans toute l'Abyssinie la réputation d'une princesse accomplie. Spirituelle, instruite, charmante, elle n'avait guère d'autre défaut que l'orgueil obstiné qui est un travers assez général chez les Abyssines d'un certain rang. Pendant deux ou trois ans, l'union la plus parfaite régna dans cet intérieur : Théodore avait pour sa gracieuse compagne une tendresse où l'orgueil entrait pour une grande part, et quand elle lui eut donné un fils, il réunit tous les grands dans une fête théâtrale où il leur montra le nouveau-né en disant : « Voici celui qui règnera sur vous! » Il est douteux que les assistans aient pris au sérieux cette parole, contre laquelle les fils aînés du négus avaient droit de réclamer. Un jour, à l'occasion des fêtes de Pâques, la princesse demanda à son mari la grâce de quelques chefs tigréens retenus dans les fers pour leur attachement à Oubié. Cette demande légitime excita au plus haut point les soupçons de l'irritable négus. « Qu'est-ce à dire? répliqua-t-il : est-ce que tu préférerais ton père à moi? — Peut-être bien, » répondit l'altière princesse. Elle avait à peine parlé, qu'un violent soufflet tomba sur sa joue. Bell, qui voulut intervenir, en reçut un autre. Oubié, qui depuis le mariage était rentré en faveur, fut mis aux fers, et n'a pas recouvré depuis sa liberté. En outre le négus, pour piquer sa femme au vif, prit aussitôt quatre favorite

dans les rangs les plus infimes. Cette première boutade passée, il les renvoya toutes, sauf une seule, une femme des Yedjo-Gallas, qui n'a aucun des charmes physiques ou moraux de Tóronèche mais qui retient habilement son capricieux amant par une foule de soins et d'attentions que la fière Tóronèche a eu l'imprudence de dédaigner. Ce qui montre bien l'abaissement du caractère national, c'est que le monde qui entoure le négus a pris son parti du scandale. L'église seule proteste par la voix de quelques prêtres hardis. Aux fêtes de Pâques, Théodore II, obligé par décorum de communier, n'obtient l'absolution qu'à la condition de promettre de changer de conduite. Il va voir alors l'*iteghé*, qui exerce encore un certain ascendant sur lui, car il est fier, malgré ses infidélités, d'être l'époux d'une femme si admirée. Il passe une heure à s'entendre dire en face les vérités les plus mordantes et les plus dures, et si parfois il s'emporte et menace, l'iteghé lui rappelle froidement que jamais négus n'a tué sa femme, et qu'elle sait bien qu'il n'osera pas commencer. Théodore revient ensuite, un peu honteux, à sa petite cour, fait sa confession publique, déclare « qu'il est bien le pécheur le plus scandaleux de l'Éthiopie, qu'il l'est malgré lui, que c'est une victoire du démon, victoire qui doit nous faire sentir notre faiblesse et notre néant... » Il promet finalement qu'il tâchera de mieux faire, et congédie la favorite. Les pâques faites, il la reprend, et à celle-ci en ajoute parfois une seconde.

Dans ces écarts, tout chez le négus est calculé pour l'effet. Il est théâtral, *fakerer*, comme disent les Abyssins : c'est juste la nuance que le grand comique latin rend par *gloriosus*. Nul n'a plus que lui la pose, le geste, la voix de la royauté qui commande; il préside admirablement un conseil, une assemblée, et son éloquence, vive, colorée, manque rarement son but. Avec un mépris affecté pour les lettrés, qu'il appelle *azmari* (histrions), il est lui-même un lettré de premier ordre; il a beaucoup cultivé l'amharique, langue usuelle de l'Abyssinie (1), et des juges compétens m'ont affirmé que ses lettres sont des modèles en cette langue. Il aime volontiers à écrire : ses lettres, mystiques de forme, souvent obscures, sont des chefs-d'œuvre de diplomatie africaine. C'est là surtout qu'il faut, comme on dit, *lire entre les lignes*.

Le nom de Cromwell m'est souvent venu à la mémoire en entendant parler le négus ou en lisant ses lettres. Il rappelle le fameux protecteur par le pathos théologique dans lequel il enveloppe les inspirations de sa politique mystérieuse. Il subit évidemment, à son insu, les impressions de sa première éducation scolastique et

(1) La langue des livres est surtout le *ghéz*, langue morte qu'écrivent et parlent seulement les gens d'église et les légistes. C'est le latin de l'Abyssinie.

monacale. Chez lui, le théologien a dicté au souverain des actes impolitiques et des rigueurs inutiles, comme l'affaire d'Azazo, au début de son règne. J'ai dit qu'Azazo était une petite ville de marchands théologiens, qui soutenaient sur la nature du Christ une opinion fort subtile légèrement entachée d'hétérodoxie. Le haut commerce de Gondar appartenait à cette secte, dont les idées, peu dangereuses pour la paix publique, offusquèrent le négus. Il réunit à Gondar un concile qu'il présida en personne, et où les dissidens argumentèrent chaudement contre l'ignorant *abouna* et ses courtisans orthodoxes. Théodore résuma les débats et demanda aux gens d'Azazo : « Reconnaissez-vous l'*abouna*, oui ou non, comme votre chef régulièrement nommé ? — Oui, répondirent-ils sans hésiter. — En ce cas, mes enfans, reprit le négus, vous êtes des séditieux, si vous pensez autrement que l'*abouna*, chef régulier de l'église, et que moi, protecteur temporel de la même église. Vous allez en conséquence abjurer votre erreur, sans quoi le bourreau de l'empire fera tomber vos têtes ici même. » Le bourreau de l'empire était là en effet, armé de sa lourde épée. Les dissidens, décontenancés, firent observer que c'était brusquer trop vivement l'action de la grâce, et demandèrent trois jours pour réfléchir. Théodore les leur accorda, leva la séance et les fit enfermer sans vivres et sans eau dans la salle du concile. Je n'ai pas entendu dire qu'un seul d'entre eux ait attendu pour abjurer le soir du second jour. On ajoute, et je le crois sans peine, qu'ils n'ont abjuré que des lèvres.

Il y a dans les montagnes voisines de Gondar une peuplade à demi sauvage, timide et inoffensive, dernier vestige d'une population qui a probablement précédé les Abyssins actuels dans la possession du sol. Les Kamantes (c'est le nom de cette tribu) pratiquent, à l'ombre de leurs forêts, un paganisme mystérieux, et n'ont pas d'autre industrie que d'approvisionner la capitale du bois de chauffage dont elle manque. Théodore songea un instant à les faire baptiser de force et en masse; mais un courtisan à qui il communiqua cette idée lui fit judicieusement observer « que le jour où les Kamantes, devenus chrétiens, seraient les égaux des autres Abyssins, ils ne daigneraient plus apporter leurs fagots à la ville, et que Gondar, par suite, ne serait plus habitable. » Ce motif de prudence mondaine préserva ces pauvres gens d'une persécution gratuite.

Il y a environ cinq ans, le gouvernement français réclama, par l'organe de son consul, la libre prédication du culte catholique romain dans l'empire. Théodore répondit par une lettre curieuse dont voici le sens : « Il est vraiment scandaleux pour la chrétienté qu'elle soit divisée en cinq ou six communions ennemies, tandis que l'islamisme offre un corps bien discipliné. Pourquoi un concile œcu-

ménique ne serait-il pas appelé à formuler une doctrine que tout le monde chrétien serait ensuite tenu d'adopter? Les pontifes occupant les cinq patriarcats *égaux* de la chrétienté, Alexandrie, Antioche, Rome, Constantinople, Jérusalem, prononceraient souverainement sur la question de savoir si l'église doit avoir un chef, et si ce chef doit être à Rome ou bien ailleurs. Je suis prêt à me soumettre aux décrets d'un semblable concile; mais jusqu'à ce qu'il soit convoqué, je reste dans mon ancienne foi, qui est celle de mes pères, et je ne permettrai pas d'en prêcher d'autre, car il ne doit pas y avoir deux religions dans un état bien gouverné. » Fidèle à ce programme, Théodore ne permet aucune attaque contre l'église officielle, qu'elle vienne des protestans ou des catholiques. Tout en témoignant de son obéissance à l'église nationale, Théodore ne se croit pas tenu aux mêmes égards pour un clergé dont l'influence entrave sa politique, et dont le chef, *abouna* Salama, est un conspirateur incorrigible et notoire. Salama, pendant les dix premières années de son pontificat, traitait les princes abyssins avec la morgue d'un parvenu qui se sent appuyé par les masses. On lui rapporta un jour que l'*iteghé* Menène, dans un moment d'humeur, l'avait appelé esclave par allusion à la somme payée au patriarche d'Alexandrie pour sa nomination. « Oui, dit Salama, je suis un esclave, mais un esclave de prix, puisque j'ai été payé 7,000 talaris. Si l'on mettait l'*iteghé* en vente au marché de Metamma, on ne trouverait pas 12 talaris pour elle. » Avec Théodore, les rôles changèrent vite, témoin l'anecdote suivante, qui a trop le cachet abyssin pour que je substitue mon récit à celui du narrateur, simple *bacha* (capitaine) dans la garde. « Un dimanche matin, vers six heures, je suis appelé chez le négus. J'y vais en tremblant, car c'est mauvais signe d'être appelé près de lui si matin. Sa majesté me dit : « Bacha George, va trouver l'*abouna;* appelle-le âne, appelle-le chien. Va! » Je frappai la terre du front, et je répliquai : « Sire, je suis prêt à obéir; mais daignez réfléchir que je suis un simple capitaine, et que vos paroles sacrées auront plus de pouvoir en passant par la bouche d'un *ras* (colonel) (1). — Tu as raison, me dit gracieusement le négus, » et il fit appeler le *ras* de service. » Je connais Salama, et je ne doute pas qu'il n'ait répondu par un profond salut à cet étrange message. Tout cela pourrait bien finir assez mal pour l'un de ces deux ennemis rusés, circonspects, irréconciliables. Déjà, il y a moins de trois ans, l'*abouna* a été enfermé quelque temps à Magdala, et la rigueur de sa captivité n'a été qu'imparfaitement masquée par les égards extérieurs dont il était entouré.

(1) *Ras*, titre civil, veut dire connétable, et dans la hiérarchie militaire il se traduit par colonel.

Le négus est un homme instruit au point de vue abyssin, c'est-à-dire qu'il est versé dans l'histoire nationale, la théologie, et qu'il se rend assez bien compte de l'état de l'Europe contemporaine. Quant à notre civilisation, il m'a paru la priser très fort au point de vue matériel, tandis qu'au moral il la plaçait assez bas. On s'expliquera ces préventions en songeant que les cinq sixièmes des Européens que l'amour des voyages ou le désir de faire fortune attirait en Abyssinie y ont laissé les souvenirs les moins propres à faire aimer ou honorer le nom *franc*. Les troubles du Tigré, en rendant le nom de l'Abyssinie plus familier à nos oreilles, avaient attiré dans ce pays nombre de chercheurs d'aventure, ingénieurs, fondeurs, officiers instructeurs à brevets problématiques. J'en ai connu un qui, ayant fait de fortes avances de fusils à Negousié, eut l'audace, après la mort du prétendant, d'aller présenter au vainqueur la note des frais de fabrication. Théodore donna en riant 100 talaris à cet homme et le mit à la porte. Aujourd'hui une pareille plaisanterie aurait d'autres suites.

Il n'est pas étonnant qu'avec de semblables idées le négus soit peu disposé à favoriser l'émigration temporaire de ses sujets, soit en Europe, soit dans les pays musulmans. Il trouve son compte à nourrir chez son peuple l'idée orgueilleuse que l'Abyssinie est le centre et la perle du monde, mais lui-même sait parfaitement à quoi s'en tenir là-dessus. S'il n'ose pas empêcher les fidèles Amharas de faire le pèlerinage de Jérusalem, il fait ce qu'il peut pour les en dégoûter, et quand ils en reviennent, il aime à les interroger publiquement sur les beautés de la Terre-Sainte comparée à l'Abyssinie. Les pèlerins s'empressent de déclarer que la terre d'Israël est aride, pelée, nue et maudite, avec un grand marais salin et plombé, avec un fleuve auprès duquel le Takazzé serait une véritable mer. Théodore se tourne alors vers l'auditoire : « S'il en est ainsi, dit-il, de la Terre-Sainte, du sol que Dieu lui-même a choisi pour son peuple, que doivent être les autres pays d'Occident! Bénissons Dieu, mes amis, d'être nés dans ce paradis terrestre qu'on nomme l'Abyssinie. »

La bravoure personnelle du négus n'a jamais été révoquée en doute; il n'est même que trop porté à s'exposer dans une bataille et surtout dans un de ces duels brillans où sa supériorité de soldat lui a toujours assuré la victoire. Sans parler de ceux que j'ai racontés, il en a eu de plus récens, celui par exemple où il a tué d'une balle au front le meilleur des généraux de Tedla-Gualu, il y a quatre ans. Il est magnifique à la tête d'un escadron lancé à toute bride, quand, enivré de mouvement et de fumée, il jette d'une voix pleine et brève son cri de guerre : *Abba Sanghia!* Ses talens de général et de stratégiste sont plus discutables. La campagne du God-

jam, à laquelle j'ai assisté, a été si décousue et si pitoyable, que je me suis demandé sérieusement si Théodore ne faisait pas durer la guerre par calcul. Sa tactique a un cachet mystérieux et sinistre bien fait pour frapper les imaginations. Ainsi, après quelques jours de repos, l'armée reçoit l'avis de se tenir prête à marcher le lendemain dans une direction donnée, au sud par exemple. Deux heures après, au coucher du soleil, le négus monte à cheval, impassible et taciturne. Trente fusiliers choisis se groupent autour de lui, cinq ou six cents cavaliers sûrs le suivent à cinq pas; il se dirige au nord ou à l'ouest, nul ne sait où et ne tient à s'en informer. Quelques jours se passent sans nouvelles, puis on apprend que Théodore a surpris, après une longue marche forcée où il a recueilli des renforts épars dans les cantonnemens, une province rebelle où il a fait un massacre formidable. Enfin une proclamation impériale est lancée dans tous les districts. « Écoutez ce que dit *Djan-Hoï* : « J'ai châtié les pervers, j'ai tué vingt-deux mille hommes; paix aux honnêtes gens, et que nul ne s'inquiète! »

Par un contraste que comprendront ceux qui l'ont vu de près, ce terrible homme aime les actes de bienfaisance, adopte des orphelins, assure leur avenir, les marie de sa main, ne les perd jamais de vue. Il adore les enfans, et a pour eux des attentions et des câlineries de grand-père; ils lui font sans doute oublier les bassesses et les trahisons dont il se croit entouré. « Il n'y a pas un de vous qui m'aime, dit-il parfois aux courtisans qui l'entourent. Les gens qui remplissent mes prisons sont plus heureux que moi, car il y a des gens qui les aiment et pensent à eux. Quand je serai mort, il n'y aura pas un de vous qui jettera une poignée de terre sur mon tombeau! » A cela on pourrait répondre qu'il a tout fait pour se rendre redoutable et qu'il n'a rien fait pour gagner les sympathies. Sa défiance systématique a jeté dans les fers presque tous les représentans de la féodalité de l'empire. Cette féodalité a engendré tous les maux qui ont précipité l'Abyssinie dans l'abîme où elle roule depuis un siècle et plus; cependant, pris individuellement, la plupart de ces grands vassaux étaient des hommes d'une nature fière, digne et estimable. Je n'en citerai que deux, qui vivent toujours, Balgada Arœa et *ras* Oubié (qu'il ne faut pas confondre avec le vaincu de Dereskié). Ce dernier est un beau vieillard d'une figure douce et fine, qui comprend les Européens et les aime. La compagne de sa longue existence vint partager ses chaînes; le négus essaya de les intimider et de les séparer par un divorce : ce fut en vain. « Votre majesté, lui dit la noble femme, peut nous faire périr; elle ne peut nous séparer, car le ciel nous reste. »

L'arrestation de Balgada fut caractéristique. Sous prétexte de venir

rendre hommage au négus, il s'était présenté à lui à la tête d'une armée de Tigréens, comme pour le braver. Théodore n'était pas homme à se laisser provoquer de la sorte; il reçut gracieusement Balgada, le fit dîner avec lui, lui prit le bras pour lui montrer l'intérieur de son camp, et à la fin de cette promenade amicale le fit jeter aux fers. Balgada s'emporta, injuria Théodore, qui assistait, impassible, à l'exécution de ses ordres, et lui demanda quel crime il avait commis. « Aucun, répondit le négus. Je t'arrête parce que le Tigré t'aime et que tu es assez fort et assez fou pour faire une nouvelle révolution. — Fais-moi donner un cheval et un sabre, disait Balgada exaspéré, et prouve-moi le sabre au poing que tu es digne du trône! — Dieu m'en garde! répliquait Théodore sans s'émouvoir. L'Abyssinie a bien eu assez de paladins sans cervelle comme toi, et c'est ce qui l'a perdue. Il lui faut aujourd'hui un maître et de l'ordre. Va, *et que Dieu te délivre!* » Ce mot n'était pas, comme on pourrait le croire, une raillerie amère; il faut plutôt le traduire ainsi : « Prie Dieu d'amener des jours assez calmes pour que je puisse, sans danger pour la paix publique, rendre la liberté à toi et à tes pareils. »

Nous avons conduit le lecteur au cœur même des événemens contemporains. Que conclure de cette série de luttes confuses que nous avons essayé de raconter? Il est bien certain que depuis neuf ans l'Abyssinie entière se résume dans un seul homme. De tous les rivaux plus ou moins factices qui ont été opposés à Théodore, pas un n'a été un prétendant sérieux. Le plus fort, Agau Négousié, était l'indécision même et le jouet de mille intrigues. Le dernier des rois fainéans, Iohannès, à qui certains politiques européens ont songé, est un homme de mœurs douces, un lettré, un poète, mais un prince sans prestige et sans caractère. Le terrible souverain devant lequel tremble l'Abyssinie parle à Iohannès avec soumission, l'appelle *mon maître*, n'oserait pas s'asseoir devant lui, mais le laisse froidement s'éteindre dans la misère, au fond du palais désert de ses ancêtres que l'ironique générosité du négus lui a laissé. Reste Tedla-Gualu, dont les fauteurs d'insurrection cherchent à faire un grand homme; c'est simplement un petit prince habile, qui se rend pleine justice en évitant toute prétention à la couronne, et qui ne demande qu'à vivre en souverain dans son fief du Godjam, sans avoir à payer tribut à qui que ce soit.

Théodore II tient avant tout à perpétuer sa dynastie, et avec elle l'empire qu'il a restauré. Il affecte là-dessus une confiance inébranlable : est-elle bien réelle? Voici, en tout cas, comment il raisonne : « Dieu a promis l'avenir à la maison de David. De cette maison, je suis le seul héritier parmi tous les souverains contemporains : l'a-

venir est donc à moi, ou du moins à ma lignée. Je puis succomber, mais ma lignée doit triompher, car les prophéties ne peuvent mentir. » Il a deux fils adultes de sa première femme. Le premier est une sorte de Caliban vulgaire, méprisé et détesté de son père, qui l'écarte avec soin de tout rôle politique. Sa férocité rendrait jaloux un roi de Guinée : à la suite de je ne sais quelle émeute insignifiante qu'il fut chargé de réprimer, il envoya à son père une corbeille pleine d'yeux arrachés. Quelquefois il introduisait dans l'oreille des patiens des cartouches auxquelles on mettait le feu pour leur faire sauter le crâne. Ivrogne et bavard, il allait boire l'hydromel chez quelques grands officiers et leur dire du mal du négus. Celui-ci, averti, le mit quelque temps aux arrêts dans une écurie à ânes, en lui disant « qu'il y serait en famille. » Tout autre est le second fils, *dedjaz* Mechecha, jeune prince de vingt-deux ans, qui s'est rendu si populaire dans le gouvernement du Dembea, dont il fut investi vers 1861, que Théodore a cru prudent de le rappeler. « Que signifie cette recherche de popularité? lui dit-il durement. Est-ce que tu aurais la pensée de faire comme Absalon, de t'emparer de la faveur du peuple pour supplanter ton père? » Les hommes influens qu'effraient les violences sans frein de Théodore espèrent beaucoup en Mechecha, et nul doute qu'en cas de mort du négus actuel les plus sages ne se rallient autour de ce jeune homme brave et sympathique; mais aura-t-il pour dominer ce peuple capricieux la main de fer de son père? Il est au moins permis d'en douter.

Devant l'incapacité presque absolue des Abyssins à se gouverner eux-mêmes, de bons esprits, préoccupés avant tout de paix et d'ordre, ont prononcé le mot d'intervention étrangère. C'est aller trop loin; ce sont là des remèdes extrêmes auxquels il ne faut recourir que là où l'ordre social est profondément atteint. On a cru aussi que le gouvernement anglais, à bout de patience, se préparait à agir vigoureusement contre le souverain de l'Abyssinie. Des renseignemens auxquels on a tout lieu d'ajouter foi permettent d'affirmer au contraire que le *foreign-office* use des plus grands ménagemens pour obtenir à l'amiable la liberté de ses nationaux, et évite avec soin tout ce qui pourrait pousser le négus à une de ces sanglantes folies qui malheureusement ne surprendraient personne. Cette prudence est louable et a l'avantage de préparer une solution désirable sans engager l'avenir; mais, quoi qu'il arrive, cette question de l'avenir se dressera toujours devant les grandes puissances que les événemens ont créées arbitres des destinées de l'Orient chrétien. Il faudrait une grande étroitesse d'idées pour ne voir la question d'Orient que sur le Bosphore ou aux lieux saints : c'est une question à mille faces, toute positive pour les uns, toute philosophique

pour les autres, imminente pour tous. Elle sommeille et menace d'éclater partout où se trouve engagé un grand intérêt européen, commercial, humain, religieux, car toute question chrétienne qui entre dans le domaine politique devient forcément une question européenne. Le Levant nous a gardé bien des surprises qui nous ont souvent trouvés au dépourvu : ce n'est pas la faute des gouvernemens, occupés de mille soins divers; c'est celle des informateurs attitrés, agens diplomatiques, voyageurs en mission, savans, qui auront négligé de chercher la vérité ou qui l'auront plus ou moins innocemment travestie. C'est la mienne aussi, si je n'ai pas réussi par cette étude à mettre en pleine lumière un fait indiscutable et une conviction que chacun peut discuter. Ce fait, c'est que ce peuple abyssin, où le vulgaire voit une sorte de peuple nègre à peine moins féroce et moins abruti que les autres, est une forte, vivace et intelligente nation, sœur de l'Europe par les traits physiques et plus encore par son étrange civilisation, qui nous reporte aux temps les plus curieux du moyen âge; c'est que Théodore est un des hommes les plus remarquables de ce siècle, un homme de génie submergé dans un milieu barbare, et qu'une fatalité parfois méritée pousse aux abîmes. La conviction que je voudrais faire partager aux esprits sérieux, c'est qu'un peuple qui a eu l'énergie de conserver en pleine Afrique, et cerné par la double barbarie musulmane et païenne, tant de grandes et nobles choses, à commencer par le christianisme, mérite la tutelle efficace et réparatrice de l'Europe. Faire abstraction de mesquines rivalités, de questions étroites de secte ou de prétendues légitimités, aider l'Abyssinie à retrouver l'ordre et l'unité sans le despotisme, à se constituer un gouvernement énergique, éclairé, ami de l'Europe, à chercher en elle-même les élémens de sa rénovation, suivant le programme (depuis trop oublié) de Théodore II, — voilà certes une politique large, élevée, nullement chimérique et sentimentale, n'en déplaise à ceux qui regrettent que la France ait sauvé la Grèce en 1827. Cette politique n'a jamais été perdue de vue par les deux représentans français et anglais que le hasard et leur propre volonté ont mêlés aux affaires contemporaines d'Abyssinie. J'ajouterai que ces épreuves mêmes n'ont en rien altéré leur foi dans l'avenir d'une nation qui n'est pas sans quelque dessein secret de la Providence restée seule libre et chrétienne au milieu de cette Afrique dégradée et perdue. Qu'il me soit permis au moins de l'affirmer pour moi-même.

GUILLAUME LEJEAN.

LES

EXPOSITIONS UNIVERSELLES

LEUR INFLUENCE SUR L'INDUSTRIE CONTEMPORAINE.

I. *Rapports des membres de la section française du jury international sur l'exposition universelle de 1862*, publiés sous la direction de M. Michel Chevalier, 6 vol. — II. *Rapports des délégués des ouvriers parisiens à l'exposition de Londres*, 1 vol. — III. *Rapports des délégués lyonnais*, 1 vol.

La cause des expositions universelles est définitivement gagnée. Ce n'est pas qu'il y ait jamais eu aucun doute sur le mérite de l'idée qui rapprochait dans une même enceinte tous les produits du globe. Évidemment, ce rendez-vous général, où les différentes nations apportaient les richesses de leur sol ainsi que les créations de leur travail, cette éloquente comparaison de leurs ressources et de leurs forces productives, cet enseignement mutuel qu'elles échangeaient directement et face à face, tout cela procédait d'une idée à la fois grande et juste, et ne pouvait manquer d'être applaudi; mais d'un autre côté, même après le succès si éclatant des expositions de 1851 et de 1855, il était permis de craindre qu'un tel spectacle, par sa grandeur même, ne se prêtât point à de fréquentes représentations. Les gouvernemens et les industriels voudraient-ils et pourraient-ils s'imposer à de courts intervalles les soins, les embarras, les dépenses qu'entraîne une exposition universelle? Les peuples ne devaient-ils point se lasser et se blaser à la vue de ce tableau se déroulant comme un panorama sans fin? L'exposition de

1862 a dissipé ces incertitudes. Par le nombre, par la variété et par l'éclat des produits, elle a été de beaucoup supérieure aux deux expositions qui l'ont précédée; l'empressement des spectateurs, loin de se ralentir, a été plus curieux et plus vif, et l'on doit être bien convaincu que les expositions universelles peuvent impunément se multiplier; elles sont devenues une nécessité, une institution de notre temps.

Si, au point de vue pratique et purement industriel, ces expositions, en propageant les meilleurs modes de fabrication et en répandant la connaissance des produits nouveaux, sont appelées à rendre de très grands services, elles nous paraissent surtout intéressantes et utiles à raison de l'influence qu'elles doivent exercer sur la législation qui régit les conditions du travail. En même temps qu'elles excitent l'attention du manufacturier, elles provoquent les études de l'économiste, qui n'en est plus réduit à dogmatiser d'après des principes abstraits, et qui peut désormais rechercher sûrement et saisir sur le vif, non-seulement les caractères de l'industrie chez les différentes nations, mais encore les causes de la supériorité ou de l'infériorité que révèle la comparaison des produits. Les gouvernemens l'ont bien compris : après avoir pourvu aux mesures nécessaires pour faciliter à leurs nationaux l'accès du grand concours qui s'ouvrait à Londres, et pour organiser dans les conditions les plus libérales la partie matérielle de l'exposition, ils ont apporté le plus grand soin au choix des commissaires destinés à former le jury international, de manière à obtenir une étude éclairée et compétente des procédés industriels et des régimes économiques.

En 1862, cette étude offrait pour la France un intérêt tout particulier. Par le traité de commerce conclu avec l'Angleterre, nous venions de faire un pas décisif vers la liberté des échanges. Cet événement considérable était l'objet des appréciations les plus contradictoires : les uns y voyaient la ruine, les autres le développement de notre industrie. Déjà le débat s'était engagé dans l'enquête à laquelle avait procédé le conseil supérieur de commerce, chargé de fixer le taux des droits de douanes qui devaient remplacer les prohibitions ou les taxes prohibitives. L'exposition pouvait l'éclairer de la plus vive lumière en mettant les produits français en présence des produits étrangers, et notamment des produits anglais, si redoutés par nos manufacturiers. Il s'agissait donc d'une épreuve presque solennelle où l'industrie devait fournir la mesure des efforts qu'elle avait accomplis depuis l'exposition de 1855, et de ceux qu'elle devait accomplir encore sous l'aiguillon d'une concurrence devenue plus active et plus directe. Le traité de commerce allait

être jugé sur pièces, par-devant le public européen, à l'aide de témoignages irrécusables, car dans ce grand procès tous les intéressés étaient appelés à comparaître avec les produits de leurs usines. C'était là une tâche difficile en même temps qu'une grave responsabilité pour la commission française, qui devait non-seulement concourir à la distribution des récompenses, mais encore prononcer un jugement entre les industries rivales, étudier les forces productives de chaque pays, et pressentir les destinées que la réforme économique réservait aux manufactures nationales. La commission, présidée par M. Michel Chevalier, n'a point failli à cette tâche, et la collection de ses rapports est un véritable monument de science et de pratique industrielles dont une éloquente introduction forme le frontispice : monument élevé à l'honneur de notre génération laborieuse et libérale, et surtout, disons-le tout de suite, à l'honneur de l'industrie française, dont cette dernière épreuve a consacré les ressources et la vitalité (1). Fidèles au programme qui leur avait été tracé, les rapporteurs ne se sont point contentés de signaler les merveilleux perfectionnemens réalisés, à l'étranger comme en France, dans les diverses branches de travail, et de montrer à quel point, sous l'influence incontestable des expositions universelles, et par le grand courant d'émulation qui s'est répandu sur toute la surface du globe, la production générale s'est améliorée et multipliée; ils ont saisi l'occasion d'étudier les lois et jusqu'aux simples règlemens qui président à la création des produits; ils se sont livrés à un examen approfondi de la législation française, comparée avec les législations étrangères. De cet examen sont sortis des propositions et des conseils que les gouvernemens feront sagement de méditer, et qui, dans tous les cas, méritent au plus haut degré l'attention publique.

C'est principalement à ce titre que les rapports de la commission française, complétant l'enquête de 1860, doivent être lus et consultés; mais ce ne sont point les seuls documens qu'ait produits l'exposition. Des délégations ouvrières ont été envoyées à Londres. On désirait que les ouvriers les plus intelligens de nos cités manufacturières eussent leur part de ce grand spectacle, et que les simples soldats de l'industrie fussent admis à cette revue pacifique dans laquelle se dépliaient leurs drapeaux. C'était une bonne pensée de les associer directement à l'œuvre de l'exposition; c'était un acte de justice, car dans les travaux de l'industrie le succès appartient à la main qui exécute comme à la tête qui dirige et au génie qui crée, et il était juste d'appeler à l'honneur tous ceux qui avaient

(1) Voyez l'étude de M. Michel Chevalier sur *l'industrie moderne à propos de l'exposition universelle de 1862*, dans la *Revue* du 1er novembre de la même année.

été à la peine. De même que les chefs d'industrie devaient étudier avec profit le tableau comparatif qui leur était présenté dans le palais de Kensington, soit pour se rassurer et s'affermir dans leur supériorité, soit pour reconnaître la distance qui les séparait de leurs concurrens, de même les ouvriers avaient tout à gagner en jugeant par eux-mêmes les produits étrangers, et en voyant de près cette grande industrie anglaise à l'égard de laquelle les exagérations de l'amour-propre national et l'instinct de l'intérêt personnel leur inspiraient tour à tour les sentimens, en apparence inconciliables, du dédain ou de la crainte. A leur retour de Londres, les délégations de Paris, de Lyon, de Saint-Quentin, etc., ont publié leurs observations pratiques et leurs impressions morales dans des rapports qui circulent sans doute dans tous les ateliers, et qui sont d'autant plus dignes d'attention qu'ils traduisent plus librement la pensée intime des classes ouvrières sur des questions débattues et rebattues, mais toujours difficiles et quelquefois périlleuses : il s'agit de l'organisation du travail, des relations entre patrons et ouvriers, et de la fixation des salaires. Il faut donc lire ces rapports; on y trouvera âutre chose qu'un compte-rendu d'exposition : c'est une manifestation, c'est la révélation d'un mot d'ordre. Il ne suffit pas que les travaux des membres de la commission française nous tiennent au courant des progrès de l'industrie contemporaine et nous signalent quelques réformes utiles qui hâteront le triomphe de la liberté commerciale; observons en même temps les idées et les aspirations des classes ouvrières. L'exposition de 1862 fournit les élémens de cette double étude dans les documens de nature et d'origine si différentes que nous venons d'indiquer.

I.

En examinant dans son ensemble l'exposition de 1862, on remarque tout d'abord le caractère de similitude que présentent aujourd'hui les produits des nations industrielles. En 1851, lors de la première exposition universelle, le visiteur observait presque à chaque pas des inégalités et des contrastes qui trahissaient la diversité des procédés de fabrication. Les galeries consacrées aux produits français se distinguaient essentiellement de celles qui contenaient les produits anglais ou allemands. Ce qui abondait et brillait dans les unes était absent ou très effacé dans les autres. Les produits similaires, c'est-à-dire devant servir aux mêmes usages, étaient ici et là d'un aspect différent. En un mot, chaque pas que l'on faisait sous les voûtes du Palais de Cristal était comme un voyage de découvertes et conduisait l'observateur vers une terre nouvelle. Chaque

pays conservait son génie, sa marque industrielle. L'originalité éclatait de toutes parts. Entre les produits bruts ou à peine ébauchés des pays sauvages et les produits les plus perfectionnés du goût européen, l'œil découvrait successivement toutes les couches de l'industrie humaine, s'élevant par degrés de la fabrication rudimentaire à la fabrication supérieure. Déjà en 1855, la plupart de ces distinctions et de ces différences s'étaient fort atténuées (1). En 1862, elles ont presque entièrement disparu. Les procédés et les méthodes ont fait le tour du monde industriel, et se sont propagés avec une rapidité vraiment merveilleuse chez tous les peuples. Partout on s'approvisionne des mêmes matières, on emploie les mêmes moyens mécaniques, le travail manuel a acquis une habileté presque égale, la science répand les mêmes enseignemens, et le goût s'inspire aux mêmes sources. A l'originalité s'est substituée l'uniformité. Prodigieuse vertu du génie de l'homme! alors qu'il est si difficile de transplanter d'un sol dans un autre les productions naturelles et d'étendre le domaine que la Providence leur a primitivement assigné, l'homme, sous les latitudes et dans les conditions les plus diverses, parvient à se familiariser avec tous les genres de travail, discipline ses forces, façonne son esprit et son goût à toutes les conceptions, et se manifeste partout avec l'intelligence souveraine qui asservit le monde entier à ses lois. C'est ainsi qu'en Amérique comme en Europe, dans les colonies naissantes de l'Australie aussi bien que dans les plus vieilles métropoles, le travail de l'homme peut enfanter les mêmes produits avec une habileté presque égale. Il semble qu'il n'y ait plus d'industrie nationale : l'industrie devient universelle.

Ce résultat est dû aux conquêtes de la science contemporaine. La vapeur transporte incessamment l'homme, qui est le premier instrument de la production, sur les divers points du globe, et avec l'homme les engins mécaniques, dont l'aveugle et docile puissance se développe sans distinction de sol ni de climat. Il n'y a donc point de pays où l'industrie ne soit appelée à se naturaliser et à prospérer. Une part de plus en plus grande est faite au travail des machines, et une part moindre est laissée aux bras de l'homme. Dès lors, la fabrication, servie par des organes plus énergiques, est plus abondante, et les produits qu'elle multiplie à l'aide des mêmes moyens acquièrent du premier coup cet égal degré de perfection qui a frappé les visiteurs du palais de Kensington. C'est un grand progrès, tout à la fois matériel et moral. L'exposition de 1862 a

(1) Voyez, sur les expositions de 1851 et de 1855, les études de MM. Alexis de Valon et Louis Reybaud dans la *Revue* du 15 juillet 1851 et du 15 décembre 1855.

prouvé que depuis 1855 le génie des inventeurs industriels n'avait point sommeillé; mais elle a montré principalement que, par une féconde propagande, les inventions se sont répandues chez tous les peuples, de telle sorte que les nations les plus humbles peuvent désormais, dans la lutte industrielle, s'élever à la taille des plus grandes.

Cette démonstration apparaît à chaque page dans les rapports du jury français; elle atteste que tous les peuples ont largement profité des enseignemens que leur avaient donnés les expositions antérieures, elle justifie les mesures libérales qui ont été prises en vue de développer les échanges commerciaux, et en même temps elle trace la route à suivre pour assurer désormais le progrès industriel. Certes il existe encore et il existera toujours entre certains pays, pour telle ou telle branche de production, des inégalités naturelles qui tendront à élever ou à abaisser les prix de revient; mais ce n'est point l'application d'un droit de douane qui corrigera le plus sûrement ces différends : c'est par l'amélioration de l'outillage et des voies de transport, par l'extension du crédit, par la révision et souvent par la suppression des règlemens intérieurs, par la diffusion de l'enseignement, c'est en un mot par des procédés qui se justifient d'eux-mêmes, et non plus par l'expédient artificiel d'un tarif, que chaque peuple se mettra en mesure de soutenir la concurrence industrielle et de défendre les intérêts du travail national. Les documens que nous avons sous les yeux s'accordent à cet égard. Parmi les rapporteurs qui ont rendu compte de l'exposition de 1862, il n'en est aucun qui ait sollicité l'exhaussement d'une taxe. Tous au contraire ont applaudi à la réforme du tarif et se sont franchement ralliés aux principes qui viennent de triompher dans notre législation. Cette opinion unanime a une très grande portée. Jusqu'ici, la protection accordée à l'industrie tendait à limiter la concurrence, et avait pour résultat nécessaire de rendre les produits plus rares sur le marché, et par suite plus coûteux. Avec le nouveau régime, qui admet la concurrence extérieure, on vise à obtenir une plus grande somme de produits et à les vendre moins cher, afin qu'ils deviennent accessibles à un plus grand nombre d'acheteurs. Le premier système comprimait et opprimait la consommation; le second est tout à la fois favorable à la production et à la consommation, dont les intérêts sont étroitement unis, la consommation étant en général d'autant plus active que la production est moins coûteuse, et de même la production s'accroissant en raison directe des besoins qu'elle a créés. Au lieu de chercher le salut de l'industrie dans une combinaison qui par le maintien des hauts prix paralyse l'essor de la consommation, on le cherche

et on le trouve dans l'étude des mesures qui procurent l'abondance, la perfection et le bon marché des produits. Telle est, en termes abstraits, la doctrine qui se dégage des rapports du jury de Londres, et il est superflu d'insister sur l'influence féconde que cette doctrine, éclairée par les faits, doit exercer sur le bien-être universel. C'est là que se rencontre enfin la solution définitive du problème qui, pendant tant d'années, a divisé les économistes et les hommes d'état.

Pour aucune branche de travail, cette preuve n'est plus éclatante que pour l'agriculture. Pendant de longues années, l'Angleterre et tous les pays du continent opposaient un veto rigoureux à l'introduction des subsistances étrangères. Il semblait que la fortune, la vie même de la nation dût être en péril, si la législation venait à autoriser ce qu'on appelait alors l'invasion des céréales et des bestiaux du dehors. Ce régime restrictif a été remplacé par la liberté du commerce des grains. Qu'en est-il résulté? Une production plus abondante déterminée par une demande toujours croissante de la consommation, une plus grande fixité des prix par suite de la plus grande facilité des échanges, plus de profits pour le cultivateur et plus de bien-être pour tous. Il est certain qu'aujourd'hui les populations se nourrissent mieux qu'autrefois, et ce progrès, qui est le premier de tous, s'est manifesté précisément dans les contrées qui, rompant avec les vieilles traditions, ont inauguré le nouveau système commercial. Si l'industrie anglaise conserve encore quelque supériorité, c'est en partie à l'alimentation plus forte et plus substantielle de ses ouvriers qu'elle le doit; c'est à la suppression du tarif des céréales et des bestiaux. Il a suffi d'une expérience de trois années pour montrer qu'en France l'adoption du même régime économique, loin d'être ruineuse pour l'agriculture, comme on le prétendait avec des lamentations si bruyantes, est très avantageuse pour tous les intérêts. Désormais le cultivateur ne doit plus compter sur la hausse du prix des denrées pour accroître ses bénéfices; il faut qu'il se résigne à ne plus préférer une récolte insuffisante, qui élève le cours du blé et lui permet de vendre cher, à une récolte favorable, qui abaisse le taux des mercuriales : situation étrange, anormale et presque monstrueuse, qui était la conséquence forcée du système prohibitif. Il ne peut trouver de profit que dans une production plus économique, mieux entendue et plus abondante. C'est ainsi que l'agriculture anglaise est demeurée très prospère : elle a vu baisser le prix de ses denrées par l'effet régulier des importations du dehors; mais elle a perfectionné ses instrumens et ses méthodes de travail, elle a augmenté le rendement de la surface cultivée, de telle sorte que le produit net, avec

un prix de vente moins élevé, est égal et même supérieur à ce qu'il était antérieurement à la réforme. C'est vers ce but que doivent tendre tous les efforts. Les rapports de l'exposition de Londres attestent que, dans l'état actuel des choses, l'agriculture française est parfaitement en mesure de lutter contre la concurrence de l'étranger. Après les blés de l'Australie, qui ont été classés en première ligne (et certes on ne dira pas que cette supériorité est due à la bienfaisante action d'un tarif protecteur), ce sont les blés français qui, selon le témoignage du rapporteur, M. Georges, ont mérité la mention la plus honorable. Si les blés anglais étaient d'apparence plus brillante, les nôtres l'emportaient par la composition intrinsèque du grain. Quant aux farines, nos marques conservent un avantage incontestable. Nous n'avons donc rien à craindre de la concurrence quant à la qualité même du produit; mais le rendement par hectare, au moins dans certaines régions, est évidemment inférieur, et c'est là ce qui préoccupe avec raison notre agriculture.

La valeur de la propriété foncière en France ne cesse de s'accroître, et en même temps le prix de la main-d'œuvre augmente, parce que les bras consacrés au travail de la terre deviennent plus rares. Ces deux faits incontestables, qui semblent s'opposer au bon marché des subsistances, ne s'observent point seulement dans notre pays; ils se manifestent aussi bien en Angleterre et en Allemagne qu'en France. Ils proviennent de l'immense mouvement industriel qui s'est révélé de notre temps, et qui a exercé une influence si grande sur le développement du capital et du travail. Cependant le déplacement des populations rurales, attirées vers les villes par les salaires de l'industrie, est un sujet presque général de plaintes : on y voit comme un rapt dont l'agriculture est victime. Les esprits timides se bornent à le signaler et à le déplorer en termes vagues : les plus osés n'hésitent pas à provoquer des mesures prohibitives, des règlemens de police, des lois au besoin qui rétabliraient presque le régime de la glèbe pour mettre obstacle à l'émigration. Nous avons peine à nous expliquer le mouvement qui se fait autour d'une question si simple. Empêcher, même indirectement, celui qui travaille de se porter là où il lui convient le mieux d'aller et où il obtient le meilleur salaire, ce n'est pas seulement une faute économique, c'est une erreur politique, un acte de véritable tyrannie. Dans quel code puiserait-on un pareil droit? Les notions les plus élémentaires de la justice veulent que chacun conserve l'entière disposition de ses bras, et le bon sens se révolte contre toute mesure qui prétendrait entraver ou même diriger les pérégrinations du travail.

Si l'enchérissement de la main-d'œuvre agricole était aussi fatal

qu'on le prétend, on ne verrait point la terre augmenter de valeur, car la terre, comme toute autre propriété, ne vaut qu'en proportion de ce qu'elle rapporte. Or l'empressement avec lequel le capital la recherche prouve surabondamment que, malgré la hausse des salaires, le revenu de la terre s'accroît. Il existe donc un moyen, un moyen puissant, de combattre, dans l'intérêt de la production et du revenu net, les causes de cherté que nous venons d'indiquer. Ce moyen consiste à améliorer le travail de la terre en y appliquant avec intelligence les ressources du capital, en perfectionnant l'outillage et en remplaçant autant que possible par des engins mécaniques la main-d'œuvre devenue plus rare. C'est ainsi que le sol devient plus fécond et qu'il doit tout à la fois procurer au propriétaire une rente plus élevée, à l'ouvrier un salaire meilleur, et à la consommation une plus grande quantité comme une qualité supérieure de produits, sans qu'il y ait augmentation du prix des subsistances. Mieux encore : il est permis d'espérer que ce triple résultat peut être obtenu avec un abaissement de prix. Tout le problème réside dans la question du rendement.

Que l'agriculture anglaise ait à cet égard une certaine avance, cela paraît généralement admis; mais il n'est pas moins évident que l'agriculture française, entrée plus tard dans les voies nouvelles, a réalisé déjà de très grands progrès. Il y a quinze ans, les instrumens agricoles figuraient à peine dans le catalogue des expositions. A cette époque, l'idée d'installer une locomotive en plein champ eût été certainement taxée de folie. Quelle figure ébahie et moqueuse aurait faite un comice rural devant lequel un inventeur serait venu proposer de creuser des sillons à la vapeur! La situation est bien changée. Aux engourdissemens de la routine a succédé une fièvre de progrès dont il faut maintenant que les esprits sages modèrent les accès et dissipent les rêves. Dans les concours régionaux, dans les moindres expositions locales, la classe des outils et instrumens tient aujourd'hui la plus grande place; c'est celle qui excite le plus vivement la curiosité et l'attention des cultivateurs. Quand on entre dans les galeries où ces instrumens sont en marche, on se croirait transporté au milieu d'une usine : on entend les sifflemens aigus de la vapeur, les coups précipités des pistons, le jeu régulier des poulies et des engrenages. Quelle révolution! Le rapport de M. Hervé-Mangon sur les instrumens et machines agricoles exposés à Londres en 1862 retrace, avec des détails pleins d'intérêt, l'historique des inventions, des expériences et des résultats qui éclairent cette grande question. On en est encore au début, et déjà « les machines ont pris possession de l'atelier rural comme de l'atelier industriel. » Jamais peut-être, à aucune époque ni dans au-

cune branche d'industrie, le progrès n'a été aussi remarquable ni aussi prompt.

L'agriculture est donc en possession des moyens à l'aide desquels elle peut non-seulement combler le déficit des bras, mais encore augmenter la force productive du sol. L'exposition de 1862 lui a ouvert les perspectives les plus rassurantes, et le rapport de M. Hervé-Mangon ne laisse aucun doute sur la solution du problème. Pour produire mieux et pour produire plus, il faut que l'agriculture emprunte les procédés de l'industrie, à savoir l'emploi plus généreux du capital ainsi que le concours de la puissance mécanique. Et c'est ici qu'apparaissent de la manière la plus manifeste les immenses services que l'industrie a rendus à l'agriculture. Avec les bras qu'on l'accuse si amèrement d'avoir enlevés à la terre, l'industrie a répandu partout la richesse; elle a décuplé peut-être le capital du pays, et c'est ce capital ainsi augmenté dans une proportion énorme qui maintenant retourne à la terre pour la féconder. Ces machines qui vont se substituer avantageusement au travail de l'homme, c'est l'industrie qui les a inventées d'abord pour son usage, et qui ensuite les a transformées pour les livrer, dociles et infatigables, au service du sol. Cette vérité ne saurait être trop fréquemment répétée, car elle réfute les périlleuses déclamations d'une école qui cherche à établir entre la fortune mobilière et la fortune immobilière une sorte d'antagonisme. Il n'y a point de plus funeste erreur que celle de ces financiers qui, à bout de ressources, tentent d'exploiter cet antagonisme pour surtaxer les valeurs créées par l'industrie. Si la terre, considérée comme capital, présente les avantages de la fixité et de la durée, elle n'a point par elle-même l'élasticité de valeur qui caractérise le capital industriel, et elle ne gagne, elle ne profite sensiblement que par les subventions de la fortune mobilière. C'est agir tout à fait à l'inverse de l'intérêt foncier que de céder à ses préjugés et à son aveugle jalousie en frappant d'impôts la portion la plus féconde et la plus vulnérable de la richesse publique. Comment ne pas remarquer que ce sont les nations les plus avancées en industrie qui ont accompli les plus rapides progrès dans l'agriculture? Et en France même n'est-il point évident que la supériorité agricole des départemens du nord, de la Normandie et de l'Alsace est due en partie au voisinage des grands réservoirs de capitaux, d'intelligence et d'activité qui se sont formés dans ces régions manufacturières? La constatation de cette harmonie économique doit éclairer les sentimens, les opinions et les lois. Que l'agriculture cesse de maudire les prétendus empiétemens de l'industrie, que le législateur ne s'effraie point de la perturbation momentanée que l'on signale dans les prix de la main-d'œuvre agri-

cole et derrière laquelle on croit apercevoir la rareté et le renchérissement des subsistances. L'augmentation du rendement de la terre est une conséquence certaine du progrès industriel qui s'est manifesté avec un nouvel éclat à l'exposition de 1862.

C'est à la fabrication des machines qu'appartient sans contredit le rôle le plus important dans la révolution qui a transformé presque toutes les branches d'industrie. Déjà la génération qui nous a précédés s'extasiait devant les forces nouvelles que la science, maîtresse de la vapeur, ajoutait au travail de l'homme. Ces forces bientôt n'ont plus suffi. Que sont devenues les premières locomotives qui ont couru sur les voies ferrées, et les premières machines qui ont mis en mouvement les *steamers?* Elles ne seraient plus bonnes aujourd'hui qu'à figurer dans les musées. Ces merveilleux engins mécaniques ont acquis promptement des proportions et une puissance que les imaginations les plus ardentes n'auraient point osé concevoir, et ils n'ont pas dit leur dernier mot. La science, aidée à son tour par la pratique industrielle, tend à simplifier les rouages et à employer des métaux plus résistans. Le fer cède la place à l'acier; l'acier lui-même trouve dans les découvertes dues à M. Bessemer des qualités et des applications que l'on ne soupçonnait pas. La préparation plus habile, plus variée, plus abondante des métaux a influé nécessairement sur la construction des machines, et celles-ci se sont multipliées, non-seulement au profit des grandes manufactures, mais encore au profit d'industries qui étaient demeurées dans un ordre secondaire, ou qui paraissaient à jamais réservées au travail manuel. Nous ne saurions énumérer ici tous les appareils nouveaux ou perfectionnés qui sont décrits dans les rapports du jury. Bornons-nous à constater, d'après les autorités les plus compétentes, que, dans ce prodigieux développement du génie mécanique auquel tous les peuples ont participé, la France se maintient aux premiers rangs. Cette appréciation est confirmée par les statistiques de la douane, où l'exportation des machines et mécaniques figure pour une valeur considérable, qui va s'accroissant chaque année. Sauf de rares exceptions qui s'appliquent à des articles spéciaux, les machines françaises ne le cèdent en rien, pour l'habileté de la fabrication, aux machines anglaises. Quelques machines françaises seraient même d'un emploi plus économique, parce qu'elles ont été établies de manière à consommer moins de combustible. La cherté de la houille en France a tout d'abord dirigé vers ce but les combinaisons des inventeurs et des constructeurs. Les fabricans anglais, qui n'avaient point à se préoccuper au même degré de cette question, commencent à en tenir compte, et depuis quelques années ils ont fait sous ce rapport de grands progrès.

Quant aux prix de fabrication, bien que l'écart qui existait entre les deux industries rivales se soit sensiblement réduit, l'avantage du bon marché demeure encore aux Anglais, qui possèdent des minerais, sinon meilleurs, du moins mieux exploités, d'immenses bassins de houille à proximité de leurs grandes usines, ainsi qu'un outillage plus varié. Ils sont notamment mieux approvisionnés pour les aciers, dont l'emploi tend à se substituer de plus en plus à celui du fer. Dans son rapport sur les locomotives, M. Eugène Flachat a signalé cette inégalité, et il a demandé que l'on stimulât en France la fabrication d'aciers supérieurs, non point par l'antique procédé de la prohibition ou d'une protection excessive, mais au contraire par une baisse radicale des tarifs, qui appliquerait à l'acier le traitement du fer ordinaire et qui l'étendrait même aux pièces fabriquées. L'Angleterre et l'Allemagne commenceraient sans doute par nous apporter de fortes quantités de leurs produits en acier, et ce serait tout bénéfice pour nos fabricans de machines. En même temps l'accroissement des besoins et des demandes inciterait les usines nationales à développer et à perfectionner, à l'aide des matières premières empruntées à nos voisins ou extraites de notre sol, leur fabrication en acier, car, on ne saurait trop le répéter, ce qui crée, ce qui encourage une industrie, c'est moins l'éloignement de la concurrence que le voisinage d'une abondante consommation, et cette vérité économique, qui a eu tant de peine à se faire jour à travers les traditions et les préjugés du passé, s'applique à tous les genres d'industrie. D'ailleurs il ne faut pas perdre de vue que l'acier est la matière première d'un grand nombre de machines, puisqu'il est l'élément des outils, et que l'outillage intéresse essentiellement la fabrication à tous les degrés. Il y a donc pour l'avenir un pas de plus à faire dans la voie des réformes libérales, et il dépend de l'administration d'atténuer la cause d'infériorité qu'a relevée M. Flachat à l'égard de nos ateliers de locomotives, et qui existe pareillement pour d'autres branches de la grande industrie des machines.

Nous avons vu ce que peut attendre l'agriculture du concours promis par les machines à la main-d'œuvre, qui devient insuffisante. Pour l'industrie manufacturière, les résultats obtenus depuis 1855 sont également très remarquables. Peut-être signalerait-on moins d'inventions nouvelles que pendant la période qui a suivi immédiatement la première exposition universelle; mais les perfectionnemens ont été nombreux, et en pareille matière perfectionner, c'est inventer une seconde fois, puisque chaque progrès amène immédiatement l'augmentation des forces productives et l'amélioration des produits. Citons par exemple la peigneuse Heil-

man, construite à Mulhouse, dans les ateliers de MM. Nicolas Schlumberger. Elle date de douze ans à peine, et déjà elle a reçu de nombreux perfectionnemens. Pour le coton, elle permet d'obtenir économiquement et avec une régularité plus grande les filés les plus fins, et en outre elle procure le moyen d'utiliser des matières de qualité inférieure, dont l'emploi était difficile avec l'ancien outillage. En ce moment surtout, où les cotons des États-Unis font défaut et où l'on est obligé de les remplacer par les cotons de l'Inde, elle offre à l'industrie des ressources inappréciables. Pour la laine, elle donne des produits supérieurs à ceux de l'ancien peignage à la main, exclusivement usité jusqu'en 1834, et à ceux des premiers procédés mécaniques, qui avaient amené déjà une baisse de prix de 50 pour 100, de même que pour le coton elle facilite l'emploi de matières moyennes et inférieures avec lesquelles on fabrique, soit directement, soit au moyen de mélanges, des tissus à bon marché, accessibles à la masse des consommateurs. Grâce à cette machine, le peignage de la laine coûte aujourd'hui moitié moins qu'il ne coûtait il y a trente ans, et cette baisse de prix est accompagnée d'une hausse sensible des salaires. Nous la signalons ici, entre tant d'autres, non-seulement parce qu'elle rend à l'industrie les plus grands services, attestés par MM. Jean Dollfus et Larsonnier dans leurs rapports sur la dernière exposition, mais encore parce qu'elle est de construction française et fait honneur à l'une des principales usines de l'Alsace. — Observons, dans des industries plus modestes et plus familières, les conséquences vraiment merveilleuses d'un perfectionnement mécanique. Il n'est personne qui n'ait remarqué l'accroissement qui s'est produit dans la fabrication des boissons gazeuses. En 1832, on en débitait à Paris environ 500,000 bouteilles; en 1851, 5 millions. Aujourd'hui la consommation de Paris dépasse 20 millions de bouteilles, et celle de toute la France atteint 40 millions. Cet énorme développement d'une consommation qui est tout à la fois agréable et hygiénique est dû aux procédés ingénieux par lesquels on a perfectionné la fabrication des siphons. Par ces procédés, qui sont appliqués en grand dans l'usine de MM. Hermann-Lachapelle et Glover, le prix de revient du siphon est réduit à 10 centimes, et le rapporteur du jury, M. Barral, calcule que l'importance de cette industrie des eaux gazeuses en France, industrie qui est demeurée longtemps presque insignifiante, se chiffre aujourd'hui par une somme de 30 millions de francs! — Signalons encore les machines à coudre, qui font l'objet d'un rapport très intéressant de M. Callon. C'est aux États-Unis que ces machines se sont le plus rapidement répandues : on cite une maison américaine qui est outillée pour en fabri-

quer 50,000 par an. L'invention s'est propagée en Angleterre et en France, où elle a reçu divers perfectionnemens. On estime que, pour les gros ouvrages, une machine à coudre fait l'office de 25 hommes, et que pour la couture ordinaire elle remplace 10 ouvrières. Cette industrie n'en est encore qu'à ses débuts : la plupart des fabricans en possession de brevets tiennent les machines à un prix élevé, qui retarde les progrès de la consommation; mais dès à présent les résultats sont considérables et laissent pressentir une révolution dans les conditions de la main-d'œuvre.

Nous avons insisté sur la question des machines, parce que c'est là, pour l'industrie contemporaine, la question capitale. L'emploi des forces mécaniques a modifié complétement le régime de la fabrication. Pour alimenter et pour rémunérer les machines, il faut désormais produire par grandes masses. La petite industrie n'est plus possible : les ateliers modestes qui prospéraient autrefois sont remplacés par les usines, où les ouvriers se comptent par centaines et par milliers. Vainement certains esprits déplorent-ils cette transformation, qui, accomplie depuis longtemps en Angleterre, commence à s'opérer en France pour la plupart des industries et sur presque tous les points du territoire. On redoute ces agglomérations d'ouvriers qui, désertant les campagnes, viennent s'établir dans les grandes villes; on prévoit dans cette concentration industrielle non-seulement des difficultés politiques, mais encore un péril social; on montre le relâchement des liens de famille, l'oubli du sentiment religieux, la démoralisation, et tous les maux qui s'ensuivent; enfin, dans l'intérêt même des ouvriers, on allègue que le nouveau régime industriel les expose à se trouver frappés tous ensemble et du même coup par des crises générales ou locales, qui les laisseront sans salaire et sans pain. Qui de nous n'a entendu exprimer avec conviction, et surtout avec éloquence, ces craintes et ces regrets? Dieu nous garde de traiter légèrement de telles préoccupations; mais il faut bien, quoi qu'on veuille, céder à la force des choses, et il nous paraît impossible de méconnaître qu'à moins de décréter la suppression des machines et de faire rétrograder l'industrie, on doit se résigner à la transformation des manufactures. Peut-être d'ailleurs serait-il aisé de prouver que les intérêts moraux et matériels des populations ouvrières ne sont nullement compromis par le nouveau système. Bornons-nous à établir quant à présent, avec le témoignage unanime des rapporteurs du jury de l'exposition, que la concentration des forces industrielles est la condition première et indispensable d'une production abondante et économique. Ainsi le veut le principe de concurrence admis aujourd'hui par la législation commerciale des principales nations. Le

peuple qui s'obstinerait dans les vieux erremens serait bientôt hors de combat.

Depuis 1860, date du traité de commerce avec l'Angleterre, l'industrie française a réalisé, sous ce rapport, des progrès incontestables. On peut dire qu'elle a renouvelé presque entièrement son outillage. Menacée par la concurrence de l'industrie anglaise, belge et allemande, elle a dû nécessairement emprunter, dans ce qu'elles avaient de supérieur, les armes de ses concurrens. Il ne lui a plus suffi de briller par la qualité de ses produits; il a fallu qu'elle s'organisât pour abaisser ses prix de revient. C'est ce qu'elle a fait, et le succès a recompensé ses efforts, à ce point que non-seulement elle a gardé à peu près intacte la clientèle du marché national, mais encore qu'elle a vu s'accroître sensiblement la part qu'elle prenait à l'approvisionnement des marchés étrangers. Encore quelques années, et la France se trouvera presque en ligne avec l'Angleterre dans cette concurrence de la fabrication à bon marché, fabrication pour laquelle sa rivale est organisée depuis longtemps, et qui est favorisée, de l'autre côté du détroit, non-seulement par l'extension des marchés répandus sur toute la surface du globe et par le développement de la marine, mais aussi par les dispositions des lois commerciales et des lois civiles. Nous ne pouvons qu'indiquer ici, d'une façon sommaire et incidente, les causes générales qui ont concouru à faire de l'Angleterre le pays de la grande industrie et de la production à bas prix : ces causes sont connues de toutes les personnes qui ont étudié, même superficiellement, la constitution économique des différentes nations. Il n'en est pas moins vrai que, pendant ces dernières années, la France, l'Allemagne, la Belgique, la Suisse, sont entrées à leur tour dans la carrière de la grande industrie, et que chacun de ces pays, avec les avantages qui lui sont propres, soit parce qu'il obtient plus directement les matières premières, soit parce qu'il est en possession d'une main-d'œuvre moins coûteuse, se voit en mesure d'abaisser les prix de revient et de lutter, sur le marché même de l'Angleterre, avec la vieille industrie britannique. Prenons les statistiques les plus récentes. En 1863, la France a expédié en Angleterre des produits fabriqués pour une valeur de près de 500 millions.

En présence de cette situation, aussi flatteuse pour notre amour-propre que rassurante pour nos intérêts, il importe de considérer les progrès accomplis par les autres peuples, en particulier par l'Angleterre, qui, après avoir eu l'honneur d'engager le combat en pratiquant la première la liberté commerciale, a compris immédiatement la nécessité de redoubler d'énergie et d'activité pour se défendre contre les concurrences que lui révélait avec un appa-

reil si brillant l'exposition universelle de 1851. Les rapports du jury français démontrent que ces progrès chez les principaux peuples ont dépassé toutes les prévisions, et s'ils exaltent avec raison les produits de l'industrie nationale, ils attestent en même temps les efforts inouis qui ont été tentés partout, en Angleterre plus qu'ailleurs, pour disputer à la France la supériorité qu'elle avait conservée jusqu'alors sans conteste dans la fabrication des articles d'art et de goût. Il faut en prendre notre parti : la France n'a plus le monopole de l'art industriel. Elle a fait des élèves qui menacent de l'égaler et qui commencent à lui disputer la palme. Le jury tout entier a été frappé de cette compétition inattendue; il a désiré que la question fût l'objet d'une étude spéciale, et cela nous a valu un rapport de M. Mérimée sur l'état actuel de l'art dans ses applications à l'industrie. Voici comment s'exprime M. Mérimée : « Depuis l'exposition universelle de 1851, et même depuis celle de 1855, des progrès immenses ont eu lieu dans toute l'Europe, et bien que nous ne soyons pas demeurés stationnaires, nous ne pouvons nous dissimuler que l'avance que nous avions prise a diminué, qu'elle tend même à s'effacer. Au milieu des succès obtenus par nos fabricans, c'est un devoir pour nous de leur rappeler qu'une défaite est possible, qu'elle serait même à prévoir dans un avenir peu éloigné, si dès à présent ils ne faisaient pas tous leurs efforts pour conserver une supériorité qu'on ne garde qu'à la condition de se perfectionner sans cesse. L'industrie anglaise en particulier a fait depuis dix ans des progrès prodigieux, et si elle continuait à marcher du même pas, nous pourrions être bientôt dépassés. » A ce témoignage viennent se joindre les déclarations des différentes sections du jury, déclarations qui ne sont pas exemptes d'inquiétudes au sujet de notre prééminence en fait d'art.

Aussi dans tous les rapports concernant les industries qui s'inspirent de l'art, l'on demande que le gouvernement multiplie les écoles de dessin, crée des musées, et prodigue les encouragemens à toutes les institutions propres à élever, à épurer le goût national. C'est là un vœu unanime, qui se justifie par l'exemple éclatant de l'Angleterre, car on a remarqué que le progrès de l'art industriel en Angleterre procède de la création du musée et de l'école de South-Kensington, qui, soit directement, soit par leurs nombreuses succursales répandues sur toute la surface du royaume-uni, ont formé en dix ans près de 100,000 élèves. Cette nature anglaise, que l'on croyait apte seulement aux robustes travaux de la manufacture, s'est révélée tout d'un coup fine, délicate, docile aux lois de la ligne et de la couleur, par l'effet d'un enseignement bien organisé. Si nous pouvons être fiers de l'émulation qu'ont excitée

nos modèles et de la propagande que notre industrie a exercée au-delà de nos frontières, au point de nous créer de redoutables rivaux, nous devons en même temps veiller à ce que la suprématie qui est pour nous une gloire nationale ne nous échappe pas. Pour conjurer le péril, on compte trop, à ce qu'il semble, sur l'action du gouvernement. Celui-ci ne saurait à lui seul, comme on le lui demande, semer les écoles de dessin et les musées sur toute la surface du territoire. Il faut que les villes manufacturières, que des réunions de fabricans, fassent, dans leur propre intérêt, des sacrifices nécessaires. Le rôle de l'état doit se borner à la direction de l'enseignement supérieur.

Il en est de même pour les autres branches d'industrie. A la vue des produits si perfectionnés que l'on admirait dans le palais de Kensington, les jurés français ont pensé avec raison que la puissance industrielle de chaque nation dépendra, à l'avenir, non plus seulement des avantages naturels attachés à la possession des matières premières et du combustible, ou à l'abondance de la main-d'œuvre, mais, en première ligne, du degré de science et d'instruction auquel sera portée la pratique manufacturière. Avec la facilité et l'économie des transports, avec le développement des relations commerciales, les régions privées de la matière première peuvent se la procurer à peu de frais; avec l'emploi des machines, le nombre des bras importe moins que par le passé. Ce qui importe par-dessus tout dans la période de transformation dont nous sommes témoins, c'est que patrons et ouvriers soient familiarisés avec les principes de la science mécanique, dont l'application est devenue générale, c'est qu'ils connaissent parfaitement l'outillage nouveau avec lequel ils travailleront désormais. De là les vœux exprimés dans la plupart des rapports du jury pour l'extension de l'enseignement industriel et professionnel. M. le général Morin et M. Tresca ont consacré à cette question un rapport spécial, qui est sans doute le point de départ des études auxquelles se livrent en ce moment les ministres du commerce et de l'instruction publique pour organiser sur de plus larges bases cette branche d'enseignement: problème assurément très difficile, presque insoluble, si l'on prétend qu'en pareille matière l'état puisse tout faire, et si l'intervention des associations particulières et des fabricans eux-mêmes n'y est point appelée à jouer le plus grand rôle. Quoi qu'il en soit, et sans préjuger le mérite de propositions qui seront le fruit d'un examen très approfondi, nous n'avons à relever ici que la nécessité, unanimement proclamée, d'une instruction professionnelle plus libéralement répandue, tout aussi bien parmi les patrons que parmi les ouvriers, nécessité évidente qui nous apparaît comme un hommage

rendu à l'intelligence humaine. Oui, dans notre siècle où les pessimistes affectent de ne voir que le triomphe des intérêts matériels, la nécessité de l'instruction, et d'une instruction qui au siècle dernier aurait été considérée comme supérieure, cette nécessité qui s'impose à l'exécution des travaux les plus vulgaires, montre bien que l'intelligence reprend sa place au sommet de toutes les œuvres de l'homme, et elle consacre une fois de plus le triomphe de l'esprit sur la matière. Enseignement, instruction, voilà le mot d'ordre de la génération industrielle qui se presse autour des nouveaux et puissans engins que la science lui a donnés, et c'est l'honneur des expositions universelles de l'avoir mis en circulation chez tous les peuples.

II.

Les délégations envoyées à l'exposition de Londres avaient une double mission : en premier lieu, elles devaient examiner les produits, étudier les procédés de fabrication et comparer les résultats obtenus; en second lieu, elles trouvaient l'occasion, qu'elles ont saisie avec un empressement bien naturel, de visiter les ateliers anglais, de s'enquérir du taux des salaires à Londres ainsi que des conditions générales du travail, enfin d'exprimer leur opinion sur les moyens d'améliorer en France le sort des ouvriers.

La première partie de cette mission a été remplie avec un soin digne des plus grands éloges. Les rapports des délégués seront lus très utilement, même après les rapports du jury. On y rencontre tout ce que l'on peut attendre d'ouvriers intelligens, connaissant à fond la branche d'industrie à laquelle ils sont voués dès l'enfance, habiles à discerner le fort et le faible des produits, et animés, dans leurs appréciations, d'un sincère esprit de justice. Leurs sympathies légitimes pour les galeries françaises de l'exposition ne les ont point aveuglés sur les mérites des expositions étrangères. S'ils ont revendiqué les titres de supériorité qui, pour un certain nombre de produits, appartiennent à la France, ils se sont inclinés devant ceux que peuvent invoquer nos concurrens. Pas la moindre trace de cet esprit exclusif et de ce style vantard qui naguère encore faisaient que notre patriotisme était souvent injurieux et insupportable pour les autres peuples. En jugeant avec impartialité, en admirant sans crainte l'industrie anglaise, les ouvriers qui ont rédigé ces rapports ont oublié qu'ils parlaient de la perfide Albion. C'est là un symptôme significatif des changemens qui se sont opérés dans l'esprit public. Les jalousies, les haines internationales, même les plus invétérées, sont en voie d'apaisement. Les relations particulières,

établies entre les hommes, préparent la réconciliation des peuples. Que l'on se reporte à vingt ans en arrière : à cette époque, il ne se serait pas trouvé en France un seul ouvrier qui se fût exprimé, sur le compte de l'Angleterre et des Anglais, avec les sentimens d'estime que le simple instinct de la justice et des convenances a inspirés aux délégués. Ceux-ci, du reste, s'accordent avec les membres du jury sur l'avenir qui est réservé à l'industrie française : à très peu d'exceptions près, ils sont d'avis que nous pourrons lutter avantageusement contre les autres nations; ils n'expriment aucun regret à l'adresse des prohibitions supprimées, et ils ne forment aucune demande qui ait pour objet l'établissement ou l'exhaussement d'un tarif de douane.

Pourquoi faut-il que ces sentimens si remarquables de modération et d'équité abandonnent les délégués dans la seconde partie de leur travail, c'est-à-dire dans celle où ils exposent la situation des populations ouvrières, leurs aspirations et leurs vœux? Dès qu'ils abordent ce sujet, leur langage devient tout autre : on ne croirait plus entendre les mêmes hommes. Voici qu'il est question de la tyrannie du capital, du fléau de la concurrence, de l'avarice des patrons, de l'exploitation de l'homme par l'homme. On nous ramène à l'année 1848, à ses idées et à ses phrases. Est-ce là un progrès? Certainement non. — Un étranger qui ne connaîtrait pas la France et qui lirait cette seconde partie des rapports de la délégation ouvrière devrait nécessairement se figurer que nous sommes une nation barbare, où la masse du peuple, croupissant dans les bas-fonds de la misère, est opprimée par une caste privilégiée sans cœur et sans entrailles. Il s'étonnerait qu'une société ainsi constituée puisse exister en pleine civilisation européenne. Quelle ne serait point sa stupéfaction en apprenant que la France, loin d'être une nation barbare, est au contraire l'une des plus grandes nations de la terre! Si enfin, voulant avoir raison d'une contradiction aussi monstrueuse, cet étranger faisait comparaître devant lui, dans une sorte d'exposition universelle, les différens peuples, non-seulement avec les produits de leur travail, mais encore avec leurs mœurs, avec leurs lois, avec leurs conditions sociales, quel rang assignerait-il à la France, sinon celui que tous ses enfans réclament pour elle? Rassuré par cette grande enquête, il demanderait sans doute quel est le sentiment, quels sont les faits qui ont pu inspirer et motiver de tels rapports.

Hâtons-nous de le dire, le sentiment qui a animé les délégués des ouvriers n'est autre que ce sentiment naturel qui porte tout homme à rechercher et à réclamer comme un droit une destinée meilleure : maladie incurable à laquelle tous tant que nous sommes, même au

milieu des satisfactions apparentes de l'opulence, nous demeurons fatalement condamnés; à plus forte raison doivent-ils en ressentir les angoisses ceux d'entre nous qui ne vivent que du salaire péniblement gagné jour par jour. Quant au fait qui a provoqué l'expression de ces plaintes si amères, c'est la comparaison que les délégués ont pu établir directement entre les salaires de Londres et ceux de Paris et de Lyon. Les salaires à Londres sont plus élevés qu'ils ne le sont en France, et la durée du travail est généralement moindre. Cette simple constatation, sans qu'il fût besoin d'autres recherches, a suffi pour convaincre les délégués que la condition de l'ouvrier anglais est beaucoup meilleure que celle de l'ouvrier français, et ils en ont conclu que, si les patrons n'accordent point la hausse des salaires, cela tient à leur mauvais vouloir et à leur cupidité, s'exerçant à l'abri d'une législation oppressive pour la classe ouvrière.

Les chiffres de salaires recueillis à Londres par les délégués sont-ils bien exacts, ou du moins (car nous ne suspectons en aucune façon la sincérité des rapporteurs) ces chiffres doivent-ils être considérés comme représentant le taux normal, régulier, du prix de la journée dans la capitale de l'Angleterre? Rien de plus difficile qu'une telle statistique : le même atelier renferme plusieurs catégories d'ouvriers, les uns gagnant de fortes journées en proportion de leur mérite, les autres obtenant, d'après la même loi, des salaires moindres, d'autres enfin se voyant réduits à une rémunération minime, parce que leur travail est peu productif. Cette hiérarchie des salaires, conforme à la nature des choses et commandée par les besoins de la production industrielle, existe en Angleterre comme elle existe en France, comme elle existe partout. Si donc les délégués avaient comparé les salaires des ouvriers anglais avec lesquels, pendant la durée très courte de leur voyage, ils se sont trouvés en rapport, et qui forment évidemment l'élite des ateliers de Londres, s'ils avaient comparé ces salaires avec le taux moyen des salaires de l'ouvrier français, ils auraient nécessairement commis de graves erreurs. Nous ne hasardons ici qu'une hypothèse; mais, d'après le peu que nous savons en cette matière et en présence des chiffres qui ont été produits, nous croyons que l'écart signalé entre les salaires des ouvriers en France et en Angleterre a été, pour un certain nombre d'industries, sensiblement exagéré. Ce n'est pas tout : pour apprécier la condition respective des ouvriers dans deux contrées différentes, le taux des salaires à un moment donné n'est point le seul élément qu'il faille considérer. Il convient en même temps de rechercher de quel côté se rencontrent les plus grandes garanties contre le chômage, c'est-à-dire contre la privation abso-

lue du salaire, ainsi que les facilités les plus larges ouvertes à l'ouvrier pour s'élever au rang de patron. Il importe enfin d'examiner les faits dans leur ensemble, de consulter l'histoire et de décider dans lequel des deux pays il y a le plus de misère. Or, à ces différens points de vue, il serait peut-être facile de démontrer que la situation industrielle est plus favorable en France qu'en Angleterre. Par suite de l'extension qu'a prise l'industrie anglaise, et qui la rend dépendante de tous les incidens extérieurs, le travail, plus abondant et dès lors mieux rémunéré que partout ailleurs en temps de paix et de prospérité, est de même plus généralement et plus cruellement frappé qu'en aucun autre pays du monde, s'il survient une période de guerre ou de crise. Il est donc plus fréquemment exposé aux interruptions du chômage. La constitution de l'industrie et du commerce repose sur la possession préalable d'un fort capital; ce qui ne permet guère aux ouvriers de devenir patrons et les maintient à tout jamais à l'état de salariés, tandis qu'en France, sous un régime différent, un horizon plus large est ouvert aux contre-maîtres, aux commis, aux ouvriers intelligens et de bonne conduite, qui, des rangs les plus humbles d'une fabrique ou d'un comptoir, peuvent s'élever à l'indépendance, à la fortune, aux dignités. Et pour l'ensemble n'est-il pas certain que l'Angleterre paie tristement la rançon de sa grandeur, de sa richesse, de l'admiration qu'elle inspire, par le contraste de l'incurable misère qui étale ses haillons dans les cités industrielles? Peut-on oublier les affreuses périodes de crise qu'ont eu à traverser les ouvriers anglais? Il a fallu, pour atténuer le mal, recourir à la taxe des pauvres, précipiter l'immigration, créer partout des *work-houses,* ouvrir toutes les sources de la charité publique et de la charité privée, et même aux époques de prospérité ces expédiens fonctionnent encore. D'où il suit que, tous comptes faits, la condition des populations ouvrières dans la Grande-Bretagne n'est point de nature à exciter notre envie. Les délégués n'ont vu que la surface, ils n'ont point regardé le revers. L'enquête à laquelle ils se sont livrés n'a pas été complète. S'attachant à un fait unique, au chiffre du salaire, ils ont négligé tout le reste, et dès lors, au lieu d'éclairer les ateliers sur la situation comparative des ouvriers dans les deux pays, ils ont rapporté de Londres des notions inexactes qui peuvent, en éveillant de chimériques espérances et des prétentions immodérées, compromettre gravement le sort de l'industrie nationale.

Après avoir rappelé ces considérations générales, nous examinerons la question spéciale du salaire anglais, telle qu'elle a été posée par les délégués. Oui, le prix de la journée de travail à Londres et dans les villes manufacturières est plus élevé qu'il ne l'est à Paris

et à Lyon. On peut discuter sur la quotité de la différence et sur les chiffres; mais la différence existe, elle est incontestable. Ce fait admis, il faut en rechercher la cause. Serait-ce qu'en Angleterre les manufacturiers et les patrons sont plus équitables, plus généreux qu'en France? Prélèvent-ils, à titre de rémunération pour leur capital et de bénéfice pour leur industrie, une moindre part sur l'ensemble de leur production, laissant ainsi une part plus grande à la collaboration des ouvriers? Aucune de ces deux suppositions ne serait exacte. Les chefs d'industrie sont tout aussi honorables en France qu'en Angleterre; ils professent et pratiquent à l'égard des populations ouvrières une égale sympathie, et l'on doit, non point dédaigner (car c'est là un grand malheur), mais repousser pour eux ces déclamations injurieuses dont nous regrettons d'avoir retrouvé l'écho dans quelques-uns des rapports émanés des délégations ouvrières. Quant aux bénéfices, il est notoire que ceux des chefs d'industrie sont plus forts en Angleterre qu'en aucun autre pays. On cite à Londres, à Manchester, à Glasgow, en beaucoup plus grand nombre que chez nous, de ces fortunes colossales acquises dans la manufacture. Laissons donc là les récriminations personnelles. Les patrons français ne doivent pas être mis en cause. Ce n'est pas leur faute si le salaire est moindre pour l'ouvrier français que pour l'ouvrier anglais; ils n'y gagnent rien, et la plupart échangeraient volontiers leur condition contre celle de leurs collègues d'Angleterre, qui peuvent, en rémunérant plus largement le travail de la main-d'œuvre, réaliser pour eux-mêmes des bénéfices plus grands.

Si donc la cause de la différence des salaires ne réside pas dans les personnes, c'est qu'elle existe dans les choses; c'est là qu'il convient de la chercher, et, disons-le tout de suite, c'est là qu'on la trouve. Par ses nombreuses colonies, par sa supériorité maritime, par les relations qu'elle s'est depuis des siècles créées sur tous les marchés du monde, l'Angleterre a conquis la suprématie commerciale. On la rencontre partout trafiquant, non-seulement pour son propre compte, mais encore, et dans une très forte proportion, comme intermédiaire des autres peuples. Il suit de là que, son capital fût-il moindre que celui de la France (ce qui serait à vérifier), ce capital s'emploie et se renouvelle plus fréquemment par une fabrication plus abondante et par un écoulement plus rapide des produits, de telle sorte qu'il obtient une rémunération bien supérieure. En outre, la nécessité de produire beaucoup et de produire vite, l'insuffisance de la main-d'œuvre dans les périodes d'activité pendant lesquelles les gains sont plus élevés, enfin l'obligation de lutter contre la concurrence étrangère, ont amené

les manufacturiers anglais à faire appel au concours des machines, et il n'est pas contestable qu'ils ont devancé et qu'ils dépassent encore tous leurs concurrens pour l'emploi des engins mécaniques. Cette transformation a eu depuis longtemps pour conséquences la concentration de l'industrie et l'association d'immenses capitaux, parce que seules les grandes usines peuvent supporter les frais de l'achat et de l'entretien des machines, et surtout parce qu'elles peuvent seules fournir à ces machines la quantité de travail nécessaire pour rémunérer le capital qu'elles représentent, et qui ne saurait, sous peine de ruine, demeurer inactif. — Par le moyen des machines, la main-d'œuvre, plus rapide, est devenue plus économique; par le moyen de la concentration du travail, les frais généraux ont pu être diminués. Toutes ces causes réunies font que la fabrique anglaise, plus achalandée, mieux outillée et plus savamment organisée, a conservé jusqu'ici l'avantage sur la fabrique française. Avec des gains plus élevés, elle est nécessairement en mesure de répartir une plus forte somme de salaires.

Cette influence des machines sur la hausse des salaires est si vraie que nous commençons à la remarquer en France, dans plusieurs industries où l'outillage mécanique a été introduit ou perfectionné. Nous avons déjà cité l'effet de la peigneuse Heilmann-Schlumberger. Les rapports du jury signalent d'autres exemples non moins frappans. C'est l'évidence même. Une nouvelle et grande loi peut être inscrite désormais dans le code de la législation économique, à savoir que la hausse des salaires est en raison directe de l'emploi des machines, ce qui n'empêche pas que nous n'ayons encore rencontré çà et là dans les rapports des délégations ouvrières la trace d'anciennes appréhensions contre la concurrence des machines. Quoi qu'il en soit, puisque nous en sommes à comparer les ressources et les revenus de la fabrication anglaise avec ceux de la fabrication française, nous devons faire ressortir les avantages que l'application multipliée des forces mécaniques a procurés à l'industrie britannique, et qui ont profité aux ouvriers aussi bien qu'aux patrons, au salaire comme au capital, et nous expliquons ainsi en partie la différence non contestée du prix de la main-d'œuvre dans les deux pays.

C'est donc bien réellement la nature des choses, c'est la constitution du régime industriel qui produit l'élévation relative du salaire anglais. Depuis que la France est entrée dans les voies de la liberté commerciale, depuis qu'elle a agrandi ses usines et amélioré son outillage, depuis enfin qu'elle tend à s'organiser à la façon anglaise, afin de fabriquer et de vendre davantage, elle a vu, elle aussi, hausser le prix du travail, car, si l'on comparait les salaires français d'aujourd'hui avec les salaires des périodes antérieures, on

constaterait partout une augmentation plus ou moins sensible, même en tenant compte de la diminution de valeur qui a frappé le numéraire. Les mêmes causes ont déterminé les mêmes effets. A mesure que le capital industriel a été plus employé et mieux rémunéré, la main-d'œuvre a dû être plus recherchée, plus disputée par la concurrence des patrons et par conséquent mieux payée.

Ces raisonnemens ne satisferont pas les ouvriers. Ceux-ci ne voient que le fait de la différence des salaires, quand cette différence est à leur désavantage. Si on leur démontrait que les ouvriers belges, allemands, suisses, italiens, espagnols, reçoivent des salaires moindres que les leurs, ils devraient donc répondre, pour être logiques, que les manufacturiers belges, allemands, suisses, italiens, espagnols, sont plus cupides que les manufacturiers français, de même que ceux-ci sont dénoncés par eux comme étant plus cupides que les manufacturiers anglais, qui paient la main-d'œuvre plus cher! Leur bon sens, plus fort que leur logique, reculerait sans doute devant une telle conclusion; mais ils ne se préoccupent pas de ces comparaisons, qui leur semblent étrangères à leur sujet. Les délégués ont vu à Londres les ouvriers anglais en possession de salaires plus élevés. Nous pouvons, pensent-ils, et nous devons être rémunérés et traités au moins comme les ouvriers anglais, nous qui travaillons plus longtemps et qui les égalons en habileté. S'il n'en est pas ainsi, c'est que nous subissons le joug d'une législation injuste; on nous empêche de faire valoir nos droits. — Et à cet effet les délégués sollicitent les armes ou plutôt (car il s'agit là d'un débat tout pacifique) les moyens qui leur paraissent nécessaires pour que la réforme des salaires s'accomplisse.

Quels sont ces moyens? En première ligne figure la suppression des articles du code pénal relatifs aux coalitions. Il a été donné satisfaction à ce vœu par la loi votée dans la session de 1844. Le régime contre lequel ont réclamé les délégués était en effet inconciliable avec le principe de la liberté du travail. Vainement prétendait-on qu'il était favorable aux ouvriers en les protégeant contre leurs propres entraînemens, et en garantissant, avec la paix publique, la sécurité des industries et des ateliers. Ce motif, qui pour un grand nombre de partisans de l'ancienne loi n'était qu'un prétexte, ne devait point prévaloir contre les principes de liberté et de justice qui ont fort à propos inspiré les pouvoirs publics. Ce n'est pas tout : les délégués demandent qu'il soit permis aux ouvriers de se réunir, afin de discuter en commun et de s'entendre sur toutes les questions qui intéressent leurs salaires et leurs rapports avec les patrons. On leur oppose la loi générale sur les réunions et associations, et cette objection prend certainement sa source plutôt dans l'appréhension d'un péril politique que dans le désir de res-

treindre en quoi que ce soit le droit qui leur est acquis de débattre librement leurs conditions de travail. Cependant l'interdiction légale qui frappe les réunions nous paraît une entrave presque absolue à l'exercice de ce droit, et sur ce point encore nous serions de l'avis des délégués. Soit que l'on modifie la loi générale, soit que le gouvernement, usant largement des pouvoirs qui lui sont conférés par cette loi, autorise les réunions d'ouvriers, il importe essentiellement que ceux-ci puissent se consulter et se concerter. Cela est permis aux patrons, et en tout cas cela leur est facile. De même qu'en matière de coalitions, les actes délictueux demeureraient passibles de la loi pénale; mais il faut que l'action de se réunir, si elle ne devient pas tout à fait licite, soit du moins tolérée. On voit là des dangers, des troubles, dont les ouvriers seraient les premières victimes! N'aperçoit-on pas plus de périls encore, un jour ou l'autre, dans la violation, même bien intentionnée, d'un principe certain? Nous voici engagés sur le terrain du libre travail; nous l'avons, depuis quelques années à peine, débarrassé de la plupart des plantes parasites qui l'obstruaient, et nous y avons jeté de fécondes semences. Qu'avons-nous à craindre des bras qui le cultivent et qui, par une expérience d'autant plus courte qu'elle sera plus complète, peut-être même plus douloureuse, en connaîtront mieux le prix?

Viennent ensuite, parmi les vœux exprimés par les délégués, des demandes concernant la formation de sociétés corporatives et de syndicats mixtes, la révision de la loi sur les conseils des prud'hommes, la réglementation de l'apprentissage, la limitation de la journée de travail à dix heures, les encouragemens à accorder, au besoin par l'intervention directe de l'état, à des associations ouvrières, enfin la détermination de tarifs pour les salaires, et même la fixation d'un minimum de salaire. Sauf la révision de la loi des prud'hommes, qui peut en effet laisser sans représentation suffisante plusieurs branches d'industrie, nous n'apercevons dans ces demandes aucun élément qui soit de nature à provoquer des dispositions nouvelles, soit législatives, soit réglementaires. La liberté de coalition, complétée par le droit ou par la faculté de réunion, implique la création possible des sociétés corporatives et des syndicats; l'apprentissage est régi par des mesures spéciales dont il appartient aux intéressés de réclamer l'exécution; la limitation de la journée de travail à dix heures, si elle était prescrite par une loi, gênerait et léserait à la longue l'ouvrier au moins autant que le patron; les conventions particulières, librement débattues, doivent seules y pourvoir. Les associations ouvrières ont le champ libre; il en existe quelques-unes, et si elles ne se multiplient pas, c'est qu'elles ne s'accordent que très difficilement avec les exigences du travail industriel : témoin l'Angleterre, où l'association, si bien comprise

et si généralement pratiquée, ne s'est jamais étendue à la direction d'une usine. Et surtout, demander que l'état accorde des subventions aux sociétés qui tenteraient de se former, c'est rêver l'impossible. Quant aux salaires fixes et au minimum de salaire, la question, qui n'est d'ailleurs soulevée que par un petit nombre de rapports, n'est même pas discutable. En résumé, parmi tous les vœux exprimés, il n'y a de sérieux que les demandes qui s'appliquent à la liberté de coalition et à la liberté de réunion. De ces deux libertés, la première est dès ce moment acquise : la seconde ne se fera peut-être pas longtemps attendre.

Voilà, dégagées des commentaires compromettans qui les accompagnent, les propositions des délégations ouvrières. Il nous faut maintenant revenir au point de départ. Il s'agit, on le sait, de provoquer la hausse des salaires et d'atteindre le salaire anglais. Nous avons vu pendant ces derniers temps, à Paris et dans quelques villes, certains corps d'état obtenir l'augmentation du prix de la journée, ou, ce qui revient au même, la limitation des heures de travail. Cette révision partielle des salaires, qui s'est accomplie facilement et sans lutte, mérite d'être remarquée; elle se poursuivra sans doute partout où elle sera possible. En même temps qu'elle prouve l'utilité des modifications récemment apportées au régime des coalitions, elle atteste la sagesse des patrons qui ont accepté franchement les conséquences d'une situation toute nouvelle; mais il ne faut pas que l'on se fasse illusion. Ce n'est ni la loi récente, ni le bon vouloir des chefs d'industrie, ce ne seraient pas surtout les exigences impérieuses des ouvriers qui amèneraient la hausse des salaires. Les délégués, qui ont étudié l'histoire des manufactures britanniques, ont dû y voir que si la libre entente des ouvriers, se combinant avec la concurrence des patrons qui se disputent la main-d'œuvre, a assuré au travail son véritable prix, les coalitions violentes ont invariablement eu pour résultats la fermeture des ateliers, l'épuisement des caisses de chômage et la ruine des populations ouvrières. Ils y ont lu également que le taux de la journée, dans diverses branches d'industrie, a subi des alternatives assez fréquentes de hausse et de baisse. Cette impuissance de la force à l'égard du salaire et cette mobilité de la valeur assignée au travail démontrent suffisamment qu'en pareille matière tous les agens de la production industrielle, les ouvriers comme les patrons, sont tenus d'obéir à une loi supérieure, indépendante de leurs désirs et de leurs caprices, et cette loi, les économistes l'ont rattachée au principe général de l'*offre* et de la *demande*, principe dont les applications sont aussi variées qu'infaillibles.

On a sévèrement blâmé les économistes d'avoir introduit dans cette discussion une doctrine que l'on emploie d'ordinaire pour ca-

ractériser les rapports commerciaux et pour coter le prix des marchandises. Comment! leur a-t-on dit, le salaire à vos yeux est une marchandise, l'ouvrier est une chose? Voilà tout ce que votre science a trouvé pour résoudre le problème qui intéresse au plus haut degré les destinées de l'homme, de la famille, de la société : une dénomination matérielle qui, appliquée aux personnes, est presque une injure! — Ces reproches se trouvent dans les rapports des délégués, qui cependant, pour la question du salaire, nous proposent comme modèle cette Angleterre où, plus qu'en aucun autre pays, le travail avec ses tarifs extrêmement mobiles est vendu, acheté à l'instar d'une marchandise, et où les ouvriers, lorsque le *stock* des bras est trop abondant, sont exportés par chargemens sur les navires de l'émigration. Les économistes que l'on accuse si fort, et que l'on dénonce à l'indignation des populations ouvrières, se bornent à observer et à constater les faits qui leur paraissent certains; ils n'ont pas à les justifier, ils les caractérisent, les classent et les dénomment. Or n'est-il pas certain que là où le nombre des ouvriers est inférieur aux besoins du travail, comme là où la quantité des produits en vente est inférieure aux besoins de la consommation, la main-d'œuvre a plus de prix, le produit est plus recherché, et l'un et l'autre se cotent plus cher? N'est-il pas également certain que, dans le cas contraire, il y a baisse dans les prix de la main-d'œuvre et des produits? Ce sont des vérités élémentaires; la doctrine de l'offre et de la demande apparaît là dans toute sa rigueur. C'est en vertu de cette doctrine que l'Angleterre peut et doit payer, qu'elle paie réellement plus cher la main-d'œuvre, parce qu'elle a d'immenses élémens de travail, parce que le bon marché de sa production lui compose une clientèle très abondante de consommateurs, et enfin parce que l'émigration, devenue pour elle une nouvelle source de richesse, remplit le rôle d'une soupape dont les ouvertures opportunes préviennent l'encombrement des ouvriers, l'excédant de l'offre des bras sur la demande et l'avilissement du salaire. C'est d'après le même principe, par les mêmes causes, et non autrement, que les ouvriers français peuvent espérer l'amélioration de leur sort. Il n'y a dans cette grave question rien d'arbitraire; tout y est prévu et ordonné avec une exactitude mathématique. Vainement appellerez-vous à votre aide la toute-puissance de César : César ne peut pas vous garantir un minimum de salaire. Avec la liberté que vous réclamez, que les économistes réclament avec vous et pour vous, vous demeurez assujettis aux lois générales qui règlent partout les conditions de la production, lois rigoureuses que la science a déduites de l'observation attentive des faits, et qu'il est de son devoir et de son honneur de proclamer bien haut, non pour vous décourager, mais pour vous éclairer et vous servir!

En résumé, les délégués, en constatant la hausse des salaires anglais, n'ont vu qu'un effet; ils n'ont point recherché les causes, et non-seulement ils ont négligé cette étude si essentielle, mais encore on voit par leurs rapports que les ouvriers français, dont ils sont les organes, conservent leurs anciens préjugés contre le capital, contre la concurrence, contre la division du travail, et même contre les machines, c'est-à-dire qu'ils voudraient précisément combattre et proscrire les causes qui ont produit en Angleterre les effets dont ils sont tout à la fois émerveillés et jaloux. Ils avaient là une occasion unique de s'instruire sur les questions économiques et d'abjurer leurs vieilles erreurs. Ils pouvaient contempler à Londres les créations fécondes de ce capital tant honni, les innombrables produits de la concurrence, les résultats d'un travail divisé à l'infini, l'universel emploi des machines, en même temps que, par une préoccupation si légitime, ils remarquaient avec envie que le prix de la main-d'œuvre avait notablement haussé, que le salaire de l'ouvrier était plus élevé en Angleterre qu'en France et que partout ailleurs. Comment, en rédigeant leurs rapports, les délégués n'ont-ils pas été frappés de cette connexité? comment n'ont-ils pas rattaché l'effet aux causes? Et par quel fatal aveuglement n'ont-ils rapporté de Londres que leurs tristes et vides théories de 1848?

Fort heureusement pour les ouvriers, si l'exposition de Londres ne les a point éclairés sur le régime qui convient à leurs propres intérêts, elle a répandu parmi les manufacturiers et dans les régions administratives d'éclatantes lumières. Il n'y a plus désormais la moindre incertitude sur l'excellence du grand principe qui divisait naguère les meilleurs esprits; le principe de la liberté commerciale a triomphé; il est maintenant accepté sans réserve. C'est la plus belle conquête de notre génération; mais cette conquête, il faut la conserver et l'étendre. De là de nouveaux devoirs pour le gouvernement et pour les chefs d'industrie; de là l'obligation de consacrer aux dépenses productives de la paix la majeure partie des ressources nationales, et la nécessité d'approprier le mécanisme industriel au régime de concurrence, qui exige une fabrication plus perfectionnée et moins coûteuse, au service d'une consommation toujours croissante et au profit du travail, c'est-à-dire de la population ouvrière. Ce qui s'est fait depuis 1860 prouve que les conséquences de la liberté commerciale sont généralement comprises; la politique s'est sentie plus d'une fois retenue dans ses élans par l'intérêt mercantile et par des considérations qui, en d'autres temps, étaient écartées de ses conseils; la plupart des manufactures se sont déjà transformées. Tous les esprits s'occupent ardemment des questions de banque, d'industrie, de commerce, de prévoyance, d'enseignement; que peut-il sortir de cette étude universelle, sinon

l'accroissement de la fortune générale par l'effet d'un travail mieux dirigé, et pour tous l'augmentation des profits et des salaires par l'effet d'un travail plus productif. Le travail même n'est plus ce qu'il était naguère; grâce au concours de la science mécanique, un moins grand nombre de nos semblables sont courbés sous d'ingrats et exténuans labeurs; chaque découverte donne la liberté à des milliers de bras pour rendre la vie à des milliers d'intelligences. Ce bienfait, dont la moindre machine en mouvement nous représente l'image, est un bienfait universel; il est acquis à tous les peuples, à la seule condition que ceux-ci s'en rendent dignes par l'instruction. Peu importent le nombre et la vigueur des bras : l'avantage, dans cette concurrence nouvelle, appartiendra aux plus instruits.

L'instruction! Ce sera donc, ici encore, notre dernier mot. De même que les rapporteurs du jury, les délégués des ouvriers ont signalé la nécessité d'ouvrir des écoles d'arts et métiers, des salles de dessin, des musées, des bibliothèques. Les uns et les autres sollicitent le développement de l'enseignement industriel et de l'enseignement professionnel. Comment ne pas se joindre à de telles instances? Oserions-nous dire cependant que nous sommes, en cette matière, plus modeste ou plus ambitieux? Nous demanderions avant tout l'enseignement primaire. Il existe, mais dans une mesure qui, d'après un rapport lu récemment à l'Institut par M. le général Morin, n'est pas suffisante, et nous classe au-dessous d'autres nations auxquelles la France ne devrait point laisser cet avantage. Faut-il donc « ériger l'instruction primaire en devoir légal? » expression très heureuse que nous trouvons dans un rapport du jury anglais, et qui nous dispenserait de scandaliser peut-être bien des oreilles en proposant tout crûment l'*enseignement obligatoire?...* Si nous avions conservé à cet égard quelques doutes, même après avoir lu dans la collection des travaux du jury un remarquable rapport de M. Ch. Robert, rapport qui forme la suite d'études persistantes sur cette question, ces doutes se seraient en grande partie dissipés depuis que nous avons étudié les nombreux documens concernant l'exposition universelle. Il ne convient pas seulement de conquérir pour notre pays les profits de l'instruction; il faut surtout écarter les périls de l'ignorance. Ces périls, dans la période de transition que traverse l'organisation industrielle, sont très sérieux : il y a malheureusement parmi les populations ouvrières et agricoles un fonds d'idées et d'expressions fausses qui risquerait d'égarer leur honnêteté naturelle, s'il n'était remplacé au plus vite par la simple et saine doctrine du premier enseignement. Au surplus, développer très largement l'instruction primaire, n'est-ce point poser les assises les plus solides et les plus sûres de l'enseignement professionnel? En l'état actuel des choses, la multiplication préalable des écoles

d'arts et métiers pourrait avoir une conséquence qui, dans le langage économique, se traduirait par ce terme : que l'offre excéderait la demande. On ouvrirait beaucoup d'écoles où il viendrait peu d'élèves. Au contraire, généralisez l'instruction primaire, et bientôt, par un effet certain, le désir de l'instruction naissant de l'instruction elle-même, vous aurez un recrutement plus nombreux d'aspirans à l'enseignement supérieur. Cette opinion ne saurait être prise pour une objection contre les vœux qui ont été énoncés dans les rapports du jury et dans ceux des délégués; elle exprime seulement, sur cette grande question de l'enseignement, un vœu plus large, qui s'inspire tout à la fois d'un intérêt politique et d'un intérêt industriel.

Ici doit se terminer cette étude d'ensemble sur les expositions universelles à propos de l'exposition de 1862 : non que le sujet soit épuisé; les rapports du jury ne forment pas moins de six volumes, où sont réunis tous les matériaux d'une savante encyclopédie. Nous nous sommes borné à en détacher les traits saillans qui caractérisent l'industrie contemporaine. Certes il nous eût été plus commode de nous en tenir là et de ne point aborder en même temps l'examen des rapports des délégations ouvrières. Bien que nous ayons revendiqué, avec les délégués, la liberté ou tout au moins la faculté de réunion, qui, ajoutée à la liberté de coalition, est la plus puissante garantie des intérêts de leurs mandataires, ils ne verront peut-être dans les pages qui précèdent que la contradiction opposée aux opinions et aux idées qui leur sont le plus chères. Oui, cette contradiction est absolue, et elle ne cherche pas à s'en excuser. Assez d'autres ont flatté et flatteront les ouvriers; ils n'y ont rien gagné. Les doctrines qu'ils soutiennent ont eu leur jour en 1848. Qu'en est-il résulté? L'atelier national. Il ne faut pas que nous retombions dans les mêmes erreurs, et le meilleur préservatif est un débat sincère. Comment d'ailleurs passer sous silence un document presque officiel, qui doit être lu avidement dans les ateliers de nos grandes villes, qui contient en quelque sorte la charte économique des populations ouvrières? Il importe que la société tout entière sache ce qu'il y a au milieu d'elle de misères à soulager et d'erreurs à redresser : c'est ainsi qu'elle apprend ce qu'elle a de devoirs à remplir dans l'intérêt de ceux qui souffrent, dans l'intérêt de ceux qui se trompent, dans son intérêt à elle-même. Notre civilisation est orgueilleuse, et elle a le droit de l'être; mais en marchant vers le Capitole, elle doit éclairer les routes qui aboutissent au mont Aventin.

C. Lavollée.

MME DE SARENS

I.

Il était à peu près deux heures de l'après-midi, Mme de Sarens achevait sa toilette, et par intervalles jetait un coup d'œil sur un grand jardin qui s'étendait sous ses fenêtres; le soleil riait sur une pièce d'eau qu'on voyait étinceler parmi les arbres dépouillés. Un gros merle sautillait sur la margelle de pierre et trempait avec nonchalance son bec jaune dans le bassin. Tout en le regardant, Mme de Sarens pensait à l'emploi de sa journée.

— Que voilà un oiseau heureux! se dit-elle. Il sait que faire de son temps. L'occuper, ce n'est rien; mais le perdre!...

En ce moment, une femme de chambre entra et remit à sa maîtresse une lettre sur l'enveloppe de laquelle on lisait le mot *pressé*. Mme de Sarens rompit le cachet et lut ceci :

« Ma chère belle,

« C'est une solliciteuse qui vous écrit, armez-vous d'indulgence. Vos bals ont le malheur de faire tourner beaucoup de têtes. Tout le monde veut en être, et au lieu d'élargir le cercle de vos invitations vous le rétrécissez. C'est pousser trop loin le culte de l'opposition. Cependant une personne que je tiens à obliger a le plus vif désir de vous être présentée, et, la chose faite, de passer quelques heures dans vos salons. Elle sait que mon étourderie est dans les bonnes grâces de votre sagesse et me supplie d'en abuser. M. de Sombreuse est tout à fait un homme du monde; il a de l'esprit, ce qui n'est rien, et d'excellentes manières, ce qui est quelque chose. On le voit partout; c'est un miracle que vous ne l'ayez pas rencontré chez moi. Sa demande m'a prise au dépourvu, et c'est demain, ce me semble,

qu'on danse chez vous pour la dernière fois. Or le temps me manque pour solliciter l'honneur de le conduire en votre présence un soir de petite réception, et M. de Sombreuse, qui y met de l'entêtement, assure qu'un célibataire dont toute la famille habite la province n'est jamais un embarras pour une maîtresse de maison. Aurez-vous la méchanceté de lui prouver qu'il a tort? Ce serait le battre sur mes épaules, et pour le faire vous aimez trop, j'imagine, votre amie « ESTELLE. »

Mme de Sarens chiffonna le billet entre ses doigts. — Vingt lignes pour une présentation... Oh! oh! fit-elle.

— Un domestique est là qui attend la réponse que madame doit faire à Mme de Marsannes, dit la femme de chambre.

Mme de Sarens s'approcha d'un petit bureau, prit à la hâte une plume et griffonna ces quatre mots :

« Chère mignonne,

« Je ne suis pas chez moi aujourd'hui, vous avez donc toute chance de m'y rencontrer tantôt; si vous venez de bonne heure, nous ferons un tour aux Champs-Élysées. C'était hier mon mercredi, et j'ai besoin de prendre l'air pour me remettre de tous les amis que j'ai vus. Seule, je n'en aurais pas le courage; si au contraire vous n'arrivez qu'à la nuit, nous causerons au coin du feu de cette personne que vous tenez à obliger, et je vous taquinerai.

« SABINE. »

— Allons! se dit-elle en remettant sa réponse à la femme de chambre qui attendait, grâce à cette petite folle, la journée arrivera plus vite au bout... Quel peut être ce M. de Sombreuse que par miracle je n'ai jamais vu chez elle? Le connaît-elle seulement, ou, si elle le connaît un peu, ne le connaît-elle pas trop?

Une heure après cet échange de billets, une femme petite, brune, parée à ravir, et dont le visage respirait la gaîté, entrait chez Mme de Sarens.

— Je suis sous les armes, et nous pouvons partir, dit-elle; mais d'abord l'invitation est-elle prête, sous enveloppe et cachetée?

— On a le temps, répondit Mme de Sarens, qui nouait les brides de son chapeau.

Estelle frappa de sa bottine le tapis du salon. — Ce n'est cependant pas une affaire à protocoles, dit-elle.

— Ne vous ai-je pas dit que je vous taquinerai? reprit Sabine.

Mme de Marsannes sourit, et rajustant le nœud d'une petite cravate de dentelle blanche : — Faites donc, répliqua-t-elle, j'ai les nerfs à l'épreuve de toutes les épigrammes.

Quand on fut en promenade, Estelle se blottit dans le coin de la calèche, et d'un air de résolution : — Commencez le feu, reprit-elle, je suis tout oreilles.

— Escarmouchons d'abord, répondit Mme de Sarens; nous avons un sujet de conversation qui, par ricochet, peut m'intéresser : ne l'épuisons pas du premier coup. Il faut qu'il nous mène tout au moins jusqu'à l'arc de l'Étoile, et c'est effrayant quand on pense que mes chevaux n'ont pas le mors aux dents!

— Je suis donc sur la sellette et sous le coup d'un interrogatoire?

— Vous m'avez permis de poser mes griffes sur vous, je les enfonce.

— Bon, je ne crierai pas.

Mme de Sarens fit la moue. — Vous êtes odieuse, reprit-elle. Le beau plaisir d'écorcher les gens, s'ils ne se plaignent point! Voyons, quel est ce M. de Sombreuse dont vous me menacez?

— C'est un jeune homme.

— Votre jeune homme est-il jeune? car, vous savez, il y a les jeunes gens qui sont quelquefois vieux et les hommes jeunes qui le sont toujours.

— Le mien a trente-quatre ans. Il rit volontiers; à l'occasion, il sait pleurer.

— Que fait-il?

— Ce qu'on fait à Paris quand on ne fait rien.

— Un homme qui remplit bien cet emploi est propre à tout. Vous voyez souvent M. de Sombreuse?

— Très souvent.

— Et vous l'aimez beaucoup?

— Beaucoup.

— Autant que ça!

Estelle se mit à rire, et, regardant bien Mme de Sarens au fond des yeux : — Ma chère Sabine, dit-elle, ne laissez pas prendre le galop à votre imagination. J'ai un cœur paresseux, qui a horreur des aventures; il marche au pas. Le prince Charmant qui lui fera faire connaissance avec les émotions, l'anxiété, les transports, et toutes ces belles choses qu'on met en musique, n'est pas encore né. Je m'y résigne sans trop d'ennui. Si quelque jour un prodige du sort le pousse en mon chemin, je vous en avertirai charitablement, et la plus surprise des deux, ce ne sera pas vous.

Mme de Sarens gardait le silence. Estelle pencha la tête de côté et sourit. — Je vois bien ce que j'y perdrai, poursuivit-elle; mais je ne sais pas ce que ce bel inconnu y gagnera.

— Comment l'entendez-vous?

— C'est que mon caractère est ainsi fait que l'imprudent qui livrera bataille à mon cœur et s'en emparera devra tout de suite, et bon gré, mal gré, m'offrir sa main et me conduire à l'autel. Cela tient les téméraires à distance. En attendant, j'aime fort M. de Sombreuse, et il y a toujours pour lui, au coin de mon feu, un fauteuil où il ne me plaît pas qu'un autre s'assoie. Il cause bien et ne se rappelle que les choses dont on lui permet de se souvenir. A première vue et dès le premier mot, on devine qu'il a une grande tendresse pour tout ce qui ne porte ni barbe ni paletot. C'est son charme.

— Danse-t-il?

— Non.

— Alors quelle idée lui prend de vouloir aller au bal?

Un léger embarras parut sur le visage d'Estelle. — On lui a parlé de vous, dit-elle, et il lui a semblé malséant de ne pas connaître une personne autour de laquelle une moitié de Paris s'agite.

— Cette moitié est bien bonne. Est-ce tout?

Mme de Marsannes toussa légèrement. — Au fait, reprit-elle, j'aime mieux dire les choses simplement comme elles sont. Entre nous, je crois que M. de Sombreuse a l'espoir de rencontrer chez vous un personnage auquel il a affaire, et près de qui il ne veut pas se rendre pour ne point donner d'importance à cette démarche.

— Voilà une préférence qui me flatte, et je lui sais gré de me prendre pour trait d'union.

— Il ne dépend que de vous de croire qu'il vous a vue, et qu'il se meurt d'amour pour vos beaux yeux.

— Ah! vous raillez aussi?

— Quelquefois... A propos, M. de Sombreuse est fort laid.

— Votre héros ne danse pas, il est fort laid, et il ne vient pas chez moi pour moi!... Il est charmant! Donc gardez-le, je vous prie, et ne lui permettez pas de quitter ce fauteuil où il ne vous plaît pas qu'un autre s'assoie.

— Très bien, répondit Mme de Marsannes; c'est pourquoi demain je vous amènerai M. de Sombreuse.

— A votre aise; vous êtes prévenue. Si demain je mérite ce surnom de pomme verte qu'on m'a donné, je m'en lave les mains.

A cette époque de sa vie, Mme de Sarens, âgée alors de vingt-neuf ans, passait pour l'une des femmes de Paris les plus heureuses, et se vantait de l'être. Elle avait tout à souhait. La Providence ne lui avait rien refusé de ce que peut donner le hasard : la fortune, l'esprit, la position dans le monde, les alliances, tout était à l'unisson. L'éducation la plus soignée avait fait le reste. Sabine avait le sentiment des belles choses, et les aimait sans en faire parade. Si elle

n'était pas marquise, elle avait le bon goût de ne point le regretter, et on ne la voyait jamais courir après les personnes titrées dont la connaissance pouvait lui donner un vernis de noblesse. Ne s'efforçant pas d'ouvrir les portes, elle était la bienvenue dans les meilleurs salons, et sa maison passait pour l'une des mieux gardées de l'avenue Gabriel. On pouvait voir Mme de Sarens tous les jours pendant six mois et ne pas deviner qu'elle était excellente musicienne, et qu'au besoin elle eût manié le crayon comme un artiste. Quand on en faisait la découverte, et jamais elle n'y aidait, elle avait une façon de hausser les épaules qui arrêtait net les plus enthousiastes et ne leur permettait pas d'exprimer la plus légère admiration. — Cela est bon, disait-elle, pour les infortunés qui par état sont dans l'obligation de faire gémir un piano ou de noircir du papier; mais chez les personnes du monde c'est un ridicule.

Ainsi du reste. Rien de ce qui venait d'elle ne trouvait grâce devant elle. Elle n'épargnait pas autrement le prochain. Si elle avait aux environs de Paris un château où la plus élégante compagnie aimait à se retrouver pendant la belle saison, tant elle avait l'art de bien recevoir et de varier les plaisirs au gré de ses hôtes, c'était affaire d'habitude où les millions entraient pour quelque chose. Si on parlait tout à coup et avec éloge d'une bonne action faite à propos, et dont les personnes qui en profitaient avaient seules trahi le secret, son rire glaçait. — La belle affaire! disait-elle aussitôt; cela aide à passer le temps. Somme toute, le bien n'est pas plus ennuyeux que le mal.

Mme de Sarens avait de ces répliques acerbes et tranchantes qui rappelaient les jeux de certains enfans occupés à faucher les fleurs d'un jardin. Si l'on vantait son goût, la simplicité de sa toilette, l'ordonnance exquise de ses réceptions, son esprit alerte et vif, la tenue parfaite de sa maison, elle faisait la moue. — La faute n'en est pas à nous, disait-elle d'un air de dédain. Les professeurs commencent, les fournisseurs achèvent. Le tout est de les choisir bons.

Les complimens, les fadeurs, les sottises, qui sont la monnaie courante de la vie, la trouvaient sans pitié. Aussitôt que les phrases toutes faites commençaient à s'étaler dans la conversation, Mme de Sarens dressait l'oreille; il suffisait alors d'un mot pour la pousser aux extrêmes dans la voie de la contradiction. Un jour qu'un jeune homme, à peine sorti des écoles, s'extasiait sur les grâces incomparables et la suprême distinction des femmes du monde, elle l'interrompit : — Si vous nous enleviez d'un coup de baguette nos calèches, nos cachemires et les romans nouveaux, dit-elle, vous verriez ce qui resterait de tout ce bagage... Le tout ensemble tiendrait dans le tablier d'une grisette...

On avait marié Sabine à l'aurore de sa vingtième année : *on* est ici le vrai mot. Elle accepta la main de M. de Sarens sans préférence et sans éloignement. Une amie un peu plus âgée et femme déjà s'étonna de cet empressement : — L'aimes-tu par hasard? dit-elle.

— Moi! fit Sabine d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

— Alors pourquoi tant se hâter? Sans vouloir ici te faire de complimens, avec ta jeunesse, tes dons naturels et ceux que tu tiens de la fortune, tu peux attendre et choisir. Tu seras majeure dans quelques mois; demande à l'observation l'appui qui te manque du côté de la famille. Qui se marierait selon son cœur, si ce n'est une orpheline?

— Ne te semble-t-il pas que M. Rodolphe de Sarens monte bien à cheval et qu'il porte la cravate blanche avec élégance?

— Est-ce là tout ce que tu cherches dans le compagnon de ta vie?

— Le reste est à l'avenant et me paraît suffisant pour entrer dans le monde.

L'amie dépitée s'inclina. — On ne dira pas, ajouta-t-elle, que le romanesque ait eu beaucoup de prise sur ta jeunesse.

Au bout de six mois, qui furent traversés par un voyage, Sabine s'aperçut que Rodolphe avait une nature médiocre, fade, sans saveur et sans originalité. — Je m'en doutais, pensa-t-elle. — Elle l'étudia mieux, reconnut qu'elle ne se trompait pas, et en prit son parti sans grand chagrin. Un tuteur qui l'avait mariée lui demanda timidement, après un an d'expérience, si elle était contente du choix qu'il avait fait de M. de Sarens. — Certainement, répondit Sabine. Je n'ai jamais pensé que ce fût un Amadis ou un César; mais, tel qu'il est, je ne le changerais pas contre beaucoup d'hommes que je connais et encore moins contre ceux que je ne connais pas.

Ce mari, qui pouvait ne pas être un héros de roman, avait, en matière de finances, l'esprit droit, clair et sûr : point d'affaire dans laquelle il ne découvrît un filon d'or. La main sur le filon, rien ne lui échappait plus. Il doubla, tripla, décupla sa fortune en quelques années. Avec Mme de Sarens, il ne comptait pas; il n'était jamais plus heureux que lorsqu'elle entrait dans son cabinet pour quelque emprunt. M. de Sarens, bien que mêlé à des affaires considérables, n'avait pas de bureau; un ou deux secrétaires lui suffisaient. C'était, à proprement parler, un banquier consultant. Sa seule prétention était d'avoir de beaux chevaux et de s'y connaître. Il était dans son ménage comme certains rois dans leurs royaumes, où un favori est tout et fait tout. Ce favori était sa femme. Mme de Sarens s'en accommodait.

Dans de telles conditions, et en regardant bien au fond des

choses, les fins observateurs finissaient par s'apercevoir que Mme de Sarens réussissait à n'être point heureuse. Elle acceptait la vie et ne l'aimait pas. Ce n'est point qu'elle lui eût demandé, même en songe, les choses qu'elle ne comporte pas, n'ayant jamais vu l'existence et le monde sous un aspect idéal; on ne voyait pas qu'elle regrettât rien, mais il était clair qu'elle n'espérait rien non plus. Il y avait en elle un fonds d'amertume et d'âpreté qui faisait irruption à toute heure et qu'on ne s'expliquait pas.

Belle, avec des formes pleines, blanche comme un lis et couronnée d'une forêt de cheveux fins et cendrés, Sabine avait des grâces et des ports de tête qui lui donnaient tout à fait l'air d'une grande dame. Elle était telle qu'elle ne pouvait envier personne. Ses mains étaient incomparables; les marbres de Florence n'en montrent pas de plus exquises. D'où lui venait donc cette constante irritation qui se trahissait par secousses et par jets impétueux? Dans le passé, on ne lui savait aucun malheur; dans l'avenir, on ne prévoyait nulle tempête. Cependant cette femme jeune, élégante, riche, aimée, adulée, entourée, cette reine qui n'avait pas un pli dans son lit de roses, disait de la vie que cela ne valait pas la peine de naître ni la fatigue de mourir. Une de ses meilleures amies, Mme de Marsannes peut-être, assurait que, tout enfant, Sabine avait bu du verjus et qu'elle n'avait pas pu le digérer. — Cela lui revient aux lèvres alors qu'elle y pense le moins, ajoutait-elle.

A vingt-neuf ans, Sabine passait pour une fort honnête femme et l'était réellement. Le monde, qui déchire volontiers quiconque est au sommet de l'échelle, en pleine lumière, essayait de mordre sur sa réputation sans parvenir à l'ébrécher. C'était chez Mme de Sarens affaire d'amour-propre et non de foi. Il lui paraissait original et bienséant de traverser la vie avec la blancheur immaculée et la majesté du cygne qui fend les ondes bleues d'un lac et ne daigne pas confier son duvet au sable du rivage. L'orgueil aidant, elle y avait réussi. — Et puis, disait-elle, ce qui nous protége contre les hommes, ce sont les hommes!

Jamais on ne connut voltairienne plus enracinée dans l'incrédulité. Il faut reconnaître aussi que Sabine ne se faisait point un mérite de sa vertu et n'en voulait point à celles qui en avaient moins. Un soir, étant dans un cercle où une prude, qui la voulait rallier à sa cause, lançait l'anathème contre les écarts de la jeunesse, Mme de Sarens l'interrompit brusquement d'un coup d'éventail. — Question de tempérament et de latitude! s'écria-t-elle; sanguines ou mulâtresses, nous étions perdues! — C'est à ces reparties où l'on sentait comme une goutte d'acide qu'elle devait ce surnom de pomme verte qu'elle acceptait bravement, en ne se gênant pas pour le mériter.

Une pareille disposition d'esprit devait susciter de vives inimitiés à Mme de Sarens. Elle en devinait autour d'elle; mais un dévouement sincère dans les occasions où l'on avait besoin de son appui, un secret impénétrable et à l'épreuve des ruptures les plus inattendues, une fermeté virile qui éclatait au profit des petits et des opprimés, lui assuraient aussi de nombreuses et chaudes sympathies. Ceux qui ne la voyaient qu'en passant pouvaient la détester, et le monde ne l'épargnait pas; Sabine rendait en dédain ce qu'on lui accordait en médisances. Les personnes qui pénétraient dans son intimité, et le nombre n'en était pas considérable, arrivaient quelquefois à l'adorer malgré elle. Elle ne leur témoignait en paroles aucune reconnaissance, mais on sentait que cela au fond la touchait et la réchauffait. Dans ce sens, sa meilleure amie était Mme de Marsannes, qu'elle criblait de coups d'épingle et pour laquelle elle se serait mise au feu. Sa grande prétention, on le sait, était d'être heureuse et de ne rien souhaiter. Il lui arriva plusieurs fois de rompre en visière avec des femmes qui, bien nées, riches et entourées de toutes les élégances de la vie, prenaient des attitudes languissantes et soupiraient, mollement assises dans des fauteuils complaisans. Dans ces occasions, elle était sans pitié.

— Çà, que vous manque-t-il? disait-elle; vous avez plus de velours et de satin autour de vos épaules qu'il n'en faudrait pour habiller un opéra; vous entendez la messe dans des églises chauffées par des calorifères; vous dansez quatorze fois par semaine, et faites votre salut en calèche, au bois de Boulogne, en compagnie de jolis messieurs qui sont très proprement empaillés. Laissez les gémissemens à qui se traîne dans la neige, les pieds nus dans des sabots. J'ai vu ce matin, au sortir du bal où nous avions grignoté force truffes, nos sœurs en Ève qui faisaient la toilette du boulevard, la pluie sur la tête et la bise dans le nez; elles ne se lamentaient pas. Que vous faut-il, s'il vous plaît? Le bonheur peut-être? A quoi cela sert-il? et de quoi cela est-il fait? Pour ma part, je ne m'en soucie pas plus que des modes que l'on portait à la cour de la reine Berthe. Pensez-y donc! si le bonheur était une chose indispensable à l'existence, qui est-ce qui vivrait? Dans la position que le hasard nous a donnée, — et en quoi, je vous prie, la méritons-nous mieux que d'autres? — une larme est un sacrilége, et le soupir un ridicule. Gardez vos robes, vos enfans, vos maris et le reste, et si ces infortunes vous paraissent trop lourdes à porter, considérons par la pensée qu'un grain de sable peut les faire disparaître en un instant.

Quand on la pressait d'argumens sous prétexte que les dentelles, la danse, la musique et les truffes ne suffisent point à remplir les gouffres de la vie, et qu'il y a le cœur, les âmes, la sympathie, qui

sont bien quelque chose, elle éclatait et se prenait volontiers pour exemple. — Hier matin, disait-elle, j'ai couru de chez la faiseuse de modes chez le bijoutier; plumets, falbalas et joyaux m'ont conduite jusqu'à l'heure du déjeuner, auquel j'ai fait grand honneur. L'idée ne m'est point venue que cela fût d'une tristesse mortelle. Un peu après je me suis promenée à cheval; le temps était beau, et par extraordinaire les personnes qui m'accompagnaient étaient d'agréable humeur. Vers quatre heures, j'ai reçu quelques visites; on a causé presque avec esprit. Vous savez que les livres de toute sorte abondent à ce moment de l'année, et cela vient en aide aux personnes indigentes. Deux ou trois amis ont partagé mon dîner. J'ai commencé ma soirée aux Italiens et l'ai terminée chez la marquise de Briare, dont les bals sont en grande faveur. A trois heures, je suis rentrée; un bon feu brûlait dans ma cheminée, et des mules fourrées de cygne attendaient au bord d'un canapé mes pieds fatigués de porter du satin. Il ne m'a pas semblé qu'il fût nécessaire de pleurer à sanglots sur les misères de mon existence. Aujourd'hui sera pareil à hier, à cette différence près que l'Opéra remplacera les Italiens et que Mme de Chanterac succédera à Mme de Briaré. Demain sera le reflet et l'écho d'aujourd'hui. Or mon histoire est la vôtre, mesdames, et cela ne nous vaudra jamais un brevet d'héroïsme. Si maintenant des larmes s'avisent de mouiller vos cils, cachez-les bien vite : ce sont des aventurières qui n'ont pas le droit de s'y montrer. Notre premier devoir, à nous autres les enfans gâtés de la civilisation, est d'être heureuses quand même; hors de là, nous méritons le fouet.

Un soir qu'elle était partie sur ce thème, un ami de la famille qui l'avait fait sauter sur ses genoux lui offrit le bras au moment où elle se levait, et souriant à demi-voix : — Pauvre femme! dit-il.

Sabine rougit jusqu'à la racine des cheveux, et fronçant les sourcils : — Gardez vos réflexions pour vous, vilain curieux! répliqua-t-elle.

Jamais plus Mme de Sarens ne parla de son bonheur à cet indiscret.

Que regrettait-elle? qu'espérait-elle? qu'aimait-elle? C'est ce que tout le monde ignorait. Ce qu'on savait seulement, c'est qu'elle se servait volontiers d'un cachet sur lequel elle avait fait graver le mot espagnol *nada*, qui signifie rien. C'était sa devise. — Au moins, disait-elle, on ne m'accusera pas d'ambition.

Chez une personne qui, dans les habitudes quotidiennes de la vie, était la simplicité même, cette devise étonnait; elle effrayait quand on songeait que Mme de Sarens, au temps où elle l'adopta, avait vingt ans à peine et tout à souhait. Quelle plaie inconnue cachait-elle sous le laconisme hautain de ces deux syllabes? Là-dessus

Estelle, qui causait fréquemment avec Mme de Sarens, n'était pas plus instruite qu'une étrangère.

Sabine n'avait eu qu'un enfant, une petite fille morte une semaine après sa naissance. Elle resta plusieurs mois enfermée chez elle, puis tout à coup elle se montra au bal parée à merveille. — Elle n'était pas digne d'être mère, dit une amie.

A quelque temps de là, Mme de Sarens, dont jamais les confidences n'évoquaient le souvenir de l'enfant qui ne devait pas être remplacé, étant seule dans un salon, vit entrer tout à coup une petite fille qui vint en trébuchant se jeter dans ses genoux. La charmante créature avait l'âge qu'aurait eu sa petite fille, si celle-ci avait vécu. Mme de Sarens lança un regard rapide autour d'elle, puis, s'emparant de l'enfant qui riait, elle l'enleva sur sa poitrine et l'embrassa à pleines lèvres dans les cheveux. Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues. Quelqu'un survint. Sabine laissa glisser l'enfant sur le tapis, et passant la main sur ses yeux : — Voilà à quoi servent les petites filles, dit-elle; on caresse ces jolies poupées, et un nœud de ruban en profite pour vous écorcher la paupière!

— Toujours aimable et bonne! dit en riant la personne qui venait de paraître.

— Toujours, répondit Sabine d'une voix sèche.

Telle était la Parisienne chez laquelle le 8 mars 1859 Mme de Marsannes conduisait M. Paul de Sombreuse.

II.

Au moment où Estelle et Paul entrèrent chez Mme de Sarens, le bal était dans tout son éclat. La maîtresse de la maison vint au-devant d'eux.

— M. de Sombreuse, dit Estelle.

Mme de Sarens regarda le nouveau venu et partit d'un éclat de rire. M. de Sombreuse s'inclina, et d'un air gai : — On vous avait prévenue, madame, dit-il; mais cela dépasse encore vos espérances, n'est-il pas vrai?

— Franchement oui, répliqua-t-elle.

— Bah! continua Paul, si le ramage ne ressemble pas au plumage, qu'importe? D'ailleurs ne craignez rien, vous n'aurez à me refuser ni valse, ni contredanse. Je suis de ceux qu'on oublie dans un fauteuil.

La glace était rompue. M. de Sombreuse disparut dans la foule. Un instant après, Sabine l'aperçut dans un coin qui causait avec une douairière. — Bon! dit-elle à Mme de Marsannes, voilà votre protégé à sa place.

M. de Sombreuse était parfaitement laid, mais d'une laideur spi-

rituelle qui ne déplaisait pas : beaucoup de physionomie, beaucoup de vie et de mouvement dans l'expression du visage, dans le regard une singulière vivacité. On sait que la plupart des hommes ont dans l'ensemble des traits quelque chose qui les rapproche d'un type animal. On ne pouvait apercevoir M. de Sombreuse sans penser aux singes. Il était de la famille des chimpanzés et des macaques, comme d'autres, en grand nombre, sont de la race des chevaux, des boucs ou des perroquets. Les plus malheureux, et on en connaît, rappellent les batraciens, grenouilles ou crapauds. Lorsque M. de Sombreuse entrait dans une conversation, au bout d'une heure on oubliait le singe et on ne voyait plus que l'être moral : par là il avait son charme, et par là il s'imposait. Personne ne songeait plus à s'écrier: Qu'il est laid! Ce je ne sais quoi auquel les femmes ne se trompent pas leur faisait deviner qu'elles tenaient une grande place, la plus grande peut-être, dans la vie de M. de Sombreuse; cette découverte les prédisposait en sa faveur. Ce qu'elles apprenaient plus tard dans les confidences échangées au coin du feu leur faisait bien voir qu'elles avaient été véritablement le mobile, la cause et le but de toutes ses actions. Espérances, regrets, entreprises, il rapportait tout à ces charmantes créatures qu'en ses jours de misanthropie railleuse il appelait les plus jolis animaux de la création. Le regard et l'accent faisaient passer par-dessus la crudité du mot. On y sentait une adoration qui survivait aux épreuves et au temps. D'une famille considérable et né avec quelque fortune dont il usait généreusement, M. de Sombreuse aurait pu se pousser dans le monde et arriver aux positions les plus enviées; quelque histoire d'amour l'en avait toujours empêché. Un matin il partait pour l'Italie à la poursuite d'un voile vert qui l'eût mené tout droit jusqu'en Chine, si telle avait été sa fantaisie, sans qu'il eût songé à se plaindre; à quelque temps de là, un soir, au moment où il était question de sa prochaine entrée au conseil d'état, on apprenait que Paul faisait l'école buissonnière en Suisse avec des cheveux blonds éparpillés autour d'un front de vingt ans. Le beau était qu'il n'eût pas échangé sa condition contre la couronne d'un empereur. On citait de lui des actes de courage et de dévouement, de nobles sacrifices à l'amitié, des témoignages de désintéressement bien rares dans un temps où les millionnaires sont mis sur le pinacle ; pour lui, cela n'était rien: il n'estimait que les folies par lesquelles il était arrivé à la conquête d'une fleur ou d'un gant. Les pères de famille et les philosophes ont un grand mépris pour ces natures : le code, les mœurs, la civilisation, tout les réprouve; mais les femmes les regardent avec plus d'indulgence. Cette indulgence et quelque chose de plus suffisaient à M. de Sombreuse.

Paul dans son fauteuil, blotti au coin d'un salon, Mme de Sarens n'y

pensa plus. Le bal s'acheva sans qu'elle le revît. Elle ne s'en souvenait guère lorsque le mercredi suivant on annonça M. de Sombreuse. Quelques personnes se trouvaient chez Sabine. Peu d'hommes du monde avaient autant que M. de Sombreuse l'art d'entrer dans une conversation et de s'en emparer. L'hostilité que lui faisait voir la maîtresse de la maison aiguisa son esprit; son tempérament se plaisait aux luttes; il saisit un mot au vol, hasarda, à propos d'une anecdote qui faisait grand bruit, une théorie qui fit pousser de hauts cris à l'assemblée, et un quart d'heure après sa venue un cercle s'était formé autour de lui. Mme de Sarens, qui n'était pas tous les mer•redis à pareille fête, s'adoucit et lui donna la réplique. A six heures, ils se trouvèrent seuls. M. de Sombreuse avait gaîment tué dix visites sous lui. Mme de Sarens, assise sur une chauffeuse et les mains croisées sur les genoux, dans l'attitude que Pradier a donnée à Sapho, leva les yeux sur lui. — Vous voilà chez moi malgré moi; qu'y comptez-vous faire? dit-elle.

— Y rester.

— Est-ce à dire qu'après avoir poussé votre visite au-delà des bornes que l'usage du monde autorise, il ne vous déplairait pas de dîner avec M. de Sarens et moi?

— Mon Dieu! madame, il est certain que, si vous m'invitez, je dînerai volontiers chez vous, que M. de Sarens y soit ou n'y soit pas... Si vous ne m'engagez pas, il est clair que je m'en irai.

— Vraiment! vous ferez cet effort?

— Oh! ne vous hâtez pas de vous réjouir, je ne m'en irai que pour revenir.

— Bientôt?

— Le plus tôt possible, demain ou ce soir même, si vous le permettez.

Mme de Sarens tourna des yeux nonchalans autour d'elle, et faisant mine de regarder les trumeaux, le lustre, les lambris, les portières et les rideaux : — Je vous assure, monsieur, que des salons comme celui où j'ai l'honneur de vous recevoir se trouvent dans toutes les rues, dit-elle. Un peu de soie, un peu de dorure, un peu de cristal, et c'est tout.

— C'est exact comme un procès-verbal; mais si la cage ressemble à beaucoup d'autres qui ne ressemblent à rien, l'oiseau qu'on y rencontre a son originalité.

— Ah!

— Madame, votre valet de pied a oublié d'allumer un flambeau; vous plaît-il de me permettre d'user du droit que l'ombre autorise?

— Quel droi ?

— Celui de la franchise.

— Je m'en méfie; elle est souvent cousine de l'impertinence ou amie intime de l'indiscrétion. Je me risque cependant.

— Eh bien! madame, ce qui m'attire dans ce salon, à présent que je vous connais mieux, c'est qu'on y rencontre une personne qui a le parfum de la verveine et la saveur du citron. Cela réveille et cela pique.

— Au besoin même, cela égratigne. N'est-ce point cela que vous voulez dire?

— Je ne dis pas non.

— J'en suis fort obligée à votre amour de la vérité.

— M'estimeriez-vous beaucoup, si je vous disais que votre esprit a le goût de la bergamote et que votre conversation sent la pommade? La personne dont je parle a fait certainement cette remarque, que tout le monde aujourd'hui ressemble à tout le monde. Son avantage ou son malheur, comme il vous plaira, est d'être une nature; or n'a pas une nature qui veut. Mme de Sarens en a une très nettement accusée. On dirait une médaille de bronze sur laquelle s'est exercé un burin d'acier, un burin très fin et très aigu. Elle voudrait que cela ne fût pas, cela n'en serait pas moins. Il faudrait briser la médaille pour que la gravure disparût.

Mme de Sarens s'inclina. M. de Sombreuse, qui venait de se lever, s'approcha d'une fenêtre, et, poussant le rideau, regarda dans le jardin, où la pluie fouettait les rameaux desséchés des ormes et des saules. — Il faut vraiment, madame, n'avoir pas une croûte de pâté dont on puisse faire l'aumône au prochain, reprit-il, pour mettre quelqu'un à la porte par le temps qu'il fait.

Sabine tira le cordon d'une sonnette. — Trois couverts, dit-elle au domestique qui parut. Puis, se tournant vers M. de Sombreuse: — Donnez-moi un nouvel exemple de sincérité, reprit-elle. Notre amie Mme de Marsannes a-t-elle dans ses relations beaucoup de personnes pareilles à vous? Avouez-le sans détour, et s'il y en a seulement quatre, je romps tout commerce avec elle.

M. de Sombreuse prit un air grave, et, appuyant la main sur sa poitrine : — Sur mon honneur, madame, dit-il, je vous jure que Mme de Marsannes ne connaît qu'un seul mandrille de mon espèce, et c'est moi.

M. de Sarens ramena deux personnes avec lui; on se trouva cinq autour de la table. M. de Sombreuse avait le don de se trouver à l'aise partout où le sort le plaçait. Le dîner fut fort gai; on eut de l'esprit sans médire du prochain. Mme de Sarens rit franchement à deux ou trois reprises. M. de Sarens, heureux de la voir en si belle humeur, négligea de parler des entreprises qui étaient sous sa

haute et savante direction. Dégagée des chiffres qui l'embarrassaient quelquefois, la conversation prit un vol plus rapide et plus élevé. M. de Sombreuse fit voir qu'il était au courant des plus hautes questions; mais il mêlait aux aperçus les plus fins et aux déductions les plus approfondies une pointe de gaîté qui leur donnait une saveur plus attrayante. On sentait que la gaîté était son élément et qu'il s'y jouait comme un oiseau dans l'espace. Toute gravité l'effarouchait. On lui en fit la remarque. — C'est pourquoi je ne serai jamais rien, répliqua-t-il tranquillement.

On se récria autour de lui. La gaîté était-elle donc un crime qui mettait obstacle à toute ambition légitime? — C'est plus que cela, répliqua Paul; c'est un vice contre lequel rien ne prévaut, ni la probité, ni l'intelligence, ni le goût du travail, ni la sécurité dans les relations. Vous pouvez tout comprendre, vous avez des aptitudes diverses, vous avez le jugement clair et la raison solide; mais vous êtes gai, tout est dit. Haro sur le baudet! La France, qui se pique d'être le pays du monde où la gaîté a ses coudées les plus franches et compte le plus de fidèles, a horreur de ce qu'elle encense. Quiconque rit est un homme perdu. Les places, les honneurs, les distinctions de toute sorte, l'influence, la considération, appartiennent aux ennuyeux. Quand on a le malheur d'être né gai, il faut renoncer à toute espérance. Quant à moi, je me regarde comme un naufragé dans Paris.

La soirée se prolongea fort tard. Mme de Sarens était presque tentée de remercier M. de Sombreuse d'avoir forcé sa porte. Quand on se retira, elle lui tendit la main.

— Je ne suis pas chez moi le mercredi seulement, dit-elle. Quelques amis me viennent voir le samedi soir.

M. de Sombreuse la remercia du regard, sans répondre. Il avait le regard très doux, très bon et très reconnaissant.

Quand elle fut seule, Sabine éprouva un sentiment de surprise singulière : elle était presque détendue. Pendant une soirée entière, elle n'avait pas mérité un seul instant ce surnom de pomme verte devant lequel elle reculait si peu. Le fond de sa nature se révolta contre ce sentiment de bien-être tout nouveau. — Si cela continue, dit-elle avec un sourire moqueur, j'en ferai mon médecin.

Un matin, Mme de Marsannes arriva tout effarouchée et toute tremblante chez son amie. — Ah! si j'avais su! lui dit-elle. Et que d'excuses j'ai à vous faire!...

— Commencez par le commencement, ma chère, répondit Sabine, et quand vous m'aurez dit ce que vous savez, nous verrons s'il y a lieu de m'adresser toutes les excuses que vous me promettez.

— Il vous souvient de M. de Sombreuse?

— Et comment ferais-je pour l'oublier? Il vient chez moi à peu près deux fois par semaine, le mercredi à trois heures de l'après-midi et le samedi à neuf heures du soir, avec la régularité d'une pendule. Quelquefois cependant il avance. Il a même fait choix d'un fauteuil, ce petit siége bleu que vous voyez là. Lorsque par hasard en arrivant il le trouve occupé, il n'est sorte de stratégie à laquelle il ne se livre pour en chasser l'intrus et s'en emparer. Il y réussit toujours.

— Voilà justement ce qui m'effraie!

— L'histoire du fauteuil?

— Tenez, ma chère, le plus simple est de tout vous dire. Ma confession achevée, vous verrez ce qu'il faudra faire.

— Eh! ma pauvre Estelle, je vous ferai observer que tout, ce n'est pas souvent grand'chose! Donc ne craignez rien et allez jusqu'au bout.

— Le jour où j'ai tant écrit et tant parlé en faveur de M. de Sombreuse, que je voulais amener chez vous, c'est qu'il devait rencontrer au bal une jeune personne avec laquelle il était question de le marier.

— Traîtresse!... Un crime avec préméditation, et chez moi!... Vous saviez pourtant combien ces sortes de complicités me révoltent!

— C'est bien pour cela que je n'ai rien dit de mon projet.

— Et au profit de quelle héritière entamiez-vous les hostilités?

— Vous connaissez Mlle Des Périers?

— Cette mince personne dont le père est presque baron et qui a presque une dot, deux ou trois cent mille francs, je crois?

— Précisément.

— Pauvre M. de Sombreuse! Et vous êtes son amie cependant!

— Oh! rassurez-vous. Avant même d'avoir préparé mon sourire pour la présentation, vous savez, ce sourire niais dont les danseuses n'ont pas seules le privilége, le mariage était manqué.

— Et pourquoi?

— C'est ici que la question devient brûlante. M. de Sombreuse ne veut plus entendre parler de Mlle Des Périers parce qu'il aime ailleurs, et la personne pour laquelle il se meurt d'amour...

— C'est moi, n'est-ce pas?

— Hélas!

— N'est-ce que cela?

— Eh! bon Dieu! que vous faut-il de plus?

— Laissez-le mourir, ma chère, il ne s'en portera pas plus mal l'an prochain.

— On voit bien que sa flamme n'a point encore fait explosion auprès de vous! L'autre jour il est venu s'asseoir dans ce fauteuil qu'il a chez moi, et tout à coup il est parti... Quel débordement! J'en suis restée toute saisie.

— Vous avez l'émotion trop facile, ma mignonne, et trop prompte surtout pour une Parisienne. Est-ce que de telles aventures ne vous seraient point arrivées pour votre compte personnel?

— Je ne dis pas cela.

— Et vous n'en êtes pas morte, ce me semble.

— Je l'avoue.

— Alors tranquillisez-vous... Que M. de Sombreuse parle ou ne parle pas, je vous imiterai.

Estelle changea de ton, et d'un air de bonne humeur : — S'il en est ainsi, reprit-elle, rendez-moi le service de le tirer de son silence. J'ai pour vos perfections une admiration et une estime à nulle autre pareilles; mais, s'il m'en faut subir la description et la nomenclature dix fois encore, je succombe. Vous remplissez dans nos conversations le rôle du marquis de Carabas dans la légende du Chat botté. La grâce, c'est vous; l'esprit, c'est vous; la bonté, c'est vous.

— Quoi! la bonté aussi?

— Oui, et la douceur, la patience, tout, vous dis-je!...

— Et, comme le paysan d'Athènes, votre amitié est lasse de m'entendre appeler le juste.

— Non, mais les charmes que M. de Sombreuse vous prodigue, et dont il vous pare avec un enthousiasme qui n'a plus d'équilibre, finiraient par me réduire à la mendicité. C'est un emploi pour lequel je n'ai point de vocation, et, puisque vous n'êtes pas épouvantée de cet amour, ni mécontente de m'en savoir la complice involontaire, délivrez-moi de confidences qui n'ont plus le mérite de la nouveauté, et dont tous les bénéfices vous appartiennent.

Une moue parut sur les lèvres de Sabine. — Il n'est rien que je ne fasse pour vous, chère petite, et, puisque vous le désirez, M. de Sombreuse se prononcera, dit-elle; on peut bien donner une heure d'ennui à l'amitié.

Elle étouffa un léger bâillement tout en chiffonnant sa robe.

— Ce n'est pas que je ne sois faite à ces sortes d'escarmouches, reprit-elle : on n'a pas impunément un salon, vingt-neuf ans et quelque fortune; mais cela me contrarie. Je croyais à votre ami plus d'esprit... Le terrible est qu'il se tirera platement de l'aventure. Les hommes savent mal parler le langage de l'amour. Ils sont impertinens ou vulgaires, fats ou grossiers, quelquefois tout bonnement sots; ce sont les moins bêtes. Un temps j'ai eu l'espoir vague de

faire de M. de Sombreuse quelque chose comme un ami. Amoureux, il est gâté. Je tirerai une barre sur son souvenir, et il n'en sera plus question.

— Qui sait? dit Mme de Marsannes.

— Voilà un mot qui me décide. M. de Sombreuse s'expliquera dès ce soir ou demain au plus tard.

La voix était devenue amère et pointue. Estelle, qui en connaissait la gamme, changea le tour de l'entretien et bientôt après s'éloigna. Restée seule, Mme de Sarens se mit à déchirer à coups d'ongle un bouquet qu'elle avait pris dans un vase.— Quelle manie ont donc les hommes de vouloir passer par les mêmes sentiers! se dit-elle. On n'est pas coquette, on est aigre, cassante, désagréable; par le visage, on est pareil à tout le monde, ou peu s'en faut, cent femmes dont c'est l'art et qui ne demandent pas mieux que d'être adorées sont là, belles à l'avenant et toutes prêtes à tendre une main compatissante à qui se jette à leurs genoux; on sait leurs noms et leurs complaisances, au besoin on les devine à l'air de leur visage; leur humeur charitable n'est un mystère pour personne. Les hommes peuvent y courir; mais non, ils s'obstinent, comme les enfans, à désirer ce qu'on ne leur offre pas, et les uns après les autres vous pourchassent des mêmes puérilités! Si l'esprit court les rues comme on le dit, c'est qu'apparemment il a déserté les salons. En voilà un qui n'est point benêt, qui a vu le monde et voyagé avec fruit; il a le don de la gaîté, la chose la plus rare et la meilleure, et du premier coup il trébuche contre l'écueil où tant d'autres ont donné! Et Dieu sait cependant si ma franchise s'est dressée sur cet écueil comme un phare! Je suis une pomme verte, j'ai du jus de citron sur les lèvres, de l'acide plein le cœur, et le caractère fait comme une pelote d'aiguilles, chacun le crie et le proclame, et voilà le résultat... C'est à perdre tout courage! Autant vaudrait être bonne, accueillante et sucrée, avec un grain de coquetterie!... Est-il donc écrit que rien n'empêche rien? Quelque détour que l'on prenne, faut-il donc toujours rencontrer les frontières de ce royaume de Tendre, où je n'ai point envie de me promener? Toujours le bosquet de Petits-Soins et le village de Billets-Doux! Encore si l'on y découvrait une formule nouvelle, quelque chose qui ne sentît point la banalité, le commun, le fade, le suranné! Mais non! En ces matières, les plus spirituels valent les imbéciles, et tous du même pas s'élancent dans le chemin de l'amour sans s'apercevoir que c'est la grand'route des vieilleries et des maladresses. — Ah! les pauvres niais qui nous adorent faute de pouvoir nous aimer!

Mme de Sarens jeta les débris du bouquet dans le feu, et, frappant le tapis du bout de son pied : — Il en sera ce qu'il voudra,

reprit-elle; en somme, une sotte explication de plus ou de moins, qu'est-ce? Ce n'est pas la première, ce ne sera pas la dernière non plus.

III.

Décidée à tenir honnêtement sa promesse, Mme de Sarens resta chez elle toute la journée. M. de Sombreuse ne s'y montra pas. Elle ne le vit point non plus dans la soirée. Vers minuit, elle se rendit dans une maison où elle était à peu près sûre de le rencontrer. Paul y était en effet. Elle lui prit le bras, et ils s'enfoncèrent dans une galerie. — Vous n'avez rien à me dire? dit-elle tout à coup en mordillant son éventail.

— Dieu m'en garde! répondit Paul avec un geste d'effroi.

Sabine ne put s'empêcher de rire.

— Si telle est votre conviction, l'entretien brillera par son laconisme, reprit-elle.

— Bien au contraire : c'est quand on n'a rien à se dire qu'on parle le plus.

Il montra une telle liberté d'esprit que Mme de Sarens ne pensa plus à son projet. — Estelle est une enfant, se dit-elle; elle a vu un feu follet, et elle a cru que c'était un incendie. Toujours les bâtons flottans de la fable!

Elle eut occasion le jour suivant de passer une soirée au théâtre avec M. de Sombreuse. Comme la veille, il se montra plein d'entrain et de gaîté, sans aucun embarras. Ce fut ainsi jusqu'à la fin du mois.

— Çà, que me disiez-vous? dit-elle alors à Mme de Marsannes; pour un homme qui se meurt, il me semble que votre ami met une certaine prudence à ne pas expirer. Vous parliez d'un volcan, et je ne vois ni flamme ni fumée!

— Ne vous y fiez pas! répondit Estelle; hier encore, j'ai subi le feu de ses confidences pendant une heure. Si je ne vous hais pas, c'est que j'ai l'âme enracinée dans la charité.

— C'est donc vous qui l'engagez à laisser la sienne enracinée dans le silence?

— Peut-être. Je me suis arrangée pour faire une tapisserie interminable. Tandis qu'il me fait le récit de vos perfections, je tire l'aiguille et ne l'écoute qu'à demi. La tapisserie a cela de bon, qu'elle permet de ne pas répondre. Si le désespoir le ramenait chez moi plus tard, comme la crainte et une vague espérance l'y conduisent à présent, il me faudrait le consoler, et ce serait bien plus fatigant.

— Paresseuse! dit Sabine.

A quelques jours de là, Paul, à propos de musique, pria Mme de Sarens de lui répéter un morceau qui avait fait le succès d'un opéra nouveau. — Je ferai mieux, dit-elle; étant en veine de complaisance, je vous le chanterai.

Sabine s'approcha du piano; elle avait un goût musical exquis et un rare sentiment de l'art. En personne qui sait les choses plus qu'elle n'en parle, elle attaqua résolûment le morceau qu'elle avait entendu deux fois seulement, et en rendit les premières mesures avec un grand bonheur d'expression. M. de Sombreuse, qui était en face d'elle, sentit son cœur battre à coups pressés. Sabine avait la pâleur du marbre sur le front; vaincue par l'émotion du chant, elle s'y abandonnait. Paul, qui était sous le charme, prit machinalement une rose que Sabine caressait tout à l'heure et qu'elle avait posée sur le couvercle du piano. Les yeux, les oreilles, le cœur et l'esprit enchantés, il la porta à ses lèvres; son visage était comme un livre ouvert dans lequel on lisait. Au plus fort de son élan, Mme de Sarens le vit qui pressait la rose sur sa bouche; ses paupières étaient tout humides. Elle s'arrêta brusquement et partit d'un éclat de rire aigu.

— Ah! c'est indigne! s'écria M. de Sombreuse, qui jeta la fleur.

Mme de Sarens s'était levée; les deux mains appuyées sur le clavier, elle en tirait nonchalamment des sons vifs et brillans qui partaient en fusées; son rire les accompagnait.

— C'est donc fini? reprit M. de Sombreuse.

Elle fit un mouvement de tête affirmatif.

— Quelle femme êtes-vous donc? poursuivit-il avec feu. Vous ne respectez ni l'émotion que vous faites naître, ni celle que vous éprouvez!

Sabine venait de s'asseoir loin du piano; elle le regarda d'un air moqueur. — A votre tour, s'il vous plaît! dit-elle. Vous, monsieur, qui êtes si prompt aux attendrissemens, pourriez-vous m'expliquer à quoi vous pensiez tout à l'heure?

— Tout à l'heure? répéta Paul.

— Oui, tandis que je chantais et que vous mordiez cette pauvre fleur... Elle en est à moitié morte.

M. de Sombreuse, que le regard inquisiteur de Mme de Sarens ne quittait pas, se sentit rougir.

— Ce que Mme de Marsannes m'a raconté serait donc vrai? poursuivit-elle.

— Elle a parlé!

— J'en ai peur. Tenez, monsieur de Sombreuse, il faut nous expliquer... Entre nous, ces enfantillages ne sont plus de saison.

Paul éclata. — Ah! madame, vous appelez enfantillages ce qu'il y

a de plus sincère, de plus vif, de plus profond, de plus passionné! Mais vous n'avez donc pas compris que je vous aimais du premier jour que je vous ai vue.

Mme de Sarens s'allongea d'un air languissant sur son fauteuil, et d'un ton de persiflage où il y avait comme une nuance d'effroi : — Sera-ce bien long? dit-elle.

— Ah! vous n'avez pas de cœur! s'écria Paul.

— Ce cri-là, je le connais aussi! Il a servi, il est usé. Si maintenant, pour continuer sur ce ton, la mémoire vous fait défaut, vous n'avez qu'à parler, je sais une demi-douzaine de tirades dont vous pouvez vous servir... La dernière, qui n'est pas neuve, traîne dans le roman du jour.

M. de Sombreuse joignit les mains, et d'un accent où l'on sentait la vérité : — Mais je vous aime cependant! s'écria-t-il.

— Laissez-moi croire que vous vous trompez, répliqua Mme de Sarens.

— Oh! pour cela, non! je ne voudrais pas, je vous le jure, parler comme ces romans dont vous évoquez le souvenir; mais si je ne puis rester auprès de vous qu'au prix d'un mensonge, je sortirai bientôt de ce salon pour n'y rentrer jamais. Vous savez dans quelles circonstances je me suis fait présenter chez vous... Si j'avais pu prévoir ce qui m'est arrivé, je serais parti pour les îles Marquises... Il s'agissait d'un mariage... Vous n'ignorez pas que le mariage est la manie des parens et des amis. Tous ceux que je compte dans mon entourage s'étaient ligués contre moi; c'était une coalition. Le nombre l'emporta, et je suivis Mme de Marsannes... Certes l'accueil que vous m'avez fait n'était pas de ceux qui ouvrent la porte aux espérances. Comment se fait-il cependant que du premier regard mon cœur ait été troublé? Vous me direz qu'il n'est pas héroïque et qu'il se défend mal! On est ce qu'on peut, madame. Depuis ce moment, j'ai refusé obstinément de voir Mlle Des Périers. Vous occupiez ma pensée absolument. Votre présence m'a rendu les émotions du temps où j'étais écolier... Je fais en imagination, quand je suis seul, des projets qui ne se réaliseront jamais. Le plus sage vous paraîtrait la pire des extravagances. Le plus triste est que je ne me berce d'aucune illusion. Vous avez un caractère bizarre, quinteux, fantasque, une parole aiguë, amère, irritante, qui fait que votre conversation est comme un sentier tout hérissé d'épines. Rien en vous qui calme, adoucisse et repose. Ainsi faite, je devrais vous haïr. Pourquoi faut-il que je vous adore? Ces défauts que je vous signale au risque de passer pour un impertinent, je les excuse, je les embellis de mille charmes, et, tels qu'ils sont, ils me ravissent... Un dieu m'offrirait de vous rendre meilleure et de tous points

semblable à ces princesses qui n'avaient que les plus aimables qualités en partage, que je le remercierais et ne voudrais pas de ses bons offices; vous ne seriez plus vous... Et vous, c'est ce que je trouve de plus charmant au monde. Explique qui pourra ces contradictions. J'enrage d'être ainsi; ma raison n'y peut rien. J'ai lutté, j'ai voulu fuir, je me suis appliqué à ne voir que le côté maussade de votre nature, et à me répéter sans cesse qu'aucun lien de sympathie n'existait entre vous et moi... Le résultat de cette bataille, le voici : je vous regarde, je tremble et je vous aime.

La voix manqua tout à coup à M. de Sombreuse, et des larmes jaillirent de ses yeux.

— Il faut me rendre; vous m'aimez, dit Mme de Sarens, mais cela me gêne. Vous tressaillez! Est-ce le mot ou le sentiment qu'il exprime qui cause cette émotion? Il me faut prendre telle que je suis, je ne changerai pas une syllabe au mot, pas une nuance au sentiment. Je n'irai pas ici vous faire un superbe étalage de mes principes, ou m'armer de vertu comme d'une cuirasse. J'ai le malheur de ne pas croire à l'enfer. D'un autre côté, si je vous disais que j'aime éperdument M. de Sarens, mon mari, vous ne me croiriez pas. Je ne suis donc protégée ni par la peur du diable, ni par une passion qui tient mon cœur sous le joug; mais vous n'y gagnerez rien. Je prétends mourir comme j'ai vécu... Toute petite fille, on m'avait vouée au blanc; femme, je me suis vouée à l'indifférence...

— Indifférente à tout jamais avec ces cheveux d'or! interrompit M. de Sombreuse en s'efforçant de sourire. Des cheveux qui rappellent ceux que portait Ève au paradis?

— Les cheveux d'or, les mains de lait et les lèvres de rose n'y feront rien, si Dieu me prête vie... Vous voyez qu'au besoin je sais parler votre langage. Remarquez, je vous prie, que je n'ai point assez des heures que ma pendule sonne du matin au soir pour me tenir au courant des devoirs du monde; on a des connaissances, il faut les voir, quel que soit l'ennui qu'on y trouve; il y a les bals, les théâtres, les concerts : on y bâille le plus souvent, j'en conviens; mais si j'ai trouvé des diamans et des dentelles dans ma corbeille, c'est pour les porter, j'imagine. Dois-je oublier le livre nouveau, la comédie dont on parle, un voyage aux eaux, les Champs-Élysées, les sermons de charité, et mille obligations qui dévorent les jours? L'amour à la traverse, que deviendrais-je? Je ne respirerais plus. Or j'ai la paresse en adoration. Tout ce qui m'agite m'embarrasse, et tout ce qui m'embarrasse m'est odieux. Et puis êtes-vous bien sûr que l'amour ne soit pas tout à fait passé de mode?

— Vous êtes cruelle, dit Paul.

— Je le serais, si je n'imitais pas le chirurgien qui emploie le

bistouri pour guérir un malade. La blessure cicatrisée, vous me remercierez, et je vous dirai : Allez, et ne péchez plus!

— Moi, ne plus vous aimer!

Mme de Sarens haussa les épaules. — J'aurais bonne envie de me fâcher, reprit-elle, pour vous punir de répéter de pareilles billevesées! Laissez ces grandes exclamations aux faiseurs de romances. Parlons en prose, s'il vous plaît, et en gens de goût. L'an prochain, et vous voyez que j'use de politesse en vous accordant un si long répit, vous ne comprendrez plus, lorsque vous me regarderez, comment vous avez pu tenir un tel langage. Quoi! c'était pour elle! direz-vous. Quoi! Mme de Sarens et l'éternité se rencontraient côte à côte dans la même phrase, et c'est moi qui les avais mariées. Et vous aurez bonne envie de rire... Je vous pardonne d'avance. Je ne serais même pas fâchée que le rire vînt tout de suite... Si l'envie vous saisit, ne vous gênez pas... Je ferai écho.

M. de Sombreuse secoua la tête.

— Bien sérieusement, en galant homme, c'est donc sincère? Alors il faut vous arranger pour que cet accès de folie passe promptement. Vous êtes la première personne à laquelle je fais l'honneur de discuter des extravagances qui me semblent puériles. Vous savez le vers fameux :

Pour un homme d'esprit, vraiment, vous m'étonnez!

A votre âge, amoureux! Ah! fi! Tenez, je veux vous donner la preuve qu'une pomme verte peut avoir quelquefois la douceur d'une pêche. Si vous me promettez de ne plus vous rappeler cet amour que pour l'oublier, je consens à vous revoir; mais si le cas de récidive se présente, je vous tire ma révérence et suis bien votre servante : ma porte sera fermée.

— Fermée! répéta Paul.

— Fermée et condamnée.

— Eh bien! madame, ne plus vous revoir me paraîtrait le plus dûr des supplices. Je m'efforcerai de vous obéir.

— Je compte sur cette parole.

Et allongeant ses pieds contre le feu : — Que pensez-vous de cette comédie nouvelle que l'on a donnée au Théâtre-Français l'autre jour? reprit-elle. Vous l'avez vue, je crois...

M. de Sombreuse quitta Mme de Sarens fort troublé, fort perplexe, et, pour tout dire en un mot, fort malheureux. Il n'avait rien exagéré de ce qu'il éprouvait, peut-être même, contrairement à ce qui se fait ordinairement, l'expression était-elle restée au-dessous de la vérité. Une pensée unique l'occupait. Cette idée qu'il ne verrait plus Sabine lui était insupportable; mais à quoi lui servirait-il

de la voir, s'il ne pouvait pas lui parler de la seule chose dont son cœur fût plein? — Mme de Marsannes avait bien besoin de me jeter à la tête de Mlle Des Périers! se disait-il tout en marchant, et le bel agrément qu'une passion dans Paris, où l'on vit à la diable et quasiment comme les moineaux au bord d'un toit!

Sa promenade le conduisit aux Champs-Élysées; il ne voyait personne. Des mots sans suite qui ne s'écartaient pas du même sujet lui venaient aux lèvres. — Il est clair, reprenait-il, que le plus simple serait de n'y plus penser et d'aller chercher fortune ailleurs. Le bel agrément dans la vie qu'une femme qui a des griffes au bout des doigts et des lames de canif dans la bouche!... Le plus sot est que j'y retournerai certainement demain.

Paul s'aperçut alors qu'il parlait tout haut, et cela le fit rire. Il était donc pareil à ces héros de comédie qu'on voit sur le théâtre, et qui se régalent de monologues? M. de Sombreuse avait un caractère à ne pouvoir être triste longtemps. La nature avait été pour lui une bonne fée. Au plus fort de ses chagrins les plus cuisans, il lui prenait des accès de gaîté dont il ne pouvait se défendre. Les gens gourmés, et le monde en est rempli, estimaient qu'il ne sentait pas les choses profondément : c'était faux, les coups l'atteignaient au vif de l'âme; mais il avait une vaillance d'humeur qui le faisait regimber sous les attaques du sort comme un bon cheval sous les morsures de l'éperon. La mélancolie lui semblait une chose malsaine dont il était décidé à mourir, si elle réussissait à l'atteindre; c'est pourquoi sans effort, sans préméditation, et par un effet seul de son tempérament, il tournait en gaîté les événemens les plus malencontreux. S'il en pleurait tout bas, on n'en voyait rien.

— Examinons les choses du bon côté, reprit-il. Mme de Sarens n'a pas ouvert la porte toute grande, et rien ne m'autorise à faire le fat; mais cette porte est entre-bâillée!... Et l'on a vu des digues qui s'écroulaient parce que l'eau passait par une fissure. J'ai promis de ne plus parler, c'est vrai; mais il y a mille manières de se taire! Et puis le hasard est là, et je ne sais pas de sorcier plus habile en expédiens; le tout est d'en profiter... Donc il ne faut pas s'enraciner dans le désespoir et ne pas commencer par se brûler la cervelle. Qui vivra verra!...

M. de Sombreuse ne vit rien. Telle il avait laissé Mme de Sarens, telle il la retrouva, nette dans son attitude et ses répliques, avec une nuance d'ironie qui ne lui permettait pas d'aller bien loin quand il était en humeur d'oublier sa promesse. Aucun manége, point de coquetterie, mais en revanche la parole aisée, le regard libre, et dans les entretiens qu'ils avaient ensemble une acutesse et une verdeur qui prouvaient assez qu'on n'avait qu'à la presser

un peu pour faire tomber de ses lèvres des gouttes de verjus. Sabine n'était changée en rien. Paul se désolait; le plus plaisant, c'est qu'il en voulait à Mme de Marsannes de ce qu'il aimait Mme de Sarens. — Sans vous, disait-il, je ne l'eusse jamais connue!

La seule conquête qu'il eût faite était celle de M. de Sarens. Ce financier n'était jamais plus content que lorsqu'il le rencontrait chez lui. Il usait de mille instances pour l'y retenir ou l'y ramener. Paul avait une tournure d'esprit qui plaisait à ce personnage important et affairé. Il ne trouvait amusantes et spirituelles que les choses que Paul disait. Pour un rien, M. de Sarens eût prié M. de Sombreuse d'accepter un logement dans sa maison. Un seul point l'inquiétait encore, c'était la paresse incurable dont son nouvel ami donnait chaque jour d'éclatans témoignages.

— Occupez-vous donc, lui disait-il sans cesse, ne fût-ce que pour gagner de l'argent.

— Et à quoi cela me servirait-il, si celui que j'ai suffit à me mener, bon an mal an, jusqu'au 31 décembre?

— Cela sert d'abord à n'en pas perdre... Réfléchissez à ce que je dis, et vous reconnaîtrez que ce n'est pas aussi bête que cela en a l'air.

Paul souriait et secouait la tête.

— C'est bon, reprenait le capitaliste, je n'en démordrai pas, et vous mourrez dans la peau d'un homme qui travaille.

Cette amitié constante embarrassait fort M. de Sombreuse.

— On n'est pas plus malheureux! disait-il. C'est sur Mme de Sarens que je fais feu, et c'est M. de Sarens que j'atteins!

Le chagrin commençait tout doucement à le gagner; si réfractaire qu'il fût à ce sentiment, il en ressentait les assauts comme une terre forte est pénétrée lentement par la pluie. On le rencontrait quelquefois dans des quartiers écartés où il faisait de longues promenades. Étant chez Mme de Sarens, il tombait souvent dans de grands silences. Elle lui donnait alors de petits coups d'éventail sur le bras et d'un air gai :

— Pardon si je vous dérange! disait-elle; y a-t-il quelqu'un?

— Hélas! oui, madame, il y a quelqu'un, répondit-il, et ce quelqu'un...

Mais Sabine mettait un doigt sur ses lèvres, et Paul se taisait.

Tout en ne faisant rien, M. de Sombreuse s'occupait de peinture et de dessin; il ne crayonnait même pas mal. On connaissait de lui dans des albums des feuilles qu'il signait de ses initiales, et qui eussent fait honneur à un artiste. Il avait tout au bout de la rue Blanche un atelier où il se réfugiait aux heures que le monde ne lui prenait pas. Depuis quelque temps, on l'y voyait davantage.

Il obtint un jour que Mme de Sarens lui rendît visite en compagnie de Mme de Marsannes. Dès le lendemain, Sabine arriva rue Blanche à l'heure fixée. Elle se promena d'abord au hasard dans l'atelier, ouvrant un carton par-ci, feuilletant un album par-là. Estelle faisait comme elle. Il y avait un grand nombre de dessins et quelques toiles sur les tables et dans les coins. Tout en examinant les productions de M. de Sombreuse, Mme de Marsannes dirigeait de petits coups d'œil sur Mme de Sarens. En présence d'une tête de fantaisie coiffée d'herbes et de glaïeuls, elle ne put retenir un petit cri de surprise.

— Ah! cela vous frappe aussi? dit Mme de Sarens.

Toutes les figures représentées dans les toiles de M. de Sombreuse avaient quelques traits de Mme de Sarens. Un certain pli dont Paul connaissait la signification parut sur les lèvres de Sabine. — C'est joli, mais un peu monotone, dit-elle.

En continuant sa promenade, Mme de Sarens arriva devant une toile d'assez grande dimension auprès de laquelle Mme de Marsannes s'était arrêtée curieusement. Elle représentait une Galathée fuyant parmi les saules et les roseaux. Cette fois il n'y avait pas à s'y tromper. C'était Mme de Sarens elle-même; l'expression, le regard, le sourire, mais le regard et le sourire pris dans leurs bons jours, tout y était. Elle avait les cheveux, ses beaux cheveux d'or pâle, flottant sur les épaules; ses mains écartaient le feuillage. La fugitive regardait au loin. M. de Sombreuse ne respirait plus. Un instant Mme de Sarens resta silencieuse, puis, avançant la lèvre avec dédain : — Si Galathée avait eu ce visage, dit-elle, elle ne se serait pas retournée.

Paul devint tout pâle. Il considéra le tableau d'un air abattu; puis, le couvrant d'un voile qui se trouva sous sa main : — Allons! dit-il, cette toile est bien condamnée!

Mme de Sarens frissonna, il lui sembla que M. de Sombreuse allait bien vite dans ses projets d'exécution; mais, ne laissant rien paraître de ce qu'elle éprouvait : — Adieu, Galathée! dit-elle en riant.

La visite fut abrégée. Demeuré seul, Paul se laissa tomber sur un fauteuil; auprès de lui était un bouquet que Mme de Sarens avait tenu entre ses doigts, qui était pour elle et qu'elle n'avait pas emporté. — Mme de Marsannes a pris le sien! murmura-t-il.

Une grande tristesse le saisit, et il pleura comme un enfant.

IV.

Ce premier moment donné à une douleur qui était réelle, M. de Sombreuse se retrouva tout entier. Les natures les plus gaies ne

sont pas les moins fortes. Les fleurs que porte un arbre lui ôtent-elles rien de sa vigueur? Il secoua sa tristesse comme un convalescent le drap qui le recouvre, et jura d'arracher de son cœur l'image de Mme de Sarens. Cette idée cependant qu'il parviendrait à ne plus l'aimer lui était odieuse. Il y a dans la constance d'un amour, même quand il est malheureux, une douceur que les âmes délicates savourent avec délices. C'est un peu la joie du martyr qui confesse son Dieu. Sa résolution prise, Paul quitta l'atelier, où ses yeux ne se pouvaient arrêter sans rencontrer le sourire ou le regard de Sabine. Une heure après, il était à l'Opéra. On l'accueillit partout comme un voyageur qui revient les mains chargées de bonnes nouvelles. Une personne avec laquelle il était en vieilles relations d'amitié l'écoutait en l'observant du coin de l'œil; se penchant tout à coup à son oreille : — Vous riez trop, dit-elle, pour n'avoir pas bonne envie de pleurer!

Ces quelques mots furent comme un coup de vent qui, au plus clair d'un matin d'avril, arrache toutes les fleurs d'un arbrisseau. M. de Sombreuse s'esquiva. Il avait le cœur plus lourd que du plomb. Il prit au hasard par les rues; sa promenade le conduisit du côté des Champs-Élysées, tout au bord d'un jardin au fond duquel on distinguait un petit hôtel. Une lumière brillait doucement derrière une fenêtre ouverte dont les rideaux étaient abattus. Il s'arrêta contre la grille et regarda cette lumière bleue tamisée par des tentures de soie. Le jardin était plein d'ombre. Quelques pans de gazon et de lilas le séparaient à peine d'un petit salon où il avait passé les heures les meilleures dont il eût gardé la mémoire. Un instant il eut la pensée de franchir la grille et d'y courir; mais comment cette action d'écolier serait-elle accueillie? Il connaissait trop bien Mme de Sarens pour se faire la moindre illusion. Le son d'un piano arriva faiblement jusqu'à lui; il reconnut un air que Sabine avait en affection et qu'elle jouait avec un grand charme. Combien de fois ne l'avait-il pas écouté, assis auprès d'elle! Il appuya le front contre les barreaux de fer et ferma les yeux. Il la voyait comme si elle eût été dans la pleine clarté du soleil, debout sur un nuage. Ces sentimens impétueux dont le passage donne au cœur de l'homme son baptême l'envahirent comme un flot. En dehors de Sabine, qu'était le monde? qu'était la vie? Il n'était pas de folie, pas de sacrifices, qui, pour l'obtenir et la garder, ne lui parussent faciles et naturels. Ces rêves que l'on fait à la vingtième année, ces délires, ces ivresses qui s'emparent de l'âme, il les avait dans leur toute-puissance. La raison est en révolte contre ces enthousiasmes; la vieillesse les poursuit de son ironie, l'âge mûr sourit quand on en parle, et ne les signale à l'adolescence que pour l'engager à s'en préserver. Quel

homme cependant ne s'est pas senti meilleur pour les avoir éprouvés, et combien qui, dans tout l'éclat des positions conquises, à l'heure suprême où la fortune complaisante a mis en faisceau dans leurs mains les choses les plus enviées, n'ont pas salué d'une larme le souvenir des temps lointains où ils n'avaient pour toute espérance que des rêves et pour toute richesse que des baisers!

En ce moment où il était seul, perdu dans la nuit, Paul appelait Sabine de toutes les forces de son cœur. Il était sincère, il aimait, et des larmes coulaient de ses yeux. Les rideaux bleus s'écartèrent, une ombre parut sur une terrasse en saillie qu'un jet de lumière éclaira. Mme de Sarens se pencha sur la balustrade et regarda au fond du jardin. Une fauvette éveillée par le printemps y chantait. Tout ce qu'il y avait de bon, de jeune, d'exalté dans l'âme de M. de Sombreuse vola vers l'ombre charmante qu'il entrevoyait dans la nuit. Une de ces superstitions dont ne peuvent se défendre les êtres violemment épris s'empara soudain de Paul. — Si elle reste encore quelques minutes visible à mes yeux, se dit-il, un jour elle pourra m'être rendue; si tout à coup elle s'éloigne, je la perds à jamais.

Une pluie fine vint à tomber. Mme de Sarens releva le front, quitta la terrasse, et la lumière disparut avec elle.

— Tout est fini, pensa Paul.

Il se présenta le lendemain chez Mme de Sarens. Une femme de chambre le pria d'attendre un instant. Paul s'assit dans ce même salon où la veille au soir elle avait joué du piano. Ses yeux se promenaient partout, comme s'il eût voulu prendre l'empreinte des lieux qu'il ne devait plus voir peut-être. Ces mille objets dispersés sur les étagères et les consoles avaient un langage pour lui; une part de la vie de Sabine s'était répandue autour d'eux; ils lui étaient chers, ils avaient été les témoins muets de ses anxiétés. Un petit bouquet de violettes se trouva sur un meuble à portée de sa main; il se souvint que Sabine avait souvent quelque fleur à son corsage.

— Hier c'était une rose, aujourd'hui ce sont des violettes; mais rien ne fera que je sois moins triste aujourd'hui que je ne l'étais hier! murmura-t-il.

Cependant il prit les modestes fleurs et les porta à ses lèvres avec un frémissement de douleur et de joie. Mme de Sarens parut et fronça le sourcil.

— Pardonnez-moi, je ne le ferai plus, dit M. de Sombreuse.

Sabine ne put s'empêcher de sourire.

— Au moins rendez-moi ces pauvres fleurs, dit-elle.

Mais sans se presser d'obéir, et s'emparant au contraire de la main que Mme de Sarens avançait vers lui : — Est-ce bien décidé? ajouta-t-il. Ne m'aimerez-vous jamais?

— Encore! s'écria Sabine, qui retira sa main.

— Et ne comprenez-vous pas que, si je vous en parle aujourd'hui, c'est que je ne vous en parlerai plus demain?

— Vous me le promettez?

— Je vous le jure, fallût-il, pour me contraindre au silence, m'en aller au bout du monde! Ainsi répondez franchement... Je suis comme un pauve blessé menacé de subir une amputation : si l'œuvre du bistouri doit s'accomplir, je suis prêt; mais si je puis être sauvé sans rien perdre, ne vous gênez pas non plus pour me le dire.

— Je le voudrais, malheureusement c'est impossible. Et même, à vous dire les choses comme elles sont, je n'eusse pas mieux demandé. Personne ne m'est sympathique à l'égal de vous, et s'il avait été dans ma destinée d'aimer, peut-être auriez-vous fait ce miracle. Le diable ou le bon Dieu, je ne sais lequel, veut que je sois réfractaire à l'amour. Il faut que j'en prenne mon parti et que vous le preniez aussi. Seulement ne m'en veuillez pas, ce n'est pas ma faute, aussi vrai que je suis une honnête femme. Remarquez d'ailleurs que le plus à plaindre, ce n'est pas vous, bien au contraire; vous éprouvez à me voir, et malgré votre souffrance, plus de bonheur que moi dans mon insensibilité. Vous avez l'émotion, c'est quelque chose, c'est beaucoup... Que me reste-t-il, à moi? L'ennui d'entendre répéter dans un langage que je ne parlerai jamais des phrases plus ou moins bien faites dont le sens m'échappe, quelque soin que je mette à les comprendre. Il y a des sauvages qui n'aiment pas la musique... En présence des plus beaux chefs-d'œuvre de Rossini et de Meyerbeer, ils éprouvent certains mouvemens nerveux qui les poussent à briser les harpes et les violons afin d'en finir avec ce bruit qui les agace... Il se peut que j'aie à mon insu les oreilles d'un sauvage. Le langage qui fait les délices des Juliette et des Roméo, c'est là justement la musique que je n'entends pas. A la longue, cela m'irrite les nerfs, et des heures peuvent sonner où ma patience serait à bout... Il me déplairait que vous en fussiez la victime. Donc, si vous ne vous sentez pas le courage de parler avec tout le monde et pour toujours le seul idiome que je comprenne, renoncez à paraître ici. Ce sera comme si nous ne nous étions jamais rencontrés. Vous y gagnerez de me faire voir que vous êtes quelqu'un.

— Je serai ce quelqu'un-là, madame, sans me réduire à cette extrémité.

— Je le désire... Est-ce bien convenu? De ma part, une porte ouverte, le coin du feu et une tasse de thé; de la vôtre, une bonne amitié et de l'esprit, si faire se peut.

M. de Sombreuse hésita. Il regardait Sabine attentivement avec

une expression de douceur et d'inquiétude; on sentait que, si sa raison se soumettait à cette épreuve, son cœur protestait encore et appelait une délivrance.

En face de cette sollicitation muette, Mme de Sarens secoua la tête.

— Allons! j'accepte! dit Paul, qui se leva.

Il fit quelques pas dans le salon; il était un peu pâle.

— Vous avez été mon amour le plus profond, dit-il alors; il n'eût dépendu que de vous qu'il eût été éternel... J'éprouve je ne sais quel amer désenchantement. Ne plus vous aimer!...

— Eh bien! fit Sabine, ne peut-on pas aimer sans m'aimer?

— Soit, et fasse le ciel que le diable m'envoie prochainement une folie nouvelle pour me guérir de celle à laquelle il me faut renoncer!

— Quoi! une sottise encore?

— Eh! madame, si mon intelligence paresseuse et mes mains élevées dans l'oisiveté n'ont jamais pu s'occuper, il n'en est pas de même de mon cœur. Il ne sait pas ce que c'est que le repos. Il a péché, il pèche, il péchera!

— *Amen*, répondit Mme de Sarens.

M. de Sombreuse était ému sincèrement et le laissait voir; s'il riait du coin des lèvres, une tristesse noire remplissait ses yeux.

— Ce n'est pas tout que de la désirer, cette sottise qui vous étonne, reprit-il; encore faut-il pouvoir mettre son cœur à l'unisson de son envie.

Sabine, qui jouait avec son éventail, se mit à rire.

— Je vois ce qui vous embarrasse, poursuivit-elle; un homme qui a le culte de la fidélité ne veut pas laisser croire qu'il peut changer comme un simple mortel. Il vous déplaît d'entrer dans ce salon avec une nouvelle cocarde au front, et l'aveu que vous en feriez blesserait votre amour-propre. Je suis encore assez bonne pour venir à votre secours. Ne parlez pas. Agissez.

— Que voulez-vous dire?

— C'est fort simple. Voyez-vous cette petite console en bois doré appliquée contre le mur, là-bas, dans un coin? Je lui destinais l'honneur de porter une statuette, ainsi que le fait sa voisine sur laquelle un berger en belle porcelaine de Saxe joue du galoubet. Mettez-vous en quête d'une bergère, et, lorsque votre âme aura goûté les douceurs de l'indépendance, posez-la bravement sur la console. La vue de cette statuette me sera un signe que les chaînes dont votre cœur était garrotté sont tombées en poudre.

— Une bergère, dites-vous?

— Avec ou sans mouton, comme il vous plaira.

— Ah! que ne puis-je la trouver ce soir! Elle y serait demain.

Une certaine lueur fauve parut dans les yeux de Sabine; elle se

leva, tendit la main à M. de Sombreuse, qui la serra bravement, et le congédia. Elle était heureuse certainement du tour qu'avait pris la conversation. Pourquoi donc éprouvait-elle comme un serrement de cœur? Elle se mit au piano, chanta, se montra fort gaie, et eut deux ou trois fois des envies subites de pleurer.

Paul tint parole. Il revit M[me] de Sarens le lendemain, les jours suivans, et lui parla de tout, excepté de la chose qui l'occupait le plus. Quelques pâleurs soudaines, un léger tremblement dans la voix, certains tressaillemens dont il n'était point le maître, indiquaient seuls ce qui se passait en lui. Sabine ne s'y trompait pas et n'en témoignait rien. Vers la fin de la semaine, au moment de la quitter après une soirée où personne n'avait interrompu leur tête-à-tête, il retint la main qu'elle venait de lui donner.

— Êtes-vous contente de moi? dit-il.

— Très contente, répondit-elle.

Quelque chose lui manquait cependant. Elle se réjouissait de l'absence de ce quelque chose et s'étonnait de n'en être pas plus joyeuse. Elle éprouvait cette impression singulière que connaissent les personnes nerveuses lorsque, après des journées chaudes, les bises aiguës du mois d'avril leur apprennent tout à coup que le printemps est encore loin de l'été. Une sensation de froid intérieur la glaçait. Ses journées ne finissaient pas.

— Je ne sors point assez, se dit-elle.

Dès le lendemain, elle entassa les uns sur les autres bals, concerts, dîners, plaisirs de toute sorte. On ne la trouvait plus chez elle. Loin de combler le gouffre, cette agitation le creusa davantage. Les journées dont elle avait accusé la durée et la pesanteur devinrent interminables. — C'est d'autant plus singulier, se disait-elle, que jamais je ne fus plus heureuse.

En la voyant si belle, si bien parée et si répandue dans tout ce que Paris a de plus brillant, M. de Sarens fut dans le ravissement.

— Puisque vous allez régulièrement au bois de Boulogne, deux ou trois chevaux ne vous suffisent plus : je veux vous en offrir une paire de ma façon, lui dit-il, et je prétends qu'il n'y en ait pas de plus beaux dans tout Paris.

Le lendemain, Sabine trouva deux alezans brûlés attelés à son coupé. M. de Sarens riait sous cape. — Ils arrivent de Hyde-Park et valent dix mille francs pièce, reprit-il.

Quand elle se vit dans l'obligation de promener tous les jours les deux alezans brûlés aux Champs-Élysées, Sabine tomba dans un ennui profond. Un matin elle eut la migraine subitement, refusa toutes les invitations qui devaient remplir la semaine et se plongea dans la lecture. Elle dévora vingt volumes en quatre jours; la table

sur laquelle ils étaient empilés débarrassée, elle jeta ses mains en l'air dans un élan d'abattement : — *Nada!* murmura-t-elle.

Une amie força la porte derrière laquelle Sabine abritait son ennemi. — Çà! dit cette curieuse, vous vous amusez donc beaucoup?

— Certes, je ne vois personne, répondit Mme de Sarens avec ce rire qui lui était particulier.

Les livres abandonnés, la musique eut son tour. Le concert fut en permanence dans son salon. M. de Sarens, qui avait applaudi lorsque sa femme s'était précipitée dans le tourbillon du monde, disant que c'était de son âge et qu'elle avait cent fois raison, applaudit de plus belle quand il la surprit, toutes portes closes, entre quatre bougies, devant son piano. Il s'installa chez elle, lui embrassa les mains cinquante fois, déclara qu'il était le plus heureux des hommes et se planta dans un fauteuil d'où il ne perdait pas un de ses mouvemens. Elle lutta pendant trois jours, espérant le désarçonner par un excès de sonates. Il tint bon. Le quatrième jour, elle ferma son piano, et jura qu'elle avait des palpitations.

— Pauvre ange! dit M. de Sarens, qui l'embrassa sur le front.

Elle s'empressa de retourner à l'Opéra. Mme de Marsannes la voyait fréquemment et ne lui parlait presque plus de M. de Sombreuse. Un soir cependant, son nom s'étant glissé dans l'entretien, Estelle soupira.

— Vous ne savez pas combien il est malheureux! dit-elle. Il ne peut pas vous oublier.

— Bon! cela passera! répondit Sabine.

Au moment où Mme de Marsannes s'éloignait, Mme de Sarens la rappela d'une voix caressante. — Vous reviendrez, n'est-ce pas? dit-elle. Je ne vous vois jamais assez.

Estelle retourna chez son amie; mais soit l'effet du hasard, soit préméditation, elle ne lui parla plus de Paul. Elle était toujours affairée et toujours en mouvement comme une personne qui craint perpétuellement d'arriver trop tard.

— Qu'avez-vous donc à vous remuer ainsi? On dirait que toutes les affaires des chancelleries pèsent sur vos épaules...

— La vie est si courte! répondit Estelle.

— Oui, la vie est courte, et les journées sont longues! répliqua Sabine.

Mme de Sarens ne voyait plus M. de Sombreuse que deux ou trois fois par semaine. Ils causaient de mille choses, et Paul y mettait d'autant plus d'aisance qu'il était moins longtemps seul avec elle. Le goût et l'habitude de la conversation l'emportant, il se laissait aller à de grands mouvemens de gaîté et à des escarmouches de paroles qui retenaient les visiteurs. Cette gaîté brillante irritait Mme de

Sarens. Elle eût été désespérée cependant de le voir langoureux ou mélancolique. Une crainte dont elle se faisait presqu'un mystère à elle-même l'oppressait. Si elle n'eût rien fait pour maintenir M. de Sombreuse dans des sentimens qu'elle condamnait, pour rien au monde elle n'eût voulu le savoir capable de manége. Si tôt guéri, l'avait-il aimée réellement et sérieusement comme il le prétendait? Semblable aux autres, il était diminué dans sa pensée, et elle en souffrait. Un jour, et malgré sa ferme résolution de ne faire aucune allusion à ce qui s'était passé entre eux, elle lui adressa tout à coup de grands complimens sur sa belle humeur.

— Je ne m'attendais pas néanmoins, dit-elle, à la voir se lever de si bonne heure.

— Madame, ne nous hâtons pas de chanter victoire... Ce n'est encore qu'une convalescence...

— Elle est en bon chemin, ce me semble, et la guérison ne se fera pas attendre, au train dont vous marchez.

Une légère pâleur se répandit sur le visage de M. de Sombreuse, et d'une voix altérée : — La redoutez-vous? reprit-il.

— Dieu m'en garde!... C'est un fait que je constate et non un regret que j'exprime.

— Tant pis, dit Paul simplement.

Ce mot remua Mme de Sarens. Quelqu'un entra; elle laissa partir M. de Sombreuse sans lui tendre la main.

La semaine tout entière s'écoula sans qu'elle le revît. Elle apprit en même temps que Mme de Marsannes rentrait tous les jours chez elle vers quatre ou cinq heures. Il n'était pas de promenades ou de visites qui pussent la retenir. — Depuis quand cet amour de la régularité? lui demanda-t-elle; cela vous a pris comme une fièvre!

— C'est le seul moyen de voir un peu tranquillement les amis qu'on a.

— Autant d'amis que ça! s'écria Sabine.

Estelle rougit. Mme de Sarens arrangea nonchalamment les brides de son chapeau devant une glace. — Adieu, reprit-elle; s'il vous en reste encore quelques-uns l'an prochain, vous me les présenterez, n'est-ce pas?

En tournant le coin de la rue, elle aperçut le coupé de M. de Sombreuse. Elle mit vivement la tête à la portière et le vit qui s'arrêtait à la porte de Mme de Marsannes. Sabine se rejeta au fond de sa voiture et y resta blottie, tout étonnée du battement de cœur qui l'étouffait. — Après tout, qu'y a-t-il? Ce n'est qu'une visite, se dit-elle, et quand même ce ne serait pas une visite, en quoi cela peut-il m'occuper?...

Un grand soupir souleva sa poitrine. Elle avait diverses courses

à faire, elle y renonça et se fit ramener chez elle. Son visage avait la couleur de la cire. Le soir venu, M. de Sarens, qui rentrait en fredonnant, la trouva seule au fond d'une pièce écartée, dans la plus noire obscurité. Il sonna, et on apporta de la lumière. Sabine était plongée dans un fauteuil, les yeux rouges.

— Qu'est-ce donc? s'écria le mari, vous avez les paupières humides... On dirait que vous avez pleuré.

— Moi! Quelle folie! Je dormais.

En levant les yeux, elle aperçut contre le mur le petit support sur lequel M. de Sombreuse devait poser une statuette le jour où l'amitié seule le ramènerait chez Mme de Sarens. Elle sourit.

— La place est vide encore cependant, murmura-t-elle.

V.

Sur ces entrefaites, un grand changement se fit dans la position de M. de Sombreuse. Une sœur qu'il avait en province, et qu'il aimait tendrement, arriva un matin chez lui tout en pleurs. Son mari, qui exploitait une usine dans le Bourbonnais, avait eu l'imprudence de se jeter dans des spéculations hardies dont le résultat, après trois ou quatre ans de luttes, était une catastrophe que rien ne pouvait plus conjurer. Sa fortune était compromise; il fallait liquider, vendre l'usine, et, la ruine consommée, on ne savait pas s'il resterait de quoi payer les créanciers.

— Et j'ai trois enfans! dit Mme Dervieux en achevant ce récit.

Les larmes la gagnèrent, et elle se mit à sangloter.

— Déjeunons d'abord, répondit Paul, qui l'embrassa; cela nous fera certainement trouver le moyen de dîner demain, après-demain, le jour suivant et ainsi de suite, *in sæcula sæculorum!*

Mme Dervieux avait bonne envie de se désespérer; l'assurance de son frère la calma. Elle eut beau objecter, pour faire honneur à son chagrin, qu'elle n'avait aucun appétit : il fallut bon gré, mal gré, qu'elle se mît à table. — Remarque bien, lui dit Paul, qu'il faudra toujours que tu finisses par manger, à moins que tu n'aies juré de te laisser mourir de faim, ce qui serait d'une mauvaise mère... Donc commence par où tu devais finir.

Mme Dervieux grignota une aile de poulet. — Tes pauvres neveux, qui devaient être si riches, les voilà sans le sou! dit-elle.

— C'est une bonne chance. S'ils avaient eu vingt-cinq mille francs de rente au sortir du collége, l'argent en aurait fait des imbéciles.

— Et ma maison de campagne aux bords de l'Allier, je ne la verrai plus!

— C'est l'étourdi qui l'achètera qu'il faut plaindre. Il y régnait une telle humidité qu'on avait de la mousse sur le visage en s'éveillant.

Mme Dervieux voulut s'impatienter; Paul ne lui en laissa pas le temps. — Cependant, reprit-elle, les affaires sont les affaires, et les plaisanteries n'y sont pas de saison.

— Ta visite me le prouve assez. Permets-moi donc de reculer le moment où il me faudra faire leur connaissance.

— Tu as donc le projet de t'en mêler un peu?

— Je le crois bien! Tu m'en parlerais pendant trente-six ans, si je ne m'en occupais pas durant vingt-quatre heures!

Au dessert, Mme Dervieux se mit à rire.

— Tu es insupportable! reprit-elle. Avec toi, on ne peut jamais pleurer à son aise... Que dirait mon mari s'il me voyait en train d'avaler des gâteaux et de croquer des pralines?

— Ton mari? Il est très gourmand; je le connais, il demanderait des truffes... A présent va te promener au bois de Boulogne; moi, je cours chez mon homme d'affaires, et avant quatre jours toutes les spéculations du Bourbonnais seront débrouillées.

Paul se rendit chez Mme de Marsannes. — Je suis né coiffé, lui dit-il; au plus fort de mes batailles contre le chagrin, il m'arrive une aventure qui va me faire entrer en danse avec les notaires et les avoués. Je n'aurai plus le temps de m'occuper de moi.

— Qu'est-ce donc?

— Il vous souvient de cette sœur dont je vous ai parlé souvent, et que j'aime beaucoup... Elle est entièrement ruinée.

— Grand Dieu!

— Rassurez-vous! il me reste de quoi la tirer d'affaire.

— Et vous?...

— Moi? j'apprendrai à travailler;... ce doit être très amusant... Il faut tant d'imagination pour dépenser vingt-quatre heures par jour... La mienne est à bout d'efforts.

Estelle lui tendit les mains; il les prit et les embrassa longuement. Quand elle retira les siennes, Mme de Marsannes avait les joues en feu. — Je ne croyais pas vraiment qu'elle fût si jolie, se dit M. de Sombreuse en s'éloignant... Comment se fait-il que je ne l'aie pas remarqué plus tôt?

Pendant quelques jours, on ne l'aperçut plus. Il ne quittait les hommes d'affaires que pour courir chez Estelle, à qui, sans y penser, il rendait compte de tout ce qu'il faisait. La liquidation était plus difficile qu'il ne le supposait. Les créances sortaient de dessous terre. — Ton mari est un phénomène, disait-il gaîment à Mme Dervieux, il avait le génie du désordre.

Un matin, M. de Sarens, qui se plaignait de ne plus voir Paul, le rencontra chez un notaire. — Vous dans une étude! qu'y faites-vous?

En quatre mots, Paul le mit au courant de la situation. — Il s'agit de chiffres, et vous ne parliez pas! reprit M. de Sarens... Confiez-moi toutes ces paperasses,... je m'en tirerai mieux que vous.

Il en fallut passer par où le capitaliste voulait. M. de Sarens mena l'affaire rondement, en homme pour qui les liquidations les plus embarrassées ne présentent point de difficultés. Quelques notes et certains rapports trouvés çà et là lui donnèrent la pensée que M. Dervieux avait l'esprit inventif et le sentiment des grandes opérations. — Les capitaux lui ont manqué plus que les idées, dit-il à Paul.

— Payons d'abord les dettes, nous penserons plus tard aux idées, s'il y en a, répliqua M. de Sombreuse.

Ces courses chez les notaires et les avoués, ces rendez-vous perpétuels autour de tables noires chargées de dossiers, ces discussions arides d'où la ruine pouvait sortir pour lui entretenaient sa gaîté. Il se trouvait en contact avec des personnes auxquelles il découvrait des profils singuliers. Un élément nouveau entrait dans sa vie et distrayait sa pensée. Il ne voyait Mme de Sarens que par intervalles et les jours où M. de Sarens l'entraînait à dîner. Le cœur lui battait un peu; il ne s'en allait guère avant minuit, mais le lendemain il ne revenait pas. On ne voyait pas non plus arriver de statuette.

Un matin, M. de Sarens courut chez Paul, et se frottant les mains : — Voilà qui est fini! s'écria-t-il.

— Bonne nouvelle alors! répondit M. de Sombreuse.

— Il n'y a qu'un léger inconvénient, c'est que, tout compte fait et les signatures échangées, il ne vous reste rien.

— Absolument rien?

— A peu près, à l'exception de quelqes broutilles dont nous ferons bien deux mille francs de rente.

— Diable!... M'est avis alors que le moment est proche où il faudra faire quelque chose.

— Je le crois.

— Comme on change! Et que ferai-je, s'il vous plaît?

— C'est l'affaire de vos amis, et je gage qu'ils sont en train déjà de vous trouver un bel emploi.

— Vous avez l'air, mon cher monsieur de Sarens, d'en savoir quelque chose.

Une expression de joie folle parut sur le visage du banquier.

— Peut-être! reprit-il... Ne m'étais-je pas mis en tête de vous convertir?

— Vous êtes le meilleur des hommes!

— Non, je suis têtu.

Une idée traversa subitement l'esprit de Paul et le rendit songeur. — Mais, dit-il, si toute ma fortune n'a suffi qu'à liquider la situation de M. Dervieux, les dettes payées, que va-t-il devenir?

— Que cela ne vous inquiète pas! M. Dervieux est un de ces hommes qui ne demandent qu'à être poussés pour aller loin. Voulez-vous me le donner?

— Prenez-le.

— Merci, c'est un véritable cadeau que vous me faites. A présent rendez visite à vos amis... Moi, je vais battre un peu le pavé de Paris... Il me tarde de vous voir attelé à une bonne place.

Au lieu de rendre visite à ses amis, Paul passa chez Mme de Marsannes et lui raconta gaîment son histoire. — Je m'appelle Job, dit-il. J'ai tout arrangé chemin faisant... Mon existence sera charmante. Je déjeunerai chez M. de Pelcourt les jours d'Italiens et chez M. de Formeville les jours d'Opéra... M. d'Armelle a un pavillon dans son jardin, je m'y installe. Je dîne chez l'un, je dîne chez l'autre, et trois fois par semaine chez vous. Je commence ce soir. Mes deux mille francs de rente me serviront à payer les cornets de bonbons que j'offrirai à mes connaissances.

Estelle lui prit les deux mains.

— Pauvre ami! vous rirez donc toujours? dit-elle.

— Eh! si l'on ne riait pas toujours, on pleurerait trop souvent.

Leurs yeux se rencontrèrent. Paul vit que ceux d'Estelle se remplissaient de larmes: — Vous êtes bonne, vous! reprit-il.

Et par un mouvement spontané, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il l'attira vers lui. Estelle frissonna de la tête aux pieds.

M. de Sarens employait ses heures autrement que M. de Sombreuse. Bientôt il eut mis en campagne pour son protégé un nombre considérable de personnes qui tenaient au budget par mille fils. Un homme qui manie des millions et qui a le pied dans les grandes affaires n'est pas un solliciteur qu'on éconduit. La journée n'était point finie, que M. de Sarens avait la certitude que M. de Sombreuse aurait prochainement une bonne place, honorable et lucrative. Un conseiller référendaire à la cour des compte mourut justement sur ces entrefaites, et l'homme qu'on avait vu si longtemps à l'Opéra entra d'un bond à l'hôtel du quai d'Orsay. Le plus heureux, ce fut M. de Sarens. Il voulut célébrer par un dîner ce grand événement. Paul en fut naturellement le héros. Mme de Marsannes en était. Mme de Sarens remarqua qu'elle n'était plus ni active ni remuante.

— Vous voilà tout à fait à la mode, lui dit Sabine : une robe longue et un brin de mélancolie sur le visage.

Estelle rougit. Vers minuit, on se trouva presque en petit comité. M. de Sombreuse s'excusa gaîment d'être un homme occupé. Il ne se reconnaissait plus lui-même. — Quand je pense que je vais avoir des plumes, de l'encre et du papier qui serviront véritablement à quelque chose, cela m'étonne...

— Et vous afflige peut-être? ajouta Mme de Sarens.

— Non, pas tout à fait, mais cela m'effraie un peu. Tout changement à mon âge est une chose imprudente, et j'ai peur que mes amis, me voyant moins, s'habituent à ne plus m'aimer.

— Voilà une chose que vous n'aurez jamais à craindre, j'imagine, s'écria vivement Mme de Marsannes.

Mme de Sarens surprit un regard de reconnaissance que Paul lui jeta. Elle en connaissait l'expression. Une sensation de froid se glissa dans ses veines. — Quoi! déjà? se dit-elle.

Une interprétation exagérée, une apparence trompeuse, pouvaient l'avoir égarée. Il ne fallait pas tirer d'un regard des conclusions trop radicales. Où en serait le monde, si on fondait sa conviction sur un coup d'œil ou un sourire? Il fallait observer les choses tranquillement et surtout les examiner sans prévention.

Mme de Marsannes et M. de Sombreuse restèrent les derniers. Au moment de s'éloigner après une conversation fort animée où Sabine avait mis beaucoup du sien, Paul offrit à Mme de Marsannes de la ramener chez elle. — Je le veux bien, répondit-elle simplement.

Mme de Sarens aurait eu bonne envie de l'accompagner pendant ce petit voyage; mais on ne quitte pas sa maison après minuit pour s'en aller à la promenade. Estelle ne paraissait ni troublée ni impatiente. Demeurée seule, Sabine repassa en esprit tous les incidens de cette soirée, ceux-là surtout auxquels personne n'avait pris garde. Elle avait remarqué que son amie était restée tout le temps à la même place, presque sans faire aucun mouvement. Elle ne s'était mêlée à la conversation que par quelques mots. Chez une personne autrefois si remuante, et dont le babil rappelait le gazouillement des fauvettes, ce grand changement n'était-il pas l'indice de quelque révolution dont on ne parlait pas? Tout à coup Sabine haussa les épaules. — Suis-je sotte! murmura-t-elle. Le support n'est-il pas toujours vide?

VI.

Le lendemain, à la nuit tombante, Paul se présenta chez Mme de Sarens. Il portait à la main un objet proprement enveloppé de papier. On lui apprit que Mme de Sarens était dans sa chambre avec une vieille parente qui venait la voir quatre fois l'an.

— Qu'elle ne se dérange pas, dit-il d'un air embarrassé, je l'attendrai un instant. Au besoin, je reviendrai plus tard.

On le laissa seul. L'objet qu'il tenait à la main semblait le gêner beaucoup. — Ma foi! dit-il, mieux vaut encore qu'elle ne soit pas ici.

Il se dirigea vers l'un des coins du salon et se mit à défaire le paquet. Au bout de quelques minutes, une porte s'ouvrit, et Sabine parut. — Où donc êtes-vous? dit-elle, surprise par l'obscurité.

M. de Sombreuse s'empressa de marcher au-devant d'elle.

— On n'y voit pas ici, reprit-elle.

— J'allais me retirer, répondit Paul d'une voix un peu émue. D'ailleurs qu'a-t-on besoin d'y voir pour causer? Si je n'avais pas pu vous serrer la main en ce moment, je serais revenu dans la soirée.

— Voilà une bonne parole, qui corrige ce que la première avait de désobligeant... Je me suis mis l'esprit à la torture pour renvoyer poliment cette honnête personne, qui vient tout exprès du Luxembourg pour me voir... Mais vous, pourquoi vous échapper si promptement?

— C'est qu'il pourrait bien se faire que demain soir je ne fusse plus à Paris.

— Vous! s'écria Mme de Sarens.

— Je suis menacé de faire un long voyage. On m'envoie en Italie, à Rome, à Naples, je ne sais où!

— Comme cela, tout à coup! Je ne vous savais pas si curieux de peintures et de monumens, reprit-elle d'une voix altérée.

— Eh! madame, s'il ne s'agissait que de moi, quitterais-je Paris? Il m'arrive un grand chagrin.

— Ah! mon ami, contez-moi cela! Un chagrin, dites-vous? Et vous ne parliez pas! Est-ce un malheur auquel on puisse quelque chose? Expliquez-vous bien vite.

L'obscurité donnait-elle du courage à Mme de Sarens, ou quelqu'une de ces émotions que les femmes subissent spontanément l'avait-elle saisie? Ce n'était plus la même personne; elle avait pris, tout en marchant, le bras de M. de Sombreuse, et l'entraîna vers un canapé où elle s'assit auprès de lui. Il sentait contre son bras les battemens d'un cœur qui tremblait. Il prit la main de Sabine et la porta à ses lèvres.

— Vous ne savez pas tout le bien que vous me faites, dit Paul.

— Par hasard doutiez-vous de moi? reprit-elle sans retirer sa main. Vous me jugez donc bien mal?... Qu'ai-je fait pour mériter cette opinion?... On m'a comparée aux pommes vertes, je le sais; mais est-ce une raison pour me croire incapable d'éprouver aucun bon sentiment? Vous me feriez beaucoup de peine si vous le croyiez.

La pomme verte peut ressembler aux châtaignes. Enlevez l'écorce épineuse qui l'enveloppe, le fruit est bon et vaut peut-être la peine qu'on le cherche. Si vous avez quelque chagrin, j'en veux ma part. Vous verrez que je puis être une amie sincère et dévouée. Donc parlez, dites-moi bien tout, et personne ne vous écoutera d'un cœur plus disposé à vous plaindre et à vous consoler.

M. de Sombreuse pressa doucement la main de Sabine.

— Vous n'ignorez pas que j'ai une sœur, reprit-il; M[me] Dervieux a pu supporter le coup qui a renversé l'édifice de sa fortune sans faiblir. A présent que, grâce à M. de Sarens, elle est à l'abri de toute inquiétude, elle en ressent mieux les atteintes. Sa santé est profondément altérée. Les médecins ont longtemps cherché un remède contre le mal. Tous conseillent un changement d'air, un climat plus chaud.

— Et ils l'envoient en Italie ?

— Or, comme M. Dervieux est pris par les nouvelles affaires dont M. de Sarens lui a confié la direction, c'est à moi d'accompagner sa femme. Vous voyez que le travail ne veut pas de moi; on me trouve une place, je prends la résolution de la bien remplir, et mon premier soin est de demander un congé. Le plus cruel, c'est qu'en partant de Paris, j'y laisse tout ce que j'aime.

Sabine tressaillit. — Croyez-vous que les personnes dont vous parlez ne souffrent pas autant que vous de ce départ? reprit-elle. D'ailleurs l'Italie n'est pas si loin; on ira vous rendre visite... Tout le monde n'a pas vu Venise ou Florence.

— Merci, répondit Paul; j'étais arrivé tout triste, et vous savez si je hais la tristesse; me voilà consolé à demi. Je crois bien que, si vous vouliez vous en mêler, vous feriez des miracles.

En ce moment, un domestique apporta une lampe. M[me] de Sarens leva les yeux machinalement et aperçut, debout sur une console, une belle bergère en porcelaine de Saxe qui n'y était pas le matin.

— Dieu! fit-elle.

— Qu'est-ce? demanda M. de Sombreuse.

— Rien,... une de ces douleurs vives et courtes qui vous traversent la poitrine comme une lame de canif! J'y suis sujette. Laissez-moi marcher un peu.

Sabine se leva et fit quelques pas dans le salon. En passant devant la lampe, elle la coiffa d'un abat-jour.

— Quand on est resté quelque temps dans l'obscurité, dit-elle, cette vive clarté blesse le regard.

Au bout d'un instant, elle vint de nouveau s'asseoir auprès de Paul. — Et quand vous proposez-vous de partir? poursuivit-elle?

— Mais cela dépend de M[me] Dervieux. Elle a bien des préparatifs

à terminer; je pense néanmoins que nous serons en route définitivement la semaine prochaine. Demain elle retourne chez elle pour embrasser ses enfans... Peut-être emmènera-t-elle le plus jeune avec nous.

— Et vous l'accompagnerez dans le Bourbonnais?

— Sans doute; elle n'est pas en état de voyager seule.

Mme de Sarens, qui s'était assise à l'extrémité du canapé, du côté de la cheminée, prit en badinant un écran et le plaça entre la lumiére amoindrie de la lampe et son visage.

— Est-ce donc, reprit-elle, que l'heure des adieux a déjà sonné, et ne reviendrez-vous point?

— Oh! j'espère bien que si... Diable! on ne s'en va pas de Paris comme une hirondelle qui n'y laisse personne.

— Oh! les hirondelles y laissent un nid! murmura Sabine d'une voix qui passa comme un souffle.

Tout à coup, et baissant les yeux comme si elle eût examiné curieusement les figures fantasques dessinées sur l'écran : — A propos! dit Sabine, j'ai à vous remercier... Cette statuette est charmante;... c'est un bijou!

— Quelle statuette?

— Cette bergère qui tourne son fuseau, là, sur cette console restée veuve si longtemps.

— Ah!... vous l'aviez donc vue?

— En entrant tout à l'heure dans le salon, c'est le premier objet qui a frappé mon regard. Vous n'avez pas mis, grâce à Dieu, un trop long temps à la découvrir.

M. de Sombreuse soupira. — Il eût dépendu de vous que je ne la découvrisse jamais! reprit-il.

— Et pourquoi? Avouez que vous seriez bien fâché à présent de ne pas voir là cette jolie petite bergère qui sourit, car, si je vous ai bien compris, vous êtes de ceux qui crient volontiers : La reine est morte, vive la reine!

— Hélas! fit Paul en riant à demi.

L'écran s'arrêta une minute sur le visage de Mme de Sarens.

— Dieu vous garde et vous donne d'heureux jours! dit-elle en laissant tomber l'écran qui l'avait aidée à dissimuler son trouble.

— Vous êtes la meilleure des femmes! s'écria Paul.

Quand la porte se fut refermée sur M. de Sombreuse, Mme de Sarens porta tout à coup les deux mains à son visage et fondit en larmes. — *Nada! nada!* répétait-elle en sanglotant.

M. de Sombreuse partit bientôt après pour l'Italie. On ne savait pas s'il reviendrait avant la fin de l'année. Mme de Marsannes et Sabine restèrent quelque temps sans se voir. Des amis communs

les tenaient au courant de ce qu'elles faisaient. On apprit ainsi qu'Estelle passait la plupart de ses journées chez elle, négligeant le monde. Elle parlait de se retirer à la campagne et d'y rester pendant de longs mois. M[me] de Sarens, au contraire, sortait beaucoup et vivait dans une grande dissipation. On ne rencontrait qu'elle partout. Un matin, elle se présenta chez son amie, qu'elle trouva tout au fond de son appartement, occupée à écrire. Estelle rougit et poussa dans un buvard la feuille de papier sur laquelle sa main était posée. — On m'a dit que vous viviez comme une religieuse, dit Sabine; je viens voir où sont le voile et le cilice.

Estelle sourit.

— On peut être heureuse dans un couvent, répondit-elle d'un air contraint; on ne l'est pas toujours à Paris.

— Eh! mon Dieu! quel est ce langage? Vous qu'on a connue comme un oiseau au mois de mai, toujours gazouillant et chantant, voilà que vous soupirez! Mais, pour une personne qui s'est retirée du monde et cultive la mélancolie, ce ne sont partout que roses et violettes. Voilà dans ce coin un gros bouquet qui m'a tout l'air d'arriver de Gênes, où l'on fabrique des pâtés de fleurs. Que faisiez-vous tout à l'heure? Vous écriviez?... Eh bien! causez maintenant, à moins qu'il ne vous plaise de continuer. Il y a là, contre le mur, de petites images que je ne connaissais pas. J'emploierai mon temps à les examiner.

M[me] de Sarens appuya d'un air paresseux un genou contre un fauteuil et se mit à regarder une aquarelle suspendue auprès de la cheminée. C'était un paysage à la manière de Watteau; l'une des bergères qu'on y voyait avait les traits de M[me] de Marsannes. Un instant Sabine ferma les yeux à demi, puis, la tête penchée du côté d'Estelle, qui ne remuait pas : — Voilà qui est fort joli, dit-elle. Je ne sais pas, il est vrai, dans quel pays on rencontre de ces bocages couleur d'azur; quant aux bergères ornées de ces traits, il n'est pas besoin de faire de longs voyages pour en découvrir quelqu'une.

Et comme Estelle ne répondait pas : — Chère mignonne, ne m'avez-vous pas dit que si quelque mortel s'avisait d'entrer en conquérant dans votre cœur, vous mèneriez tout droit le téméraire au pied des autels? A quand la noce?

M[me] de Marsannes tourna vers son amie des yeux humides et doux. — Je ne suis pas en humeur de me défendre, dit-elle; continuer à me frapper, ce ne serait ni bon ni généreux... Mon cœur n'est pas gai.

— Ainsi vous l'aimez? poursuivit M[me] de Sarens, qui n'osa pas prononcer le nom de M. de Sombreuse.

Estelle baissa la tête sans répondre.

— Et il vous aime aussi? continua Sabine.

— Il me l'a dit du moins, et pourquoi mentirait-il?

Le visage de Mme de Sarens changea de couleur.

— Alors, reprit-elle avec un rire aigu, permettez-moi de répéter ma question : A quand la noce?

Mme de Marsannes prit entre les siennes les deux mains de Mme de Sarens, et, les pressant tendrement : — Voyons, dit-elle, ne soyez pas aujourd'hui la méchante pomme verte que l'on sait... J'ai bonne envie de pleurer, épargnez-moi. Il est loin, et quelques bouts de papier seront toute ma consolation d'ici à bien longtemps!

Sabine fit un effort, et, laissant ses deux mains prises entre celles de Mme de Marsannes : — Mais enfin cet amour qui fait tout à coup explosion, comment est-il venu? reprit-elle.

— C'est ta faute aussi, répondit Estelle d'une voix caressante. Tu ne l'aimais pas, et il venait tous les jours me conter sa peine. Je le voyais pleurer, et ses larmes m'attendrissaient. Je m'efforçais de le consoler de mon mieux; mais on n'entreprend pas une pareille tâche à mon âge sans y mettre un peu du sien. Mon cœur s'ouvrait, je ne pensais plus qu'à lui et aux moyens de le rendre moins malheureux. L'amour est venu, marchant à la suite de la pitié. Quand je m'en suis aperçue, il était trop tard pour le fuir : le mal était fait. Sans toi, sans cette passion que tu lui as inspirée et qu'il s'est appliqué à combattre avec une sorte de rage, parce que tu le voulais, nous aurions pu vivre l'un près de l'autre pendant des siècles sans nous apercevoir, lui que j'étais une femme encore jeune et bonne à regarder, moi qu'il avait un cœur à souhait et qu'on pourrait être heureuse, l'ayant à soi. Dans les commencemens, un grand trouble s'est emparé de moi; c'était comme un vol que je te faisais. Je te fuyais, et le feu me montait au visage quand je te rencontrais. Plus tard j'ai bien vu que tu étais décidée à ne jamais sortir de la réserve et de la froideur que tu lui as fait voir dès les premiers jours. Te souviens-tu de Galathée?

— Oh! oui, murmura Sabine.

— J'ai compris dès lors que mes remords étaient au moins superflus.

— Et tu as pris héroïquement le parti de te laisser descendre tout doucement au courant de l'amour?

— Voyons, Sabine, fallait-il me tuer parce que j'aimais quelqu'un que tu n'aimais pas?

— Mourir, c'est beaucoup... Sois bien sûre, ma toute belle, que je ne pousse pas si loin le culte de la tragédie... Mais enfin tu l'aimes, il t'aime; que ne vous mariez-vous?

— Eh! ma chère, si je n'ai pas été plus dissimulée avec lui qu'avec toi, ce n'est pas une raison pour courir si vite au dénoûment! Encore faut-il savoir si cet amour est à l'épreuve du temps, de l'absence, des mille hasards qui peuvent le battre en brèche!

— Si bien que le voyage de M. de Sombreuse est en quelque sorte un noviciat?

— Presque. Je ne l'ai peut-être pas désiré, mais je l'accepte.

— Et s'il revient constant, fidèle et amoureux comme les troubadours qu'on voit figurer dans les romances, tu le mèneras tout droit chez M. le curé?

Estelle se jeta dans les bras de Mme de Sarens.

— Et tu l'aimeras comme un frère, n'est-ce pas? s'écria-t-elle.

— Oh! certainement, fit Sabine en se dégageant de l'étreinte de son amie.

Lorsque Mme de Sarens se retrouva dans la rue, elle fit signe à son cocher de s'éloigner; elle avait besoin de marcher, de prendre l'air.

— Et j'ai pu la tutoyer! se disait-elle, et puis on s'étonne des cris et des larmes des comédiennes sur le théâtre!... Est-ce que je n'ai pas ri, moi?

Un temps se passa. Mme de Sarens voyait fréquemment Mme de Marsannes. Elles s'établirent à la campagne l'une près de l'autre. M. de Sarens était toujours l'homme le plus affairé de France. Le grand nombre de ses chevaux indiquait la prospérité croissante de ses spéculations. Personne n'avait de plus beaux attelages que sa femme. Sur ces entrefaites, un matin, Estelle entra tout en larmes chez Sabine. — Tu ne sais pas? il est malade! s'écria-t-elle.

— Qui? M. de Sombreuse?

— Eh oui! que me fait le reste de l'univers?

Mme de Sarens chancela.

— Eh bien! ma chère, répliqua-t-elle, s'il est malade, il guérira.

— Ah! voilà un mot effroyable!... Et c'est vous,... et c'est à moi?...

— La, la, calme-toi, reprit Mme de Sarens. Voyons, mignonne, tu sais bien qu'on ne meurt que lorsqu'on en a tout à fait envie, et ce n'est pas, j'imagine, le cas de M. de Sombreuse. Qu'a-t-il en somme? quelque fièvre, la *mal'aria?* C'est fort à la mode quand on va en Italie.

— Ah! j'ignore ce que c'est, poursuivit Estelle, qui tomba sur un fauteuil tout accablée; mais ce que je sais bien, c'est qu'il ne m'écrit plus, et que c'est Mme Dervieux qui me donne de ses nouvelles... Faut-il qu'il soit malade, bon Dieu! pour renoncer ainsi à la seule chose qui pût rendre son exil tolérable!

Toute couleur s'était effacée du visage de Mme de Sarens; ces derniers mots firent passer un sourire sur ses lèvres blanches.

— Eh! mon Dieu! reprit-elle, on n'aurait point parlé autrement au temps où Mlle de Scudéry était à la mode dans les ruelles.

— Tu es méchante aujourd'hui, plus méchante qu'il n'est besoin, s'écria Mme de Marsannes, dont les yeux s'étaient remplis de larmes. Je n'ai pas beaucoup lu Mlle de Scudéry, je dis les choses comme je les sens... Si je n'avais pas été sûre des sentimens que m'inspire M. de Sombreuse, la douleur que j'éprouve me les aurait fait connaître.

— Pour ma part, je n'en ai jamais douté, poursuivit Sabine avec un reste d'ironie sur le visage; tu étais gaie et rieuse, et te voilà triste : c'est l'effet ordinaire d'une belle flamme... Mais parlons raison, s'il se peut, petite folle... Où donc M. de Sombreuse a-t-il éprouvé les premières atteintes du mal dont je te vois tant effrayée? En quelle ville réside-t-il? Que dit Mme Dervieux? Parle-t-on de le ramener en France?

— A Rome, il souffrait un peu, à ce qu'il paraît, quoiqu'il n'en dît rien. On partit pour Naples, pensant qu'un changement d'air dissiperait ce malaise. Au bout de huit jours, il dut prendre le lit; il y est encore. Je te laisse à penser si l'on songe à le ramener en France... Si Dieu me faisait la grâce de l'y voir avant la fin de l'année, mon cœur sauterait de joie.

Estelle se remit à pleurer. Sabine restait les yeux secs.

— Rassure-toi, reprit-elle en lui donnant de petits coups d'éventail sur le bras, tout cela passera, et tu en aimeras davantage M. de Sombreuse. — Tiens! à l'heure où nous parlons, il est peut-être en train de chercher quelque belle parure en corail rose pour la mettre dans ta corbeille de mariée.

— A moins qu'on ne le couche dans une bière! répondit Estelle, qui fondit en larmes.

— Tout le monde meurt! murmura Mme de Sarens.

VII.

Restée seule, Mme de Sarens s'empressa d'expédier une dépêche à Naples, où elle avait des connaissances. Elle reçut une réponse par laquelle on ne lui laissait pas ignorer que M. de Sombreuse était en danger sérieux. Mme Dervieux, qui était partie fort malade, se portait à ravir, et Paul était en péril de mort. On ne pensait pas qu'il vécût encore à la fin du mois.

D'étranges pensées traversaient le cœur de Mme de Sarens tandis qu'elle relisait lentement cette terrible dépêche. Elle se souvenait du temps où Paul était auprès d'elle, où il la suivait des yeux, in-

quiet et ravi chaque fois qu'elle faisait un mouvement, où il lui parlait avec un accent si vrai, si profond, où d'un seul mot elle aurait pu l'emporter au ciel. A présent une autre occupait la place dont elle n'avait pas voulu. — Il aura passé comme une ombre; il n'aura pas plus duré que cette flamme! dit-elle en brûlant le papier qui faisait trembler ses doigts.

Le soir, on la vit en grande toilette blanche dans une *sauterie* qui réunissait une compagnie d'élite dans un château voisin. Sa robe, ses épaules, son cou, son visage, avaient la même teinte. On aurait pu croire qu'on les avait trempés dans un flot de neige. Elle dansa beaucoup. Vers minuit, une personne de son intimité l'aborda entre deux valses pour lui demander s'il était vrai, comme on venait de le lui dire, que M. de Sombreuse était malade en Italie.

— Eh! mon Dieu, oui, répondit Sabine; il n'est rien de tel que la patrie classique des arts pour jouer de ces vilains tours aux voyageurs. Quand on veut se porter bien, il faut rester dans l'air malsain de Paris.

Tout en parlant, Sabine, qui était appuyée contre une caisse d'oranger, cassait des brindilles du bout des doigts.

— Cœur de pierre! murmura l'amie, qui vingt fois avait rencontré M. de Sombreuse chez Mme de Sarens.

Une heure après, Sabine pénétra dans une pièce écartée où des livres se trouvaient éparpillés sur un guéridon. Il n'y avait personne. Une certaine lassitude l'accablait; elle prit un volume au hasard et l'ouvrit. Au bout d'un instant, le livre s'échappa de ses mains, et un flot de larmes jaillit de ses yeux. Cette même personne qui lui avait parlé tout à l'heure la surprit en ce moment. — Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle.

— Ah! l'heureuse femme! s'écria Mme de Sarens, qui ne l'entendit pas, elle fut aimée, toujours aimée!

L'amie ramassa le livre qu'on voyait par terre : c'était l'histoire de Manon Lescaut. Elle pensa que Mme de Sarens était véritablement malade.

Le lendemain cependant on la vit à cheval, et le jour d'après fort occupée d'un concert qu'elle organisait. Mme de Marsannes lui en voulait de cette insouciance et de cette gaîté. M. de Sarens, qui était tenu au courant de ce qui se passait en Italie, laissait voir au contraire un véritable chagrin; il s'étonnait que sa femme ne le partageât pas. C'était encore là une chose qui irritait Mme de Sarens.

— Je ne vous comprends pas, lui dit-il un matin; un homme charmant que vous voyiez presque tous les jours!

— C'est peut-être pour cela, répondit-elle avec une amère vivacité.

Et comme il se récriait : — Voyons, poursuivit-elle, si vous veniez

à mourir, vous imaginez-vous par hasard que M. de Sombreuse prendrait le deuil? Non, n'est-ce pas? Alors habituez-vous d'avance à ne pas porter le sien.

Sabine passa la saison dans mille divertissemens. Elle recevait fréquemment des nouvelles d'Italie; les jours où les lettres lui étaient remises, elle éprouvait comme des secousses; elle s'enfermait seule pour les lire. La campagne et la belle saison, qui rendent aux Parisiennes une partie du coloris perdu pendant les nuits d'hiver, produisaient sur elle un effet contraire; elle semblait en être écrasée. On l'avait vue blanche, elle était pâle; cette pâleur prenait par momens des tons livides : c'était la couleur des marbres funéraires. Elle maigrissait; quand on lui en faisait des observations, elle haussait les épaules et répondait que c'étaient des imaginations. Mme de Marsannes vivait dans une grande retraite; elle n'en sortait que pour rendre visite à Sabine, qu'elle ne pouvait se défendre d'aimer toujours malgré les coups d'épingle qu'elle en recevait. Un matin elle accourut toute joyeuse : — Victoire! cria-t-elle du plus loin qu'elle vit Sabine. Il est sauvé! il revient!

Mme de Sarens la reçut dans ses bras. — Quand je te disais! répondit-elle d'un air qui lui était particulier; on ne peut se fier à personne, pas plus à la fièvre qu'à la nostalgie.

— Ah! tu railles toujours!

— Et qu'importe? le diable n'y perd rien.

Estelle s'aperçut alors que son amie avait les yeux pleins de larmes. Elle l'embrassa.

— Mais tu as les mains brûlantes, reprit-elle presque aussitôt.

— C'est qu'il fait chaud, répliqua Sabine.

Elle se laissa choir sur un banc, et, la tête sur l'épaule de Mme de Marsannes, fondit en larmes.

— Tu le rendras heureux, n'est-ce pas? dit-elle.

— Dieu du ciel! tu l'aimes! s'écria Estelle, qui frissonna.

— Quelle folie! répondit Mme de Sarens, qui sauta sur ses pieds... On peut avoir des nerfs, ma chère, le cœur n'y est pour rien.

Elle passa vivement son mouchoir sur ses yeux.

— Tu dis donc qu'il revient? reprit-elle.

— Qui? Paul?... Tu m'as toute bouleversée avec tes larmes... C'est la première fois, je crois, que je te vois pleurer.

— On a beau faire, on est toujours un peu femme...

— Bien vrai! tu ne l'aimes pas?

— M. de Sombreuse? Laisse là mon accès de sensibilité et réponds. Sera-t-il ici bientôt?

— Hélas non!... Il revient lentement, à petites journées... Paul ne sera pas ici avant un mois.

— C'est la bonne saison. Tu feras ta rentrée dans le monde au bras d'un mari.

Estelle passa doucement son bras autour de la taille de Mme de Sarens. — Je sens bien que sans toi quelque chose me manquera toujours... Tu es un peu pâle, un peu fatiguée, reprit-elle; si tu veux me faire plaisir, tu te soigneras.

— Toi aussi?... C'est autour de moi comme un refrain. Me soigner! et pourquoi? J'ai idée que je ne mourrai jamais. Un jour on s'apercevra que j'ai cent trente-sept ans, et on me mettra dans une collection pour me faire voir.

Dans la soirée, Mme de Sarens eut un évanouissement qui dura assez long temps et inquiéta fort M. de Sarens. La nuit fut mauvaise. On fit venir le médecin. Il trouva de la fièvre et des symptômes nerveux qui indiquaient un état général inquiétant. Il prescrivit un régime, signa une ordonnance et déclara qu'il reviendrait. Sabine rit beaucoup. Au bout d'une semaine, elle le prit à part.

— Enfin qu'est-ce? dit-elle; vous me tâtez le pouls, vous prenez des airs graves et vous attirez mon mari dans les petits coins. En attendant, je bois, je mange, je valse et je dors.

— Madame, ce ne sera rien; mais il faut avoir des ménagemens.

— Beaucoup de ménagemens;... mais ce ne sera rien, répéta M. de Sarens, qui voulut sourire.

— Vous avez des faiblesses, des syncopes et un pouls irrégulier qui dénote un certain trouble dans le système nerveux. Des soins en viendront à bout; mais il faut que vous nous veniez en aide, ajouta le médecin.

— C'est bon; je vais faire préparer une boîte avec du coton, et je m'y renfermerai.

M. de Sarens n'avait jamais rien pu cacher à sa femme; elle l'interrogea dans la soirée, et apprit qu'elle était menacée d'anémie. Les réticences et les circonlocutions dont le pauvre homme s'entourait lui donnèrent à penser qu'elle était plus sérieusement atteinte qu'elle ne le supposait d'abord. Il fallait un régime fortifiant, l'usage du fer, de l'iode; on devait éviter les émotions pénibles. Il parla même de décomposition du sang. — D'ailleurs ce ne sera rien, reprenait-il par intervalles.

Sabine plaisanta. — Votre médecin veut se donner les gants d'une cure miraculeuse, dit-elle; je me prêterai à sa fantaisie, mais nous en abrégerons la durée.

Cette gaîté rassura M. de Sarens.

— A présent que j'ai donné à mon anémie plus de temps qu'elle n'en mérite, continua Sabine, ne pourrions-nous pas nous occuper d'une personne que nous n'avons pas le droit d'oublier?

— Et de qui, s'il vous plaît?

— De M. de Sombreuse. Ne l'aimeriez-vous plus par hasard?

— Moi? Ah! vous ne le pensez pas!

— Eh bien! vous savez, j'imagine, qu'il va entrer en ménage. Un conseiller référendaire qui commence par prendre un congé de six mois n'ira pas bien loin dans la carrière. Les émolumens attachés à sa place ne sont point une fortune. Les enfans peuvent venir. N'avez-vous aucun moyen de lui faire rattraper ce qu'il a perdu? Adorer les gens, c'est fort beau; les servir, c'est encore mieux.

— Pardieu! vous avez cent fois raison. C'est étonnant comme les bonnes idées vous viennent sans effort!... Je vais y réfléchir.

— Non pas, s'il vous plaît; il faut y penser tout de suite.

— Eh bien! j'ai mis M. Dervieux à la tête d'une entreprise qui portera des fruits dorés. Je vais doubler le chiffre des bénéfices qui appartiennent de droit à la direction; une part sera réservée à M. de Sombreuse.

— Voilà qui est à merveille! Il faut seulement que M. de Sombreuse ne se doute pas de l'idée que vous avez eue.

— M. Dervieux en somme n'est-il pas son débiteur? N'a-t-il pas le droit de l'intéresser à son industrie? Et ne suis-je pas en outre dépositaire de petits capitaux que j'ai mission de faire valoir à ma guise? S'il me plaît de leur faire faire la boule de neige, M. de Sombreuse a-t-il bien le droit de m'en empêcher?

— Monsieur de Sarens, vous êtes un homme charmant et vous raisonnez le mieux du monde. A présent que je vous ai prouvé que je ne déteste pas M. de Sombreuse, me permettez-vous de m'amuser?

— Amusez-vous, c'est mon désir le plus vif; mais promettez-moi de vous soigner aussi.

Sabine promit tout ce qu'on voulut. Dès le soir même, elle avait brûlé l'ordonnance du médecin et jeté au feu les médicamens. Elle lut beaucoup, écrivit un peu, se coucha fort tard, et continua son train de vie en jurant au docteur qu'elle suivait à la lettre ses prescriptions.

Vers la fin de l'automne, elle se traînait à peine. Lorsque M. de Sarens s'effrayait des ravages qui se faisaient en elle, Sabine assurait que jamais elle ne s'était mieux portée. Épuisée le matin après des nuits sans sommeil, il lui arrivait parfois de tomber sur un fauteuil, prise tout à coup de palpitations qui l'étouffaient; mais elle était armée contre elle-même d'une énergie qui augmentait avec sa faiblesse. Presque anéantie, elle secouait la tête avec une expression de volonté sauvage, et, se redressant : — Allons, marche, disait-elle, marche encore, jusqu'au jour où tu ne marcheras plus!

Pendant la journée, elle faisait de la musique, chantait beaucoup, et se donnait un grand mouvement. On remarquait toujours sur son piano ce morceau que M. de Sombreuse avait entendu autrefois, pendant une soirée dont sa mémoire avait gardé le souvenir. Le médecin, ramené sans cesse par M. de Sarens, n'obtenait aucune réponse. Sabine n'éprouvait rien dont il fallût s'inquiéter; elle était bien, très bien. Cette continuelle tranquillité, mise en regard des symptômes qu'il observait, le troublait. — Si décidément vous ne suivez pas un régime sévère, je ne réponds de rien, dit-il un jour dans l'espérance qu'il l'amènerait à se soigner par la peur.

— Vous êtes le médecin Tant-Pis de la fable, répliqua Sabine en riant. Je vous invite à dîner l'an prochain, à pareille époque. Il y aura des gélinottes, gourmand.

— Allons, s'écria le docteur dans un beau mouvement d'impatience, il est écrit que l'amour du plaisir tuera toutes les Parisiennes!

— Toutes, même moi! répliqua-t-elle.

Mme de Sarens s'approcha du piano en fredonnant et attaqua un grand morceau. Le médecin l'écouta pendant quelques minutes, puis sortit en haussant les épaules. La porte fermée, les mains de Sabine glissèrent le long du fauteuil, sa tête s'abaissa sur sa poitrine, et dans une attitude qui trahissait l'épuisement : — Je suis brisée! murmura-t-elle.

Un matin, folle de joie, Estelle lui annonça que M. de Sombreuse était au moment d'arriver. Elle avait de ses nouvelles datées de Marseille. Dans vingt-quatre heures il serait à Paris.

— Je pleure et je ris, dit-elle. Cette idée que j'ai failli le perdre me donne le frisson. Comprends-tu? Je vais le voir, je vais lui parler! Ah! je ne le laisserai plus partir seul!

Mme de Sarens agita vivement un éventail qu'elle tenait à la main. Elle toussa à deux ou trois reprises. — Tu l'aimes donc bien? dit-elle.

— Si je l'aime!... C'est venu tard, mais c'est venu fort!

— Eh bien! dès que Paul sera ici, tu me l'enverras.

— Oh! sois tranquille, il saura bien trouver, sans que je l'y invite, le chemin de ta maison. Est-ce qu'il m'écrit jamais sans me parler de toi?

Sabine regarda la statuette.

— C'est égal, reprit-elle, il pourrait tout oublier en te revoyant. Rappelle-lui que je demeure toujours aux Champs-Élysées.

Deux jours après, on lui annonça M. de Sombreuse. Elle devint pourpre subitement, puis tout à coup pâle à faire peur.

— Faites entrer! dit-elle.

La porte s'ouvrit. Sabine voulut se lever et resta clouée dans son fauteuil. Elle avait la gorge sèche, les lèvres arides. Quelques traces de la maladie qu'il avait eue restaient encore sur le visage de Paul. Elle l'accabla de questions sur son état, pour qu'il ne l'interrogeât pas sur le sien. Il se rapprocha d'elle, et, sans l'écouter, il lui prit la main avec un mouvement si plein de tendresse et de respect qu'elle ne put se défendre de la lui laisser.

— Moi, ce n'est rien, dit-il. Un voyageur qui attrape la fièvre, la belle affaire! Mais vous? Que m'a-t-on dit? Vous nous faites le chagrin de souffrir? Pourquoi? qu'avez-vous?... Quand on a des amis, c'est pour se bien porter.

Mme de Sarens ne put pas s'empêcher d'être femme un instant.

— Quoi! dit-elle, malgré la petite bergère qui est là, je suis encore quelqu'un pour vous?

Paul, qui n'avait pas quitté la main de Sabine, la porta à ses lèvres. — Il faut en prendre votre parti, reprit-il : quelqu'un, ce n'est pas assez... Vous ne serez même jamais une sœur pour moi... On aborde une sœur avec tranquillité, si tendrement qu'on l'aime,... et j'ai le cœur tout tremblant depuis que je vous vois.

— Laissez-le trembler et soyez heureux.

Sabine sentit qu'elle devenait rouge en parlant ainsi, et, se hâtant de poursuivre : — Mme de Marsannes vous y aidera de toutes ses forces et de tout son cœur.

— Vous vous occupez toujours des autres; mais vous ne dites rien de ce qui vous concerne? Vous n'avez pas le visage que je voudrais vous voir; la peau non plus n'est pas bonne... Quand on relève de maladie, on est un peu médecin.

— Ah! Dieu! fit Mme de Sarens sur le ton de la plaisanterie, si c'est là ce qu'on gagne à voyager, mieux vaudrait ne rien voir et rester chez soi! Votre médecine est une impertinente, si mon visage ne lui plaît pas... Est-ce qu'une Parisienne n'a pas toujours quelque chose? En connaissez-vous une qui ne soit pas semblable à quelque jolie porcelaine de Sèvres bien blanche et un peu fêlée? Cela doit toujours tomber en morceaux, et cela ne casse jamais. Résignez-vous à me voir danser tout cet hiver.

L'entretien se prolongea. M. de Sombreuse ne pouvait pas faire longtemps divorce avec la gaîté. — Eh bien! dit-il, si vous ne dansez pas, on vous grondera, et, pour vous punir, on vous mettra au régime de trois ou quatre méchancetés par jour seulement.

— Étouffez-moi d'abord, ce sera plus court.

— Mais à propos! Je suis donc riche ou en train de le devenir? M. Dervieux, mon beau-frère, cet homme qui se ruinait si bien, a profité des conseils et de l'exemple de M. de Sarens. Il va, il va!

c'est une locomotive... Et une part de ce qu'il gagne me revient... C'est un petit Pactole qui coule dans ma poche.

— C'est son devoir à lui de couler, à vous de le laisser faire.

— Vous avez le sourire d'une personne à qui je n'apprends rien.

— Croyez-vous que le mari de votre sœur ait laissé ignorer à quelqu'un qu'il était votre débiteur? Il a fait de sa reconnaissance une chanson dont le refrain nous poursuit depuis six mois.

Paul menaça gaîment du doigt Mme de Sarens.

— J'ai idée, reprit-il, que si M. Dervieux a écrit les paroles, une personne qui n'est pas loin a composé la musique.

— Oh! si peu! répliqua Sabine, qui l'observait du coin de l'œil.

— Tant pis!... Si peu, c'est trop peu... Je vous aime tant que je ne crains pas de vous devoir quelque chose.

Ce dernier mot la toucha. — Prenez garde, dit-elle en riant, vous me devez déjà Mme de Marsannes.

Quand il fallut se séparer, Paul serra les deux mains amaigries de Sabine entre les siennes, et, promenant ses regards autour de lui : — J'ai passé de bien bonnes heures ici, dit-il, je vous en devrai d'autres encore.

— Eh bien! répondit-elle, si l'envie prend à votre cœur de trembler quand vous viendrez, ne l'en empêchez pas; s'il tremblait moins, il me semble que vous ne m'aimeriez plus.

M. de Sombreuse se retira tout songeur. — Qu'a-t-elle donc? se demanda-t-il. C'est toujours elle, et ce n'est plus elle!

VIII.

Cependant la maladie faisait de grands progrès. Mme de Sarens avait recours à mille ruses pour en dissimuler les atteintes. Elle ne se montrait plus qu'aux lumières, parée avec un grand soin et une rare habileté, ne sortait qu'en voiture et affectait une assurance et une gaîté qui augmentaient sa fatigue. Sous prétexte d'avoir des avis contrôlés par une haute réputation, elle avait appelé auprès d'elle un médecin qui ne la connaissait pas. Ce médecin s'étonnait de l'inefficacité des remèdes qu'il prescrivait. — Et cependant je n'oublie rien et ne néglige rien, disait Sabine, qui vivait en toutes choses comme si elle eût été étrangère à sa propre santé.

Un moment vint où il fallut la transporter à la campagne; l'agitation de Paris lui faisait mal. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Ce qui inquiétait le plus ses amis, c'était la constante douceur de son langage et l'égalité de son humeur. Point de paroles acerbes, plus de ces mots qui partaient en sifflant comme des dards. Elle était bonne à tous. M. de Sarens ne trouvait un peu de repos

que dans le tourbillon des affaires. Mme de Marsannes se désolait sincèrement. Paul voyait Sabine tous les jours.

— Je vais mieux, beaucoup mieux, disait-elle chaque fois.

— Et si ce mieux continue, il t'empêchera certainement de paraître à mon mariage, lui répondit Estelle un matin.

— Ah! dit Mme de Sarens... Le temps d'épreuve est donc fini?

— On nous marie à la fin du mois.

Le visage de Sabine parut en un instant tout décomposé.

— Déjà! reprit-elle.

— Déjà! on voit bien que tu n'y es pas intéressée autant que je le suis moi-même!

— Ne prends pas mon observation en mauvaise part, répondit Sabine, qui sourit doucement; elle vient du regret que j'éprouverais de ne pouvoir assister au mariage des deux êtres que j'aime le plus au monde... Je ne me sens pas très forte en ce moment.

— Mais dans quinze jours?

— Ce n'est rien quinze jours! Il est au moins douteux que je sois mieux portante alors.

— Tu me dis cela d'un air singulier. Tu as quelque chose dont tu ne me parles pas.

— Moi! fit Mme de Sarens.

Mais ses forces, qui étaient à bout, la trahirent; elle cacha sa tête dans le sein de Mme de Marsannes et se mit à pleurer tout bas. Estelle, tout effarée, l'entoura de ses bras; elle sentait le cœur de Sabine sauter sous sa main.

— Tu vois! j'en étais sûre, reprit-elle, il y a quelque chose.

— Eh bien! répondit Sabine, sois bonne jusqu'au bout, ne te marie que lorsque je serai morte.

— Que dis-tu là? s'écria Estelle, qui la regarda.

Mme de Sarens cacha son visage entre ses mains. Mme de Marsannes les écarta doucement. — C'était donc vrai,... tu l'aimes? reprit-elle.

— Hélas! oui, dit Mme de Sarens... Je n'en peux pas guérir... Toi, tu seras heureuse : que te fait de l'être un peu plus tard?

Elle sanglotait, et on voyait tout son corps trembler.

— Ah! mon Dieu! si j'avais su! dit Mme de Marsannes... Se peut-il que ce soit moi qui te fasse une peine si cruelle!

Les larmes la gagnèrent aussi, et elles restèrent quelques minutes dans les bras l'une de l'autre sans pouvoir parler.

— Mais comment cela se fait-il? dit enfin Estelle. Il t'aimait cependant, et de toute son âme; je le sais bien, moi qui le voyais pleurer. Pourquoi ne lui as-tu pas ouvert ton cœur en ce moment?

— Ah! pourquoi? pourquoi? Eh! le sais-je? Pourquoi mon cœur

est-il rebelle à toute espérance? Pourquoi est-il ainsi fait qu'aucune croyance ne le peut pénétrer? Tiens, il y a là, dans ce meuble, un cahier où il m'est arrivé jour par jour d'écrire tout ce qui se passait en moi... Tu me comprendrais mieux, si tu le lisais.

Estelle fit un mouvement comme pour s'en emparer. — Laisse-le : il sera toujours temps plus tard, dit Sabine, qui l'arrêta.

Puis, continuant d'une voix nerveuse : — Toute petite fille, j'avais un ami, presque un parent, que j'aimais avec toute la force et la concentration d'une âme qui ne se livrait pas aisément. Dans nos jeux d'enfant, on en avait fait mon petit mari. Quand je fus plus grandelette, je ne pensais qu'à lui. Aucun plaisir ne m'attirait s'il n'en était pas; je ne lui en parlais jamais, déjà soumise, à mon insu, à une force que je n'ai jamais pu vaincre et qui ne me permet pas d'exprimer dans leur spontanéité les choses dont mon cœur est agité. Sans démêler encore ce qui se passait en moi, sa vue me troublait. Un jour on nous le rapporta mort. Une chute de cheval l'avait tué. Je tombai à la renverse. Quand je revins à moi, je ne pouvais pas pleurer. A cette époque, je jouais souvent avec une bague fort belle que ma grand'mère portait à son doigt. Il y avait un mot gravé sur la pierre : *nada*. J'en demandai l'explication. — Tiens, me dit ma grand'mère, il y avait ici un beau et gentil garçon qui était la vie même; la mort l'a pris, il n'en reste rien... *nada!* Comprends-tu? — Je ne comprenais que trop! Plus tard, étant au couvent, je me pris d'amitié pour une jeune fille qui avait mon âge. Jamais je n'ai vu de plus beaux cheveux. Dénoués, ils lui faisaient un voile blond. Elle avait une douceur d'ange. Amélie était promise à un jeune officier de cavalerie. Une héritière passa dans la ville où l'officier était en garnison, et son cœur la suivit. Amélie reçut le coup en chrétienne soumise et résignée, mais elle prit le voile. Je vis tomber ses cheveux, je vis la robe de serge noire l'ensevelir jusqu'aux pieds. Où il y avait une belle jeune fille, il n'y avait plus qu'une ombre... De nouveau j'étais seule... Moi-même à cette époque j'étais riche... Combien de prétendans qui demandaient ma main! Un jour vint où l'on apprit que mon père avait perdu sa fortune. Ce jour-là, il n'y eut plus personne autour de moi... La troupe des fiancés avait fui comme une volée d'hirondelles... Qu'étaient devenues ces qualités exquises qu'on me découvrait à toute heure, et ces charmes délicats qui ne supportaient pas de rivales? La richesse revint, et avec elle la foule empressée des soupirans. J'avais eu la force de sourire, j'eus la force de ne pas pleurer; mais il ne me resta aucune illusion sur les mérites de ma petite personne, et je sentais cependant que je valais quelque chose... Non pas découragée, mais en quelque sorte

ennuyée et dédaigneuse de ma propre destinée, — si ce mot ne te paraît pas trop ambitieux, — j'acceptai pour compagnon de ma vie quelqu'un que je connaissais à peine. On me fit voir des cachemires et on me dit que j'étais heureuse. Je m'obstinais à le paraître; un jour je le fus en effet : une fille m'était venue, j'éprouvai dans le cœur des tressaillemens qui me firent tomber à genoux... Plus tard, le berceau où je regardais dormir ma petite Marthe se trouva vide. Où il y avait un petit être qui souriait, il n'y avait plus rien... Hélas! à cette époque, je n'avais pas encore le don des larmes; mon cœur se serra, et mes yeux restèrent secs.

Un flot de larmes inonda le visage de Sabine. Mme de Marsannes pleurait avec elle.

— Est-ce pour cela, reprit enfin Mme de Sarens, que mon cœur resta fermé et sourd à tous les appels?... *Nada* était ma devise. Je ne croyais pas. Et puis, pourquoi chercher des motifs, des prétextes, des causes? Sait-on pourquoi Harpagon est avare, Tartuffe hypocrite, Yago menteur, Régane méchante? Je suis ainsi parce que je suis ainsi. Pourquoi M. de Sombreuse n'aurait-il pas été semblable aux autres, qui m'ont aimée entre deux tours de valse? Il me déplaisait d'être choisie pour le caprice d'un jour. Cela m'indignait qu'on m'offrît les hommages d'un cœur rompu à tous les changemens et disposé à toutes les trahisons. Au prix d'un tel amour, je voulais n'être point aimée, et j'éloignais de mon ombre tout ce qui ressemblait à ces banalités qui ne trompent que celles qui veulent être trompées. Ce que j'avais vu des amours me guérissait de l'amour. Et cependant quel besoin n'avais-je pas de tendresse!... Je puis bien le dire aujourd'hui que ma bouche, fermée si longtemps, s'ouvre sous l'impulsion des derniers aveux!... Quelque chose me manquait dont j'ai toujours souffert. Un besoin mystérieux fermentait en moi, j'en sentais les bouillonnemens intérieurs, comme ceux d'une eau qui cherche une issue et gronde sous la pierre; mais à peine avais-je vu la trace du dévouement, de la sincérité, qu'elle disparaissait soudain, et je ne voulais pas être rangée parmi celles qu'on délaisse. Je m'étais donc armée d'indifférence et de dédain, et M. de Sombreuse ne fut pas autrement accueilli que ceux qui l'avaient précédé sur le chemin vulgaire de la galanterie. Un jour, quelque chose sauta dans ma poitrine à sa voix, un frisson qui m'était inconnu me saisit;... j'en fus tout à la fois bouleversée et révoltée... Toutes les forces de mon orgueil, je les tournai contre ce sentiment nouveau qui m'envahissait... J'en voulus être la maîtresse, le vaincre, et en effacer même le souvenir... Quels coups alors contre lui et contre moi! Hélas! j'ai été trop persévérante et trop habile dans cette lutte. J'y ai tout perdu,

lui d'abord, mon repos ensuite. Quand je vis que son cœur me délaissait, j'eus beau me dire pour me consoler : — Lui aussi ne m'aimait pas!... Je pleurais, j'aimais et je n'étais pas consolée,... et de mes lèvres irritées le mot de ma vie tombait encore : *nada! nada!*

— Mon Dieu! s'écria Mme de Marsannes, que veux-tu que je fasse?

— Je te prie seulement d'attendre un peu, reprit Sabine, enveloppant son amie d'un regard d'une douceur pénétrante. Si je reviens à la santé, il n'y paraîtra plus, et j'assisterai à la messe en belle toilette... Si je m'en vais, tu seras heureuse quelques jours plus tard seulement.

Elles gardèrent le silence; la douleur d'Estelle était peut-être la plus vive. Elle s'adressait mille reproches : comment n'avait-elle rien vu, rien deviné? Une amitié aveugle et sourde est-elle donc une amitié sincère? Si elle n'avait pas laissé son lâche cœur incliner du côté de M. de Sombreuse, verrait-on Sabine dans les larmes et menacée par la mort? Tout le mal venait d'elle. Au plus fort de ses réflexions, Mme de Sarens lui serra la main doucement. — Si un de ces jours je te prie de m'envoyer M. de Sombreuse, dit-elle, tu lui permettras bien de me venir voir... seul?

— Ah! si je croyais que sa présence pût te rendre la santé, je ne l'épouserais jamais et partirais pour les Grandes-Indes!

Un matin, Sabine fit demander un bon vieux prêtre qui lui avait fait faire sa première communion et l'avait mariée. A cette nouvelle, M. de Sarens, qui se désespérait un jour et se rassurait le lendemain, jeta les hauts cris. Il crut sa femme perdue. On n'avait jamais ouï parler de prêtre dans la maison. Elle ricana comme au temps passé. — Que faire à la campagne dans cette saison? dit-elle...

Quand elle fut seule avec le curé, elle joignit les mains et dans un état d'angoisse inexprimable : — Ah! si je pouvais croire! murmura-t-elle.

A la vue du visage qui portait la marque de tant de ravages et qu'il avait connu si plein de vie et de jeunesse, un attendrissement profond gagna le vieillard. — Essayez toujours, répondit-il, la miséricorde de Dieu est grande!

Sabine ne lui cacha rien. En un instant, tout son cœur fut à nu. — Je ne regrette pas de mourir, dit-elle. S'il m'était donné de ressaisir la vie dans les conditions mêmes qui ont troublé ma pensée, je ne le voudrais pas... Le bonheur tel qu'on le rêve est-ce bien le bonheur?... Je n'en voudrais pas faire l'expérience. Ce que je sais bien, c'est que j'ai beaucoup souffert en me raidissant contre ma propre douleur. Je me suis trouvée à vingt ans sans autres appuis que l'orgueil et l'ironie. Ils ont été mon frère et ma sœur. Mes

larmes coulaient en dedans... Encore ne serait-ce rien si j'espérais!... Mais non! où vais-je ?

Le vieux curé l'écouta jusqu'au bout, les yeux tout humides.

— Vous ne parlez pas de tout le bien que vous avez fait, dit-il; les bonnes œuvres sont quelque chose et comptent là-haut. Et puis il vous sera beaucoup pardonné, parce que vous avez beaucoup pleuré.

— Qui sait? dit-elle.

On la vit plus courageuse et plus forte après cet entretien. Elle sortit un peu; M. de Sarens, qui la surprit s'intéressant à de pauvres ménages qu'elle visitait et auxquels elle assurait le pain de chaque jour, la crut en pleine voie de guérison. Sabine faisait sauter des enfans sur ses genoux. Mme de Marsannes elle-même y fut trompée.

— Tu me soulages d'un remords qui m'étouffait, dit-elle.

Puis tout à coup, roulant ses bras autour de la taille de son amie :

— Si tu avais quelque marmot jouant autour de toi du matin au soir, reprit-elle à demi-voix, tu serais sauvée tout à fait.

— Peut-être, murmura Sabine.

Elle ne parlait presque plus de Paul et ne demandait pas à le voir. Quelques pointes de raillerie surnageaient seules de son ancienne nature. Mme de Marsannes n'en revenait pas. — On t'aimait déjà, lui dit-elle un jour; s'il faut qu'on t'adore, j'y renonce!

Aux premières lueurs du printemps, elle se hasarda, dans une heure de confidence, à lui demander s'il ne lui serait pas bientôt permis de songer au mariage. — Oh que si! répondit Mme de Sarens; ce sera pour le mois de mai...

Au bout de la semaine, Estelle reçut un petit billet par lequel Sabine la priait de lui envoyer M. de Sombreuse.

— J'ai ta permission, il t'en souvient, disait-elle en finissant; il faut bien que je cause un peu avec lui avant le grand jour.

Paul sauta en wagon. Cet appel après un si long silence le troublait. Il trouva Mme de Sarens à demi couchée près d'une fenêtre au soleil. Elle était d'une pâleur effrayante, avec tous ces signes extérieurs d'une mort prochaine que ne peuvent méconnaître ceux qui ont vu des agonies.

— Enfin! dit M. de Sarens, qui tambourinait contre une vitre. Voilà dix ans qu'on ne vous a vu, et ma pauvre Sabine s'est trouvée mal quatre fois depuis ce matin.

— Voulez-vous bien ne pas tourmenter les gens qui se marient! s'écria-t-elle; d'ailleurs, si je me trouve mal, c'est à cause du bruit que vous faites avec vos doigts en battant la retraite... J'en ai les nerfs tout agacés.

— Eh bien! je m'en vais; mais je vous avertis que, si vous n'êtes

pas guérie avant huit jours, toute la faculté de médecine fera irruption chez vous.

— Attendez pour me tuer que je sois morte, répliqua-t-elle gaîment.

Resté seul avec Mme de Sarens, Paul courut vers elle, et lui prenant la main tout bouleversé : — Et vous ne vouliez pas me voir! dit-il. Je sens bien que vos forces sont à bout!

Cependant Mme de Sarens avait les yeux tournés vers la porte derrière laquelle venait de disparaître son mari.

— Voilà un homme qui m'a ennuyée toute ma vie, dit-elle; je ne l'ai pas aimé un seul jour, et lui seul peut-être me regrettera.

Elle ramena ses regards sur M. de Sombreuse, qui était à ses pieds. — Vous souvient-il du jour où vous m'avez saluée au bal pour la première fois? J'avais comme aujourd'hui une robe blanche.

M. de Sombreuse ne reconnaissait plus sa voix. Elle avait des sons d'une douceur infinie. Il n'osait plus parler dans la crainte de laisser voir l'émotion poignante qui le tourmentait. Elle sourit, et, lui serrant la main : — Je vois bien ce qui vous inquiète, repritelle; il ne faut pas prendre au sérieux tout ce que je vous dis... Les malades ont des idées tristes auxquelles une heure après ils ne pensent plus. Votre présence m'a rappelé un temps où je riais.

Paul avait la gorge serrée. Tout à coup Sabine se pencha vers lui : — Voulez-vous m'embrasser? dit-elle.

M. de Sombreuse la prit dans ses bras; elle s'y laissa tomber, et son cœur éclata.

— Merci, je vois que vous m'aimez toujours un peu.

Son pauvre cœur sautait sous la main de Paul. Presque aussitôt, relevant son visage inondé de pleurs, elle lui fit signe doucement de la quitter. — Seulement ne vous éloignez pas, dit-elle.

Peu d'heures après, et tandis que Paul rôdait dans une galerie, une porte de l'appartement de Mme de Sarens s'ouvrit violemment; une femme de chambre en sortit tout effarée, appelant et criant. M. de Sombreuse ne fit qu'un bond jusqu'à la pièce où il avait laissé Sabine. Il la trouva couchée sur un lit de repos dans l'éternelle immobilité, le visage encore humide. Elle tenait dans ses mains raides une statuette de porcelaine de Saxe.

— Dieu! cria Paul, qui tomba à genoux.

On trouva dans les papiers de Mme de Sarens un écrit par lequel elle recommandait qu'on l'ensevelît avec la bague qu'elle avait coutume de porter au doigt.

Par son ordre, on grava sur la pierre de son tombeau ce seul mot: *nada*.

AMÉDÉE ACHARD.

L'OUVRIER

DE HUIT ANS

On dit quelquefois que nous ne verrons pas d'aussi grandes choses que nos pères. Cela est vrai sans doute, à ne considérer que la politique, et sous ce rapport l'année 1789 n'a pas de rivale à craindre; mais quelles que soient les tristesses de l'heure présente, elles sont diminuées et compensées peut-être par l'éclat et l'importance du mouvement scientifique. Cette grande et définitive révolution efface toutes les autres. C'est aux philosophes et aux politiques à se hâter de la suivre, car on ne peut se flatter de gouverner par les mêmes règlemens une société dont les conditions d'existence sont changées. Il n'y a plus rien d'immuable au monde que la morale.

Que demandait-on surtout à l'ouvrier il y a trente ans? De la force. Aujourd'hui, grâce à la vapeur, il n'en a presque plus besoin; au lieu d'être une force lui-même, il est seulement le surveillant d'une force. Pour cette nouvelle besogne, un homme n'est pas toujours nécessaire; une femme, un enfant peuvent suffire. Or, partout où ils suffisent, on les préfère, parce qu'ils coûtent moins. Au point de vue économique, on doit reconnaître que les usines donnent aux femmes et aux enfans des salaires qu'aucune autre sorte d'industrie ne pourrait leur procurer. Il y a donc là, pour la famille, un accroissement de revenu, pourvu que l'homme, évincé de la fabrique, trouve ailleurs un emploi suffisant et équivalent de sa force. Cela ne se rencontre pas toujours: on cite, principalement en Angleterre, des centres industriels où les hommes sont nourris dans l'oisiveté par leurs femmes et leurs enfans. Rien ne serait

plus funeste qu'une telle conséquence, si elle était nécessaire. Que l'homme ne travaille pas, cela est contre nature; que la femme, que l'enfant soient transformés en ouvriers, cela est presque contre nature. Il est contre nature aussi que celui qui devrait être le chef de la maison en devienne le parasite. Enfin, dans de telles conditions, le revenu de la famille est diminué, puisque la femme et l'enfant ne sont préférés à l'homme que par économie. Cependant il y a de la besogne pour tous les ouvriers du monde, et quand sur un point le travail manque aux ouvriers valides, c'est toujours pour peu de temps ou par suite d'une organisation vicieuse. Il ne faut donc pas regarder l'oisiveté des hommes comme la conséquence ordinaire et nécessaire de l'introduction des femmes et des enfans dans les ateliers. Ce n'est pas là le mal, ou du moins ce n'est qu'un mal essentiellement réparable.

Il n'en est pas de même du mal produit par la même cause au point de vue moral. Celui-là est profond et presque invincible. L'introduction des femmes et des enfans dans les ateliers tend à modifier gravement la vie de famille, sinon à l'anéantir. Ce malheur, car c'est un malheur, et il n'en est pas de plus grand, tient surtout à la présence des femmes mariées dans les ateliers pendant onze ou douze heures par jour. Quant aux enfans, qui ne sont pas nécessaires aux autres, si nous cherchons quelles sont pour eux-mêmes les conséquences de leur transformation en ouvriers, nous en trouverons d'heureuses, telles que le salaire et la suppression du vagabondage, et de véritablement funestes, comme par exemple l'altération presque certaine et presque irrémédiable de la santé, et la privation de toute instruction et de toute éducation. Il est clair que, s'il fallait choisir, il ne serait pas permis d'hésiter un seul moment, et qu'aucune sollicitude pour les intérêts de l'industrie, aucune pitié pour la détresse des familles ne pourrait absoudre la société du crime de livrer ainsi les jeunes générations et de laisser tuer à la fois leur âme et leur corps; mais il n'est pas question de choisir : il s'agit tout uniment d'empêcher le mal et de développer le bien, et ce n'est pas sans un certain étonnement que nous ajoutons qu'il n'y a rien de si facile. On a là, sous la main, un bien immense à réaliser, sans dépense et sans résistance, par un simple article de loi : on n'a que le tort de n'y pas penser. L'expérience même est faite, par un pays voisin, depuis 1844; nous n'aurons ni le mérite de l'initiative, ni celui du courage. Il suffit de couper la journée en deux : six heures pour le métier, six heures pour l'école et pour le plaisir. Ce changement n'est pas onéreux pour l'industrie, il ne coûte rien aux familles. Il rend supportable et même agréable la situation des enfans employés

dans les manufactures, et il assure pour l'avenir un recrutement de bons ouvriers. Jamais il n'y eut de réforme plus simple, et il n'y en eut jamais de plus urgente.

L'idée en vint à un manufacturier anglais tout au commencement de ce siècle. Ce n'était rien moins que le premier sir Robert Peel et le père du célèbre ministre. La mesure était alors plus nécessaire qu'aujourd'hui, parce que le séjour des ateliers était véritablement délétère. Nous ne saurions trop répéter que la science et l'industrie ont rivalisé de zèle pour diminuer la fatigue des ateliers et pour assainir les fabriques. On peut se rendre compte aisément de l'importance de ces transformations en visitant successivement une ancienne et une nouvelle usine. Métiers, procédés, salles de travail, escaliers, dégagemens de toute sorte, tout est changé et amélioré dans une proportion surprenante. Ce qui était étroit, sordide, horrible, est devenu vaste, aéré, régulier, et d'une propreté, pour ainsi dire, brillante, car les fabricans ne sont pas moins fiers de la beauté de leurs établissemens que de celle de leurs produits. La machine de son côté, comme un serviteur empressé et complaisant, prend tous les jours une plus grande partie de la tâche commune, et ne laisse que peu de chose à faire à l'homme.

Sir Robert Peel avait donc, il y a soixante ans, plus de raisons à fournir à l'appui de sa réforme que nous n'en avons nous-mêmes. Ces raisons n'étaient peut-être pas plus sérieuses, mais elles étaient plus dramatiques et conséquemment plus puissantes. Les fabriques aujourd'hui sauvent le premier coup d'œil; tout y paraît aisé et agréable. La fatigue ne résulte plus du travail, mais de la continuité du travail. Or, dès qu'il s'agit de la prolongation et de la continuité du travail, l'intérêt de l'ouvrier et celui du fabricant sont en désaccord complet. Plus les terrains, les bâtimens et les machines coûtent cher, et plus le fabricant désire répartir ces frais fixes sur une longue durée de travail; il les diminue de moitié en travaillant vingt-quatre heures au lieu de douze, et réalise ainsi des bénéfices énormes. Pour l'ouvrier au contraire, on comprend que le travail, même le plus aisé, lui devienne à la longue une fatigue intolérable, et si cela est vrai pour un adulte en possession de toute sa force, cela est plus évident mille fois pour un pauvre enfant dont l'esprit et le corps ne peuvent, sans un véritable danger, se soumettre à cette longue contrainte. Seulement on ne sent cela qu'à la condition d'y penser. Il faut réfléchir pour comprendre le malheur d'un enfant occupé dans une belle salle à rattacher des fils qui se cassent, mais occupé trop longtemps à ce travail si facile. Si au contraire l'atelier est sombre, encombré de matières

puantes, infecté de miasmes et de débris graisseux mêlés à l'air respirable, et si un enfant y est retenu pendant douze ou treize heures, portant de lourds fardeaux, battant le coton ou la laine de ses bras débiles, il devient un objet de compassion pour les moins attentifs et les moins pitoyables. C'est ainsi qu'au commencement du siècle l'aspect même des ateliers plaidait la cause des jeunes apprentis, et venait merveilleusement en aide à l'éloquence de sir Robert Peel.

Cependant il fallut du temps pour préparer l'esprit public. Les docteurs Athin et Perceval avaient jeté le premier cri d'alarme dès 1796, et ce n'est qu'en 1802 que sir Robert Peel proposa et fit adopter le bill « pour conserver le moral et la santé des jeunes travailleurs employés dans les moulins de coton et de laine. » Ce bill contenait trois dispositions principales : premièrement, il interdisait aux enfans le travail de nuit (de neuf heures du soir à six heures du matin); en second lieu, il limitait la journée des enfans à douze heures; enfin, sur ces douze heures, il prélevait chaque jour un temps suffisant pour l'instruction élémentaire. Les fabricans ne réclamèrent pas, parce qu'ils se réservaient de ne pas obéir. La loi, mal conçue, leur offrait mille échappatoires. Elle confiait aux juges de paix la poursuite des infractions : ils l'étaient presque tous. Elle ne parlait que des jeunes apprentis : on en fut quitte pour ne plus passer de contrats d'apprentissage. Les apprentis, s'ils en avaient conservé, n'auraient travaillé que douze heures; ils se contentaient d'engager des enfans comme ouvriers auxiliaires, et les faisaient travailler tant qu'ils voulaient, sans manquer au texte de la loi et sans se préoccuper d'en violer l'esprit. Il s'introduisit même un abus nouveau, qui tourna en aggravation la loi protectrice de 1802. La présence ou le voisinage des parens gênait les fabricans dans cette exploitation meurtrière de l'enfance. Du moment qu'il ne fut plus question d'apprentissage ni de contrats réguliers, ils allèrent chercher des enfans au loin. Les *overseers* des paroisses leur fournirent, par troupeaux, des enfans abandonnés. On ose à peine dire que les patrons, débarrassés de toute surveillance, abusèrent cruellement de cette liberté, et que les *overseers*, outre le bénéfice actuel, ne redoutaient pas un accroissement de mortalité qui déchargeait d'autant le trésor paroissial. Sir Robert, voyant son œuvre compromise, demanda en 1815 le remplacement du mot « apprentis » par celui d'enfans, *children*. Le bill ne fut pas voté, mais le parlement ordonna une enquête qui fut le signal d'un mouvement d'opinion très considérable.

L'enquête dura jusqu'en 1819. Dans le cours de la discussion, on entendit l'évêque de Chester déclarer à la chambre des lords que l'excès de travail ne compromettait pas seulement les forces et les

facultés des jeunes créatures épuisées ainsi, mais jusqu'à leur vie même. Le parlement supprima, comme le voulait sir Robert Peel, le mot d'apprentis, et le remplaça par un terme plus général : réforme utile, mais comparativement peu importante, puisque la loi manquait de sanction et de précision. La durée du travail restait fixée à douze heures par jour pour tous les enfans au-dessous de seize ans, durée évidemment excessive, et ce qui prouve bien quelle était l'énormité du mal, c'est qu'une telle loi put être regardée comme un bienfait par les intéressés, et fut très mal obéie par les patrons. Wilberforce demanda en vain une journée plus courte pour les enfans au-dessous de treize ans. Il y a tant de différence entre un enfant de huit à neuf ans et un adolescent de quinze à seize ans, que la chambre aurait dû en être frappée; mais sir Robert Peel lui-même s'en tenait à la journée de douze heures, et ne voulait pas entendre parler d'une réduction nouvelle. Sa philanthropie s'arrêtait à cette limite. Lorsqu'en 1825 Hobhouse revint à la thèse de Wilberforce, ce fut sir Robert, l'auteur du bill de 1802, qui, secondé par son fils, alors ministre, s'opposa de toutes ses forces à une mesure qu'il traitait d'inutile pour les enfans et de désastreuse pour l'industrie. Hobhouse obtint cependant une diminution de trois heures sur le travail du samedi, résultat insuffisant, mais qui pouvait passer pour une victoire après de telles résistances, parce que la fameuse limite de douze heures, opiniâtrément maintenue en 1802 et 1819, était enfin entamée. Depuis cette époque, le travail fut limité en fait à onze heures et demie par jour.

Le principe de Wilberforce, la distinction des enfans et des adolescens, triompha l'année même de sa mort, en 1833. Le ministère de lord Grey fit voter la même année l'abolition de l'esclavage, œuvre principale du grand philanthrope, qui semblait avoir attendu, pour mourir, que sa tâche fût accomplie. Un député qui ne fut pas réélu, M. Saddler, avait proposé le bill en 1832. Lord Ashley le reprit après les élections, provoqua une enquête, soutint la discussion avec énergie, et l'emporta enfin de haute lutte en 1833, aux applaudissemens de tous les amis de l'humanité. Les pétitions adressées à la chambre des communes en février et mars 1832 ne portaient pas moins de 60,000 signatures.

Le bill de 1833, comme celui de 1802, proclame les deux grands principes de la limitation des heures de travail et de l'instruction obligatoire. Il est supérieur à la législation de 1802 et à celle de 1819 par une réduction considérable de la durée du travail, par la distinction, établie pour la première fois et définitivement conquise, des enfans et des adolescens, et par la création d'un corps d'inspecteurs salariés qui donne enfin à la loi une sanction efficace. Le

travail est restreint à huit heures par jour pour les enfans de neuf à treize ans, et à onze heures et demie par jour pour les adolescens de treize à dix-huit ans et pour les femmes. Les femmes n'avaient pas été comprises dans les bills antérieurs, qui en outre ne protégeaient les adolescens que jusqu'à l'âge de seize ans. D'après le bill de 1833, nul enfant ne peut être reçu le lundi à la fabrique, s'il ne rapporte un certificat constatant qu'il a suivi l'école deux heures par jour pendant les six jours de la semaine précédente. Quatre inspecteurs-généraux, ayant sous leurs ordres des sous-inspecteurs, sont chargés de veiller à l'exécution de la loi, et adressent chaque année au parlement des rapports détaillés qui reçoivent la publicité la plus étendue. Cette publicité était dès lors considérée comme un puissant moyen d'action; mais le gouvernement ne s'en tint pas là. Averti par la longue impuissance des législations antérieures, il tint fermement la main à l'exécution de la loi nouvelle, et ne fit pas moins de deux mille procès en trois ans. Il pouvait désormais compter sur l'opinion publique, stimulée par les rapports annuels des inspecteurs-généraux. La lumière ne tarda pas à se faire, même dans les esprits les plus rebelles : il fut officiellement constaté que, depuis la réduction du travail des enfans, des adolescens et des femmes, l'industrie anglaise avait augmenté sa production et diminué le prix de ses produits. On en vint à se demander si cette limitation à huit heures n'était pas encore excessive, si le travail, réduit à la demi-journée au lieu du tiers de journée, ou en d'autres termes à six heures et demie au lieu de huit heures, ne compenserait pas par la qualité ce qu'il perdrait en étendue. Enfin, dans la séance de la chambre des communes du 28 février 1843, le secrétaire d'état sir James Graham, chargé de présenter la loi sur l'enseignement des classes laborieuses, prononça ces paroles mémorables, qui sont comme le résumé de toute la question : « Dans ma conviction, dit-il, si des enfans au-dessous de treize ans, après avoir travaillé huit heures dans un jour, sont envoyés à l'école, épuisés déjà par la fatigue, sans avoir pu jouir d'aucun repos, d'aucune récréation, il est impossible d'espérer qu'ils puissent retirer beaucoup d'avantages d'aucun système d'éducation, même du meilleur qu'on pourrait leur procurer. C'est en conséquence mon intention de proposer que les enfans depuis l'âge de huit ans jusqu'à l'âge de treize ans, employés dans les manufactures, ne travailleront pas plus de six heures et demie par jour. S'ils travaillent le soir, ils ne travailleront pas le matin, et s'ils travaillent le matin, ils ne travailleront pas le soir. Par ce moyen, chaque jour, soit avant, soit après midi, les enfans passeront au moins trois heures à l'école. J'ai toute raison de penser, je suis certain que les fabricans, désireux de coopérer cordia-

lement avec le législateur, afin de perfectionner l'éducation de la jeunesse au sein de notre nation, accepteront avec joie toute mesure nécessaire pour atteindre un but dont l'importance est capitale. » La loi fut votée le 15 mars 1844. Elle réduisit le travail des enfans au-dessous de treize ans à six heures et demie par jour au lieu de huit heures; en même temps elle leur imposa trois heures d'école par jour au lieu de deux heures, dont la loi de 1833 se contentait, et put leur permettre, à la suite de ces réformes, d'entrer à huit ans dans les ateliers, qui jusque-là ne leur étaient ouverts qu'à partir de neuf ans.

Tel est le régime appliqué depuis dix ans en Angleterre, et qui n'a pas jusqu'ici amené la ruine de nos voisins. Nous pourrions aussi, pour montrer qu'on gagne toujours à tenir compte de l'étendue des forces humaines et que la qualité peut aisément compenser la durée, tirer un argument du bill de 1847, qui limite à dix heures le travail même des adultes; mais nous ne voulons parler que des enfans, sans entrer dans la question, fort différente à beaucoup d'égards, de la limitation du travail des adultes. On nous permettra seulement de rappeler à cette occasion qu'en 1829 les hommes d'état les plus éminens de l'Angleterre affirmaient que la prospérité industrielle de la nation serait compromise, si on réduisait à moins de douze heures, non pas le travail des femmes comme en 1844, ou celui des adultes, comme en 1847, mais celui des adolescens : tant les idées simples et justes ont de peine à faire leur chemin!

Maintenant, après avoir rappelé qu'en Prusse, depuis la loi de 1839, les enfans ne sont pas admis dans les manufactures avant l'âge de neuf ans, que le travail des adolescens y est réduit à soixante heures par semaine, et que l'Autriche et la confédération germanique sont également entrées dans la voie de la réglementation, nous allons indiquer rapidement ce qui a été fait en France, et il nous sera trop aisé de montrer les lacunes et les vices de la législation actuelle.

Dans ses *nouveaux Principes d'économie politique*, publiés en 1819, Sismondi va bien plus loin que Wilberforce, lord Ashley et sir James Graham. Partant de cet axiome « que les ouvriers donnent, en retour du salaire qui leur est alloué, tout ce qu'ils peuvent donner de travail sans dépérir, » il établit que le salaire des enfans est pris sur celui du père et n'augmente pas d'une obole le revenu total de la famille. « C'est donc sans profit pour la nation, dit-il, que les enfans des pauvres ont été privés du seul bonheur de leur vie, la jouissance de l'âge où les forces de leur corps et de leur esprit se développaient dans la gaîté et la liberté. C'est sans profit pour la

richesse ou l'industrie qu'on les a fait entrer, dès six ou huit ans, dans ces moulins de coton, où ils travaillent douze ou quatorze heures au milieu d'une atmosphère constamment chargée de poils et de poussière, et où ils périssent successivement de consomption avant d'avoir atteint vingt ans. On aurait honte de calculer la somme qui pourrait mériter le sacrifice de tant de victimes humaines; mais ce crime journalier se commet gratuitement (1). »

Bien des années s'écoulèrent, pendant lesquelles les abus ne firent que s'aggraver, sans que le gouvernement songeât à intervenir. L'opinion même était muette. On ignorait, à deux pas des fabriques, ce qui s'y passait. C'est seulement en 1827 que deux hommes dont le nom doit être conservé, le docteur Gerspach, de Thann, et M. Jean-Jacques Bourcart, de Mulhouse, appelèrent de nouveau l'attention sur cette question capitale, M. Gerspach par une thèse soutenue devant la faculté de médecine de Paris, M. Bourcart en provoquant, au sein de la Société industrielle de Mulhouse, une discussion approfondie sur la situation des enfans dans les fabriques de coton et surtout dans les filatures. Tout se borna pendant long-temps à des efforts isolés; les passions politiques absorbaient l'activité du pays. L'enquête de 1832 en Angleterre et la loi qui en fut la conséquence n'eurent pas le pouvoir de nous arracher à cette indifférence cruelle. La Société industrielle de Mulhouse demeura seule sur la brèche et continua courageusement à étudier les faits, à en chercher le remède, à provoquer l'intervention de la loi. Elle fit école autour d'elle. Le conseil-général du département, la chambre de commerce élevèrent la voix à leur tour, et supplièrent le gouvernement d'intervenir. La Société industrielle prit l'initiative d'une pétition adressée aux deux chambres et aux ministres de l'intérieur, de l'instruction publique et du commerce. Une commission nommée dans son sein se mit à l'œuvre avec ardeur, et vit bientôt les documens s'accumuler dans ses dossiers. Le rapport fut lu à l'assemblée générale du 31 mai 1837 par le docteur Penot, qui vient encore d'attacher son nom à la création des bibliothèques communales. Nous aimons à signaler ces efforts d'une ville industrielle, à nommer ces fabricans qui demandent une réduction de travail pour leurs ouvriers avec autant de zèle que d'autres en mettraient pour solliciter un privilége. Nous y trouvons une preuve de la possibilité de la réforme au point de vue économique, et nous y admirons surtout cette sollicitude fraternelle qui unissait déjà à Mulhouse les patrons et les ouvriers, et qui a contribué si puissamment à la prospérité de la ville.

(1) Tome Ier, p. 353.

Presque en même temps M. Villermé prononçait devant l'Académie des sciences morales et politiques, dont il était membre, un discours *sur la durée trop longue du travail des enfans dans les filatures de coton*, et l'Académie le chargeait de faire lui-même une enquête, dont il publia plus tard les résultats dans un fécond et salutaire ouvrage. Cette année 1837 fut le terme du long oubli où le pays s'était abandonné malgré les protestations de Sismondi, du docteur Gerspach, de M. Bourcart, et les efforts persévérans de la Société industrielle de Mulhouse. Le ministre du commerce, par une circulaire du 31 juillet 1837, s'adressa aux chambres de commerce, aux chambres consultatives et aux conseils de prud'hommes. Il se trouva que tout le monde était prêt; les documens affluèrent et ne laissèrent aucun doute sur la gravité du mal. Le ministre posa aussitôt une série de questions que nous allons reproduire, avec l'analyse des réponses qu'elles reçurent, puisque c'est le commencement d'une enquête qui, nous l'espérons bien, n'est pas terminée.

Première question. — Depuis quel âge les enfans seront-ils reçus dans les fabriques? — Cette question suppose qu'ils y seront reçus, et qu'ils n'y seront reçus qu'à un âge déterminé par la loi. Toutes les réponses sont unanimes sur ces deux points fondamentaux. Elles hésitent, pour la fixation de l'âge, entre neuf et dix ans; la majorité se prononce pour neuf ans.

Seconde question. — La durée du travail sera-t-elle graduée suivant l'âge? — Les réponses sont très divergentes. Ce qu'on y voit surnager, c'est d'abord l'interdiction rigoureuse de tout travail du dimanche, ensuite la distinction entre les enfans et les adolescens, proposée d'abord en Angleterre par Wilberforce et introduite dans le bill de 1833. On comprend en effet qu'il deviendrait difficile de régler le travail des ateliers, si la tâche des apprentis variait sans cesse avec leur âge; mais cette distinction unique entre les enfans et les adolescens est à la fois pratique et nécessaire. Il est évidemment impossible de traiter un enfant de huit ans comme un adolescent de quatorze.

Troisième question. — Les forces physiques des enfans devront-elles être en rapport avec l'âge, et leur constitution reconnue bonne et capable de supporter les fatigues de l'atelier? — Quelques conseils, en petit nombre, demandent que l'enfant ne soit reçu qu'avec un certificat de médecin; la plupart s'en réfèrent à l'intérêt du patron, qui n'acceptera pas un enfant faible ou maladif.

Quatrième question. — A quel âge l'enfant pourra-t-il s'engager par lui ou par ses parens et tuteur? — A quinze ans.

Cinquième question. — Les veillées seront-elles interdites aux enfans et aux adolescens? — Quatre conseils seulement, Lyon,

Amiens, Reims et Boulogne, veulent les interdire sans réserve aux adolescens. Tous les conseils sont unanimes pour les interdire aux enfans dans le triple intérêt de la santé, de la moralité et de l'industrie. On demande seulement que par exception, pour un temps très limité et dans le cas de nécessité démontrée, les veillées puissent être permises aux adolescens âgés de plus de quinze ans. Cette restriction au principe est regrettable; nous verrons qu'elle finit par passer dans la loi française, tandis qu'en Angleterre l'interdiction du travail de nuit pour les enfans et les adolescens est absolue.

Sixième question. — Les enfans seront-ils astreints à suivre les écoles? — Sur cette question comme sur la précédente, l'affirmation est unanime. Un seul conseil de prud'hommes et deux chambres de commerce avaient demandé que l'école ne fût pas obligatoire. Les prud'hommes de Lille au contraire déclarent que la loi sera comme non avenue, si des mesures coercitives ne sont pas ordonnées pour la fréquentation des écoles. Quelques conseils sont d'avis que l'enfant de neuf ans ne puisse être admis dans la fabrique qu'en prouvant qu'il sait déjà lire et écrire; tous pensent que quand même il saurait lire il doit continuer à suivre les écoles au moins une heure ou deux heures par jour, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de treize ans.

L'ouvrage de M. Villermé, qui parut en 1840, fut comme le résumé de cette solennelle enquête. Jamais il n'y eut d'observation plus exacte, d'esprit plus modéré, ni de faits plus accablans. M. Villermé établit qu'on employait dans les ateliers des enfans de sept ans et même de six ans, que les ouvriers étaient retenus dans certaines filatures jusqu'à dix-sept heures par jour, ce qui, en défalquant une demi-heure pour le déjeuner et une heure pour le dîner, laissait quinze heures et demie de travail effectif. Ces quinze heures et demie effrayaient à bon droit M. Villermé, qui, à la fois médecin et psychologue, connaissait les effets d'une fatigue trop prolongée sur le corps et sur l'esprit. Il lui échappe à ce sujet une réflexion poignante. « La journée des forçats n'est que de douze heures, dit-il, et elle est réduite à dix par le temps des repas. » Le sort des enfans l'intéresse plus que celui des adultes, et, pour le dire en passant, il n'a cessé jusqu'à ses derniers jours de dresser des tableaux de mortalité dont on finira bien par tenir compte, et qui finiront aussi par obliger la société à limiter à six heures par jour le travail des enfans (1). Il montra cette multitude d'enfans maigres, hâves, couverts de haillons, qui se rendent pieds nus à la fabrique,

(1) *Tableau physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie,* par M. Villermé, t. II, p. 87 et suivantes.

par la pluie et la boue, portant à la main, et, quand il pleut, sous leur vêtement, devenu imperméable par l'huile des métiers tombée sur eux, le morceau de pain qui doit les nourrir jusqu'à leur retour... Il les peignit énervés, pâles, lents dans leurs mouvemens, tranquilles dans leurs jeux, et compara, non sans une poignante éloquence, leur extérieur de misère, de souffrance, d'abattement, avec le teint fleuri, l'embonpoint, la pétulance et tous les signes d'une brillante santé qu'on remarque chez les enfans du même âge, chaque fois que l'on quitte un lieu de manufactures pour entrer dans un canton agricole.

L'enfantement de la loi de 1841 fut très laborieux. Le ministre du commerce porta le 11 janvier 1840 à la chambre des pairs un projet de loi qui avait pour but de donner au gouvernement le droit de protéger par des ordonnances les enfans travaillant dans les manufactures. La chambre crut qu'il fallait mettre la protection et le règlement dans la loi même, et vota le 19 mars une loi très incomplète, très insuffisante, mais qui lui fait le plus grand honneur, parce qu'elle pose les vrais principes sur la matière, et rend par conséquent possibles toutes les améliorations ultérieures. Cette même loi, amendée par la chambre des députés, fut rapportée le 12 janvier 1841 à la chambre des pairs par M. Cunin-Gridaine, ministre du commerce. « La voilà, dit-il, telle au fond que vous l'avez adoptée; la chambre élective n'y a guère fait que des améliorations dans la forme. » M. Cunin-Gridaine déclarait d'ailleurs que le gouvernement avait mis le temps à profit pour continuer son enquête en France et à l'étranger, et que tous les témoignages concluaient en faveur des mesures proposées. La chambre des pairs renvoya la loi à la commission qui l'avait examinée, ou plutôt créée, l'année précédente, et qui se composait de MM. Victor Cousin, Charles Dupin, de Gasparin, de Gérando, de Louvois, Rossi et de Tascher. Les noms des commissaires doivent être cités tant à cause de l'autorité qu'ils donnent à la loi émanée en grande partie de leur initiative que par un juste sentiment de reconnaissance pour un grand service rendu à l'humanité, et, nous en avons la ferme conviction, à l'industrie elle-même. Le rapport de M. le baron Dupin peut être aujourd'hui encore étudié et médité avec fruit. Sur 106 avis motivés des chambres de commerce et des conseils de prud'hommes que le gouvernement avait fait imprimer, 10 seulement lui étaient contraires. La chambre fut presque unanime : il ne se trouva que 2 boules noires sur un total de 106 votans.

La loi du 22 mars 1841 embrasse plus d'établissemens que le bill de 1833. Elle ne se borne pas, comme la loi anglaise, aux moulins de coton et de laine; elle s'étend à tous les ateliers composés de

vingt ouvriers travaillant en commun. Un membre de la commission, M. de Gérando, voulait même aller plus loin, car il déclara dans le cours de la discussion que les petits ateliers, dits ateliers domestiques, étaient le théâtre des plus grands abus. La chambre fut arrêtée par la crainte de rendre la loi impuissante dans un grand nombre de cas, et par un respect peut-être mal entendu de l'autorité paternelle.

Si la loi française étend le système de la protection à un plus grand nombre d'établissemens que la loi anglaise, en revanche la protection qu'elle accorde est moins efficace. Elle permet l'entrée des enfans dans les manufactures à huit ans; la loi anglaise, celle du moins de 1833, ne la permettait qu'à neuf ans. En France, un enfant passait à douze ans dans la classe des adolescens, et à treize ans seulement en Angleterre. La protection légale cessait chez nous dès que le jeune travailleur avait atteint seize ans; elle le suivait, chez nos voisins, jusqu'à dix-huit. Les enfans, dans les deux pays, devaient chaque jour huit heures de travail; mais les adolescens ne devaient que soixante-neuf heures par semaine en Angleterre, et en France soixante-douze. Enfin le travail de nuit, quoique interdit chez nous, était encore possible dans certains cas très rares, tandis qu'en Angleterre l'interdiction était rigoureuse et absolue.

On le voit, la loi de 1841 n'était pas à beaucoup près aussi radicale que le bill de 1833, et ceux qui la regardent comme une entrave imposée à l'industrie doivent convenir au moins que nos voisins portent des chaînes plus pesantes que les nôtres. L'argument qui revint plus d'une fois dans la discussion, surtout à la chambre des députés, et qui consiste à dire que nous priver du travail des enfans, c'est renchérir notre main-d'œuvre et rendre la concurrence plus difficile à soutenir contre les manufactures anglaises, tombe évidemment devant cette considération, que depuis 1833 les enfans n'entrent qu'à neuf ans et ne travaillent que huit heures dans les manufactures anglaises, que depuis 1844 ils y entrent à huit ans, mais en y travaillant seulement six heures et demie par jour, et que depuis la même époque le travail des adolescens, comme celui des femmes, a été réduit à onze heures. Ce sont donc les Anglais qui pourraient se plaindre d'être entravés par la loi de leur pays, et ils s'en sont plaints en effet pendant les premières années. Aujourd'hui ils obéissent à la loi, non-seulement parce qu'elle est la loi, mais parce qu'elle est une loi juste. Il est triste d'avoir à constater que la nôtre a été presque constamment éludée, et qu'elle est passée dans quelques centres industriels à l'état de lettre morte.

Rien n'énerve plus un pays que d'avoir des lois et de leur désobéir. Le principal défaut de la loi de 1841 était de manquer de

sanction. Elle édictait des peines, mais elle confiait à des commissions libres, nommées par les préfets, l'importante mission de surveiller les ateliers et de poursuivre la répression des délits. C'était pour ainsi dire renoncer à la partie pénale de la loi, et conséquemment à la loi elle-même. Les commissaires étaient incompétens, si on les choisissait en dehors de l'industrie, et hostiles dans le cas contraire; ils remplissaient languissamment des fonctions non salariées, qui entraînaient à leur suite des conflits et quelquefois des inconvéniens plus graves. Ils manquaient de moyens de contrôle; on les trompait sur l'âge des enfans, sur la durée du travail; on produisait de faux certificats; on se soustrayait à la loi en renvoyant momentanément un ouvrier, pour réduire pendant l'inspection le nombre total à dix-neuf. En un mot, on s'était accoutumé à regarder la loi de 1841 comme une tentative de philanthropie peu éclairée, essentiellement nuisible à l'industrie française, et tandis que les auteurs de cette loi cherchaient les moyens de la rendre plus protectrice et plus efficace, d'autres influences, agissant sur le ministre en sens inverse, le déterminèrent à présenter en 1847 un projet qui était l'abandon de tous les principes.

Il ne s'agissait de rien moins que d'imposer aux enfans comme aux adolescens une journée de douze heures; mais comme on ne pouvait proposer sans compensation un projet de loi qui, à vrai dire, était purement et simplement l'annulation de la loi de 1841 et le retour à tous les abus qu'elle avait eu pour objet de prévenir, on promettait en même temps de reculer jusqu'à dix ans l'admission des enfans dans les manufactures. Les prétextes ne manquèrent pas pour glorifier cette nouvelle combinaison. Les enfans de huit à dix ans devinrent tout à coup trop débiles pour entrer dans les ateliers; l'humanité ne pouvait consentir à cette exploitation de l'enfance. Non-seulement la liberté qu'on allait leur rendre leur donnerait plus de bonheur et de santé, mais la grande cause de l'instruction du peuple était gagnée par ce seul article de loi. Ces deux années seraient sans nul doute passées à l'école, en sorte qu'en entrant dans les fabriques tous les apprentis sauraient au moins lire et écrire. Quant aux enfans de dix à douze ans, qu'on assimilait aux adolescens pour la durée du travail, on ne leur demandait après tout qu'une prolongation de quatre heures par jour, une misère! et c'était, à le bien prendre, dans leur propre intérêt, pour leur épargner chaque jour quatre heures de solitude et de vagabondage. Cette mesure d'ailleurs, en égalant la journée des enfans à celle des adultes, rendrait la vie aux manufactures. Par quelle aberration d'esprit avait-on pu en 1841 limiter le travail du rattacheur aux deux tiers de la journée du fileur, quand on

savait que le fileur ne pouvait se passer de la présence du rattacheur? On avait cru, par le système impraticable des relais d'enfans, concilier les intérêts de l'humanité et ceux de l'industrie; mais dans le fait on avait sacrifié l'industrie. Voilà ce que déclara le conseil-général des manufactures, consulté par le ministre, et ce que le ministre vint à son tour déclarer à la chambre en lui demandant de se déjuger à six ans de distance.

M. Charles Dupin, nommé de nouveau rapporteur, n'eut pas de peine à montrer le but réel qu'on poursuivait au moyen de ces vains prétextes : on voulait se débarrasser des entraves de la loi et faire travailler les enfans à discrétion. La prétendue concession de reculer l'âge d'admission jusqu'à dix ans ne lui en imposa point. Il établit facilement que le nombre des adolescens employés dans les fabriques était double de celui des enfans, et que parmi ces derniers on préférait partout les enfans de dix à douze ans. Ce sacrifice qu'on faisait sonner si haut était donc en réalité un leurre; la loi, si elle était votée, ne changerait rien sous ce rapport à ce qui se pratiquait déjà, et l'on se trouverait affranchi gratuitement de la limitation des heures de travail. Le projet ainsi démasqué, le rapporteur prit un à un tous les prétextes de l'exposé des motifs, et n'en laissa pas subsister un seul. Il convint qu'un enfant de huit ans ne pouvait pas travailler douze heures par jour, mais il affirma qu'il en pouvait travailler huit. Il se demanda d'où venait au gouvernement cette confiance dans l'intelligence et la tendresse des parens qui le portait à admettre sans hésiter que les enfans de huit à dix ans exclus des manufactures passeraient ces deux années à l'école. Une triste expérience devait au contraire l'avertir qu'ils les passeraient dans l'abandon. N'était-ce pas abuser que d'affecter une si grande sollicitude pour le délaissement des enfans de dix à douze ans pendant un tiers de journée, lorsqu'on livrait à eux-mêmes pendant la journée entière des enfans plus petits et qui par conséquent avaient besoin de plus de soins? Comment osait-on parler de l'instruction du peuple dans un projet de loi qui, en imposant douze heures de travail aux enfans dès l'âge de dix ans, leur rendait désormais impossible la fréquentation des écoles? Était-ce sérieusement qu'on venait soutenir que l'instruction reçue à neuf ans, arrêtée court au commencement de la dixième année, serait suffisante et durable? Il suffit d'entrer dans une école primaire pour savoir où en sont les enfans de dix ans. Ceux même qui ont suivi l'école jusqu'à treize ou quatorze ans ont bien vite fait d'oublier tout ce qu'ils y ont appris, s'ils n'ont aucune occasion de s'exercer; les tableaux du recensement et la statistique des mariages ne le prouvent que trop. Passant de là aux intérêts de l'industrie, le rapporteur démontrait par de

nombreux exemples empruntés à l'Angleterre que la limitation des heures de travail n'y avait point entravé l'essor de la fabrication. Au contraire, depuis cette limitation, l'industrie multipliait ses produits, et les livrait chaque jour à meilleur marché. Cependant en Angleterre la limitation comprenait, outre les enfans et les adolescens, les femmes et les filles de tout âge. Le travail, depuis 1844, y était limité à six heures et demie pour les enfans, et il s'agissait d'une population très inférieure à la nôtre et d'un nombre d'ateliers très supérieur. Quand même le raisonnement du ministre aurait été spécieux, que pouvait un raisonnement contre tant de faits, et des faits à la fois si concluans et si incontestables? Mais le raisonnement du ministre était faux de tous points. Il reposait sur cette allégation, évidemment inadmissible, que la loi de 1841 augmentait le prix de la main-d'œuvre. Avez-vous moins de travail d'enfans? disait le rapporteur. Le payez-vous davantage? Craignez-vous de manquer de bras? Chaque enfant travaille moins longtemps, mais il y a dans l'atelier le même travail d'enfans au même prix, et il est plus soutenu et plus avantageux pour le patron, parce que les enfans ne sont pas épuisés. Telle est la vérité, et le rapporteur ajoutait en propres termes qu'il était « inexact et dérisoire » de soutenir le contraire.

Le rapport de M. Charles Dupin ne fut pas seulement lumineux, il fut impitoyable. — La loi de 1841, disait-il, vous permettait d'augmenter la matière de la loi; elle vous enjoignait de compléter par des ordonnances les prescriptions législatives. Qu'avez-vous fait depuis six ans écoulés? Vous n'avez ni profité de vos droits ni rempli votre devoir. Vous venez à présent nous demander de renoncer à notre œuvre, quand l'Angleterre, la Prusse, l'Autriche, la confédération germanique, nous donnent des leçons d'humanité. Vous soutenez des doctrines que vous avez, il y a six ans à peine, réfutées, combattues. Vous accusez la loi de n'avoir pas réussi, comme elle le souhaitait, à concilier les intérêts de l'industrie et ceux de l'humanité, et c'est l'humanité que vous sacrifiez! — Ce dernier mot disait courageusement et cruellement la vérité. Voici d'ailleurs les traits principaux du nouveau projet apporté par la commission, et qu'elle substituait au projet de loi du ministre et à la loi de 1841.

Elle commençait par étendre à un plus grand nombre d'établissemens les prescriptions de la loi, d'accord en cela avec le gouvernement. L'article 1er de la loi de 1841 embrassait, outre les manufactures, usines et ateliers à moteur mécanique ou à feu continu, toute fabrique occupant plus de vingt ouvriers réunis en atelier. Ce chiffre de vingt ouvriers avait été mis là provisoirement pour ne pas créer de difficultés dans les commencemens à l'exécution de la loi, et

pour permettre au gouvernement d'aviser après expérience faite. Amis et ennemis du principe de la limitation réclamaient également la suppression de ce chiffre, les uns parce que les abus ne leur semblaient pas moins nombreux et moins graves dans les petits ateliers que dans les grands, et les autres parce qu'ils ne voulaient pas être assujettis à des restrictions dont les ateliers moins importans se trouvaient exonérés. La commission, pour ne pas descendre jusqu'aux ateliers de famille, avait adopté cette rédaction : « toute fabrique occupant plus de dix ouvriers, ou plus de cinq personnes (femmes, enfans, adolescens) soumises aux prescriptions de cette loi. » La commission maintenait l'âge d'admission (huit ans) et le travail de huit heures effectives pour les enfans de huit à douze ans; le travail des adolescens était réduit à onze heures effectives trois jours par semaine, et l'heure retranchée au travail devait être ce jour-là passée à l'école. Cette modification réduisait le travail des adolescens à soixante-neuf heures par semaine, comme en Angleterre. Le travail des filles et des femmes était pour la première fois réglementé et fixé à douze heures par jour. Enfin la commission, et c'était là peut-être la réforme capitale, parce qu'elle contenait l'avenir de la loi, adoptait le principe anglais de l'inspection salariée. Elle créait quatre inspecteurs-généraux, assistés chacun d'un inspecteur divisionnaire et de comités d'inspection locale, en exprimant le désir que le nombre des inspecteurs divisionnaires pût être prochainement porté à seize.

Le gouvernement, il faut le dire à son honneur, accepta le projet de la commission, qui allait être voté au moment de la révolution de février. On sait qu'un décret rendu le 2 mars 1848 réduisit la journée des adultes à onze heures pour les départemens et à dix heures pour Paris, et qu'une loi du 9 septembre 1848, rapportant ce décret, fixa uniformément la journée de travail pour tous les ouvriers à douze heures. La question de la limitation du travail est tout autre quand il s'agit des enfans et quand il s'agit des adultes. S'il en fallait une preuve, nous dirions que, durant la longue discussion à laquelle donna lieu l'abrogation du décret du 2 mars, le travail des enfans fut à peine mentionné. Un des orateurs qui combattirent le plus énergiquement le principe de la limitation pour les adultes, M. Besnard, déclara en termes formels qu'il l'acceptait pour les enfans. On peut néanmoins s'étonner que l'assemblée, en limitant à douze heures le travail des adultes, n'ait pas songé à réformer la loi de 1841, qui permet huit heures de travail pour les enfans de huit à douze ans, et qui, en limitant à douze heures le travail des adolescens âgés de moins de seize ans, a évidemment pour but de les empêcher de travailler autant que les hommes faits.

Tant de questions urgentes se présentaient alors à la fois, qu'une omission, même aussi fâcheuse, peut être excusée ou du moins expliquée. On revint en 1850 sur le travail des enfans. Le projet de loi élaboré trois ans auparavant par la commission de la chambre des pairs fut soumis d'abord à toutes les chambres consultatives, puis au conseil-général des manufactures, qui l'adopta après un débat où la question du libre échange, incidemment soulevée, jeta beaucoup d'animation. Qui n'aurait cru que la loi de 1833 allait être réformée? Il n'en fut rien. Le projet de loi adopté par le conseil-général des manufactures resta dans les cartons du ministère.

Il est bien regrettable qu'un projet sorti des délibérations d'une commission de la chambre des pairs, adopté à cette époque par le gouvernement du roi Louis-Philippe, accueilli depuis comme un progrès sérieux et important par toutes les chambres consultatives et par le conseil-général des manufactures, n'ait pas encore été jusqu'ici converti en loi de l'état. Ce retard inexplicable aura cependant pour l'avenir une conséquence heureuse, si le gouvernement, averti par l'exemple de l'Angleterre, consent à modifier le projet de 1847 en un seul point et à faire aujourd'hui ce qu'on eût dû faire le 9 septembre 1848, à réduire par exemple à une durée de six heures par jour le travail des enfans de huit à douze ans. « Si nous méritons un reproche, disait en 1847 le rapporteur de la chambre des pairs, ce n'est pas d'enlever trop de temps au travail et de ne pas assez tenir compte de l'intérêt des fabricans. Au contraire, si quelques personnes avaient le droit de se plaindre de nous, ce seraient les femmes, les filles et les enfans des ouvriers pour la timidité, la retenue que nous apportons à modérer leur travail. Voilà l'exacte vérité. »

Pourquoi persévérerait-on aujourd'hui dans cette timidité excessive? Les circonstances sont changées, les besoins accrus, l'expérience des pays voisins devenue définitive par une longue durée. La seule objection sérieuse qu'on eût pu faire à la loi de 1841 au nom de l'intérêt manufacturier venait de la complication introduite par les relais d'enfans. Impossible en effet d'engager les enfans pour un tiers de journée; il fallait donc les diviser en trois bandes, l'une travaillant huit heures de suite avec les mêmes fileurs dès l'ouverture des ateliers et partant quatre heures avant la fin du jour, — une autre ne venant à la fabrique que quatre heures après le travail commencé et restant sans désemparer jusqu'à la fermeture, — la troisième enfin donnant quatre heures au commencement et quatre heures à la fin de la journée, de sorte que chaque rattacheur de cette troisième bande travaillait le même jour avec deux fileurs différens. De là beaucoup de temps perdu, beau-

coup d'allées et de venues dans les ateliers, de nombreuses heures d'entrée et de sortie, des difficultés pour l'école, des rapports moins réguliers entre les ouvriers et les apprentis. Cette objection, fort grave, contre la loi actuelle tombe devant notre proposition, car, au lieu de trancher la difficulté, comme le ministre de 1847, en supprimant les relais, nous la tranchons en les régularisant. Que chaque enfant travaille seulement une demi-journée, en d'autres termes qu'il y ait un relais le matin et un relais le soir, et toutes les difficultés s'aplanissent. L'atelier retrouve sa tranquillité, et le service sa régularité. Le fileur n'est jamais sans un aide; il en change au milieu du jour, à l'heure du repas, ce qui n'entraîne aucune perte de temps, aucune complication. L'atelier s'ouvre et se ferme exactement comme s'il n'y avait pas d'enfans, ou que les enfans travaillassent aussi longtemps que les hommes. Les enfans peuvent travailler six heures par jour, et ils sont encore dispos pour l'école. L'école, de son côté, n'est plus troublée au beau milieu de la classe par l'arrivée d'une fournée d'apprentis. Les apprentis qui la fréquentent le matin ne sont pas ceux qui la fréquentent le soir. Il serait assurément fort aisé d'annexer aux écoles, pour les enfans de fabrique, un ouvroir à l'usage des filles, un atelier à l'usage des garçons, et pour les deux sexes un préau, une gymnastique. On soustrairait ainsi les enfans à la solitude, et on augmenterait leur bien-être pendant le quart de jour qu'ils ne doivent ni à la fabrique ni à l'école. Voilà ce qui serait à la fois humain et pratique. Au lieu de cela, nous n'avons qu'une législation insuffisante pour les enfans, gênante pour l'industrie, à la fois illusoire et contradictoire.

La loi sur le travail des enfans ne réglemente que les ateliers où plus de vingt ouvriers sont réunis, et le projet de loi, émané il y a dix-sept ans de l'un des grands corps de l'état, embrasse tous les ateliers composés de dix ouvriers ou employant cinq personnes, femmes, filles ou enfans, soumises à la limitation. La loi fixe le travail des adolescens à soixante-douze heures par semaine, et le projet de loi le réduit à soixante-neuf. La loi permet d'introduire les enfans dans les manufactures dès l'âge de huit ans, et le décret du 3 janvier 1813 défend de laisser descendre ou travailler dans les mines et minières les enfans au-dessous de dix ans. La loi de 1841 permet le travail de nuit dans certains cas et à certaines conditions aux enfans de plus de treize ans, et une autre loi, celle du 22 février 1851, sur les contrats d'apprentissage, l'interdit absolument à tous les enfans âgés de moins de seize ans. La loi de 1841 limite le travail à douze heures par jour pour les enfans de douze à seize ans, et la loi de 1851 le limite à dix heures par jour pour

les apprentis au-dessous de quatorze ans. La loi de 1841 limite le travail des adolescens à douze heures par jour, et la loi du 9 septembre 1848 fixe la même limite pour le travail de tous les ouvriers. Enfin nous apprenons à chaque instant que les ouvriers ont demandé une réduction des heures de travail et que les patrons y ont consenti, en sorte que, pour dernière anomalie, tandis qu'un grand nombre d'ateliers ne travaillent plus que onze heures ou même dix heures, nous laissons subsister la loi qui, pour favoriser les adolescens, limite la durée de leur travail à douze heures.

Il faut sortir au plus tôt de toutes ces complications, et de l'état d'infériorité où nous retient la loi de 1841, bonne à sa date, aujourd'hui arriérée, insuffisante. Où est la difficulté d'adopter, au moins pour les enfans de huit à douze ans, la limite de six heures par jour, ou plutôt la limite de demi-journée que nous proposons? Craint-on de manquer de bras en France, lorsque l'Angleterre n'en manque pas, dans les mêmes conditions de travail, avec moins de population et plus de fabriques? Aujourd'hui que la plupart des usines sont concentrées dans les villes, cette crainte ne saurait être sérieusement exprimée. Elle ne serait justifiée en aucune circonstance avec notre immense population rurale. Et s'il y a, comme il est impossible d'en douter, assez d'enfans pour fournir deux relais par jour à toutes les fabrications, n'est-il pas évident qu'on aura partout le même nombre de bras pendant le même temps et au même prix? Le fabricant a-t-il quelque intérêt mystérieux à faire travailler toute la journée le même enfant sur le même métier? Nous prétendons hautement que c'est tout le contraire, et que la limitation à six heures est dans l'intérêt du fabricant. Non-seulement les relais de six heures valent mieux pour le fabricant que ceux de huit à cause des mouvemens supprimés, de la complication évitée; mais ils valent mieux pour lui que le travail de douze heures, mieux que l'abrogation pure et simple de la loi. Et quand même il paierait pour six heures le salaire de huit, fardeau bien léger quand on songe au prix de la main-d'œuvre pour les ouvriers de huit ans, le sacrifice serait amplement compensé par la supériorité du travail. Ce n'est pas la présence de l'ouvrier que paie l'entrepreneur, c'est son travail, et pour que le travail soit bon, il faut qu'il soit mesuré selon les forces du travailleur. Lorsqu'un homme dépasse cette limite, il se fatigue en pure perte; il compromet sa santé, et l'entrepreneur n'y gagne rien. Cela est encore plus vrai pour l'enfant, dont l'esprit et la force musculaire se relâchent plus vite. Ce mot même de *relais*, employé pour désigner les bandes d'enfans qui travaillent successivement sur le même métier, suggère une comparaison dont l'application est frappante. Un cheval, à la

rigueur, peut courir douze lieues; mais on fait plus vite le même chemin en montant deux chevaux l'un après l'autre. La comparaison est peut-être humiliante, mais pour qui? Ce n'est pas assurément pour l'enfant.

Nous avons, grâce à Dieu, de l'amour-propre national, mais il faudrait avoir aussi un peu de prévoyance. Voilà nos soldats, dont nous sommes fiers ; cependant n'oublions pas que la taille diminue tous les ans, la santé aussi, et que le nombre des exemptions pour faiblesse ou infirmité va en augmentant. Nous avons un moyen assuré de déchoir de notre gloire militaire : c'est d'épuiser et de décimer les jeunes générations. Le recrutement des ateliers n'est pas moins compromis. Il faut 400,000 ouvriers aux fabriques de Paris seulement. Si nous voulons que toutes les fabriques françaises soutiennent vaillamment la concurrence étrangère, souvenons-nous que nous serons toujours battus pour la matière première et le combustible, et que tout notre espoir est dans la main-d'œuvre. Préparons d'avance des ouvriers forts et instruits. Un père de famille qui veut être aidé un jour et remplacé par son fils commence par le bien élever. Si ce n'est par tendresse, c'est par calcul. Huit heures de travail effectif à huit ans, cela ne fait guère moins de neuf heures d'atelier, et encore à la condition que la loi ne soit pas violée, cette loi de 1841 sans contrôle, sans inspection efficace. Quel temps reste-t-il pour l'école au bout de ces neuf heures ? Dans quel état l'enfant y arrive-t-il? Il y traîne son corps épuisé, mais où est l'esprit? L'esprit, abattu, alourdi, impuissant, entend sans écouter, et ne retient rien. Consultez les maîtres d'école : ils auront bien vite discerné l'enfant qui a donné six heures à l'atelier et celui qui en a donné huit. Cet écolier, qui ne l'est que de nom, une fois sorti de l'école, saura épeler et ne saura pas lire; il saura signer ou copier une lettre, et ne saura pas écrire. Le semblant d'éducation qu'il a reçue ne lui servira ni pour s'élever, s'il a de l'ambition et de la capacité naturelle, ni pour s'amuser, s'il ne demande à la lecture qu'un secours contre le cabaret. Vienne un chômage, une grève, une transformation d'industrie, il n'aura pas cette facilité de trouver une nouvelle carrière qu'une bonne éducation peut seule donner. Son ignorance est un malheur pour lui et un danger pour la patrie. Il ne sera pas même un bon ouvrier, il n'aura pas cette compensation : le travail des manufactures ne développe qu'une habileté toute spéciale. Un serrurier se fera forgeron, un menuisier se fera rampiste; un fileur ne sait que conduire la *mull-jenny*, un tisseur n'a d'autre ressource que sa navette. Il ne lui reste pas même la dernière et la plus humble des ressources, la force corporelle. Le métier qu'il fait dès son bas âge le condamne à être débile toute sa

vie. En doutez-vous? Allez assister au tirage au sort dans une ville industrielle; ces enfans de vingt ans paraissent en avoir quinze. Interrogez le conseil de révision; vous apprendrez combien le contingent est difficile à former. Ne prenez pas même cette peine, tenez-vous à la porte des fabriques au moment de la sortie; vous verrez de vos yeux ce que deviennent en peu d'années les enfans enfermés huit heures par jour dès l'âge de huit ans. Ne vous suffit-il pas de connaître les résultats? Voulez-vous en pénétrer les causes? Entrez dans l'atelier, mais n'y entrez pas pour une heure; passez-y une journée, revenez le lendemain, faites-vous une idée de la durée et de la continuité du travail. Ce n'est pas tout, suivez l'enfant dans sa demeure, assistez à ses repas. Cet ouvrier de huit ans, qui a travaillé huit heures et passé ensuite deux heures et peut-être trois à l'école, est-il bien nourri? a-t-il au moins, pour parler plus clairement, une nourriture suffisamment réparatrice? A-t-il un bon lit? a-t-il même un lit? Si cette vie si dure ne lui assure pas dès à présent le bien-être, que pensera-t-il plus tard de la société? Et que deviendra-t-il au bout de dix ans, quand sa famille ne sera plus là pour le soutenir, si ses forces ont été épuisées, paralysées au moment où le corps grandit et se développe?

Hélas! que parlons-nous de force? C'est la vie elle-même qui est en péril. On ose à peine invoquer les tables de mortalité, dont le témoignage est accablant. Quel père de famille, quel patriote, quel homme de cœur pourrait se consoler de ces générations englouties ou atrophiées, de ces enfans condamnés à la fatigue dès le berceau, de l'instruction rendue impossible ou dérisoire, des familles désolées, de la dépravation précoce? Et cependant, pour guérir tant de maux, que faut-il? Il ne faut aucun sacrifice. Il suffit de vouloir.

JULES SIMON.

REVUE MUSICALE

LE THÉATRE-ITALIEN ET LE THÉATRE-LYRIQUE.

Le public de Madrid est comme ce premier président de la comédie, il n'entend pas qu'on le joue. Le répertoire désemparé de son théâtre italien le fatiguait; il trouvait les costumes fanés, les décors enfumés, les chanteurs toujours les mêmes, et voulait du neuf et du nouveau. On a beau être grand d'Espagne, aimer à payer cher son dilettantisme : encore faut-il en avoir pour son argent. Dès l'hiver dernier, les choses déjà commençaient à mal tourner : on se plaignait, on maugréait; mais voici que pendant l'été un habile voisin prend les devans, un théâtre non privilégié se met en frais, engage Tamberlick, Mongini, la Tedesco, donne *le Prophète* et *Robert le Diable*, si bien que lorsqu'au retour de la saison reparaît l'éternel *Rigoletto*, le public cette fois n'y tient plus, siffle à outrance, brise les banquettes. En France, à Paris surtout, de tels scandales, grâce à Dieu, n'arrivent guère; nous avons, comme on dit, la tête moins près du bonnet. Ce qu'on nous offre, nous le prenons d'humeur facile, sans enthousiasme peut-être, mais aussi sans colère ni rancune, en honnêtes gens qui savent que dans le calendrier tous les jours ne sont pas des fêtes, même ceux où le Théâtre-Italien ouvre ses portes par quelque représentation *solennelle* de *Rigoletto* avec Mme de Lagrange pour *prima donna* et M. Sarti pour ténor. Cela s'appelle inaugurer la saison musicale : très modeste inauguration qu'on ne saurait oublier trop vite! Le lendemain, ce fut *Lucrezia Borgia* avec Naudin, puis enfin *Lucia* avec Fraschini. Au bout de trois jours, on avait déjà mis en avant trois ténors. Est-ce d'une bonne administration d'éparpiller ainsi ses forces, d'en amoindrir l'action par l'influence d'un entourage sans autorité sur le public? Un chanteur tel que Fraschini vaut certes beaucoup par lui-même; toutefois on aurait tort de croire qu'il n'emprunte rien à l'intérêt collectif de la soirée. C'est cet intérêt qui

témoigne d'une véritable exécution musicale. Il n'y a pas que le ténor dans un opéra, et si notre attention, au lieu de se répandre sur toute l'étendue de la partition, se voit réduite par l'insuffisance de la troupe à ne considérer qu'un seul sujet, il en résultera pour ce sujet un grand dommage, car alors ses effets lui seront comptés, et tel moyen d'action où le ramène invinciblement la pente naturelle de son talent ne pourra plus se reproduire sans monotonie. Si jamais il exista un chanteur auquel ces conditions d'entourage soient indispensables, c'est à coup sûr Fraschini. Livré à lui seul, il perd le bénéfice de ses qualités en les prodiguant. Dès le milieu de la soirée, vous en avez tant que vous en avez trop. Et cependant quel admirable tempérament vocal, quelle émission et quelle amplitude! mais en revanche des traits qui ne varient point, rien de cherché, d'imprévu, presque de l'insouciance. *Io mi servo di certa idea che mi viene al' mente,* écrivait Raphaël au comte de Castiglione; ce n'est point d'une idée que Fraschini se sert, mais d'une certaine note qui lui vient au gosier, — le *la,* le *la bémol,* — toujours la même. Il fut un temps à Londres où Fraschini n'était connu que par son effet du finale de la *Lucia.* On l'appelait à cette époque le ténor de la *maledizzione.* Il maudissait bien et s'en tenait là. Depuis lors, je l'avoue, le champ de son activité dramatique s'est élargi, mais avec mesure, et s'il ne se contente plus de maudire, il est resté le beau diseur de quelques périodes magnifiques plutôt qu'il n'est devenu le grand chanteur d'un répertoire. Pour peu que vous aimiez l'*adagio,* Fraschini va vous charmer. Comptez d'avance qu'il n'en manquera point un seul, et qu'il serait homme à en mettre au besoin où il n'y en a pas. L'*adagio,* c'est son aspiration, son oasis; il le cherche partout, en caresse de loin l'approche, et quand une fois il le tient, s'étend dessus comme un lion :

A guisa di leo quando se posa.

J'en dirai autant de la Patti au point de vue de la bonne exécution des chefs-d'œuvre. C'est une délicieuse figure qui, à mon sens, n'a qu'un tort, celui d'attirer tout à elle. On serait assez mal venu, je suppose, de prétendre exiger d'un directeur de spectacle un dévouement exclusif, absolu aux œuvres du génie; l'amour de l'art se complique ici de l'idée de gagner beaucoup d'argent, et le culte ne vaut qu'à la condition de faire ses frais. Donc, si, avec l'aide d'un talent rare, exquis, introuvable, qu'on paie des prix insensés, on parvient à remplir la salle, le but de l'entreprise n'est-il pas atteint? A défaut d'ensemble, de troupe, à défaut d'une exécution normale et dans ses principaux points satisfaisante, vous avez un sujet, un seul, mais d'irrésistible attraction, une merveille! Que chaque mesure soit une *cabalette,* chaque groupe de notes un trille, chaque morceau une agréable ritournelle à fredonner, en voilà assez pour mettre en joie tout un public, et vous arrivez de la sorte à donner sur le Théâtre-Italien de Paris des représentations qui ressemblent à ces soirées étranges où Rachel, dans ses pérégrinations dramatiques, jouait la tragédie à elle toute seule, brû-

lant des plus nobles flammes pour des Bajazets de pacotille et déclarant ses ardeurs incestueuses à des Hippolytes innomés, lesquels s'estimaient fort heureux quand il leur arrivait de donner leur réplique sans provoquer une explosion de fou rire. Penser que l'autre soir on exécutait le *Don Juan* de Mozart devant une salle qui n'avait d'oreilles que pour Zerline! Et de dona Anna, de dona Elvire, il n'en sera donc plus question désormais? Hélas! si vous aviez entendu ce trio des masques, cet incomparable sextuor, l'air de don Ottavio, quel travestissement! quelle douloureuse humiliation infligée au chef-d'œuvre! « *Werther!* disait jadis à Goethe une belle dame française placée à côté de lui à table, chez le grand-duc de Saxe, *Werther!* mais attendez donc, monsieur, j'ai vu cette pièce aux Variétés, et je vous en fais mon compliment; j'ai beaucoup ri! » Pauvre Mozart! votre commandeur aussi l'autre soir a bien fait rire tout le monde; il chantait si faux, le cher homme, qu'on eût dit qu'il s'était enrhumé du cerveau à recevoir la rosée au clair de lune. Je me demande ce que de cette immortelle musique, lamentablement profanée de la sorte, doivent penser les générations nouvelles, qui n'ont connu ni la Sontag dans dona Anna, ni Lablache dans Leporello, ni Rubini dans Ottavio, ni la Malibran dans Zerline! Et ce nom de Zerline, je le ramène à dessein, non que j'aime le moins du monde à diminuer le présent par les souvenirs du passé, mais parce qu'il y a dans l'art comme ailleurs des vérités contre lesquelles l'engouement public ne saurait pourtant prévaloir. Oui, c'est une organisation d'élite, une perle musicale du plus bel orient que cette Adelina Patti. Santé, jeunesse, intelligence, tout rayonne, tout vibre au dieu soleil chez cette enfant prédestinée, qui serait incomplète, si la nature, après avoir tant fait pour elle, n'avait mis dans son âme, à côté des joies ineffables du succès, l'instinct de certaines tristesses, de certaines pitiés qu'elle raconte dans son élégie de *la Sonnambula*. De voix plus richement douée, plus juste, plus résistante en sa ductilité, plus capable de sentiment et de style, je n'en connais pas; pour être ce qu'elle est, la Patti n'a eu en quelque sorte qu'à se laisser naître et grandir. Tout ce qu'elle a d'exquis, de charmant, lui vient de la nature; ses défauts seuls sont une acquisition.

Comme ces oiseaux qui répètent instinctivement les airs qu'on leur serine, elle s'amuse, avec une audace que nul péril ne déconcerte, à reproduire par la voix des exercices de piano. De là ces éternels *staccati* dont elle pointe son chant, où, pour trouver enfin quatre notes liées, on donnerait souvent ce fameux louis d'or qu'offrait Grétry pour entendre une chanterelle. Il se peut que la Patti ait devant elle un avenir de grande artiste; disons mieux, tout porte à le croire. En attendant, et pour ce qui regarde l'heure actuelle, nous n'assistons encore qu'à l'épanouissement d'une organisation exceptionnelle. Enfant doué, enfant prodige! pour le reste, on verra plus tard! Elle joue comme elle chante, avec son premier mouvement. Elle a en elle son petit démon qui l'inspire, et naturellement les rôles qu'elle joue le mieux sont ceux qui, par la pétulance, l'entrain juvé-

nile, l'espièglerie, se rapportent davantage au caractère du lutin familier : la Rosine du *Barbier*, la Norina de *Don Pasquale*, l'Adina de *l'Elisir d'amore*. J'ai cité *la Sonnambula*, et j'y reviens, car c'est l'unique rôle de son répertoire où la corde sensible ait encore vraiment vibré. La Patti n'a donc, à tout prendre, fait autre chose jusqu'ici que se raconter elle-même au public, et c'est un trop joli roman que celui-là pour ne pas être goûté. Maintenant ce qui se dégagera de cette merveilleuse nature reste le secret de l'avenir. Nous avons les fleurs, attendons les fruits. Si la Patti tient les promesses qu'elle donne, si son talent est de ceux qui vont cherchant la grande voie, dans trois ou quatre ans nous la verrons aborder la période des créations *impersonnelles* et quitter cet emploi de *Dugazon* du Théâtre-Italien pour le vrai répertoire des cantatrices. La Grisi, elle aussi, chantait Norina, ce qui ne l'empêchait point de créer l'Elvire des *Puritains*. Nous avons vu la Frezzolini passer alternativement pendant des années de dona Anna à Marta, et la Malibran, qui fut la plus adorable Rosine, chantait Ninette et Desdemona. Physiquement, Mlle Patti n'est point mûre encore pour cet emploi; mais sa voix déjà le réclame, et ce serait manquer à la nature de cette voix souveraine que de la reléguer dans ce monde agréable et relativement secondaire des passions de *demi-caractère*. Et sans sortir de ce petit monde, peut-être n'aurait-on pas besoin de chercher beaucoup pour trouver plus d'une figure encore bien imparfaitement rendue par la *diva* mignonne, laquelle néglige trop de réfléchir aux diverses conditions des personnages qu'il s'agit de représenter. La Zerline de *Don Juan* par exemple n'est point la Rosine du *Barbier*. Si enfant gâté que l'on soit, il ne faut cependant pas toujours avoir l'air de chasser aux papillons et de courir ainsi l'école buissonnière à travers la musique de Mozart. C'est une très gentille et très coquette petite personne que la fiancée de Mazetto. Don Juan ne s'y trompe pas, et tout de suite fait parler ses sens. *Vorrei e non vorrei:* phrase adorable où se peint comme dans un miroir cette voluptueuse hésitation d'une vraie fille d'Ève que la curiosité plus encore que le désir attire vers l'inconnu. Elle ne veut pas, et pourtant elle reste, elle écoute et dès l'abord subit le charme de cet homme à qui la nature, en le faisant si beau, si fier, si grand seigneur, semble avoir donné des droits sur elle. Vous croiriez entendre le cri de l'oiseau qui bat de l'aile sous la fascination du serpent. Elle ne veut pas, et cependant elle cède à l'ivresse, permet à cet homme, que tantôt encore elle n'avait jamais vu, de lui serrer la taille, de chiffonner son corsage, et de propos en entreprise, la vanité venant en aide aux désirs émus, se laisse ainsi conduire, pendant la scène du bal, jusque sur le seuil de la perdition. Mais là s'arrête le délire, là se retourne le caractère. Zerline, en subissant l'outrage de don Juan, n'aurait en somme que ce qu'elle mérite; mais l'honnêteté de sa nature, au dernier moment, la protége et l'empêche d'être mise à mal. Plus forte que la voix des sens et de la coquetterie, la voix du cœur se réveille. Alors elle se souvient de Mazetto, court à lui, se mêle au groupe des victimes

vengeresses et redevient ce qu'elle fut, ce qu'elle sera jusqu'à la fin, une brave et simple villageoise dont un débauché peut surprendre l'imagination, mais que son instinct prémunit contre les entraînemens de la passion et saura toujours ramener à temps aux devoirs de la foi promise.

Les gens habitués à ne voir dans la musique autre chose qu'une combinaison de sons plus ou moins bien réussie estimeront que c'est pousser bien loin le commentaire. Ils auront tort. Je ne commente pas, je me borne à raconter ce personnage de Zerline tel que la Malibran l'interprétait. Il ne s'agit donc point ici d'un conte d'Hoffmann; mais de quelque part que la leçon vienne, Mlle Patti et ceux qui la conseillent perdraient beaucoup à la négliger. J'appellerai surtout l'attention de l'aimable cantatrice sur la grande scène du finale du premier acte, où peut-être un peu d'émotion dramatique ne nuirait pas. La situation a, ce semble, de quoi passionner une intelligence d'artiste. On croirait, à voir Mlle Patti, qu'elle ne s'en doute pas. De cette coulisse, d'où Zerline, après ce qui vient de se passer, devrait accourir éperdue, Mlle Patti s'élance en sautillant, comme l'oiseau de la tyrolienne de *Guillaume Tell.* De trouble, d'effarement, d'épouvante, et plus tard de colère et de menace, il n'en est point question. Même histoire pour le sublime sextuor, qu'elle dit en se jouant, comme une jeune personne tout heureuse et pimpante des applaudissemens et des bouquets dont le public idolâtre vient de lui faire honneur à propos de *vedrai, carino.* Deux airs qu'elle débite à ravir, son duo avec don Juan, au premier acte, qu'elle nuance avec une incomparable délicatesse d'expression, voilà pour la Patti tout ce que renferme ce rôle de Zerline, une des plus vivantes créations de Mozart. Elle ne compose pas, mais du moins elle chante, et avec quelle séduction, quelle bravoure, quelles inépuisables ressources de gosier! Comme elle sait faire que l'intérêt à l'instant se concentre sur le point où se fixe son activité! intérêt légitime sans doute, et que cependant je ne puis m'empêcher de déplorer, car il encourage l'administration à laisser aller un état de choses qui, pour peu qu'il se prolonge, amènera inévitablement la ruine du Théâtre-Italien. On va me dire qu'il ne se forme plus de sopranos, me demander où sont, pour qu'on se les procure, les Grisi, les Frezzolini du moment. Où elles sont, s'il en existe, je l'ignore; en tout cas, on ne les cherche guère, et ce délabrement général, cette incurie à propos des grands rôles, viennent de ce qu'on s'en remet à la Patti du soin de faire le succès et la recette de la soirée, et de jouer par exemple *Don Juan* à elle toute seule, comme ce rhapsode allemand dont on parle joue l'*Iliade*. Le public lui-même a bien aussi quelque chose à se reprocher. Vous le croiriez simplement dupe, il est complice. Comment supposer que, sans cette diversion d'intérêt produite par la personnalité la plus charmante, le public de Paris se laisserait, depuis le commencement de la saison, imposer Mme de Lagrange pour régner dans le haut emploi? Ébloui, aveuglé par les fusées et les soleils de ce talent prestigieux, pourquoi regarderait-il aux étoiles? Qui va s'occuper de l'air du temps pendant le feu

d'artifice? Pourvu que le bouquet soit beau, pourvu qu'il dure, qu'importe le reste? Et avec la Patti le bouquet dure toujours. Il était hier, il sera demain. N'est-ce point assez pour tenir en haleine notre dilettantisme? La curiosité, voilà tout ce qui nous attire, nous passionne; nous n'en voulons plus au bon accord, à l'harmonie de la troupe, mais à la rareté du sujet. Il me semble que je comprendrais autrement le Théâtre-Italien. J'y voudrais moins de monde et plus d'ensemble : cinq ou six sujets, mais excellens, une *prima donna* qui ne serait point Mme de Lagrange, deux ténors, qui seraient Fraschini et Naudin, mais ne quitteraient plus leur poste une fois la saison commencée. Je chercherais un baryton pour remplacer Delle-Sedie, dont un organe fatigué trahit décidément l'intelligence et le courage, et j'aurais un *basso cantante* qui permît à ce brave Scalese de ne point chanter Leporello.

Il va sans dire que dans un tel programme je conserverais la Patti, dont l'individualité, pour être moins isolée, ne perdrait rien de son rayonnement. Au lieu de promener mon public de Sarti en Baragli, de Sterbini en Antonucci, de cascade en cascade, je l'établirais commodément pour toute la saison sur ce coteau modéré de M. Sainte-Beuve, avec de beaux et bons chefs-d'œuvre en perspective, dont les représentations ne seraient pas incessamment troublées par des reprises du genre de celle de *Robert Devereux,* ou d'importuns débuts qui n'ont leur raison d'être que dans les vicissitudes d'un personnel toujours en train de réparer ses brèches, et d'autant moins complet qu'il est plus nombreux. Pourquoi n'essaierait-on pas d'un tel système? Il a pourtant assez bien réussi jadis à l'époque où ce simple groupe qu'on appelait le quatuor des *Puritains* suffisait à toutes les exigences du répertoire. C'étaient des artistes incomparables que ceux-là, qui en doute? mais en dehors de leurs qualités respectives, Rubini, Lablache, Tamburini, la Grisi possédaient des dons d'assimilation que les chanteurs contemporains ignorent ou dédaignent. Ils se connaissaient, se concertaient, allaient par bande. A la saison de Paris succédait la saison de Londres, et l'année se passait ainsi dans une constante communauté de relations musicales. Aujourd'hui chacun tire à soi : les emplois se dédoublent. Pour chanter la *Norma* et *Don Pasquale,* la *Lucia* et *la Sonnambula, les Puritains* et *l'Elisir d'amore,* il faut deux basses, deux ténors, deux sopranos. Être à la fois le pontife Orovèze et le charlatan Dulcamara dans la même semaine, c'était bon cela pour un Lablache! Autant en arrive avec le ténor. Il y a le ténor de force pour chanter Edgardo, le ténor de la *maledizzione,*— Fraschini,— et le ténor léger, Naudin, pour roucouler le sentimental au clair de lune; ce qui, le temps et la routine aidant, ne saurait manquer d'implanter au Théâtre-Italien l'habitude de certaines classifications grotesques en honneur au vieil Opéra-Comique français, et la variété l'emportant sur l'espèce, nous aurons tôt ou tard l'emploi des Fraschini, des Naudin, des Nicolini, des Patti, comme il y eut les Gavaudan, les Elleviou, les Martin et les Dugazon-*corset.* Ne rions point, car ce qui se passe est tout simplement

la décadence de l'art. Un chanteur qui ne chante qu'un rôle ou deux ne chante rien. Autant vaudrait parler d'un général qui ne saurait livrer bataille que sur son terrain de manœuvre. Et les directeurs, bien loin de réagir contre ce fractionnement, y poussent au contraire, l'encouragent. On administre à la fois deux théâtres, on a sous ses ordres des légions de ténors et de barytons qu'on avise à Madrid par le télégraphe du plan de campagne dressé d'avance à Paris. Et, comme si tant de tablature ne suffisait pas, à tous ces élémens disjoints, qui réclament à tue-tête la coordination, on imagine d'ajouter un corps de ballet! Était-ce par hasard qu'il s'agissait de donner une leçon de convenance à l'Académie impériale? L'occasion s'offrait la plus belle du monde, et vis-à-vis de l'Opéra il y avait certes quelque chose à faire. Quand on songe que voilà un théâtre doté d'une riche subvention, investi de priviléges, et qui, pour maintenir l'honneur des traditions, ne sait inventer rien de mieux que Mlle Fioretti et l'escadron volant qu'elle entraîne à sa suite, quand on voit l'Opéra annoncer comme une fête la *rentrée* de Mlle Fiocre, on se sent d'avance tout porté en faveur d'une entreprise quelconque ayant pour objet la chorégraphie; mais encore fallait-il que l'initiative eût un côté sérieux, car autant le public eût été charmé d'applaudir de nouveau sur la scène des Italiens un ou deux sujets de premier ordre, ailleurs maladroitement éconduits, la Ferraris, la Zina-Mérante, autant il devait se montrer froid et dédaigneux à l'endroit d'une velléité presque puérile. L'émulation avait certes beau jeu; cependant, pour faire plus mal que le voisin, ce n'était vraiment pas la peine de s'en mêler, et M. le directeur de l'Opéra va bien rire de voir qu'en fait de ballet quelqu'un a fini par trouver moyen de se loger à pire enseigne que lui.

J'entends de tous côtés beaucoup attaquer le Théâtre-Lyrique. Institué spécialement en vue des jeunes compositeurs, on lui reproche de ne donner que des traductions, de telle sorte qu'après avoir pris leur subvention aux Italiens, ce théâtre de proie en voudrait encore à leur répertoire; cas pendable! Un mot d'abord sur cette question des jeunes compositeurs, laquelle par malheur n'est point neuve. Rien assurément ne saurait plus émouvoir le cœur des honnêtes gens que cette lutte implacable, désespérée d'un musicien, d'un peintre, d'un poète avec certaines difficultés de la carrière. Ouvrir la main aux débutans, faciliter aux lauréats de ses écoles les moyens de se produire, c'est le devoir de tout gouvernement, et nous ne voyons pas qu'à cette tâche on ait jamais failli; mais cette sollicitude, si généreuse, si paternelle qu'elle soit, peut-elle, à titre égal, s'étendre sur tous, et le public, dernier juge en pareille expérience, ne viendra-t-il pas toujours, à point nommé, déconcerter par son arrêt les plans les plus sages? « L'Académie n'est pas un hôpital! » me répondait un jour un écrivain illustre à qui je recommandais un ouvrage à couronner en faisant valoir à ses yeux la position douloureuse de l'auteur : parole acerbe, mais vraie, et qu'on doit appliquer aux théâtres. Devant le public, il n'y a pas de jeunes compositeurs, il n'y a pas de misérables; il y a des musiciens

qui ont du talent et d'autres qui n'en ont pas. Pour les premiers, laissez-le faire, il saura toujours bien où les trouver; pour les seconds, c'est peine perdue que de s'occuper d'eux, il faut qu'ils meurent. De là l'inefficacité absolue de ces mesures administratives ayant pour but de susciter le mérite, efforts d'ailleurs trop honorables pour qu'on n'en tienne pas compte tout en en déplorant l'impuissance. Comme l'on demandait à Fontenelle mourant s'il souffrait, « non, répondit-il; mais j'éprouve une grande difficulté d'être. » Une difficulté, une impossibilité d'être, voilà la loi fatale de tous ces théâtres d'essai, qui, fondés sur cette idée très philanthropique de se vouer à l'élève des jeunes talens, seront tôt ou tard amenés, s'ils veulent vivre, à réclamer le concours de talens éprouvés. Prenons le Théâtre-Lyrique. En admettant qu'il profite aujourd'hui d'un certain droit que lui confère la liberté des théâtres, lui peut-on reprocher d'avoir menti au début à son principe? Nous ne le pensons pas. Il a au contraire ouvert ses portes à tous venans, et peut-être même outre-passé envers les noms nouveaux les exigences de l'hospitalité la plus libérale. *Neminem nominabo, genus significasse contentus;* mais combien en faudrait-il citer de ces inconnus de la veille et du lendemain avant de clore la litanie! Et parmi tant de noms, combien de grands succès obtenus? En dehors des chefs-d'œuvre traduits de Mozart et de Weber, trois ouvrages, *la Fanchonnette, la Reine Topaze* et *Faust,* trois ouvrages seuls font événement, et de ces trois partitions, l'une est signée d'un membre de l'Institut, la seconde de l'auteur des *Noces de Jeannette,* représentées à l'Opéra-Comique, et la troisième de l'auteur de *Sapho,* donnée à l'Opéra, d'où je conclus qu'il est médiocrement utile d'avoir des théâtres appliqués à cette destination, de former de jeunes compositeurs, attendu que le talent se forme partout, et que ces mêmes théâtres se ruineraient, s'il leur fallait exécuter leur contrat à la lettre.

Tout le monde écrit aujourd'hui, tout le monde compose; le niveau des études musicales s'est tellement élevé depuis vingt ans, que la plupart des instrumentistes qui peuplent les grands orchestres de Paris en remontreraient volontiers à ceux dont ils exécutent les ouvrages. Alphonse X, roi de Castille et de Léon, dit le Sage, prétendait que bien des choses dans la création n'en iraient que mieux, si Dieu avait pris la peine de le consulter. Je connais des clarinettes qui déplorent au fond de l'âme que Weber n'ait point recherché leur avis au sujet d'horribles dissonances qu'ils lui auraient évitées, et j'ai rencontré des violoncelles qui n'auraient pas demandé mieux que de donner à Beethoven plusieurs conseils, grâce auxquels il se fût épargné les *lourdes fautes d'harmonie* qu'on signale dans la symphonie en *ut mineur*. Cela s'appelle la loi de la liberté dans l'art, du progrès, je le veux bien, mais c'est aussi la loi du déclassement et de la confusion. Disons plus, ces stériles besoins de production qui travaillent toutes les cervelles, ces appétits où l'instinct génial n'a rien à voir, et qui vont se multipliant à mesure que se vulgarisent davantage les secrets de la science, le vrai devoir,

la vraie humanité seraient, non pas de les encourager, mais de les combattre. De quelque manière qu'on s'y prenne, on n'arrivera jamais à faire que dans les arts le droit au travail puisse exister. Ici tout est vocation, et la vocation n'a besoin de personne, car Dieu l'aide. Quant aux velléités honorables, à ces musiciens de bonne volonté dont la foule encombre les places, à quoi sert d'encourager leurs efforts alors que le public se refuse obstinément à s'occuper d'eux? Qu'on leur commande un acte, rien de mieux, que deux ou trois ans après la même expérience éphémère se renouvelle, passe encore; mais pense-t-on qu'avec de pareilles ressources un théâtre, fût-il quatre fois subventionné comme le Théâtre-Lyrique, puisse maintenir son existence? Qu'arrive-t-il? On s'adresse aux talens en crédit, on appelle à soi les hommes du dehors, M. Gounod, M. Félicien David, M. Victor Massé. Aussitôt les jeunes compositeurs ou leurs ayans-cause de crier à la trahison, au scandale! On emprunte à Mozart, à Weber leurs chefs-d'œuvre; mêmes clameurs, mêmes récriminations! Mais où sont-ils finalement, ces jeunes compositeurs de génie? comment s'appellent-ils? Qu'on les nomme. « Il n'y a au monde que deux places, disait le prince Metternich, la scène ou la loge. » Sur la scène, je ne les vois pas; qu'ils viennent donc à l'orchestre entendre *les Noces de Figaro, Oberon, Freyschütz, Orphée*. Cette leçon-là certes en vaut bien une autre, et c'est encore faire quelque chose pour eux que de leur mettre devant les yeux de tels modèles.

Usons donc des traductions, mais n'en abusons point : tenons-nous-en au dessus du panier, car aller dérober au répertoire italien de vieux ouvrages qui ne valent pas ceux qu'on pourrait avoir tout neufs chez soi, franchement ce n'est pas la peine. Du Mozart, tant qu'il y en aura, du Gluck, du Beethoven, du Weber, à la bonne heure! Faites de cette exposition des ouvrages étrangers une sorte de grand salon du Louvre où Raphaël et Léonard de Vinci se coudoient, où trônent vis-à-vis les uns des autres Rubens et Véronèse, Poussin et Murillo, et dans cette inactivité de l'Académie impériale de musique, qui de jour en jour semble se relâcher davantage de ses devoirs envers le répertoire, dans cet effacement de plus en plus complet d'une administration sans initiative, vous serez, vous, le véritable Opéra, le théâtre lyrique par excellence!

Mais si les traductions portent bonheur, c'est à la condition qu'on se montrera quelque peu difficile sur le choix des textes originaux. Quand on touche à Verdi par exemple, qu'on prenne *Rigoletto*, rien de mieux; mais en vouloir à *la Traviata*, une des plus médiocres, sinon la plus médiocre des partitions du maître, quelle idée! On peut aimer ou ne pas aimer le talent de Verdi; il n'en demeure pas moins évident que ce qui constitue son individualité, c'est un assemblage très complexe de qualités et de défauts qui, je le crains, ne sauraient aller les uns sans les autres. Il est bruyant, mais il est dramatique; il a l'inspiration rude et barbare, mais cette inspiration aboutit parfois à des effets d'une grande puissance : le

finale du troisième acte d'*Ernani*, le *Miserere* du *Trovatore*, et cet admirable quatuor de *Rigoletto*, d'une accentuation si profondément pathétique. Verdi a le style vigoureux, imagé; sa musique, comme la prose de certains romanciers contemporains, procède par alinéas. On lui en veut de ses incohérences, de ses incorrections, et pourtant cela vous étreint, vous remue. Vous y sentez la poigne du dramaturge. Allez entendre et voir en ce moment même aux Italiens le *Ballo in Maschera* chanté par Fraschini, et vous serez témoins de l'effet que peut produire, dans le prestige de l'encadrement, cette musique brossée avec la furie d'un Salvator ou d'un Caravage. Rossini, avec son exquise délicatesse d'appréciation, estime que Mendelssohn est un musicien *qu'il faut lire*. Pour Verdi, c'est tout le contraire : sa musique, il faut l'entendre au théâtre, il faut la voir, et surtout ne jamais la lire, car à deux ou trois exceptions près, dont fait partie ce quatuor de *Rigoletto* que je viens de citer, vous regretteriez l'impression que vous avez eue. Maintenant il semble peut-être assez naturel qu'étant donné un pareil génie, on ne lui demande pas d'avoir recours à ces combinaisons dont subsistent à la scène les ouvrages de demi-caractère. Ceux qui ont prétendu que Verdi était un Halévy italien n'avaient en vue que leurs souvenirs de *la Juive*, de *la Reine de Chypre*, du *Juif errant*. Il se peut en effet que, par un certain côté plus théâtral, plus décoratif que dramatique, ces deux musiciens se ressemblent; mais Halévy, ne l'oublions pas, possédait en propre des facultés de mise en œuvre dont le *maestro* parmesan ignorera toujours le secret. L'auteur des *Vêpres siciliennes* fera au besoin *le Juif errant*, et peut-être même beaucoup mieux; mais jamais il ne composera ni *l'Éclair*, ni *le Val d'Andorre*, ni aucune de ces charmantes pièces de marqueterie musicale où l'ingénieux élève de Cherubini témoigne à chaque instant d'une incroyable habileté de main. Hélas! n'en écrit pas qui veut de ces ouvrages mixtes que les Allemands appellent des *opéras de conversation*, et que nous nommons en France tout simplement des opéras-comiques. Il y faut beaucoup de mélodie, et, à défaut de mélodie, au moins beaucoup de style. Or en matière de style Verdi ne connaît que la langue du mélodrame, et comme, à l'exemple de Rossini et de Donizetti, il n'est point né doublé d'un Cimarosa ou même d'un Fioravanti, mieux vaut qu'il reste ce que l'ont fait les temps et les diverses influences auxquelles il obéit.

Le moindre défaut de *la Traviata* est de se maintenir en parfait désaccord avec le sujet de la pièce de M. Dumas fils, de n'en jamais comprendre le sens. La pièce cause, observe, raille, amuse et s'amuse; la musique niaisement prend tout au sérieux. Tandis que l'une analyse au microscope les infiniment petits de l'*actualité*, l'autre contemple les étoiles, récite, déclame et se répand en éplorations tragiques de Juliette et d'Ophélie à propos d'une aventure où l'idéal n'a rien à faire, et qu'on pourrait appeler simplement le cas de M. Armand Duval et de Mlle Marguerite Gautier. De là

quelque chose d'ennuyeux, de faux, d'agaçant et d'insupportable. La musique vit de sentimens, de passion, et non de traits de mœurs anecdotiques. Elle a besoin d'air, de mouvement, de couleur, et ces conditions d'espace et de distance lui sont tellement indispensables que lorsque le sujet s'y refuse, nous voyons qu'elle se les attribue, fût-ce en dépit du sens commun.

A ce compte, les imaginations de la grande école romantique faisaient bien autrement ses affaires. Voyez le théâtre de Victor Hugo par exemple : quel vaste et fécond répertoire de drames lyriques! *Lucrèce Borgia, Hernani, le Roi s'amuse, Ruy Blas, les Burgraves,...* il semble que le musicien n'ait qu'à choisir. Les situations s'offrent à lui toutes tracées : telle scène était d'avance un magnifique duo; tel monologue, un air; tel dénoûment, un splendide finale. Un soir, le chanteur Yvanoff, arrivant à la Comédie-Française pendant qu'on jouait *le Barbier de Séville,* s'imagina qu'il assistait tout bonnement à la représentation de quelque traduction de l'opéra de Rossini. L'honnête Moscovite n'en revenait pas d'admiration; à chaque scène, ses voisins l'entendaient se récrier d'étonnement sur la manière dont c'*était imité;* seulement, vers la fin, il ne s'expliquait point trop pourquoi ce Beaumarchais avait eu l'idée bizarre de mettre en prose ce qui en musique était si bien. Sans pousser si loin la naïveté, quand on lit certains drames d'Hugo après les avoir vus représentés la veille aux Italiens, on se demande si ces drames où le spectacle tient une si grande place, où tout se coordonne si musicalement, ne seraient point en effet de véritables opéras. Pour moi, je ne saurais entendre la dernière scène de *Rigoletto* sans éprouver comme un surcroît d'admiration à l'égard de l'auteur du *Roi s'amuse.* C'est une ravissante inspiration que ce refrain du duc de Mantoue, *la donna e mobile;* c'est un cri trouvé au plus profond des entrailles humaines que le cri de malédiction poussé par ce misérable père en présence du cadavre de sa fille; mais cette éloquente musique existerait-elle sans la situation, si puissamment pathétique, si shakspearienne? Et cette situation, qui l'eût inventée, sinon un grand poète? Je n'ai pas à discuter ici les divers principes du théâtre contemporain; je ne parle en ce moment qu'au seul point de vue de la musique, et ce que je puis dire laisse intacte la valeur littéraire d'un talent pour lequel je déclare d'avance avoir infiniment de goût et de sympathie. A tout prendre, le théâtre de M. Alexandre Dumas fils tire sa principale force de l'ironie; or la musique n'*ironise pas.* Je doute qu'il existe au monde un sujet plus antimusical que cette *Dame aux Camélias;* mais en admettant qu'une telle partition fût possible, un seul homme était capable de l'écrire en se jouant, M. Auber. Çà et là quelques vers de Musset finement tournés en ariettes, en morceaux courts, légers, que relèverait une musique adroite et procédant par touches discrètes comme dans *le Domino noir,* voilà, je suppose, ce qu'on aurait pu imaginer de plus conforme à l'esprit de la situation. Au lieu de cela, que voyons-nous? L'éternelle coupe italienne, des cavatines sans motif ni raison d'être, des duos boursouflés, la

Dernière Pensée de Weber ajustée en sermons de don Luiz du *Festin de Pierre* : « Je vois bien que je vous incommode et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue! » Il y a au troisième acte de la *Dame aux Camélias* une scène fort délicate, et qui, pour être acceptée, a besoin de toutes les précautions du développement le plus habile : je veux parler de la scène où M. Duval, le père d'Armand, s'annonce lui-même chez Marguerite Gautier et vient demander à la courtisane de lui rendre bénévolement le cœur de son fils. La démarche, on en conviendra peut-être, a de quoi surprendre; mais enfin, si insolite qu'elle soit, dans la comédie cela passe. Figurez-vous maintenant au théâtre cette même situation dépouillée de tous les artifices dont M. Dumas fils l'a si industrieusement environnée, et se présentant de front, avec tout son odieux et tout son ridicule, sans rien sauver, rien ménager, sans prendre ni son temps ni ses mesures! Dans la comédie, la scène ne tient pas moins de dix pages; dans l'opéra, c'est un duo, et vous savez ce que dure un duo, ce morceau fût-il, comme celui dont je parle, le plus long, le plus emphatique, le plus assommant des duos. Au bout de deux heures de ce spectacle, vous finissez par ne plus savoir où vous en êtes; l'ennui tourne ici au vertige. Tant de vulgarités prétentieuses dans la musique, d'inepties dans la traduction, qui dépasse en excentricités grotesques les plus beaux monumens du genre, où vous entendez, par exemple, des personnages du jardin Mabille et du Château des Fleurs appeler Dieu l'Éternel, tout cela vous déconcerte, vous stupéfie. Les costumes même semblent prendre à tâche d'augmenter le trouble de vos esprits. Il fut jadis un temps à la Comédie-Française où toute pièce en cinq actes et en vers se jouait en habit brodé et l'épée au côté. L'action avait beau se passer de nos jours, la rime entraînait irrévocablement l'habit à la française. C'était ridicule, mais c'était la tradition, et il demeurait convenu que pour bien parler en alexandrins il fallait avoir des souliers à boucles et le chapeau à plumes. Qu'on procède de la sorte, si l'on veut, à l'égard de la musique, qu'on lui rende les honneurs du *grand trottoir*, mais épargnons-nous le ridicule de transporter au temps de la régence des pièces qui, comme *la Dame aux Camélias*, sont une date.

Mlle Nilsson, qui chante au Théâtre-Lyrique le rôle de Marguerite Gautier, non de Violetta, est une jeune et gracieuse débutante du pays de Jenny Lind. Elle a, comme Rachel, avant d'aborder la scène, connu les misères de la vie d'artiste. Rachel jouait de la guitare, Mlle Nilsson jouait du violon, et déjà presque en virtuose, lorsque la voix lui vint. M. Wartel la fit travailler, et cette voix est aujourd'hui un soprano très brillant, dans les cordes hautes du moins, car le médium manque de force, et les notes basses sortent voilées : d'où je conclus que Mlle Nilsson aura débuté trop tôt. Égaliser la voix, mettre en harmonie, en parfait rapport les divers registres, grand principe dont on ne se préoccupe point assez, et qui pourtant contient tout l'art du chant! Il semble aujourd'hui qu'on n'ait qu'à travailler le mécanisme, à pourvoir à l'agilité, à l'étendue. Un organe peut

ne pas dépasser le *sol,* et, grâce à certaines conditions d'homogénéité, de *maestria,* tenir avec honneur l'emploi de soprano. Admettons une portée d'une octave ou de douze notes, si ces notes ont leur vie, leur sonorité propre, si elles peuvent exécuter une phrase, exprimer un sentiment, elles constituent une voix, quelque limitée d'ailleurs que cette voix puisse être; mais si, pour traduire votre sentiment, il vous faut aller chercher vos moyens de sonorité en des régions particulières, si vous ne savez recouvrer vos avantages qu'à la condition d'avoir atteint tel ou tel degré d'une échelle que vous devriez, de bas en haut, parcourir aisément, vous ne possédez qu'une force mal équilibrée, et cet organe, malgré son étendue nominale, est insuffisant à sa tâche. Jusqu'à présent, Mlle Nilsson ne se distingue que par les qualités et les défauts qui caractérisent à leur début toutes les belles voix de soprano. Nous verrons ce que feront l'étude et la volonté de ces dons naturels très remarquables. En attendant, on peut compter sur beaucoup d'intelligence, de sens musical et d'instinct dramatique. N'était un accent scandinave très prononcé, la comédienne serait déjà des plus sortables. Elle a de la distinction, du pathétique; sans *préciser* le personnage, comme faisait jadis au Vaudeville l'actrice en qui cette création de M. Dumas fils semble s'être incarnée, et tout en le maintenant dans ce milieu abstrait des aimables passions d'opéra-comique, elle joue avec infiniment de charme, d'émotion, trouve les larmes. On a dit plaisamment à une autre époque, à propos de la Piccolomini dans ce rôle de Marguerite Gautier ou de Violetta, comme on voudra, qu'elle le jouait mieux que Mme Doche, mais qu'elle le chantait moins bien. Je reprends le mot à ma façon, et, sans abonder dans les parallèles impossibles, je me plais à déclarer qu'à mon sens Mlle Nilsson chante beaucoup moins bien ce rôle que la Patti, mais qu'elle le joue mieux, et qu'elle y met plus de naturel, de délicatesse, de sentiment, tout cela peut-être parce qu'elle est blonde et que la Patti est brune, parce qu'elle ne sait pas ce qu'elle fait et que la Patti le sait trop.

Un succès qui ne se dément pas, c'est celui de *Faust.* J'aurais voulu, à propos de cette dernière reprise, dire ici quelques-unes des impressions que m'a causées la musique de M. Gounod, lorsque je l'ai entendue hors de France sur les principaux théâtres de ses triomphes européens, à Londres, à Darmstadt, à Berlin; mais je vois qu'on annonce *Mireille.* — Pourquoi reprendre *Mireille* après l'échec de l'an passé? L'événement sans doute nous le fera savoir. — Dans tous les cas, ce nous sera une occasion de retrouver M. Gounod, et nous en profiterons pour essayer de nous rendre compte de ce singulier succès de *Faust,* qui depuis tantôt quatre ans court l'Europe à la faveur de certaines circonstances extra-musicales dont la recherche a son côté curieux.

HENRI BLAZE DE BURY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre 1864.

L'école romantique ne se trompait point lorsqu'elle invoquait la loi des contrastes et recherchait l'antithèse du sublime et du grotesque. C'est la condition de notre humanité que les choses les plus sérieuses s'offrent parfois à nous sous une forme comique. Cela dépend des circonstances et des changeantes dispositions de l'opinion. Pourquoi nous plaindrions-nous de ces surprises? Il est des temps où il est difficile de prendre quelque chose au sérieux; c'est le moment de rire, et il ne faut point tant se plaindre quand l'occasion s'en présente. Mirabeau lui-même, Royer-Collard ou Benjamin Constant seraient de ce monde qu'il leur serait impossible d'allumer aujourd'hui des foudres d'éloquence à la question de la liberté de la presse. La liberté de la presse est la première condition du gouvernement des peuples par les peuples; elle est le plus efficace instrument de l'égalité, elle est la garantie de la dignité humaine, elle est la sauvegarde des intérêts. Les peuples qui ont eu la volonté et le pouvoir de s'émanciper ont fait des révolutions pour conquérir la liberté de la presse, chacun le sait, et, quoique la liberté de la presse soit refusée à la France dans la seconde moitié du XIXe siècle, personne n'est prêt encore à se monter pour ce motif au ton des grandes colères. Il y a temps pour tout dans l'histoire des idées politiques : il y a l'heure où l'on écrit *l'Homme aux quarante écus* et l'heure où l'on fulmine l'*Essai sur le despotisme*, il y a l'heure où l'on voit partir en riant les parlemens pour l'exil et l'heure où l'on prend la Bastille. On n'est pas d'humeur en ce moment à prendre la Bastille pour rendre la liberté aux journaux; contentons-nous donc du spectacle du jour, et sachons gré à MM. de Girardin, de Persigny et Boniface de la petite saynète comique qu'ils viennent de jouer à propos de la liberté de la presse.

Le premier piquant de la pièce est le rôle qu'y a joué M. de Persigny. Il y a trois semaines, un bruit vague se répandit dans Paris : le Montesquieu de la constitution de 1852, M. de Persigny en personne, venait, disait-on,

de se convertir au libéralisme. Les gens d'esprit, qui n'ont aucun intérêt à suivre le développement intellectuel de l'orateur de Saint-Étienne, ne prirent point garde à la nouvelle; mais il existe heureusement une classe de gens qui ne laissent tomber aucun de nos commérages parisiens : ce sont les correspondans des journaux étrangers. La métamorphose libérale de M. de Persigny était une bonne fortune que ne pouvaient laisser échapper les gazettes de Hollande de notre époque. Ces bons limiers surent prendre le gibier au gîte. Ils découvrirent qu'une conjonction avait eu lieu entre deux fortes têtes du siècle, M. de Girardin, l'homme de la liberté, et M. de Persigny, l'homme de l'autorité; ils apprirent que, dans cette conjonction, M. de Persigny avait fait une concession au journaliste. M. de Girardin leur laissa lire une phrase d'une lettre que M. de Persigny lui avait écrite. Celui qui fut, à son passage au ministère de l'intérieur, un si terrible avertisseur de journaux, y disait : « J'avoue que cette question de la presse me préoccupe beaucoup, et que je me sentirais bien peu disposé aujourd'hui à maintenir le régime actuel sans de sérieuses modifications. » La phrase ainsi détachée avait l'air en effet d'être une amende honorable. Les nouvellistes à la main de l'étranger se crurent autorisés à dire que l'homme qui était ministre de l'intérieur quand fut promulgué le décret de février 1852, que l'homme qui, pour excuser cette législation exceptionnelle, avait inventé la théorie des juges hanovriens, que l'homme qui avait eu jusqu'au dernier discours de Saint-Étienne un idéal de liberté que *Punch* représentait naguère sous la forme d'une pauvre femme enchaînée et bâillonnée, que M. de Persigny, en un mot, n'approuvait plus le régime actuel de la presse.

La révélation était solennelle. M. de Girardin était en train de faire un prosélyte, et ce prosélyte n'était autre que le ministre qui s'est montré l'antagoniste le plus opiniâtre de la liberté des journaux. Cependant la conversion de M. de Persigny n'avait aucune prise sur l'indifférence publique, et l'on n'eût prêté aucune attention à cette boutade, si l'on n'eût vu intervenir dans le débat un vieux prébendaire du journalisme, le plus ancien rédacteur du *Constitutionnel*, l'excellent et inoffensif M. Boniface. Parmi les hommes de ce temps qui ont été mêlés aux affaires du journalisme, il n'a été donné à aucun d'acquérir une aussi grande dose de philosophie. Combien d'hommes et de choses ont passé devant lui ! Il est un des survivans de l'antique *Constitutionnel* de M. Jay. Il a pu voir encore le vieux et robuste M. Étienne arrivant tard dans la soirée pour réviser les articles de ses rédacteurs en chef. Il était du temps où M. Boilay tirait de si piquans articles des vives causeries de M. Thiers. Il a vu *le Constitutionnel* prendre des allures fringantes sous la direction fantasque du bourgeois de Paris, M. Véron. Il a été du *Constitutionnel* de M. Mirès, et il est du *Constitutionnel* d'aujourd'hui. Auprès de lui ont grouillé des ministres, des pairs de France, des députés, des banquiers, des sénateurs et des conseil-

lers d'état. Révolutions et coups d'état ont tout changé dans son entourage, et ont envoyé tour à tour au pouvoir ou dans la retraite la foule agitée de ceux dont il fut le modeste collaborateur. Lui seul est resté, paisible et serein, fidèle à la plume et aux ciseaux. Comment un homme de cette expérience et de cette circonspection est-il venu compromettre le fruit d'une carrière si sage par un acte inconcevable d'audace et d'étourderie? M. Boniface a voulu se mêler à l'entretien de M. de Girardin et de M. de Persigny; il a osé y prendre part en messager et en porte-parole de l'empereur. Un homme de cette longue pratique parlementaire n'a pas craint de découvrir la couronne. Il a fait la leçon à un ancien ministre, à un membre du conseil privé, à un duc; il lui a annoncé, et il a mis le public tout entier dans la confidence, qu'il avait encouru le déplaisir de l'empereur en improuvant le régime actuel de la presse. M. Boniface a pris là vis-à-vis de l'empereur une liberté bien étrange; il a usurpé les attributions du *Moniteur* ou du ministre d'état; il réduit des hommes tels que nous, habitués non-seulement par les traditions parlementaires, mais par les devoirs de politesse qu'enseigne le code éternel de la civilité puérile et honnête, à ne point mettre les souverains en cause, il nous réduit, dis-je, à ne point croire à la solidité de ses prétentions et à la véracité de ses assurances. Nous n'avons du reste qu'à nous applaudir de n'avoir attaché aucune importance aux velléités libérales qu'on attribuait à M. de Persigny. L'équipée de M. Boniface a eu pour résultat la publication de la lettre de l'ancien ministre, et la faute de celui-ci a paru bien vénielle. S'il croit que le régime des journaux a besoin d'être modifié, il n'en garde pas moins pour la presse ce dédain qu'ont toujours professé les gens du bel air et les personnes de qualité. Pauvre presse! M. de Persigny continue à faire peu de cas de toi, et M. Boniface ne veut point encore que tu sois libre : voilà pour aujourd'hui le dernier mot de la comédie.

S'arrêter à de pareilles misères quand il se passe en ce moment dans le monde tant de choses sérieuses et grandes, c'est en vérité, comme disait Mme de Sévigné, se chatouiller pour se faire rire. En attendant que M. de Girardin ait achevé de persuader M. de Persigny et que celui-ci soit parvenu à convaincre M. Boniface, la liberté vient d'accomplir en Amérique un acte qui a de quoi consoler et enorgueillir ses amis. Nous voulons parler de l'élection présidentielle des États-Unis. La réélection de M. Lincoln à la présidence est un événement d'une haute portée non-seulement pour les États-Unis eux-mêmes, mais pour le monde. Il est intéressant d'étudier le caractère de cette élection, le tour qu'elle va donner à l'attitude des partis au sein des États-Unis, l'influence qu'elle peut exercer sur les dispositions des états séparatistes, et le retentissement qu'elle doit avoir sur la vie politique de notre Europe.

Une élection présidentielle au milieu d'une guerre acharnée comme celle que poursuivent les États-Unis était la plus terrible épreuve que pût

traverser la grande république américaine. M. Lincoln a commencé l'allocution qu'il adressait à la foule qui venait le complimenter sur son élection par ces remarquables paroles : « Ç'a été pendant longtemps un grave problème de savoir si un gouvernement qui ne serait pas trop fort pour les libertés du peuple serait assez fort pour maintenir sa propre existence dans les grandes crises. A cet égard, la rébellion actuelle a soumis notre république à une épreuve sévère. Une élection présidentielle, ayant lieu à l'époque régulière pendant le cours de la rébellion, n'a pas peu contribué à augmenter nos difficultés. Si le peuple, loyal et uni, était poussé au bout de ses forces par la rébellion, ne pouvait-il être exposé à une défaillance lorsque ses efforts seraient divisés et en partie neutralisés par une lutte politique intérieure? Mais l'élection était une nécessité. Nous ne pouvons avoir de gouvernement libre sans élections, et si la rébellion avait le pouvoir de nous contraindre à anticiper ou à ajourner une élection nationale, elle pourrait se vanter à bon droit de nous avoir déjà vaincus et ruinés. » Cette élection s'est accomplie, à l'heure fixée par la constitution, malgré une guerre terrible, au milieu de la plus libre compétition des partis. Donc ce grand fait est acquis : la guerre n'a point dérangé le mécanisme de la noble et glorieuse constitution républicaine de l'Union. L'élection ne s'est pas faite seulement au moment régulier et en pleine liberté; le peuple américain a prononcé sur sa politique et sur sa destinée au milieu de l'ordre le plus parfait. Les correspondans de la presse anglaise, d'ordinaire si prévenus contre les *Yankees*, sont contraints de rendre témoignage de l'imposante attitude qu'a gardée la démocratie américaine. Ils s'accordent à dire que, malgré la vivacité de la lutte, les opérations électorales ont été conduites dans tout le pays avec une droiture de sentimens, une convenance et un ordre qui font le plus grand honneur au peuple américain. Toutes les plaintes chicanières inspirées avant l'élection par l'esprit de parti sont tombées devant le fait. Il ne peut plus être question de fraudes électorales; s'il en a été commis, c'est en petit nombre, par les deux partis, et elles n'ont pu avoir d'influence sur le résultat de l'élection. On ne peut plus parler de pression exercée sur les votes militaires : à l'armée du Potomac, on a vu des régimens se partager entre l'oncle *Abe* et le petit *Mac*. On ne peut plus alléguer l'illégalité du serment politique imposé dans les états de la Louisiane, du Tennessee et de la Floride, où les confédérés sont en force : la majorité de M. Lincoln dans le collége électoral demeurerait énorme quand on en retrancherait les votes de ces états; bien plus, cette majorité est si considérable que, lors même que les états confédérés eussent pris part à l'élection et eussent tous voté pour le général Mac-Clellan, elle n'en serait pas moins toujours acquise à M. Lincoln. Ainsi le peuple américain vient de faire sa grande démonstration constitutionnelle de la façon la plus honorable pour ses institutions et la plus décisive pour la politique suivie par son gouvernement.

Pour bien se rendre compte de la portée du verdict que l'Union américaine vient de prononcer sur elle-même, il faut considérer encore de plus près le caractère de cette élection. Il semble que le peuple américain ait été guidé dans cette grande épreuve par un véritable instinct de conservation nationale, et que la majorité n'ait voulu laisser planer sur sa pensée et sur sa volonté aucune équivoque. Le peuple américain a écarté la candidature qui aurait exprimé une politique ambiguë, et il a donné au représentant suprême qu'il s'est choisi une majorité compacte et certaine, dont la composition et l'ampleur devaient enlever tout prétexte aux supputations et aux interprétations contradictoires de partis différens. La candidature qui a échoué, celle du général Mac-Clellan, avait précisément le tort de représenter les opinions dissemblables des démocrates de la paix et des démocrates de la guerre, des *copperheads* prêts à accepter le démembrement de la république et des démocrates déterminés à ne faire la paix que sous la condition du rétablissement de l'Union. Le général Mac-Clellan appartient à cette dernière opinion : il veut le rétablissement de l'Union à tout prix, et telle était la contradiction de sa situation qu'il a été obligé de corriger par la lettre où il acceptait la candidature les déclarations trop pacifiques de la *plateforme* de Chicago sur laquelle sa candidature était fondée. Si Mac-Clellan eût été élu, son gouvernement eût été paralysé dès le début par les tendances contraires des partis qui le soutenaient. Les uns eussent réclamé de lui la paix, les autres le rétablissement de l'Union même par la guerre. Avant de faire face au danger extérieur, il eût été obligé de se créer un parti en appelant les républicains modérés à s'unir aux *war-democrats*, il eût consumé dans les hésitations débilitantes et dans les misérables tiraillemens d'une crise intérieure les premiers efforts du nouveau pouvoir présidentiel. L'Union eût été livrée à un pouvoir faible et indécis, la sécession se fût affermie et fortifiée en face de ces incertitudes; il eût fallu ou se résigner au démembrement de la république, ou réparer par des efforts plus douloureux et plus coûteux la perte d'un temps précieux et des avantages légués par les sacrifices passés. Avec Abraham Lincoln, rien de semblable : un président soutenu par un parti uni et déterminé, nul ébranlement dans l'administration et la conduite de la guerre, la politique de l'Union se continuant avec une confiante énergie.

Le choix du président était sans doute d'un intérêt suprême; mais dans les circonstances que traversent les États-Unis, il ne suffisait pas que le président choisi réunit les conditions strictement légales de l'élection, il fallait qu'il puisât une force incontestée dans la consécration d'une acclamation véritablement populaire. On sait que les conditions de l'élection présidentielle aux États-Unis sont telles que la nomination d'un président n'est point attachée nécessairement à l'expression de la majorité numérique des suffrages directs. Le président est nommé par un collége électoral où les états sont représentés par un nombre de délégués qui n'est

point proportionné à leur population respective. Il peut arriver que celui qui est élu président par la majorité des délégués des états réunis en collége électoral ne soit pas celui que la majorité des électeurs primaires, pris en masse, avaient eu en vue. Il peut arriver que la majorité du collége électoral ne soit formée que par des combinaisons et des compromis de parti. C'est précisément ce qui était arrivé à l'élection précédente. M. Lincoln n'avait dû son élection en 1860 qu'à une scission du parti démocrate, qu'à une coalition d'une fraction de ce parti et du parti républicain. M. Lincoln était bien le président légalement élu; mais son bulletin, son *ticket*, comme on dit aux États-Unis, avait été loin de réunir la majorité des électeurs primaires. Or si un président qui a eu la majorité du collége représentant les états, sans avoir la majorité pour son *ticket* dans l'universalité des suffrages directs, et un président qui réunit la double majorité du premier et du second degré occupent la suprême magistrature de la république avec la même autorité légale, la différence est grande entre eux au point de vue de l'ascendant moral et de la puissance politique. Il est impossible que le premier ne se ressente point, dans la direction du gouvernement, des influences hétérogènes qui ont concouru à sa nomination; il est impossible que la majorité du peuple voie réellement en lui l'expression complète de sa confiance et de sa volonté. Il n'en est pas de même dans le second cas, lorsque le président est vraiment l'élu de la majorité des électeurs pris en masse. Alors plus de doute sur la direction de la volonté nationale, plus de tiraillement dans les conseils du magistrat suprême porté au pouvoir non plus par des marchandages de parti, mais par une manifestation vraiment populaire. Telle est la situation que la dernière élection fait à M. Lincoln. On a reproché à M. Lincoln, dans les premiers temps de sa présidence, des irrésolutions et des tâtonnemens qui étaient la conséquence naturelle des circonstances au milieu desquelles l'élection de 1860 s'était opérée. Aujourd'hui il n'y a plus de motif aux incertitudes de conduite. M. Lincoln n'a pas seulement une énorme majorité dans le collége électoral; il est l'élu de la majorité des votes populaires réunis. La majorité qui l'a porté dans l'ensemble de ces votes est d'environ cinq cent mille voix. La nature des élémens qui ont formé cette majorité doit être prise en sérieuse considération. On disait avant l'élection que le principal appoint du parti républicain, rallié à M. Lincoln, serait la classe des fournisseurs qui ont trouvé de grands profits dans la guerre; les partisans des esclavagistes représentaient le parti de M. Lincoln comme celui des agioteurs et des spéculateurs effrénés. On dépeignait aussi les états agricoles de l'ouest comme ruinés par la guerre nationale et prêts, pour y mettre un terme, à se rallier au parti démocrate. Ces appréciations, que les partisans du sud avaient répandues bruyamment en Europe, ont été démenties par l'événement de la façon la plus éclatante. C'est parmi les populations essentiellement agricoles, c'est au sein des

classes dont le patriotisme a ses racines dans le sol que M. Lincoln a recruté la masse de ses adhérens. Les états de l'ouest ont voté pour lui. Dans le grand état de New-York, la ville, avec sa population flottante, avec la foule de ses spéculateurs fiévreux, avec son *mob* sans cesse recruté par les émigrans, a donné une majorité de 37,000 voix contre M. Lincoln; mais dans l'ensemble de l'état de New-York la population vraiment autochthone des fermiers a victorieusement rétabli l'équilibre: elle a fait passer par 9,000 voix de majorité le *ticket* républicain et a renversé du même coup le fameux gouverneur démocrate, le promoteur ardent de la plateforme de Chicago, M. Horatio Seymour.

Choix du président, manifestation énergique d'une majorité décidée, composition même de cette majorité, tout concourt à donner à la dernière élection présidentielle la signification et le caractère réclamés par la gravité des circonstances et la grandeur de l'enjeu pour lequel on combat en Amérique. Le peuple américain a su éviter dans cette salutaire épreuve les piéges que, d'après les adversaires européens de la démocratie et de la liberté, il devait rencontrer dans sa propre constitution. Guidé par un infaillible instinct patriotique, le peuple américain a voulu affirmer avant tout, dans cette élection, l'unité, l'identité et les droits souverains de sa vie nationale. Il importe qu'on prenne bien garde en Europe au profond changement produit par cette élection dans la situation des États-Unis. La question qui se débattait dans ce scrutin était au fond celle même pour laquelle on combat des bords du Potomac au golfe du Mexique. Il s'agissait de savoir si, au travers de ses institutions fédérales, l'Union américaine possède et doit conserver une existence nationale, s'il y a et s'il y aura une nation américaine, s'il y a et s'il doit y avoir un patriotisme américain. On comprend que, dans une fédération, les attributions des états distincts dans tout ce qui concerne leur administration intérieure soient aussi larges que possible; mais une fédération est toujours l'expression d'une unité nationale et politique, et, si loin que soient portés les droits des états distincts dont elle est composée, il est impossible de comprendre qu'ils puissent aller jusqu'au droit de détruire, suivant le bon plaisir de chaque état, la fédération même, forme et organe de l'unité politique et nationale. Il est bizarre qu'en Angleterre des esprits distingués, mais prévenus par des rivalités nationales, et qu'en France des esprits aveuglés par l'ignorance ou gâtés par une frivolité perverse, aient voulu que la constitution des États-Unis fût fondée sur un aussi monstrueux contre-sens, et se fût ainsi exposée à un perpétuel suicide. Que les meneurs des états du sud, plus préoccupés de la question sociale que de la question politique, résolus à faire appel à la force pour établir, en sortant violemment de l'Union, un état social fondé sur l'esclavage, aient mis en avant la première théorie venue, cela est peu surprenant; leur conduite passée, comme leur conduite présente, dément d'ailleurs leur prétention. Qui peut oublier que,

tant que la puissance fédérale a été aux mains de leur parti, ilsen ont abusé contre les droits des états avec une infatuation effrénée, et qu'ils ont imposé à l'Union la jurisprudence Dred-Scott, qui soumettait les états libres au droit de recherche des esclaves fugitifs? Et aujourd'hui, au sein de leur confédération éphémère, ne crient-ils pas à la trahison lorsque quelqu'un soutient parmi eux que chacun des états séparés a le droit de disposer de lui-même et de traiter directement avec le gouvernement de l'Union sans passer par l'intermédiaire du pouvoir confédéré? Ce qui nous afflige, ce qui passera dans l'avenir pour une des plus étranges aberrations de notre époque, c'est qu'en France et en Angleterre on ait pu avoir un instant la pensée de refuser à la constitution américaine, au peuple américain, ce qui est la condition première et vitale de la conservation de toute constitution et de tout peuple. On faisait, il est vrai, bon marché de la logique, et on se rejetait sur les faits. — Ceci, disait-on, est une question de force et d'intérêts; les états du nord ne pourront pas vaincre la confédération. Il n'y a pas de patriotisme aux États-Unis, il n'y a que des intérêts : les intérêts se plieront docilement aux décisions de la force; vous verrez à la prochaine élection les états du nord écouter la voix de leurs intérêts et nommer un président démocrate pour veiller à la décomposition amiable de la république. — Posée en ces termes, la question était pour ainsi dire enfermée dans le domaine de l'expérience. Nous étions, nous, de ceux qui croyaient que les États-Unis avaient en abondance tout ce qu'il faut pour échauffer le patriotisme d'une nation et assurer la mission d'un grand peuple : dans le passé les glorieux souvenirs, dans le présent l'amour et l'orgueil des institutions libres, la juste fierté de la prospérité et de la puissance, —dans l'avenir le grand idéal humain à réaliser d'un gouvernement fondé sur la pure égalité et la complète liberté; nous acceptions cependant avec modestie l'expérience à laquelle les adversaires des États-Unis faisaient un appel si présomptueux. — L'expérience aujourd'hui est consommée; il faut qu'en Angleterre comme en France les détracteurs de l'Union américaine en prennent leur parti : l'élection du 8 novembre apprend à tous qu'il y a aux États-Unis autre chose que des citoyens de l'Illinois, de l'Ohio, de la Pensylvanie, de New-York, que ces citoyens entendent avant tout être des citoyens de la libre, puissante et glorieuse république américaine, que le cœur d'un peuple bat sous le lien volontairement accepté de l'Union, que ce peuple, éclairé par l'infaillible intuition du patriotisme, ne veut point laisser inscrire dans sa constitution le principe de son démembrement. Le verdict du 8 novembre montre enfin les États-Unis tels qu'ils sont, et au dedans comme au dehors enlève à leurs ennemis toute illusion.

Le grand avantage de ces jugemens populaires quand, comme aux États-Unis, ils sont rendus avec une liberté et une sincérité qui défient toute contestation querelleuse, c'est de produire un grand apaisement intérieur,

de balayer pour ainsi dire l'arène des partis, d'en faire disparaître les devises et les armes des anciennes polémiques, de transformer les opinions par la vertu de la chose jugée. On peut prédire qu'un effet semblable va se produire immédiatement aux États-Unis. Les vieilles classifications de républicains, d'abolitionistes, de démocrates de la guerre et de démocrates de la paix, n'ont plus de raison d'être. Ce n'est pas telle ou telle faction qui a triomphé dans la lutte électorale, c'est la nation elle-même, c'est le parti de la nation. Le premier résultat, c'est la dissolution forcée de la coalition des démocrates de la guerre et de la paix. On ne relève plus en Amérique les drapeaux qui ont été ainsi abattus. Les démocrates de la guerre étaient éloignés du gouvernement de M. Lincoln plutôt par des questions de personnes que par les principes. Ils veulent la réconciliation avec le sud, mais avec le rétablissement de l'Union, et, comme le général Mac-Clellan le disait dans son manifeste électoral, contraints à la guerre par l'entêtement des séparatistes, ils étaient résolus à la pousser à outrance. Le sort des *war-democrats* est donc d'aller se fondre dans le parti national qui a élu M. Lincoln. Quant aux démocrates de la paix, aux *copperheads,* ils sont pour longtemps réduits à l'impuissance. Les dispositions déjà exprimées du président réélu aideront à la dissolution des oppositions coalisées. Dans le simple et honnête discours qu'il a prononcé après l'élection, M. Lincoln a fait à la conciliation un appel qui sera entendu. « Maintenant que l'élection est finie, a-t-il dit, n'avons-nous pas tous un égal intérêt à nous réunir dans un commun effort pour sauver notre pays? Quant à moi, j'ai toujours évité, j'éviterai toujours d'élever un obstacle sur cette voie. Depuis que je suis ici, je n'ai volontairement froissé personne. Je suis sensible au grand honneur d'une réélection, mais le désappointement que ce résultat a dû causer à d'autres n'ajoute rien à ma satisfaction. Puis-je demander à ceux qui m'ont soutenu de s'unir à moi dans ce même esprit vis-à-vis de ceux qui m'ont été contraires? » Dans le sentiment de la force que lui donne le vote populaire, le gouvernement américain ne doit pas se montrer seulement conciliant envers les anciens adversaires de l'intérieur; il peut, avec dignité et habileté, faire vis-à-vis des états rebelles une solennelle démarche de paix; il peut leur adresser une nouvelle et pressante invitation à rentrer dans l'Union en leur offrant l'oubli du passé et une complète amnistie. Un discours prononcé à New-York par le général Butler indiquerait que telle est l'intention du président. Si malheureusement le grand acte qui vient de s'accomplir dans le nord n'ébranle pas l'obstination du sud, le gouvernement américain sera en mesure de continuer la guerre avec plus de ressources, de force et d'énergie qu'il n'a pu en montrer jusqu'à ce jour. Sans croire que la lutte soit poussée aux extrémités dont a parlé le général Butler, il est une mesure prochaine à laquelle le sud doit s'attendre, et qui a été annoncée dans un récent discours de M. Seward. Le parti national a aujourd'hui dans le congrès une majorité suffisante pour voter un amendement à la constitution. « J'ai entendu dire à

nos adversaires (ce sont les paroles de M. Seward) que cette guerre a été un avortement, et qu'elle a été entreprise pour abolir l'esclavage. Je ne reconnais pas que tel ait été l'objet de la guerre, nous ne l'avons faite que pour conserver l'Union; mais je prends au mot nos adversaires. Voyons comment les choses se sont passées. La première année de la guerre a supprimé la traite des noirs dans les États-Unis; la seconde année a placé les nègres au niveau des soldats de la liberté et a aboli l'esclavage dans le district de Columbie; la troisième année a aboli l'esclavage dans le Maryland, et si les démocrates pensent que la guerre aura été aussi un avortement cette année, quand le congrès se réunira, il adoptera un amendement constitutionnel et abolira l'esclavage dans toute l'étendue des États-Unis. Or je sais que quand l'esclavage sera détruit, le seul élément de discorde qui existe au sein du peuple américain cessera de produire ses œuvres malfaisantes. » Cette terrible question de l'esclavage reparaît ainsi par la force des choses au terme de la lutte. Les politiques du sud et du nord ont fait de vains efforts pour la dissimuler et la rejeter sur l'arrière-plan. Les politiques du sud prétendaient qu'elle n'était point le mobile de leur sortie de l'Union; les politiques du nord soutenaient qu'ils voulaient rétablir l'Union, fût-ce au prix de concessions sur la question des esclaves. Les politiques des deux partis ont inutilement cherché à s'amuser les uns les autres; la force des choses a rendu les deux intérêts, l'intérêt politique et l'intérêt social et d'humanité, solidaires l'un de l'autre. Deux nécessités qui n'en font plus qu'une veulent que l'Union soit rétablie, et que l'esclavage soit aboli.

On ignore encore l'impression que l'élection du 8 novembre aura produite au sein des états séparatistes. Il est impossible que la réélection de M. Lincoln et la défaite des démocrates dans l'état de New-York n'aient point été pour les hommes du sud une déception amère, et ne deviennent pour eux une cause prochaine de découragement. On comptait beaucoup dans le sud sur l'élection de Mac-Clellan. Les premiers débats du congrès de Richmond ont montré quelles étaient à cet égard les espérances des séparatistes. On croyait qu'avec la présidence de Mac-Clellan deux conventions seraient simultanément convoquées dans les états fédéraux et dans les états confédérés, et qu'un nouvel ordre de choses sortirait des délibérations parallèles de ces deux assemblées. Certes ceux qui en France et en Angleterre ont épousé avec une chaleur si malencontreuse la cause des confédérés se doutent peu des étranges paroles qui ont été prononcées le 8 novembre dans le congrès séparatiste, et qui ont été rapportées par les journaux de Richmond. Un des membres de ce congrès qui a rempli de ses véhémens discours la plus grande partie de la séance, M. Foote, qui croyait encore alors aux chances de succès de Mac-Clellan, a dit dans une péroraison pleine de bravades : « Nous avons plus d'amis dans le nord qu'en Angleterre ou en France. Ces pays ne veulent que la ruine commune du nord et du sud. Je veux, quand notre indépendance sera reconnue, que nous for-

mions avec les états du nord une alliance offensive et défensive, afin de mettre en vigueur en Amérique la doctrine de Monroe. Par cette alliance, la puissance anglaise au Canada serait balayée, et la domination de la France au Mexique serait renversée. Six ou sept cent mille hommes feraient l'affaire, et infligeraient un juste châtiment aux deux monarchies au cœur de glace qui s'efforcent aujourd'hui de cerner les deux républiques et d'en restreindre la croissance. » Voilà un langage qui se fait écouter au sein du parlement confédéré. Au surplus, la réunion de ce congrès a révélé la profonde détresse de la sécession. Le rapport du ministre des finances de M. Jefferson Davis a montré la pénurie du trésor confédéré. L'avilissement du papier avec lequel les séparatistes font la guerre est arrivé à la plus extrême limite; ces assignats perdent 94 pour 100. M. Jefferson Davis a déclaré, dans un récent discours, que les deux tiers des soldats qui devraient être sous les drapeaux étaient absens. C'est cet épuisement du personnel combattant qui a engagé le président confédéré à proposer l'enrôlement et l'émancipation de quarante mille noirs. Cette proposition a soulevé les plus vives résistances. A ce propos aussi on a prononcé dans le congrès de Richmond des paroles qui paraîtraient bien étranges au public européen, si la presse dévouée à la cause du sud osait les lui faire connaître. Un membre, M. Chambers par exemple, s'est écrié qu'il rougissait d'avoir à discuter une pareille question. « Toute la nature crie contre une telle idée. La race nègre a été condamnée à l'esclavage par le Tout-Puissant. L'émancipation serait la destruction de tout notre système social et politique. Dieu nous préserve que ce cheval de Troie soit introduit parmi nous! Le nègre ne se battra pas, toute l'histoire le démontre. » Ici vient une interruption d'un membre : « Les *Yankees* le font bien combattre. — Pas beaucoup, riposte un autre. — Gorgez-le de whisky, s'écrie un troisième, et il se battra. » M. Chambers poursuit, à travers les interruptions : « J'espère qu'on ne propose pas de mêler les nègres avec nos braves soldats blancs... Le nègre ne peut-être un bon soldat; la loi de sa race s'y oppose. La nature l'a formé pour l'esclavage : étant le meilleur des esclaves, il doit être le pire des soldats, etc. » On ne regarde point assez en Europe à ces déclarations naïves, spontanées, où l'on peut voir sur quelles erreurs sociales et politiques, sur quels principes répugnans à la conscience humaine, s'appuie l'œuvre téméraire, funeste et fatalement caduque entreprise par les meneurs du sud. La bravoure des soldats sur le champ de bataille, l'habileté des généraux, la capacité et l'indomptable énergie des chefs politiques, peuvent masquer pendant un temps les infirmités incurables d'une mauvaise cause; elles ne peuvent en empêcher la ruine finale. Nous aussi, en Angleterre, en France, nous avons vu dans nos luttes civiles des partis rétrogrades soutenus dans leurs derniers efforts par une vaillance devant laquelle on ne se défend point contre la sympathie et l'admiration; mais nous avons appris par ces exemples, et les propriétaires d'esclaves des états confédérés vont apprendre par une

douloureuse expérience, que la résolution et l'héroïsme de quelques hommes ne peuvent point prévaloir contre les forces parfois grossières et tumultueuses de la civilisation en marche.

Nous attendons avec plus de curiosité et d'anxiété les conséquences morales de l'élection du 8 novembre au nord et au sud des États-Unis que le résultat des opérations militaires momentanément engagées; mais, sans anticiper sur un avenir qui se présente avec des chances plus favorables, les amis que la démocratie américaine a conservés en Europe peuvent trouver aujourd'hui dans le grand fait de la réélection de M. Lincoln des motifs suffisans de satisfaction et de confiance. Il y a eu, depuis quatre ans, de mauvais jours où l'on a pu trembler sur le sort de la république américaine. La cause de la liberté, de la démocratie, du progrès humain, est si malheureuse dans cette seconde moitié du XIXe siècle, qu'on a pu craindre par instans qu'elle ne fût menacée d'un nouveau désastre et condamnée à voir s'écrouler dans une chute précoce l'œuvre de Washington. L'attitude que vient de prendre le peuple américain est faite pour consoler, rassurer et encourager en Europe les amis de la liberté. L'Europe moderne et la jeune république américaine ont souvent réagi l'une sur l'autre dans les vicissitudes de leurs révolutions. Persuadés que ces influences réciproques des peuples les uns sur les autres doivent devenir de plus en plus actives, nous accueillons la grande manifestation du peuple américain comme un heureux augure du réveil des idées généreuses sur notre vieux continent.

Parmi les faits dont le parti libéral doit se féliciter, nous n'hésitons point à compter la fin des débats du parlement italien sur la convention du 15 septembre et la translation de la capitale. L'Italie a heureusement traversé cette crise; elle y a trouvé une occasion d'affirmer son unité avec une nouvelle énergie. Nous louerons particulièrement les ministres italiens et le parlement d'avoir regardé courageusement en face, dans cette conjoncture, les difficultés de la question financière. La fermeté avec laquelle M. Sella a réclamé les ressources dont l'état du trésor rendait le recouvrement indispensable fait grand honneur à ce ministre; elle a eu ce résultat heureux de provoquer de la part des municipalités qui offrent de faire l'avance de l'impôt foncier de 1865 une manifestation véritablement patriotique. En dépit des petites et intempestives chicanes diplomatiques auxquelles l'interprétation de la convention a donné lieu, l'Italie s'est exécutée, pour ce qui la concerne dans la convention, avec un empressement, un bon vouloir, un esprit politique très remarquables. Dans l'œuvre commune entreprise par la convention, l'Italie a fait pour le moment sa tâche; elle est en règle. C'est à d'autres maintenant de parler et d'agir. La cour de Rome ne peut plus tarder beaucoup à faire connaître sa pensée et ses intentions sur la retraite des troupes françaises, sur le transfert proposé d'une partie de sa dette à l'Italie, sur la force protectrice de l'ordre intérieur qu'elle aura d'ici à deux ans à organiser. Jusqu'à présent, la cour de Rome a gardé le silence; mais, les Italiens s'étant mis en mesure d'exécuter les engage-

mens qui les concernent, le moment est venu pour le saint-père de parler, ou pour la France de l'interroger avec une respectueuse sollicitude.

Les suites de la question danoise viennent de donner lieu à une nouvelle et petite querelle d'Allemands. Ce ne sera pas la dernière. Les états moyens ont été mis en demeure par la Prusse de cesser l'occupation fédérale du Holstein. Cet incident est un nouveau succès pour M. de Bismark, un nouveau déboire pour M. de Beust. Les troupes saxonnes et hanovriennes sont éconduites du Holstein. Le principe au nom duquel l'évacuation a été demandée ne peut être contesté par la diète, et cependant il a de quoi inquiéter les meneurs de la diète de l'école de M. de Beust. En ce moment, le Holstein et le Slesvig appartiennent à la Prusse et à l'Autriche, à qui la cession conjointe en a été faite par le roi de Danemark. Le moyen que la diète germanique ose continuer l'occupation fédérale d'une province qui appartient provisoirement à la Prusse et à l'Autriche! On n'y saurait songer, et pourtant quelle force ne donne point pour l'avenir à l'ambition prussienne cette cession directe du roi de Danemark, qu'elle invoque comme son seul titre? Les duchés resteront aux mains de la Prusse tant que la diète n'aura point prononcé sur les titres des princes qui s'en proclament les souverains légitimes, et sait-on combien durera ce procès?

Nous voudrions finir comme nous avons commencé en parlant de notre politique intérieure; malheureusement la matière est peu abondante. Il a été soulevé récemment dans les régions élevées du pouvoir une question qui, pour n'être point arrivée au grand public, n'est pas cependant dépourvue d'intérêt. Nous avons, comme on sait, en France un conseil privé et un conseil des ministres. Quelques ministres sont membres du conseil privé; mais tous les membres du conseil privé ne sont pas ministres. Il paraît que l'oisiveté pèse à ceux des membres du conseil privé qui n'ont point un portefeuille: ils se regardent comme des excellences *in partibus infidelium;* ils voudraient être plus activement mêlés aux affaires, ils tiendraient à prendre part aux délibérations du conseil des ministres. Les ministres à portefeuille ont peu d'inclination à recevoir dans leur cénacle des collègues qui auraient un prorata d'influence sur la conduite du gouvernement sans partager le travail ministériel. Ainsi, tandis que M. de Persigny causait à bâtons rompus avec M. de Girardin sur la législation de la presse, une question bien plus importante pour lui s'agitait dans l'empyrée. Peut-être ceux qui étaient au courant des débuts de cet incident ne savent-ils point encore que la question est tranchée pour le moment, et que les membres du conseil privé qui n'ont point de portefeuille ne franchiront pas jusqu'à nouvel ordre le seuil du conseil des ministres. Nous le leur apprenons généreusement, afin de remplir, nous aussi, notre métier de nouvellistes, et de nous donner de l'importance.

E. FORCADE.

DE L'ACTION HUMAINE SUR LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

L'HOMME ET LA NATURE (1).

Comme le vieil Adam pétri d'argile, et comme les premiers Égyptiens nés du limon, nous sommes les fils de la terre. C'est d'elle que nous tirons notre substance; elle nous entretient de ses sucs nourriciers et fournit l'air à nos poumons; au point de vue matériel, elle nous donne « la vie, le mouvement et l'être. » Quelle que soit la liberté relative conquise par notre intelligence et notre volonté propres, nous n'en restons pas moins des produits de la planète : attachés à sa surface comme d'imperceptibles animalcules, nous sommes emportés dans tous ses mouvemens et nous dépendons de toutes ses lois. Et ce n'est point seulement en qualité d'individus isolés que nous appartenons à la terre, les sociétés, prises dans leur ensemble, ont dû nécessairement se mouler à leur origine sur le sol qui les portait; elles ont dû refléter dans leur organisation intime les innombrables phénomènes du relief continental, des eaux fluviales et maritimes, de l'atmosphère ambiante. Tous les faits de l'histoire s'expliquent en grande partie par la disposition du théâtre géographique sur lequel ils se sont produits : on peut même dire que le développement de l'humanité était inscrit d'avance en caractères grandioses sur les plateaux, les vallées et les rivages de nos continens. Ces vérités sont d'ailleurs devenues presque banales depuis que les Humboldt, les Ritter, les Guyot, ont établi par leurs travaux la solidarité de la terre et de l'homme. L'idée-mère qui inspirait l'illustre auteur de l'*Erdkunde* lorsqu'il rédigeait à lui seul sa grande encyclopédie, le plus beau monument géographique des siècles, c'est que la terre est le corps de l'humanité, et que l'homme, à son tour, est l'âme de la terre.

A mesure que les peuples se sont développés en intelligence et en liberté, ils ont appris à réagir sur cette nature extérieure dont ils subissaient passivement l'influence; devenus, par la force de l'association, de véritables agens géologiques, ils ont transformé de diverses manières la surface des continens, changé l'économie des eaux courantes, modifié les climats eux-mêmes. Parmi les œuvres que des animaux d'un ordre inférieur ont accomplies sur la terre, les îlots des madrépores et des coraux peuvent, il est vrai, se comparer aux travaux de l'homme par leur étendue; mais ces constructions gigantesques n'ajoutent pas un trait nouveau à la physionomie générale du globe et se poursuivent d'une manière uniforme, fatale pour ainsi dire, comme si elles étaient produites par les forces inconscientes de la na-

(1) *Man and Nature, or Physical geography as modified by human action*, by George P. Marsh. London, Sampson Low, 1864.

ture. L'action de l'homme donne au contraire la plus grande diversité d'aspect à la surface terrestre. D'un côté elle détruit, de l'autre elle améliore; suivant l'état social et les progrès de chaque peuple, elle contribue tantôt à dégrader la nature, tantôt à l'embellir. Campé comme un voyageur de passage, le barbare pille la terre; il l'exploite avec violence sans lui rendre en culture et en soins intelligens les richesses qu'il lui ravit; il finit même par dévaster la contrée qui lui sert de demeure et par la rendre inhabitable. L'homme vraiment civilisé, comprenant que son intérêt propre se confond avec l'intérêt de tous et celui de la nature elle-même, agit tout autrement. Il répare les dégâts commis par ses prédécesseurs, aide la terre au lieu de s'acharner brutalement contre elle, travaille à l'embellissement aussi bien qu'à l'amélioration de son domaine. Non-seulement il sait, en qualité d'agriculteur et d'industriel, utiliser de plus en plus les produits et les forces du globe; il apprend aussi, comme artiste, à donner aux paysages qui l'entourent plus de charme, de grâce ou de majesté. Devenu « la conscience de la terre, » l'homme digne de sa mission assume par cela même une part de responsabilité dans l'harmonie et la beauté de la nature environnante.

C'est à ce point de vue très élevé que se place M. Marsh dans son livre important, consacré à l'étude des modifications diverses que l'action humaine a fait subir à la terre. Préparé à son œuvre par de patientes recherches scientifiques et par de longs voyages en Amérique, en Europe et dans les contrées classiques de l'Orient, l'auteur a de plus le mérite de procéder avec la conscience la plus scrupuleuse; jamais il ne hasarde de conclusions sans avoir cité à l'appui de son dire un grand nombre de témoignages authentiques et de faits incontestés. Le livre de M. Marsh est une sorte d'enquête détaillée, mais trop dépourvue de méthode, sur la manière dont l'homme a rempli ses devoirs de conservation et d'amélioration à l'égard de la terre qu'il habite. Il ressort de cette enquête que sur un grand nombre de points les travaux humains ont encore malheureusement pour résultat fatal d'appauvrir le sol, d'enlaidir la nature, de gâter les climats. Considérée dans son ensemble, l'humanité n'est donc point, relativement à la terre, émergée de sa barbarie primitive.

La surface de la terre offre de nombreux exemples de dévastations complètes. En maints endroits, l'homme a transformé sa patrie en un désert, et « l'herbe ne croît plus où il a posé ses pas. » Une grande partie de la Perse, la Mésopotamie, l'Idumée, diverses contrées de l'Asie-Mineure et de l'Arabie, qui « découlaient de lait et de miel » et qui nourrissaient jadis une population très considérable, sont devenues presque entièrement stériles, et sont habitées par de misérables tribus vivant de pillage et d'une agriculture rudimentaire. Lorsque la puissance de Rome céda sous la pression des Barbares, l'Italie et les provinces voisines, épuisées par le travail inintelligent des esclaves, étaient partiellement changées en solitudes, et de nos jours encore, après deux mille ans de jachère, de vastes espaces

que les Étrusques et les Sicules avaient mis en culture sont des landes inutiles ou d'insalubres maremmes. Par des causes semblables à celles qui ont eu pour résultat l'appauvrissement et la ruine de l'empire romain, le Nouveau-Monde lui-même a perdu de notables parties de son territoire agricole : telles plantations des Carolines et de l'Alabama qui furent conquises sur la forêt vierge il y a moins d'un demi-siècle ont cessé totalement de produire et sont aujourd'hui le domaine des bêtes fauves.

Si grande que soit la désolation croissante de ces contrées d'Amérique et de tant d'autres où l'homme, arrivé d'un jour à peine, abuse de son pouvoir pour épuiser la terre qui le nourrit, il n'est probablement pas de pays au monde où la dévastation s'accomplisse d'une manière plus rapide que dans les Alpes françaises. Là, les eaux de pluie et de neige enlèvent graduellement la mince couche de terre végétale qui recouvrait les pentes et la portent dans la mer sous forme de limons inutiles; les roches se montrent à nu; des talus de débris, de vastes champs de pierres remplacent les prairies et les cultures des vallées. De profonds ravins se creusent peu à peu dans les escarpemens et finissent par découper la crête de la montagne en cimes distinctes qui s'effondrent et s'abaissent rapidement. En certains endroits, on ne voit pas une seule broussaille verdoyante dans un espace de plusieurs lieues d'étendue; à peine un pâturage grisâtre se montre-t-il çà et là sur les pentes; des maisons en ruine se confondent avec les rochers croulans qui les entourent. Chaque année, la zone dévastée s'accroît en largeur, et la population disparaît en même temps du sol appauvri : actuellement, sur un espace de 10,000 kilomètres carrés compris entre le massif du Mont-Tabor et les Alpes de Nice, on ne compte pas un seul groupe d'habitans dépassant le nombre de deux mille individus. Et ce désert qui sépare les vallées tributaires du Rhône des plaines si populeuses du Piémont, ce sont les montagnards eux-mêmes qui l'ont fait et qui cherchent encore à l'étendre. Des propriétaires trop avides ont abattu presque toutes les forêts qui recouvraient les flancs des montagnes, et par suite l'eau, que retenaient autrefois les racines et qui pénétrait lentement la terre, a cessé son œuvre de fertilisation pour ne plus servir qu'à dévaster. Si quelque nouvel Attila traversant les Alpes eût pris à tâche d'en désoler à jamais les vallées, il n'eût point manqué d'encourager les indigènes dans leur œuvre insensée de destruction.

Tels sont les changemens qui s'opèrent dans la géographie physique et dans l'aspect général des contrées montagneuses à la suite du déboisement des pentes. Lorsque les plaines sont dépouillées de leurs bois, les conséquences sont moins désastreuses et se font plus longtemps attendre; mais elles n'en sont pas moins inévitables. La surface terrestre, dépourvue des arbres qui en faisaient la beauté, est non-seulement enlaidie, elle doit aussi nécessairement s'appauvrir. D'après le témoignage presque unanime des géographes, il semble très probable que les pluies annuelles diminuent dans les pays dévastés par les bûcherons et s'accroissent en revanche dans les

territoires nouvellement boisés; toutefois nos registres météorologiques ne sont pas encore tenus depuis un assez grand nombre d'années pour qu'il soit possible d'établir ce fait d'une manière indubitable. Ce qui est certain, c'est que les déboisemens troublent l'harmonie de la nature en rendant l'écoulement des eaux plus inégal. La pluie, que les branches entremêlées des arbres laissaient tomber goutte à goutte et qui suintait lentement à travers les feuilles mortes et le chevelu des racines, s'écoule désormais avec rapidité sur le sol pour former des ruisselets temporaires; au lieu de descendre souterrainement vers les bas-fonds et de surgir en fontaines fertilisantes, elle glisse aussitôt à la surface et va se perdre dans les rivières et dans les fleuves. Tandis que la terre se dessèche en amont, le volume des eaux courantes augmente en aval, les crues se changent en inondations et dévastent les campagnes riveraines, d'immenses désastres s'accomplissent, pareils à ceux que causèrent la Loire et le Rhône en 1856. La responsabilité directe de l'homme est grande dans ces catastrophes, et l'on peut affirmer qu'elles seraient prévenues ou du moins atténuées en grande partie par le maintien des forêts existantes et par le reboisement. D'autres causes, dont les travaux de l'homme sont également responsables, contribuent au gonflement démesuré des crues annuelles. Ainsi les digues latérales, que les ingénieurs construisent afin de protéger les campagnes riveraines, sont trop souvent disposées de manière à contrarier le mouvement des eaux, et la plupart de ces levées ne laissent aux flots de crue qu'un espace insuffisant. En certains endroits, la Loire, dont les débordemens sont si terribles, n'offre plus entre ses digues que le dixième de son ancienne largeur. Les opérations de drainage, excellentes pour entretenir la fertilité des champs, ont aussi le résultat fâcheux d'augmenter la hauteur annuelle des crues. Entrepris sur une grande échelle, ces travaux produisent des effets comparables à ceux du déboisement, car le sol est ainsi débarrassé rapidement jusque dans ses profondeurs de toute l'eau qu'il reçoit, et les rivières sont déjà gonflées quelques minutes après la chute des averses. En Angleterre et en Écosse, un grand nombre de cours d'eau qui ne débordaient point autrefois sont devenus redoutables par leurs inondations depuis que les champs des bassins tributaires ont été systématiquement drainés.

L'homme, qui par ses travaux peut ainsi troubler l'économie des rivières, dérange également l'harmonie des climats. Sans mentionner l'influence toute locale que les villes exercent en élevant la température et malheureusement aussi en viciant l'atmosphère, il est certain que la destruction des forêts et la mise en culture de vastes étendues ont pour conséquence des modifications appréciables dans les diverses saisons. Par ce fait seul que le pionnier défriche un sol vierge, il change le réseau des lignes de température, isothère, isochimène, isotherme, qui passent à travers la contrée. Dans plusieurs districts de la Suède dont les forêts ont été récemment coupées, les printemps de la période actuelle commenceraient,

d'après Absjörnsen, environ quinze jours plus tard que ceux du siècle dernier. Aux États-Unis, les défrichemens considérables des versans alléghaniens semblent avoir eu pour résultat de rendre la température plus inconstante et de faire empiéter l'automne sur l'hiver et cette dernière saison sur le printemps. On peut dire d'une manière générale que les forêts, comparables à la mer sous ce rapport, atténuent les différences naturelles de température entre les diverses saisons, tandis que le déboisement écarte les extrêmes de froidure et de chaleur et donne une plus grande violence aux courans atmosphériques. Si l'on en croit quelques auteurs, le *mistral* lui-même, ce vent terrible qui descend des Cévennes pour désoler la Provence, serait un fléau de création humaine, et soufflerait seulement depuis que les forêts des montagnes voisines ont disparu. De même les fièvres paludéennes et d'autres maladies endémiques ont souvent fait irruption dans un district lorsque des bois ou de simples rideaux d'arbres protecteurs sont tombés sous la hache. Ce sont là des faits que M. Marsh discute très longuement et avec une grande érudition.

C'est encore par une rupture de l'harmonie première que l'action de l'homme s'est fait sentir dans la flore de notre planète. Les colosses de nos forêts deviennent de plus en plus rares, et quand ils tombent, ils ne sont point remplacés. Aux États-Unis et au Canada, les grands arbres qui firent l'étonnement des premiers colons ont été abattus pour la plupart, et récemment encore les pionniers californiens ont renversé, pour les débiter en planches, ces gigantesques séquioas qui se dressaient à 120, 130 et 140 mètres de hauteur. C'est là une perte irréparable peut-être, car la nature a besoin de centaines et de milliers d'années pour fournir la séve nécessaire à ces plantes énormes, et l'humanité, trop impatiente de jouir, trop indifférente au sort des générations futures, n'a pas encore assez le sentiment de sa durée pour qu'elle songe à conserver précieusement la beauté de la terre. L'extension du domaine agricole, les besoins de la navigation et de l'industrie, ont pour conséquence de réduire aussi le nombre des arbres de moyenne grandeur. Actuellement, c'est par millions qu'ils diminuent chaque année (1). En revanche, les plantes herbacées se multiplient et couvrent des espaces de plus en plus vastes dans tous les pays du monde. On dirait que l'homme, jaloux de la nature, cherche à rapetisser les produits du sol et ne leur permet pas de dépasser son niveau.

L'histoire de l'humanité dans ses rapports avec la faune offre une série de faits analogues. Il est probable que la disparition du mammouth de Si-

(1) Sans parler ici de l'énorme consommation de bois que font tous les ans les charpentiers de maisons, les constructeurs de navires et les ingénieurs des chemins de fer, il suffira de citer les petites industries. Des forêts entières, s'étendant sur plusieurs centaines d'hectares, ont été abattues pour être transformées en allumettes. D'après Rentzsch, la petite ville de Sonneberg exporte tous les ans 3,000 tonnes de joujoux en bois de sapin. Enfin, durant les deux premières années de la guerre d'Amérique, une seule manufacture européenne a fait couper 28,000 noyers pour la fabrication des baguettes de fusil.

bérie, du schelk d'Allemagne, du grand cerf d'Irlande, et de plusieurs autres grands animaux, est due à l'acharnement des chasseurs. De nos jours, le buffle, le lion, le rhinocéros, l'éléphant, reculent incessamment devant l'homme, et tôt ou tard ils disparaîtront à leur tour. Les énormes bœufs marins de Steller, qu'on trouvait, il y a un siècle, en si grande abondance sur les rivages du détroit de Behring, ont été exterminés jusqu'au dernier; les baleines franches, qui jouissent actuellement d'un faible répit, grâce à la guerre d'Amérique et à l'exploitation des sources de pétrole, vont être avant longtemps pourchassées de nouveau avec fureur, et ne trouveront plus une mer où se réfugier; les phoques sont chaque année massacrés par milliers; les requins eux-mêmes diminuent en nombre avec les poissons qu'ils poursuivaient, et qui deviennent la proie des pêcheurs. Parmi les races d'oiseaux dont l'homme doit sans doute se reprocher aussi l'extinction, il faut citer l'*alca impennis* des îles Feroë, le dodo de Maurice, le solitaire de la Réunion, l'æpyornis de Madagascar, les dinornis de la Nouvelle-Zélande. En outre on connaît les résultats déplorables que la tuerie annuelle des oiseaux a produits dans tous les pays de chasse. Délivrés, grâce à l'intervention insensée de l'homme, des oiseaux qui leur faisaient la guerre, les tribus des insectes, fourmis, termites, sauterelles, s'accroissent en nombre de manière à devenir, elles aussi, de véritables agens géographiques. De même les cétacés et les poissons qui ont disparu sont remplacés par des myriades de méduses et d'infusoires.

A ce sujet, M. Marsh émet une opinion qui ne peut manquer d'étonner au premier abord, mais qui doit, ce me semble, être prise en très sérieuse considération. D'après lui, ce phénomène si remarquable de la phosphorescence des eaux marines serait de nos jours plus fréquent et plus beau qu'il ne l'était pendant l'époque grecque et romaine. Autrement ne serait-il pas incompréhensible en effet que les anciens n'eussent pas cru dignes d'une mention ces nappes de lumière jaune ou verdâtre qui, durant les nuits, frémissent sur la mer, ces fusées d'éclairs qui jaillissent de la crête des vagues, ces tourbillons d'étincelles que le taille-mer des vaisseaux soulève en plongeant, ces ondes flamboyantes qui glissent des deux côtés du navire pour s'unir en longs remous derrière le gouvernail et transformer le sillage en un fleuve de feu? C'est là certainement l'un des plus beaux spectacles de la grande mer, et cependant les Grecs ne disent point l'avoir contemplé sur les vagues de leur magnifique archipel. Homère, qui parle souvent des « mille voix » de la mer Égée, n'en signale point les mille lueurs. De même les poètes qui firent naître Vénus de l'écume des flots, et peuplèrent « les demeures humides » de tant de nymphes et de divinités, n'ont point décrit les nappes d'or fluide sur lesquelles se laissent bercer pendant les nuits les déesses resplendissantes. L'amour des poètes grecs pour le grand jour et la lumière du soleil pourrait expliquer en partie ce silence étonnant; mais pourquoi les savans eux-mêmes n'ont-ils point décrit le phénomène, en apparence si extraordinaire, de l'éclat phosphores-

cent des eaux? Dans l'ensemble des ouvrages légués au monde moderne par l'antiquité, on ne trouve que deux phrases se rapportant d'une manière indirecte à cet ordre de faits merveilleux. Élien le compilateur parle de la lueur émise par des algues des plages, et Pline l'encyclopédiste nous apprend que le corps d'une espèce de méduse jette un certain éclat lorsqu'on le frotte contre un morceau de bois. C'est là qu'en était la science avant les observations d'Améric Vespuce sur la phosphorescence des mers tropicales. Depuis cette époque, il n'est probablement pas un seul voyageur qui n'ait remarqué les gerbes de lumière jaillissant la nuit autour de son navire, non-seulement dans la mer des Antilles, mais également dans la Méditerranée, sur les côtes atlantiques de l'Europe et près des banquises de l'Océan polaire. Ainsi que l'ont établi les recherches de Boyle, de Forster, de Tilesius, d'Ehrenberg, cette lumière provient d'innombrables animalcules, les uns vivans, les autres en décomposition. Or la destruction des cétacés, des grands poissons et des autres monstres de la mer ayant pour résultat nécessaire d'accroître en proportion le pullulement des organismes microscopiques, il s'ensuivrait que la phosphorescence des eaux marines s'est accrue en même temps que le nombre des infusoires. Si l'hypothèse ingénieuse de M. Marsh est une vérité, ceux d'entre nous qui se promènent sur les plages ou qui voguent sur les mers pendant certaines nuits où la vague est en feu jouissent d'un spectacle qu'il n'a jamais été donné à nos pères de contempler. Ce serait là une faible compensation aux ravages accomplis par les pêcheurs.

Quoi qu'il en soit de cet accroissement présumé dans la splendeur des mers, l'homme n'a point le droit de s'en vanter, car s'il est, grâce à la pêche, la cause indirecte de ce phénomène, c'est bien sans qu'il en ait eu la moindre conscience. A la surface des eaux de même que sur les continens, il n'agissait jadis qu'en vue de ses intérêts immédiats et s'abandonnait au hasard pour tous les résultats lointains. Parmi ses entreprises, les unes avaient des suites heureuses et contribuaient au bien-être général; d'autres au contraire, telles que le déboisement des montagnes, devaient entraîner des conséquences fatales; mais sans se préoccuper de l'avenir il continuait de travailler au jour le jour. Actuellement l'humanité, représentée par ses initiateurs scientifiques, commence à se rendre compte de ses œuvres. Instruite par l'expérience du passé, elle entreprend la lutte contre les forces de la nature qu'elle a déchaînées elle-même, et sur plusieurs points les désastres survenus par la faute de nos ancêtres sont déjà réparés. En outre des groupes d'individus et même des peuples entiers, non contens de rétablir l'ancien équilibre sur la surface terrestre, travaillent aussi avec succès à la transformation utile et à l'embellissement de vastes étendues qui semblaient autrefois sans valeur.

Pendant les derniers siècles, d'heureux changemens apportés à la géographie physique de plusieurs contrées ont témoigné de ce que peut faire la volonté persévérante de l'homme. En première ligne, on doit citer les

immenses travaux que les Hollandais ont accomplis pour assurer leur territoire contre les irruptions de la mer et des fleuves. Au moyen âge, les habitans du littoral reculaient chaque année devant les flots de la Mer du Nord et la chaîne des dunes; comme s'ils eussent voulu hâter leur ruine, ils coupaient les forêts qui leur servaient de rempart contre les sables, et par une imprudente exploitation transformaient les tourbières en mares et en étangs. Aussi, lors des grandes tempêtes, des campagnes de plusieurs milliers d'hectares disparaissaient en un seul jour sous les eaux avec leurs villages et leurs cultures. Enfin les Hollandais, sentant le sol s'enfoncer graduellement sous leurs pas, tremblant de voir les flots s'abîmer sur eux en déluge, prirent des mesures de défense pour résister aux envahissemens de la mer. Pendant les derniers siècles, l'histoire agricole des Pays-Bas est le récit d'un combat sans trêve entre l'homme et l'océan, et dans ce combat c'est l'homme qui a remporté la victoire. Exerçant sur la pression des flots une surveillance de tous les instans, il a consolidé le littoral au moyen de levées, de murailles et de plantations; puis il s'est emparé des laisses de mer par une série de jetées et de digues, et de progrès en progrès il a fini par reprendre une partie considérable du sol jadis enlevé à ses ancêtres. Sa dernière grande conquête a été de pomper, pour le déverser dans la mer, le lac de Harlem tout entier, qui ne contenait pas moins de 724 millions de mètres cubes d'eau, et maintenant il rêve d'assécher le Zuyderzee, un golfe de 500,000 hectares, que les tempêtes de la Mer du Nord ont mis dix siècles à creuser.

Dans tous les pays du monde civilisé, il existe déjà, comme en Hollande, de magnifiques travaux par lesquels l'homme a su modifier à son avantage quelques-uns des traits géographiques de la terre. En France, les *watteringues* de la Flandre, les baies de la Marquenterre ont été conquises sur l'océan, et l'on a su fixer par des plantations la chaîne de dunes mobiles qui, sur une longueur de plus de 200 kilomètres, marchait à l'assaut des landes de Gascogne (1). En Angleterre, on a transformé en cultures une grande partie du golfe de Wash, et la baie de Portland tout entière est devenue un port aux eaux tranquilles. Il n'est pas jusqu'à la surface du désert où l'homme n'ait récemment tenté avec succès de compenser, par le creusement de puits artésiens et la création de nouvelles oasis, les nombreuses dévastations dont il s'est rendu coupable sur tant d'autres points du globe. Ces œuvres utiles, qui constituent de véritables révolutions géo-

(1) Dans son livre, M. Marsh établit une distinction qui ne me semble point fondée entre les dunes de l'intérieur et celles du littoral. D'après lui, ces dernières auraient en général une forme conique, bien différente de la disposition en croissant affectée par les monticules mobiles éloignés de la mer. C'est là une erreur, du moins pour les dunes de Gascogne. Les collines de sable qui n'ont pas été réunies par le vent en un long rempart recourbent leurs extrémités libres vers l'intérieur des terres, et leur crête décrit toujours une demi-circonférence semblable à celle d'un cratère éboulé. Quelques-uns des cirques compris entre les branches latérales du croissant n'ont pas moins d'un kilomètre de large.

graphiques et qui changent l'aspect de la terre sur des espaces d'une grande étendue, ont en outre pour la plupart l'avantage considérable de modifier heureusement les climats locaux. Mais l'homme ne se contente point aujourd'hui d'exercer une influence indirecte sur la salubrité de son domaine, et dans un grand nombre de contrées il se propose, comme but immédiat à son travail, l'assainissement du territoire. C'est ainsi qu'en Toscane, la vallée jadis presque inhabitable de la Chiana, où l'hirondelle même n'osait s'aventurer, a été complétement délivrée des miasmes paludéens par la rectification d'une pente indécise, couverte de mares et de lagunes. De même les maremmes de l'ancienne Étrurie sont devenues beaucoup moins dangereuses à la santé des habitans depuis que les ingénieurs toscans ont comblé les marécages du littoral et pris soin d'empêcher le mélange des eaux douces et des eaux salées qui s'opérait à l'embouchure des rivières. Maître d'améliorer par des moyens de cette nature la qualité de l'air qu'il respire, l'homme a peut-être aussi la puissance d'augmenter à la longue l'humidité de l'atmosphère et l'abondance des pluies. Pendant le siècle qui s'est écoulé de 1764 à 1863, la chute annuelle d'eau de pluie s'est élevée à l'observatoire de Milan de 90 à 106 millimètres. Il est probable que cet accroissement graduel des pluies est dû aux irrigations pratiquées sur une si grande échelle en Lombardie et à l'évaporation très active qui en est la conséquence.

A tous ces grands travaux, ayant pour but de modifier au bénéfice de l'homme la surface de notre terre, se lie intimement une œuvre qui peut sembler chimérique à plusieurs, mais qui n'en est pas moins de la plus haute importance. Il s'agit de conserver, d'accroître même la beauté extérieure de la nature, de la lui rendre quand une exploitation brutale l'a déjà fait disparaître. En diverses parties de l'Europe et notamment en France, on pourrait parcourir pendant des heures certains plateaux sans trouver un site où le regard de l'artiste se repose avec satisfaction. Des populations entières semblent avoir pris à tâche d'enlaidir le territoire qu'elles occupent; elles mutilent ou torturent les arbres isolés qui leur restent encore, transforment la campagne en un labyrinthe de ruelles bordées de murailles, élèvent au hasard des constructions sans goût. Et pourtant il est si facile de mettre le sol en culture tout en laissant au paysage sa beauté naturelle! En Angleterre, ce pays où les agriculteurs savent faire produire à leurs champs des récoltes si abondantes, mais où le peuple a toujours eu pour les arbres plus de respect que n'en ont les nations latines, il est peu de sites qui n'aient une certaine grâce, ou même une véritable beauté, soit à cause des grands chênes isolés étalant leurs branches au-dessus des prairies, soit à cause des massifs d'essences diverses parsemés avec art autour des villages et des châteaux. En Irlande et en Écosse, c'est par centaines de millions d'arbres que s'est opéré le reboisement des hauteurs, et ces contrées, déjà fort pittoresques, ont été singulièrement embellies par la verdure qui les couvre aujourd'hui. Un district du comté de Mayo dans

lequel, suivant la tradition, les guerres intestines et l'invasion des conquérans anglais n'avaient pas laissé un seul arbre debout, offre actuellement, grâce à ses plantations variées, des sites beaucoup plus beaux qu'ils ne l'étaient sans doute avant le déboisement. C'est que l'art de l'homme, quoi que puissent en penser certains esprits moroses, a le pouvoir d'embellir jusqu'à la nature libre, en lui donnant le charme de la perspective et de la variété, et surtout en la mettant en harmonie avec les sentimens intimes de ceux qui l'habitent. En Suisse, au bord des grands lacs, en face des montagnes bleues et des glaciers étincelans, combien n'est-il pas de chalets et de villas qui, par leurs pelouses, leurs massifs de fleurs, leurs allées ombreuses, rendent la nature encore plus belle et charment comme un doux rêve de bonheur le voyageur qui passe!

Toutefois, il faut le dire, les peuples qui sont aujourd'hui à l'avant-garde de l'humanité se préoccupent en général fort peu de l'embellissement de la nature. Beaucoup plus industriels qu'artistes, ils préfèrent la force à la beauté. Ce que l'homme veut aujourd'hui, c'est d'adapter la terre à ses besoins et d'en prendre possession complète pour en exploiter les richesses immenses. Il la couvre d'un réseau de routes, de chemins de fer et de fils télégraphiques; il tente de fertiliser les déserts et de prévenir les inondations des fleuves; il propose de triturer les collines pour les étendre en alluvions sur les plaines, perce les Alpes et les Andes, unit la Mer-Rouge à la Méditerranée, s'apprête à mêler les eaux du Pacifique avec celles de la Mer des Antilles. On comprend que les peuples, acteurs et témoins de toutes ces grandes entreprises, se laissent emporter par l'enivrement du travail et ne songent plus qu'à pétrir la terre à leur image. Et si l'industrie accomplit déjà de telles merveilles, que ne pourra-t-elle faire lorsque la science lui fournira d'autres moyens d'action sur la nature! C'est là ce que fait remarquer M. Marsh en quelques paroles éloquentes. « Plusieurs physiciens, dit-il, ont suggéré l'idée qu'il serait possible de recueillir et d'emmagasiner pour l'usage de l'homme quelques-unes de ces grandes forces naturelles que les élémens déploient avec une étonnante énergie. Si nous pouvions saisir et lier, pour la faire travailler à notre service, la puissance que le souffle continu d'un ouragan des Antilles exerce dans un espace restreint, si nous pouvions nous emparer de la force d'impulsion développée par les vagues qui se brisent pendant un hiver orageux sur la digue de Cherbourg, ou bien encore des flots de marée qui recouvrent chaque mois les plages de la baie de Fundy, si nous savions utiliser la pression d'un mille carré d'eau de mer à la profondeur de cinq mille brasses, les secousses des tremblemens de terre et les mouvemens volcaniques, quelles œuvres colossales ne tenterait pas notre siècle de travail et d'audace, auquel la seule vertu de la foi ne suffit plus pour transporter les montagnes et les jeter dans la mer? »

ÉLISÉE RECLUS.

ESSAIS ET NOTICES.

Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie, par M. le comte Henri Russell-Killough (1).

Le goût des voyages n'est point précisément ce qui tourmente nos jeunes gentilshommes de France. On en voit assez souvent, il est vrai, allant un jour de course jusqu'à Chantilly ou à La Marche; d'autres plus hardis poussent, quand vient la saison, jusqu'à Bade ou à Hombourg. Bien peu sont possédés de la véritable passion des voyages, de ce goût des excursions lointaines et libres qui est resté le privilége caractéristique des Anglais, non plus seulement désormais des jeunes lords envoyés sur le continent avec leurs gouverneurs pour faire le *grand tour* et promener leur adolescence ennuyée de Paris à Naples, comme on le disait naguère, mais des Anglais de toute classe, particulièrement de cette vaillante classe industrielle et commerçante qui s'est mise elle aussi à parcourir le monde. Le goût des voyages s'est démocratisé en Angleterre. Partout où il y a des affaires à tenter de même que partout où on voit poindre une guerre, une insurrection, partout où il y a quelque région inconnue à explorer, il y a des Anglais. Peu de Français ont cette curiosité intrépide et résolue qui veut se satisfaire à tout prix, et ceux qui se laissent aller à cette entreprenante humeur des voyages sont encore une exception aussi rare qu'originale. Partir un beau jour de son propre mouvement et dans sa pleine indépendance, sans mission et sans titre officiel, pour voir le monde et acquérir la connaissance de mœurs nouvelles, choisir de préférence les contrées les moins connues, les routes les plus scabreuses, accepter les difficultés, quelquefois même les dangers d'une excursion qui se prolonge à travers tous les climats, à travers toutes les zones de la civilisation humaine, c'est là ce qu'on ne fait guère, et c'est là justement ce qu'a fait M. le comte Henri Russell-Killough dans cette course de *seize mille lieues* qui lui a inspiré un livre où se retrouve la marque de sa double origine anglaise et française. L'auteur est Anglais, pourrait-on dire, par l'idée même, par la conception d'une telle entreprise; il est Français par l'esprit vif, dégagé, avec lequel il l'exécute et la raconte; il est jeune enfin, on le sent à sa bonne humeur, à sa facilité expansive, à la surabondance parfois un peu confuse de ses impressions.

Il y a donc dans ce récit une certaine séve anglaise, un vif esprit français et un généreux souffle de jeunesse, le souffle d'une jeunesse sérieuse et intelligente, qui ne craint pas de se sentir livrée à elle-même, d'acheter l'instruction au prix des plus dures fatigues, des ennuis de l'absence, d'un renoncement passager au bien-être du foyer de famille, au luxe et aux élégances de la vie. A l'âge où tant d'autres partagent leur temps dans nos grandes villes entre les plaisirs faciles et des études souvent plus que légères, le jeune auteur avait déjà visité l'Amérique en intrépide touriste; il

(1) 2 vol. in-18, chez Hachette, 1864.

avait vu plusieurs fois déjà se renouveler cette scène de séparation qu'il raconte avec une aimable bonne grâce, scène d'émotion muette qui se passe un soir d'automne, en face des Pyrénées, sur une de ces promenades de la charmante ville de Bagnères-de-Bigorre d'où on a la vue sur la gracieuse vallée de l'Adour, et en quittant une fois encore le pays pyrénéen, qui est son lieu natal, le jeune touriste n'entreprenait pas vraiment un petit voyage. Une course en Amérique n'est qu'un jeu auprès de l'itinéraire nouveau qu'il se traçait et qu'il a mis trois ans à parcourir. Aller des Pyrénées à Londres en passant par Paris, ce n'est plus rien assurément aujourd'hui, c'est rester en pleine atmosphère de la civilisation; mais ici le voyage commence à devenir sérieux. De Londres, M. Russell-Killough part pour Saint-Pétersbourg et Moscou. Ce n'est rien encore, si l'on veut. De Moscou, en plein hiver, cheminant tantôt en tarantass, tantôt en traîneau, le jeune voyageur se dirige vers la Sibérie en passant par Nijni-Novgorod et Kasan. Il franchit l'Oural à travers les rafales du terrible chasse-neige, et après vingt-huit jours de marche il arrive à Tomsk. Au-delà, voici la chaîne de l'Altaï à traverser, le lac Baïkal, Irkoutsk, Selenginsk, puis enfin Kiakhta, la ville à la fois russe et chinoise, la porte de la Mongolie. Là les difficultés augmentent, la défiance chinoise fait bonne garde, et ce n'est qu'à la faveur de bien des subterfuges, après avoir surmonté bien des obstacles, que le voyageur, en compagnie d'un officier russe, peut s'engager dans les plaines mongoles, dans l'immense et affreux désert de Gobi, pour arriver à la Chine proprement dite, puis enfin à Pékin. M. Henri Russell-Killough se croit désormais fort tranquille dans la capitale du Céleste-Empire, respirant un peu après une si longue et si pénible course, lorsqu'on lui signifie que les exigences politiques l'obligent à repartir aussitôt. En d'autres termes, il faut qu'il refasse encore une fois le chemin qu'il vient de faire, et en dix-neuf jours il est ramené à Kiakhta. Dans un court intervalle, il traverse ainsi deux fois la Mongolie, un pays qu'on est heureux d'avoir visité ou traversé quand on en est revenu. A Kiakhta d'ailleurs, une bonne fortune attend le jeune voyageur; le comte Mouravief Amourski le prend avec lui dans une navigation qu'il entreprend sur le fleuve Amour, et M. Henri Russell-Killough, continuant sa course, va jusqu'au Japon. Du Japon il gagne l'Australie, il revient vers l'Inde, parcourt l'empire anglo-indien, s'arrête à Calcutta, à Madras, à Bombay; puis enfin, regagnant l'Europe par Constantinople, il remonte le Danube jusqu'à Vienne, et, redescendant vers le midi par Trieste, Venise, Milan, Gênes et Marseille, il se retrouve trois ans après son départ, au pied de ces Pyrénées qu'il avait quittées à l'automne de 1857 avec un intime attendrissement. Les montagnes natales ont un charme nouveau pour celui qui vient de contempler les neiges sibériennes et les gorges de la Nouvelle-Zélande.

On n'entreprend pas de telles pérégrinations à travers le monde, si l'on n'a en soi quelque chose de la vocation du voyageur, un esprit résolu, une imagination avide de savoir, une nature virilement douée, et quand il serait si facile de ne point aller en Sibérie et dans l'Oural, ou à Pékin, à travers les mornes solitudes de la Mongolie, il y a bien quelque mérite à quitter un instant tout ce qui fait aimer la vie, à subir les ennuis et les périls

de ces aventures lointaines dans l'unique pensée d'observer la diversité des mœurs, les gradations infinies de la civilisation humaine. M. le comte Henri Russell-Killough, en parlant au retour de ce qu'il a vu durant cette course de *seize mille lieues,* n'a point voulu, ce nous semble, faire une œuvre de savant ni même de voyageur de profession; il a voulu écrire un livre simple, naturel, familier, où il recueille ses souvenirs et ses impressions. Il peut y avoir dans ce récit quelque prolixité, une certaine inexpérience, même quelquefois de l'incorrection de style; ce qui en fait l'intérêt, c'est la candeur résolue, la sincérité, le feu, une bonne humeur que rien ne déconcerte, le don de voir et de peindre le paysage et les mœurs. C'est par là, c'est par un mélange d'observation et d'émotion que ce livre de voyage a un véritable attrait, en entraînant l'esprit vers des régions si peu connues et en donnant une idée heureuse du jeune voyageur : on le suit d'étape en étape, on s'intéresse aux péripéties de son excursion, et sans quitter le foyer on voit se dérouler comme dans un éclair tous ces spectacles du monde que fait revivre un témoignage intelligent et fidèle.

CH. DE MAZADE.

DE QUELQUES ÉTUDES CRITIQUES SUR L'ANTIQUITÉ.

L'étude de l'antiquité n'est pas près d'être abandonnée, elle a survécu, elle survivra encore à bien des révolutions dans l'ordre des choses intellectuelles; mais chaque siècle, même chaque génération du monde moderne, a une manière différente d'étudier les anciennes littératures; chaque génération imprime, on peut le dire, la marque de son caractère et de ses préoccupations sur les travaux qu'elles lui inspirent. Nous sommes aujourd'hui bien loin du temps où le charme pur de la science abstraite et de l'érudition attirait vers l'antiquité; nous avons également passé celui où l'on s'efforçait individuellement, dans ce commerce avec les anciens, de se fortifier l'esprit et le cœur et de se tremper vigoureusement contre la fortune et ses hasards. Certaines âmes d'élite, âmes stoïques et solitaires, se nourrissent encore en silence de la forte moelle des Sénèque et des Tacite; mais en général ce que nous recherchons avant tout dans cette étude, c'est le lien ininterrompu qui unit le présent au passé, c'est la chaîne des idées, des croyances, des aspirations, qui, comme un câble immergé, disparaît et sombre parfois sous le flot grondant des événemens et des catastrophes. Cette préoccupation n'est pas plus noble assurément que ce désir du philosophe de s'assimiler la vertu morale des anciens; elle est cependant plus vaste et plus haute, car ce qu'elle embrasse dans son point de vue, ce n'est pas seulement le *moi* humain, c'est l'état social de l'humanité tout entière. L'intérêt pratique d'une pareille étude n'est donc contestable pour personne : le passé fournit volontiers des applications au présent, et, si le théâtre et l'encadrement se modifient, ce sont toujours les mêmes élémens que mettent en œuvre à toutes les époques l'activité et le génie de l'homme.

Si l'on parcourt successivement les divers travaux critiques qui viennent

d'être faits sur l'antiquité, on demeure frappé de la multiplicité et de la variété des points de vue et des jugemens. Il n'y a pas lieu de s'en étonner : chacun, suivant son tempérament, voit les hommes et les faits sous un certain angle et prête un relief particulier à l'objet de ses prédilections et de ses pensées habituelles. On parcourt ainsi, en lisant les ouvrages dont nous parlons, une singulière gamme d'opinions et de peintures. Qu'un esprit aimable et joyeux, mais un peu superficiel, tourne ses yeux et ses oreilles vers l'antiquité, il y verra et y entendra surtout l'écho des chansons, les amours faciles, les grâces accortes de la lyre légère, il se complaira au défilé des Phyllis et des Lalagé. Son livre (1) ne sera qu'un mélange capricieux d'érudition, de causeries et de digressions. Conduit par Vénus Aphrodite et par Bacchus, l'auteur fera à travers l'éloquence et la poésie une sorte de promenade buissonnière et humoristique, et les rapprochemens abonderont un peu au hasard sous sa plume. Les noms d'Ovide, de Lydie et de Néère amèneront ceux de Ninon de Lenclos, de Célimène, de Lisette et de Béranger; cette frivole et coquette société romaine, étalée partout au premier plan de son livre, il la verra, ou bien peu s'en faut, à travers Versailles et les élégances raffinées des siècles de Louis XIV et de Louis XV.

Tout autre sera le point de vue de la véritable critique et de l'érudition approfondie telle qu'on la trouve dans quelques ouvrages récens, parmi lesquels se présente en première ligne le livre de M. Martha (2). Esprit sérieux, austère, tout d'une pièce, M. Martha considère les côtés moraux et philosophiques de la société romaine. Ce qui sollicite son regard, c'est le stoïcisme et l'idée pratique de cette haute doctrine. Il nous montre l'action que les philosophes stoïciens exerçaient alors sur les mœurs par leur enseignement et par leur exemple. « Toutes les belles âmes, dégoûtées de la politique, dit-il, cherchèrent un refuge dans la philosophie où elles protestaient en silence contre les mœurs du siècle et le despotisme impérial. » L'ouvrage de M. Martha est tout entier dans cette pensée : c'est le tableau de la philosophie qui, d'une simple recherche scientifique ou d'un exercice déclamatoire, est devenue une source de leçons et de courage, un appui pour l'humaine sagesse, un maître ayant charge d'âmes, et mêlé au train de la vie commune.

On ne saurait apprécier ici bien d'autres publications relatives à la même époque et au même ordre d'idées. L'essentiel était d'indiquer la multiplicité des aspects sous lesquels se laissent entrevoir, à dix-huit siècles de distance, les esprits et les œuvres qui se détachent, comme autant de corolles brillantes, du milieu d'une grande floraison littéraire et philosophique. Pour achever l'esquisse des principaux traits du tableau, il nous suffira de citer un livre qui s'adresse plus exclusivement que les précédens aux lettrés et aux hommes qui vivent dans un commerce assidu et purement classique avec les anciens, c'est l'ouvrage de M. Amiel, *l'Élo-*

(1) *La Poésie et l'Éloquence à Rome au temps des Césars*, par M. Jules Janin, in-18, Didier et Ce.

(2) *Les Moralistes sous l'Empire romain*, in-8°, Hachette.

quenoe sous les Césars (1). Celui-là n'offre pas, sans doute, l'attrait d'une forme nerveuse ou humoristique, mais il a le mérite d'enfoncer le coin dans les entrailles mêmes du sujet. L'auteur, très méthodique, un peu trop méthodique peut-être, étudie l'influence des transformations politiques, civiles et administratives sur la littérature et l'art romain de la parole en particulier; il passe des hommes aux choses, des Césars pris individuellement aux branches diverses du domaine intellectuel, et, par un chemin différent, il arrive comme M. Martha à cette conclusion, que les causes principales de la décadence de l'art oratoire à Rome ont été les étroits erremens et la puérilité des exercices de l'école, l'anarchie morale de la société et surtout l'absence de toute doctrine saine et puissante, capable d'entretenir la trempe des caractères et de porter les âmes dans ces régions sereines, *templa serena,* dont parle le poète.

L'ouvrage de M. Amiel et celui de M. Martha se complètent l'un l'autre. Depuis l'*Histoire des Théories et des Idées morales de l'Antiquité* (2), par M. J. Denis, où perce une très grande intelligence des institutions religieuses et civiles de Rome et de la Grèce, l'idée critique et philosophique de l'antiquité n'avait point été exposée avec autant de netteté et d'élévation. Celle qui ressort avant tout pour ces deux écrivains du spectacle de la société romaine de la décadence, c'est que rien ne pouvait la sauver. Si elle eût pu, comme le fait très bien voir M. Martha, retrouver un principe de vie efficace, cette réparation de ses forces physiques et morales, cette cure *in extremis,* la philosophie l'aurait opérée. Ici la critique, sous peine de n'être qu'une dissertation sèche et morne, ne saurait séparer les points de vue sociaux de l'examen des faits littéraires. Sa conclusion nécessaire, c'est que, dans ce naufrage d'un grand tout qui entraîne forcément la ruine de toutes les parties dont il se compose, plus d'une de ces parties périt encore saine et meurt vivante en quelque façon. M. Amiel, dont la discussion se meut souvent dans un cercle trop restreint, n'a peut-être pas dégagé nettement cette vérité; mais l'auteur des *Moralistes sous l'empire romain* éclaire les recoins laissés dans la pénombre. Son livre se peut résumer ainsi : si le monde romain, après une affreuse période de détresse, sombra ou plutôt s'écroula brin à brin comme tombe la poudre d'un sablier, quelques âmes se tinrent hautes entre les ruines de la veille et du lendemain. Les cœurs faibles et gangrenés eurent besoin pour se relever d'idées et de croyances nouvelles; les esprits fermes et maîtres d'eux-mêmes, dans la suprême déroute morale, n'eurent pour rester debout qu'à s'appuyer sur les mâles et stoïques doctrines d'une philosophie victorieuse, au moins pour un moment, des choses et des hommes. JULES GOURDAULT.

(1) 1 vol. in-18, Furne.
(2) 2 vol. in-8°, chez Durand.

V. DE MARS.

'une
coin
peu
oliti-
pa-
ndi-
r un
e les
é les
orale
, ca-
s ces

ntre.
par
reli-
ique
'élé-
tacle
aver.
prin-
ales,
sous
r les
n né-
rcé-
e ces
miel,
peut-
sous
re se
e de
udre
veille
e re-
'eux-
qu'à
euse,
LT.